François Rivière

FRÉDÉRIC DARD

ou la vie privée de San-Antonio

FLEUVE NOIR

Biographie

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Frédéric Dard, le romancier français le plus lu de la seconde moitié du XXe siècle, demeure un créateur mal connu de ses contemporains. La faute en incombe sans nul doute à San-Antonio, son double littéraire au succès phénoménal.

Suivre les premiers succès d'un très jeune écrivain lyonnais encouragé par Simenon, puis, à Paris, le nouveau départ de Frédéric comme dramaturge aux côtés de Robert Hossein, sa collaboration comme scénariste avec les cinéastes Gérard Oury, Edouard Molinaro ou Yves Allégret.

Enfin revenir sur la naissance hasardeuse du commissaire San-Antonio en 1949 et la consécration de ce personnage de fiction devenu en quelque sorte auteur de la saga trépidante que l'on sait.

A travers ce portrait en action, on partagera les émois, les coups durs et les temps forts d'une vie d'homme épris d'absolu, dans un monde qu'il juge avec tendresse mais sans concession avec ce tempérament hors du commun qui fait sans conteste de Frédéric Dard l'homme de lettres le plus libre de notre époque.

- François Rivière
  -
  - 1.
  - 2.
  - 3.
  - 4.
  - 5.
  - 6.
  - 7.
  - 8.
  - 9.
  - 10.
  - 11.
  - 12.
  - 13.
  - 14.
  - 15.
  - 16.
  - 17.
  - 18.
  - 19.
  - 20.
  - 21.

- 22.
- 23.
- 24.
- 25.
- 26.
- 27.
- 28.
- 29.
- 30.
- 31.
- 32.
- 33.
- Bibliographie
- Remerciements

François Rivière
Frédéric Dard ou la vie privée de San-Antonio

Pour Françoise Dard

« La vérité n'a qu'un visage, la franchise qu'un accent, mais intense, lorsqu'elle étincelle dans ses yeux. »

FRANCIS CARCO

« Je suis le plus paisible des tourmentés, le plus suave des violents, le plus joyeux des ravagés… » Frédéric Dard exprimait ainsi sa nature, dans une lettre à l'un de ses enfants, voici trente ans. Le romancier français le plus populaire de la seconde moitié de ce siècle — et, souhaitons-le —, d'une bonne part du prochain — confirmait ainsi le mot de son grand admirateur Jean Cocteau, attribuant à San-Antonio « un masque admirable et humain ».

On a souvent voulu faire de Frédéric Dard le rival ombrageux de son bouillant commissaire, passé comme par miracle du rang de personnage de roman à celui d'auteur tonitruant et fécond. On a même, avec un manque de tact absolu, voulu faire porter à San-Antonio le chapeau d'un coup de blues du romancier qui aurait pu leur être fatal à tous les deux, un triste soir de 1965… C'était faire peu de cas des ambitions véritables de celui qui, quinze ans plus tôt, mettait en jeu à la roulette russe des pseudonymes un talent des plus éclectiques afin d'échapper à une condition subalterne. Et qui, en inventant San-Antonio, ne dissimula jamais le rôle qu'il voulait lui faire jouer dans sa vie.

Frédéric Dard, pourtant, n'aura jamais été dupe de sa création, ni de la créature de papier qui l'a rendu riche et célèbre. Sa réussite écrasante — 220 millions de livres vendus à ce jour — n'a pas entamé sa modestie d'écrivain, ni réduit à néant le sentiment qu'il garde au cœur d'avoir outragé l'adolescent lyonnais qui rêvait au Goncourt. Mais une fidélité souterraine à ses premières amours pour le roman populaire — encouragées par une grand-mère au rôle prépondérant — et le désir, plus fort que tout, de ne ressembler à personne, ont magnifié sa démarche et fait de lui, en tout bien, tout honneur, le « romancier forain » — titre autodécerné — le plus aimé de ses compatriotes.

La longue marche de Frédéric Dard vers la reconnaissance d'un

immense public ne s'est, contrairement à ce qu'on a pu dire, jamais accomplie au détriment de sa vraie nature. Celle-ci s'est seulement dévoilée peu à peu, au cours d'une existence qui ne lui fut pas toujours tendre mais dont il a su déjouer patiemment tous les pièges, souvent cruels. S'il lui est arrivé, certains jours, de douter de lui-même, il n'a jamais douté du pouvoir rédempteur de la fiction, s'acharnant à faire de celle-ci l'expression de sa vraie nature d'homme. On a voulu l'opposer, comme auteur de romans écrits au vitriol, à l'apparente futilité de la geste san-antonienne, sans voir que celle-ci ne faisait que reprendre, sur un mode différent, mais tout aussi attachant, la symphonie désespérément lucide de l'autre partie de son œuvre.

La vérité d'un écrivain n'est jamais pure, et rarement simple. De ses contradictions intimes poussées au paroxysme, Frédéric Dard a fait surgir la voix unique, aux timbres diversifiés, de son chant. Aux accords de la nostalgie du monde perdu de son enfance émerveillée, puis malmenée, se sont mêlés d'autres organes, savoureux et rauques, ainsi que le savent bien les lecteurs attendris et complices des aventures de San-A, Bérurier et compagnie…

D'une invention langagière sans véritable précédent, que d'encombrants éloges n'ont jamais réussi à faire trébucher, l'inébranlable auteur a su bâtir une œuvre unique, forêt profonde où s'ébattent les créatures goguenardes de son vertige devant la page blanche.

Qu'on le veuille ou non, Frédéric Dard et San-Antonio ne sont qu'un seul et même individu. Depuis longtemps déjà, ils ne sortent plus l'un sans l'autre.

1.
Pedigree

La destinée peu édifiante de Séraphin Dard aurait pu fournir, à la fin du siècle dernier, la matière d'une fable romanesque conjuguant sans peine l'imagination pernicieuse d'Octave Mirbeau et la verve pittoresque de Courteline. Héritier d'une opulente et honorable dynastie de chocolatiers lyonnais dont il dilapidera les biens sans défaillance au gré de ses frasques, Séraphin le mal-nommé épouse par défi une Ardéchoise de dix-sept ans, Claudia Berland, bien décidé pourtant à ne pas s'assagir. Tout au contraire, ce libertin passe allègrement du lit conjugal à celui de sa belle-mère qui n'y trouve, semble-t-il, rien à redire… En 1895, naît à Lyon Francisque, le premier enfant du couple si peu assorti. Jean, leur second fils, voit le jour cinq ans plus tard, alors que Claudia, très éprouvée, songe à demander le divorce. Lorsqu'elle l'obtient, après bien des difficultés, il lui faut gagner sa vie.

Elle exerce courageusement le métier d'infirmière à domicile et de sage-femme, ce qui l'oblige à se séparer durablement de ses enfants. Le cadet est confié à la garde de sa famille en Ardèche. Quant à Francisque, qui paraît au grand dam de sa mère avoir hérité la nature indomptable de Séraphin, elle s'efforce autant qu'elle le peut de veiller sur ses études. Elle n'aura qu'épisodiquement recours à l'aimable complicité de ses voisins lyonnais, les Pétil.

Séraphin Dard, pour sa part, ayant fui le théâtre de ses turpitudes familiales et devenu totalement miséreux, sévit dans la région parisienne où il se dissipe encore davantage. Un temps, il vend des cartes postales sur les grands boulevards de la capitale. Mais son éthylisme invétéré fait bientôt de lui une loque, et il finit tristement ses jours dans une salle commune de l'hôpital de Pantin, où il meurt, âgé de quarante ans à peine.

En 1913, Francisque achève à Lyon son apprentissage en dinanderie. Il a du goût pour cet artisanat du cuivre, mais n'y consacre qu'une part de sa juvénile énergie. Ce chaud lapin écume en effet les bals de la région. À Saint-Chef-en-Dauphiné, un pittoresque village situé dans les collines, il fait la connaissance de Joséphine-Anna Cadet. La blonde et plantureuse adolescente est la fille d'un cultivateur de la région, honorablement connu. Ils s'éprennent l'un de l'autre et promettent de se revoir.

Survient la guerre. Gagné par la fièvre patriote qui embrase le pays à l'idée largement répandue d'un conflit rapide comme l'éclair, Francisque s'engage. C'est ce que fait aussi le frère de Joséphine, qui

part pour le front revêtu du bel uniforme des cuirassiers. Le sang chaud du jeune Dard fait de lui un combattant héroïque, et en 1917 un valeureux brancardier dans l'enfer de Verdun. Il rentre chez sa mère couvert de médailles.

La vie reprend son cours et Francisque doit trouver du travail. Après bien des recherches et des allées et venues, c'est à Jallieu, dans l'Isère, qu'il est enfin embauché aux usines métallurgiques De Dietrich. Le hasard a bien fait les choses puisque c'est aussi dans cette petite ville située à mi-chemin de Lyon et de Grenoble que Benoît Cadet, le père de Joséphine, est à présent établi. Il y a ouvert un café-boulangerie qu'il tient en compagnie de son épouse et de leurs trois filles. La mort de l'unique héritier mâle dans les tranchées boueuses a certainement hâté sa décision de fuir la campagne. Le portrait du malheureux garçon coiffé du beau casque à plumes des cuirassiers est accroché en bonne place dans la salle où Joséphine et ses sœurs s'activent auprès de la clientèle.

Francisque a pris pension chez les Cadet et aussitôt renoué avec Joséphine, devenue à présent une accorte jeune femme. Sous le regard bienveillant du boulanger, elle s'offre à son courtisan gouailleur et décidé, avec une générosité qui est et restera la marque de son caractère.

L'ouvrier métallo est fier de sa nouvelle condition. C'est un bon vivant qui adore rire et chanter les rengaines à la mode. Il incarne aux yeux de Benoît Cadet le gendre idéal et la main de Joséphine lui est accordée sans réticences.

Le 20 janvier 1921, Joséphine et Francisque sont unis devant Dieu. À quelque temps de là, Claudia Dard quitte Lyon pour venir rejoindre son fils et sa bru. L'idée de refaire sa vie ne lui est alors pas indifférente. La solitude et son métier lui pèsent. Son légitime désir est exaucé par la rencontre d'un homme dont la position sociale a tout pour la séduire. Frédéric Berlet est en effet le receveur des Postes de Jallieu. Il a soixante ans et la maladie qui le ronge — un cancer — n'est peut-être pas pour rien dans l'indicible attrait qu'il exerce sur l'infirmière. Ils se marient sans tarder.

Claudia et Frédéric Berlet occupent dès lors l'appartement du receveur, situé au premier étage de la poste, dans la rue principale de la ville. C'est là que viendra au monde le premier enfant de Joséphine et de Francisque.

Le jour où la jeune M^me^ Dard arrive au terme de sa grossesse, Jallieu et la localité voisine de Bourgoin — qui lui sera plus tard rattachée — subissent les rigueurs d'une implacable canicule. En ce 29 juin 1921, plusieurs incendies se sont déclarés qui transforment les rues d'ordinaire paisibles en un véritable pandémonium. En sage-femme accomplie, Claudia assiste sa belle-fille, dont l'accouchement

s'annonce mal. Les gémissements de Joséphine se perdent dans le fracas environnant des voitures de pompiers. Le bébé se présente par le siège et Francisque, sur l'ordre de sa mère, part chercher un médecin. Un peu plus tard, Joséphine croit sa dernière heure venue, tandis que son mari, lui tenant la main, s'écrie lugubrement : « Sauvez la mère ! Sauvez la mère ! »

Le nouveau-né, un garçon, est enfin délivré sans que l'accouchée ait eu à en pâtir. Mais force est alors de constater qu'il a une jambe et un bras déformés. Le membre inférieur recouvre rapidement sa mobilité ; quant au bras gauche, il demeure inerte et semble gravement atteint.

En acceptant que son petit-fils voie le jour à son domicile, M. Berlet a émis un souhait que cet homme digne et cérémonieux considère comme un ordre : l'enfant devra porter son prénom. La mort dans l'âme, Francisque obtempère donc et inscrit son fils, dans les registres de l'état civil de Jallieu, sous le nom de Frédéric-Charles-Antoine Dard. Il pardonne à son beau-père qu'il respecte et dont il sait, comme tout le monde, qu'il n'a plus longtemps à vivre.

Le gamin blond au regard bleu, en apparence indifférent aux circonstances difficiles de sa venue au monde, éprouve peut-être dans sa sensibilité le tracas que son infirmité inspire à son entourage. Sa grand-mère se désole de ce petit bras inerte, et elle n'aura de cesse de tenter de remédier par tous les moyens à cette triste réalité. Les premiers souvenirs de Frédéric auront pour objet les différents traitements auxquels Claudia le soumet alors. Le plus souvent, elle l'allonge sur la couverture à repasser disposée sur la table de la cuisine et lui masse longuement le bras avec de l'huile ou du talc. L'enfant contemple ainsi le monde à l'envers. Frédéric, plus tard, suggérera non sans malice que cette posture répétée n'a pas été sans conséquences sur sa vie future.

Le jeune ménage occupe un modeste logement de l'autre côté de la grand-rue de Jallieu. Requis l'un et l'autre par leurs occupations quotidiennes, également éprouvantes, ils confient tout naturellement à Claudia la garde et le soin de leur rejeton. Rien que de très ordinaire pour des gens de leur époque et de leur condition. Mais l'un et l'autre ignorent que, dans l'appartement du receveur des Postes, une singulière histoire d'amour est en train de se nouer entre une grand-mère et son petit-fils.

2.
Bonne-Maman

Jusque-là, Claudia Berlet n'a guère été ménagée par la vie. Elle a payé son premier mariage avec ce triste sire de Séraphin d'une lourde humiliation, devenant, de femme trompée, la divorcée qu'on montrait du doigt. Mais ce qui, au long de toutes ces années, lui a été le plus douloureux, ce fut d'être séparée de ses deux fils, de ne les avoir pas vus grandir. Jean, garçon doux et rêveur, a pour ainsi dire été élevé par une autre famille, et pour cette raison s'est éloigné d'elle. Quant à Francisque, dont le tempérament lui rappelle avec terreur celui de Séraphin, elle n'a pu s'empêcher de venir le rejoindre, comme pour surveiller cette forte nature, l'aider à conjurer la malédiction paternelle.

Frédéric survient dans sa vie comme un don du Ciel pour cette femme superstitieuse. L'enfant s'offre à elle sans retenue, et son instinct maternel s'est épanoui. L'amour forcené qui se fait jour entre la grand-mère et le bambin, nourri chez Claudia d'un désir de revanche sur la vie, laissera pour toujours dans le cœur de Frédéric le sentiment d'avoir vécu cette idylle comme un surcroît de tendresse. Car Joséphine, bien sûr, n'est pas une mère indifférente. Son travail à la boulangerie familiale est seulement un handicap dont Claudia profite perfidement. C'est elle, ainsi, qui promène en « propriétaire » son petit-fils à travers les rues de Jallieu, offrant son infirmité à la curiosité d'autres mères.

Au cours d'une de ces promenades dont le souvenir, curieusement, restera ancré dans la mémoire de Frédéric, on croise une femme entourée de plusieurs marmots dont un petit mongolien. Claudia s'apitoie sur le sort du malheureux puis, exhibant le bras fané de son petit-fils, dit d'un ton larmoyant : « Vous n'êtes pas seule dans votre malheur, madame. »

Frédéric Berlet meurt en 1924. L'enfant, qui s'est attaché à cet homme pompeux et cultivé, apprend en cette triste occurrence qu'il existe un pays appelé le Ciel, où l'on part un jour pour n'en jamais revenir. Il pleure longuement et Claudia le console de façon certainement mélodramatique, car elle s'y entend en cela.

On déménage. M^me^ Berlet doit en effet quitter l'appartement de fonction du receveur défunt pour une modeste chambre située sous les combles de l'immeuble qu'occupent les parents de Frédéric. Celui-ci dort souvent auprès d'elle lorsque les Dard rentrent tard du travail. Ces nuits avec Bonne-Maman sont précédées d'un rituel immuable. Claudia « prépare » l'enfant dans l'appartement familial,

l'emprisonnant dans une sorte de longue chemise de nuit fermée par un lacet, puis elle l'emporte dans les étages. Ce rapt symbolique impressionnera durablement le garçonnet.

L'idée fixe de Claudia est alors de délivrer Frédéric de son infirmité. Elle met à profit le pécule que lui a laissé son second mari pour aller consulter à Lausanne le docteur Nicod, un spécialiste renommé. Ce sera le premier et le plus triste voyage de Frédéric en Suisse, au terme duquel le médecin émet un verdict peu réjouissant : « Sachez qu'un enfant affligé à la naissance d'une telle malformation devient idiot ou supérieurement intelligent. » Ses propos ont peut-être subi quelque déformation dans la bouche de celle qui les rapportera aux parents du garçonnet. Toujours est-il que, pour la grand-mère, cette prédiction n'est à prendre que dans son acception positive. Frédéric, décide-t-elle, sera l'honneur de la famille.

Aux usines De Dietrich, Francisque est passé de simple ouvrier à chef de fabrication. Ce nouveau statut lui dorme des ailes.

Chaque dimanche, il joue de la trompette dans les rangs de la fanfare de Jallieu et, de manière générale, participe à la vie festive de la petite cité où le destin l'a fixé. Il rêve déjà de s'établir à son compte. Le sachant bien installé, sa mère décide alors de s'en aller vivre auprès de sa propre mère, à Glun, dans l'Ardèche. Elle y emmène Frédéric car, dit-elle, le bon air de la campagne ne peut que lui faire du bien. Joséphine ne songe pas à s'interposer. Bonne-Maman, comme on l'appelle, loue donc une petite maison sur les bords du Rhône, à proximité de celle que Marraine, la grand-mère de Francisque, occupe avec son second mari. Celle qui n'a pas peu contribué à détruire le ménage de Claudia vient de commettre en effet une erreur de plus en convolant avec un certain Gustave, rustre et ivrogne. Les mauvais soirs, Marraine est obligée de se réfugier chez sa fille et Frédéric assiste, terrifié, au sinistre spectacle que donne Gustave, ivre mort sous leurs fenêtres, réclamant son épouse. Claudia, qui n'a pas sa langue dans sa poche, répond en termes peu élégants au répugnant personnage.

Un sentiment d'insécurité s'installe dans la maison de Glun, qui précipite l'effondrement psychologique de Marraine. Elle perd peu à peu la raison, s'enfermant dans un mutisme inquiétant. L'enfant l'observe avec angoisse, se raccrochant à l'affection de Bonne-Maman. Tous deux alors se réfugient dans l'imaginaire.

Depuis toujours, Claudia Dard est une lectrice vorace. Chez elle, tout fait farine au moulin. Littérature classique, romans-feuilletons, almanachs, journaux — car elle se repaît de faits divers. Frédéric sera d'abord gavé de livres destinés aux enfants que sa grand-mère lui lit chaque soir, assise au pied de son petit lit. La comtesse de Ségur voisine avec les recueils illustrés des aventures des Pieds Nickelés ou

de Bibi Fricotin. Puis, sans transition, Claudia passe aux *Misérables*, aux *Pardaillan* de Michel Zévaco, aux romans de Gyp, voire à l'espiègle Lili. Grâce à cet éclectique environnement, la grand-mère et l'enfant fuient un quotidien sans joie pour s'élancer vers les contrées plus accueillantes de l'aventure, de la féerie et du mystère. Frédéric en oublie son bras malade, combattant vigoureusement Indiens, félons et malfrats. Puis il s'endort, lesté d'un bagage littéraire peu commun pour son âge.

L'atmosphère dans laquelle s'épanouit le garçon échappe aux caractéristiques habituelles d'une vie familiale convenue, parfois très illusoire, mais chargée toujours de sauver les apparences. Le monde, pour lui, ressemble à une sorte de romance gothique dont Bonne-Maman et lui sont les protagonistes privilégiés. Ensemble, ils arpentent des territoires cosmopolites qui n'ont, bien souvent, pas été inventés à l'usage des enfants. Claudia s'en moque. La lecture devient ainsi, pour Frédéric, bien autre chose qu'une simple évasion temporaire. C'est son second pays et le moyen, déjà, de faire à la normalité un bras d'honneur. Sa complice de tous les instants l'y encourage bravement, résolument. Le séjour du petit garçon dans la maison de Glun, parmi ces adultes en perpétuel conflit, pour dangereux qu'il soit, s'accomplit au rythme d'une initiation salvatrice ; il en conservera néanmoins à jamais les stigmates. Une initiation à la solitude en quelque sorte, un apprentissage aux repères secrets de sa vie future.

Le 17 mars 1929, Joséphine Dard met au monde son deuxième enfant, une fille qu'on prénomme Jeanine, en hommage peut-être à l'oncle Jean car cette fois Francisque n'a d'ordre à recevoir de personne en matière d'état civil. Frédéric va sur ses huit ans. Bonne-Maman déménage à nouveau pour s'installer à Rigneux-le-Franc, dans l'Ain. Elle est accompagnée de Marraine et de l'indigne Gustave. Le petit garçon les suit encore. À Rigneux, il fréquente l'école communale, dont le maître a le malheur de s'appeler Lherbette. Il ne gardera guère de bons souvenirs de cet épisode de son enfance. C'est dans la maison louée par Bonne-Maman que Gustave, rongé par la tuberculose, vit ses derniers jours. Autour de Frédéric, l'ambiance est lourde, malsaine. Le jour de l'enterrement de Gustave, on le confie à une voisine qui ne trouve rien de mieux que de le laisser en tête à tête avec un compotier de « cafilloux », ou cerises confites dans l'eau-de-vie. Frédéric, pour tromper son ennui, s'empiffre et, au retour des obsèques, Bonne-Maman devra jeter un voile pudique sur cette première expérience dionysiaque de son cher petit-fils…

Mais il faut bien retourner à Jallieu. Frédéric est alors contraint de redescendre des hauteurs agréables aménagées par sa grand-mère — revenir sur Terre, en quelque sorte. À la maison, ses parents se

querellent. Quand il succombe à la boisson, Francisque s'en prend à sa crème d'épouse qui ne lui oppose, en vérité, qu'une maigre résistance. L'amour pourtant soude ces deux êtres que menace le terrible atavisme Dard. Une autre que Joséphine prendrait la tangente, mais elle s'accroche, s'efforce de calmer le jeu. Frédéric les contemple avec effroi. À l'extérieur, le garçon subit l'humiliation d'être montré du doigt par ses camarades d'école, en raison de son infirmité. Lorsque, sur le terrain de football, se forment les équipes, il est toujours laissé pour compte. Bonne-Maman, alors, n'est pas là pour le délivrer de la stupidité des autres. Il se réfugie dans le silence, tire le bénéfice de sa découverte de la solitude. Ou bien il marche longuement à travers la ville. L'une de ses errances favorites le conduit jusqu'à la rue des Fabriques qui longe les murs des usines De Dietrich. Il aime cette enfilade de murs tristes, l'odeur d'huile et de métal chauffé. Ce décor « expressionniste », loin de l'accabler, le plonge au contraire dans une délectation sans pareille. Il fait à son insu l'apprentissage de la rêverie esthétique, celle-là même qui, quelques années plus tard, alimentera ses premiers écrits. Des territoires se dessinent en lui, s'opposent, l'obligent à se diviser en personnages de romances antagonistes. Frédéric, le chevalier servant de Bonne-Maman, se mue sans crier gare en vengeur masqué de son injuste condition. C'est Zorro, Pardaillan, le Masque de fer. Ses beaux yeux bleus perdent de leur douceur et il se sent capable de casser la figure à la Terre entière.

3.
Aillat

Tout enfant doit tôt ou tard se soumettre à la loi commune, subir les contraintes de la norme. À l'école de Jallieu, Frédéric est malheureux. L'étude ne sera jamais son fort, et, pour lui, un long calvaire commence que seule la faite dans un univers de fantaisie parvient à atténuer. Il n'a encore qu'une conscience très relative de cette « saloperie humaine » qu'il fustigera plus tard, mais, d'instinct, il perçoit les aspects ridicules des gens qui l'entourent. Les maîtres, les camarades, les voisins, sont la cible de ses railleries de gamin précoce. Les manifestations d'humeur de son frondeur de père ne sont certainement pas étrangères à ce comportement. Quant au monde « surnaturel » qu'il découvre au catéchisme, il l'envisage de façon circonspecte, car cet être blessé, en dépit de son imaginaire déjà fécond, cherche en vérité à établir des liens concrets avec ceux qu'il aime de façon absolue. Sa vraie religion est sa famille. Les relations envenimées de Bonne-Maman avec son fils sont pour lui un chagrin permanent, rendu plus déchirant encore par l'attitude aimante de Joséphine que sa générosité sans fin englue dans une sorte de léthargie.

Frédéric s'est pris d'une affection immense pour sa petite sœur. Un jour, alors qu'elle vient d'avoir trois ans, il lui offre une petite clarinette en fer-blanc. La fillette parcourt l'appartement familial en soufflant dans son jouet lorsque, soudain, elle trébuche et tombe. L'embout de métal s'enfonce dans son palais et le sang jaillit. Frédéric s'élance en hurlant dans l'escalier, puis dans la rue. « J'ai tué ma petite sœur ! », crie le malheureux garçon qui a cependant la présence d'esprit de courir jusqu'au domicile du médecin de famille. Puis il repart, criant toujours à qui veut l'entendre qu'il a tué sa sœur, jusqu'à ce qu'une femme, alarmée par ses propos, arrête sa course et le console. La blessure de Jeanine est sans gravité et tout rentre dans l'ordre. Mais Frédéric est ainsi fait qu'il dramatise tout, s'émeut de tout avec un sens aigu du mélodrame.

Bonne-Maman et Francisque ne s'entendent décidément pas et Frédéric est écartelé entre l'amour exclusif de sa grand-mère et celui, maladroit mais bien réel pourtant, de ses parents. Francisque emmène son fils voir des films que des projectionnistes forains font découvrir aux habitants de Jallieu moins gâtés que ceux de Lyon. Le récit qu'il fait de ces rares séances à ses camarades d'école lui valent une admiration qui contraste avec les habituelles rebuffades que lui vaut son infirmité. Alors, il s'enhardit et, prétextant une escapade lyonnaise

en compagnie de sa grand-mère, il invente d'autres films que ceux qu'il a vus. Ses souvenirs de lecture viennent opportunément à la rescousse. « Vous avez vu *L'homme aux dents d'argent* » ? demande-t-il. « Non… Raconte ! » Et Frédéric se lance dans des histoires de crimes, de poursuites infernales, avec un brio surprenant. Il conservera intact le souvenir de certaines de ces affabulations, qui doivent certainement pour beaucoup aux exploits des Pieds Nickelés, ses héros favoris de l'époque, que le romancier se réappropriera plus tard.

Claudia Dard déménage encore. Cette fois, elle part se fixer dans les collines du Dauphiné. Elle déniche une maison à louer au hameau d'Aillat qui dépend du village de Four, à une dizaine de kilomètres de Saint-Alban-la-Grive, la gare la plus proche. La vie y est rude mais rien n'effraie Claudia, pourtant sérieusement handicapée à présent par Marraine, devenue une véritable épave. Les voisins du hameau sont de braves gens, impressionnés par la forte personnalité de ce petit bout de femme à l'allure austère, et heureux de savoir que celle-ci, en cas de nécessité, sait administrer des piqûres et même faire office d'accoucheuse…

Lorsqu'il découvre Aillat, Frédéric s'emballe pour l'inépuisable mine de découvertes et de jeux qu'offrent les alentours. Il a le coup de foudre pour ce bout du monde qui devient bientôt le centre de *son* monde. Bonne-Maman en est la reine incontestée, veillant à tout, intrépide, vaillante, exemplaire. Plus tard, l'œuvre du romancier résonnera d'invocations au paradis perdu d'Aillat, nommé ou non, mais assimilé toujours au bonheur extatique de l'enfance.

Pour le Noël de ses dix ans, à Jallieu, le garçon reçoit le vélo de ses rêves qu'il ne mérite pourtant pas au vu de son médiocre bulletin scolaire. Dès qu'il le peut, il l'emporte avec lui chez Bonne-Maman. La pratique de ce sport solitaire lui permet de sillonner les chemins caillouteux sur lesquels Marco, le chien noir qui l'accompagne dans ses escapades, s'écorche les pattes. Un après-midi, Frédéric revient très excité auprès de sa grand-mère :

— Un avion s'est posé à La Bartonière ! Le pilote avait des ennuis avec son moteur, alors je lui ai tenu ses outils pendant qu'il réparait. Il m'a donné son nom et il m'a dit qu'il venait de la base de Bron.

Crédule, Bonne-Maman colporte la nouvelle à travers le voisinage, où l'on n'osera pas la détromper. Elle suggère même le lendemain au garçon :

— Tu devrais écrire à ton aviateur pour lui demander s'il est bien rentré.

Tous deux rédigent un brouillon de lettre que Frédéric recopie et que Claudia va mettre à la poste de Four. Quelque temps plus tard, la lettre revient, portant sur l'enveloppe la mention « Destinataire inconnu ». Bonne-Maman comprend alors que son garnement de petit-

fils lui a menti mais elle ne lui en fait pas grief, secrètement réjouie peut-être à l'idée de couver un mythomane.

Aillat est le lieu où s'épanouit la nature fantasque de Frédéric.

Où ses lubies ne sont jamais contestées. Cet Héliogabale en culottes courtes a un faible pour les cuisses de poulet. Alors, Bonne-Maman court les fermes avoisinantes à la recherche de volailles qu'elle prépare ensuite avec l'aide de Marraine qui est encore en mesure de plumer et de vider les volatiles. Frédéric s'empiffre, obligeant les aïeules à se nourrir jour après jour de blancs et de carcasses.

Les sens du garçon s'éveillent aussi. Son bras fané le tracasse mais ne l'empêche pas de faire la roue devant les petites paysannes des environs. L'une d'entre elles ne résiste pas au regard bleu du petit prince d'Aillat, ouvrant de nouveaux horizons à sa vie.

Pendant ce temps, à Jallieu, les Dard ont quitté leur appartement de la grand-rue pour une maison coquette de la rue des Jardins. C'est là que Francisque aménage les ateliers de l'entreprise de chauffage et de sanitaires qu'il vient de créer. Il embauche des employés. Il en aura jusqu'à dix-sept, signe, peut-être, de sa folie des grandeurs. Mais il est vrai qu'une indéniable ère de prospérité s'amorce. On fait l'acquisition d'une automobile, une Mathis, aux fauteuils de moleskine beige. Chaque dimanche, la petite famille part en promenade sur les routes de la région. On déjeune dans une auberge et, au retour, Francisque, quelque peu éméché, appuie sur le champignon. Joséphine le supplie de ralentir, ses injonctions provoquant évidemment l'effet inverse. Debout sur la banquette arrière, Frédéric s'enivre de vitesse, encourageant son père soudain changé en héros à ses yeux.

C'est au cours de cette période de relative opulence qu'il fait une rencontre dont les répercussions lointaines peuvent être considérées comme capitales. Joséphine, qui s'est embourgeoisée, a engagé comme femme de ménage une personne d'un âge certain, mais très dévouée, dont le mari est invalide de guerre. Le hasard veut qu'un jour, Frédéric accompagne sa mère au domicile de cette femme et se trouve subitement confronté à un spectacle peu ordinaire. M. Bérurier — puisque tel est son nom — est occupé à prendre un bain de pied — « au singulier », précisera plus tard l'écrivain en évoquant la scène — au beau milieu de la cuisine. L'homme, de taille respectable, est assis devant une bassine où trempe son moignon. Mais ce qui attire irrésistiblement le regard du garçon est sa fausse jambe, posée contre une chaise. Une chaussette est fixée sur la prothèse de bois à l'aide de punaises et des sangles à l'aspect peu ragoûtant pendent de cette jambe factice. Vision inoubliable du véritable Bérurier.

Les émotions se succèdent sans forcément se ressembler, mais toutes ont, semble-t-il, pour effet d'incliner Frédéric à une vision chaotique, cauchemardesque, du monde qui l'entoure et que, dans sa

candeur originelle, il rêve de voir lui sourire. Un soir, à Aillat, alors que Bonne-Maman lui fait la lecture, assise au bord de son petit lit, sa voix se brise. Frédéric croit que sa grand-mère épuisée par une longue journée de labeur, est en train de s'endormir et, d'un geste impatient, le jeune tyran la secoue… L'aïeule s'effondre. Le nez pincé, elle a perdu connaissance. Paniqué, le garçon se lève et va chercher du secours dans le voisinage. Une femme accourue ne trouve rien de mieux, en attendant l'arrivée du médecin de Four, que de réciter la prière des mourants. L'angoisse du garçon est à son comble. Lui vient alors l'idée de faire respirer à Bonne-Maman le flacon d'élixir « Bonjean » qui se trouve dans l'armoire à pharmacie. Claudia revient à elle. Le matin suivant, Francisque est averti par téléphone du malaise de sa mère et arrive, en compagnie de Joséphine, à bord de la Mathis. Cet instant de retrouvailles, qui semble abolir toutes les fâcheries, inonde Frédéric de bonheur. Mais d'un bonheur fragile.

La terrible crise de 1929, ayant balayé sans ménagement le reste du monde, finit par se faire sentir partout dans le pays. L'entreprise de chauffage de Francisque, comme tant d'autres, voit ses commandes diminuer. Mais le père de Frédéric feint d'ignorer la menace et, plutôt que de réduire son train de vie, poursuit sa route, immuable, sans écouter les timides mises en garde de Joséphine, avertie par son instinct de terrienne. Il va pourtant falloir licencier plusieurs employés, vendre la camionnette, la belle auto. Joséphine se voit obligée d'emprunter de menues sommes d'argent autour d'elle. Francisque, inconscient, prétend que les choses vont s'arranger. En vérité, elles empirent plus vite que prévu. Les huissiers font leur apparition. Le chauffagiste se cabre face à l'inévitable…

À cette époque — le début de l'année 1930 —, on se retrouve souvent en famille chez Bonne-Maman. La maison d'Aillat semble préservée des atteintes de l'horrible dépression… À Jallieu, on commence à les montrer du doigt. La faillite est proche. Bonne-Maman et son fils ont d'orageuses conversations qui témoignent de leurs irréconciliables natures. Frédéric les écoute, éperdu, le cœur au bord des lèvres. Il a saisi l'imminence d'un désastre dont l'ampleur le dépasse. De là va naître cette vocation de conciliateur qui s'exercera toujours dans la plus complète ferveur… sans pour autant porter ses fruits. Claudia est dans l'incapacité financière de venir en aide à son imprudent de fils lorsque s'annonce la liquidation de son entreprise.

Rue des Jardins, c'est de la terrasse de la maison d'une petite voisine que le garçon assiste, un matin de 1933, à la vente aux enchères qui clôt sinistrement l'aventure paternelle. Sous ses yeux défilent le bureau de son père, le vaisselier, la table de la salle à manger, les chaises. Le chagrin le submerge lorsque les acteurs impitoyables de cette scène se passent de main en main le petit

fauteuil en osier de sa sœur, symbole de l'innocence perdue.

Il ne reste plus aux malheureux qu'à fuir le théâtre de leur infortune. Les parents de Joséphine viennent opportunément à la rescousse en proposant une maison qu'ils possèdent à Saint-Chef, le village du Dauphiné où Francisque fit naguère la connaissance de leur fille. Mais les Dard vont d'abord prendre pension dans une auberge tenue par une certaine Marie Tabardel. Veuve et sans enfant, cette femme au grand cœur n'a qu'un défaut, son penchant pour la boisson. Elle se prend aussitôt d'une grande tendresse pour le garçon au bras fané, lui-même infiniment troublé par les sentiments de cette femme blessée par la vie. Marie s'associe du fond du cœur au désarroi de la famille Dard encore sous le choc de la liquidation.

Mais les bons sentiments ne suffisent pas, Francisque doit impérativement assurer la survie de sa famille. Le maire de Saint-Chef tend la main au gendre de Benoît Cadet et lui propose d'installer l'eau courante au village. Courageusement, celui-ci retrousse ses manches et se met à l'ouvrage. Mais ce chantier n'a qu'un temps.

Par la suite, Francisque devient l'homme à tout faire du village. Plombier, rétameur… Vient le jour où les Dard parlent de déménager à nouveau, ce qui ne réjouit guère leur fils. Frédéric est en effet plutôt satisfait de son sort. Entre Saint-Chef et Aillat, il a résolument pris goût aux mœurs rurales. Son existence douillette auprès de Bonne-Maman lui permet d'aiguiser son penchant pour la solitude, le versant lunaire, complexe, de sa nature jamais satisfaite. Mais au soleil de Saint-Chef, il découvre une vie insoupçonnée, celle de ce Clochemerle qu'il observe avec délectation.

Marie Tabardel n'est pas le seul personnage excentrique du village. Le médecin, le docteur Thévenard, lui aussi porté sur la boisson, le fascine. L'écrivain ne l'oubliera jamais. Il aime aussi beaucoup le maître d'école et partage sans réticence les jeux de ses condisciples en blouses noires. Cette période de sa vie est tout simplement heureuse. Rythmée par les saisons qui apportent leur lot de rites mystérieux et amusants, elle contribue à atténuer — mais à peine — la vilaine cicatrice laissée par la « liquidation » de Jallieu.

À nouveau, le ciel s'assombrit pour Francisque Dard. Il n'y a plus de travail pour lui au village. Aussi prend-il la décision de tenter sa chance à Lyon. Fâché avec la plupart des membres de sa famille, hormis l'oncle Jean, hélas impécunieux, il ne peut quémander l'aide de quiconque.

Le noble élan qui incite Claudia Dard à accompagner son fils et sa belle-fille à Lyon est-il destiné à assurer la protection de la petite famille à nouveau lancée dans une aventure incertaine ? À moins que Bonne-Maman ne se soit juré d'assurer coûte que coûte la protection de son petit-fils ? Toujours est-il que sa présence, dans le minuscule et

misérable appartement qu'ils occupent à présent dans le quartier des Brotteaux, oblige tout le monde à se serrer. Francisque, Joséphine et Jeanine, âgée de quatre ans, dorment dans l'unique chambre, tandis que Frédéric doit partager l'étroite couchette de Claudia, dans la cuisine. La nuit, souvent, il lui arrive de se réveiller en sursaut, constatant que sa jambe vient d'entrer en contact avec celle, froide et rêche, de sa grand-mère. Il en éprouve un malaise ineffable dont le souvenir le hantera longtemps.

Par chance, M. Dard a rapidement trouvé de l'embauche dans une usine qui l'engage comme contremaître. Son maigre salaire ne saurait pourtant lui permettre de nourrir les siens. Alors, Joséphine n'écoute que son courage et obtient à son tour un emploi dans une boulangerie du centre-ville. Bientôt, elle prend également du service, la nuit, comme femme de ménage dans un hôtel borgne. Bonne-Maman s'occupe des enfants, de la préparation des repas et de la lessive qu'elle étend par la fenêtre de la cuisine donnant sur une cour sombre et lugubre.

À l'école de Saint-Chef, Frédéric a obtenu son certificat d'études primaires. On peut donc l'inscrire dans un établissement lyonnais. Comme Joséphine rêve de le voir devenir comptable, le choix des Dard se porte sur La Martinière, une école commerciale réputée qui a naguère accueilli sur ses bancs les frères Lumière et l'écrivain Henri Béraud.

Pour l'adolescent, c'est le début d'un véritable calvaire. Chaque matin, pomponné par sa grand-mère, il se rend par le tram jusqu'à la Croix-Rousse. Mais, la plupart du temps, il économise le montant du trajet pour s'acheter des illustrés. Cette provende l'aide à exorciser la terreur des cours de comptabilité. Par chance, ses maîtres font preuve d'indulgence, et eu égard à ses brillants résultats en composition française, il obtient de son professeur de pouvoir lire en paix, assis en solitaire au fond de la classe. Ce qui ne l'empêche pas de se livrer, de temps à autre, à quelque facétie, afin sans doute d'affirmer son refus de toute férule.

Ses parents vont tout de même s'inquiéter de ses médiocres résultats, sa mère, surtout, qui ne comprend pas ses réticences à saisir cette chance unique d'échapper à la médiocrité de leur condition. Un jour où elle lui reproche ses abondantes lectures, Frédéric s'emporte. Sous les yeux de la malheureuse femme, il s'empare de tous ses livres populaires, les Zévaco, les Agatha Christie offerts par Bonne-Maman, les recueils des Pieds Nickelés, les jette par terre et se met à les piétiner sauvagement.

Ce coup de sang passé, Joséphine et lui se réconcilient dans les larmes.

Les condisciples de Frédéric à La Martinière sont, pour la plupart,

issus de la petite-bourgeoisie lyonnaise. Pour rien au monde, le garçon ne voudrait laisser paraître les stigmates de la relative misère dans laquelle vivent les siens. Aussi Bonne-Maman s'applique-t-elle à entretenir maniaquement la modeste garde-robe de l'écolier auquel elle a d'ailleurs acheté une superbe serviette en cuir souple que Frédéric conservera durant plusieurs décennies. Une photographie de l'époque nous montre l'adolescent habillé comme un gandin au milieu d'un groupe de potaches affichant une certaine décontraction. Ce souci de respectabilité ne se comprend que trop bien. De la même manière qu'il est parvenu à masquer ingénieusement l'infirmité qui ne cesse pourtant de l'obséder, il peaufine une image de lycéen racé, rebelle à toute discipline, s'efforçant de faire oublier le fils d'ouvrier obligé de dormir dans le lit de sa grand-mère et de se laver dans l'évier de la cuisine.

4.
Odette

Frédéric Dard a seize ans. En quelques mois, il a perdu les repères familiers de son enfance et fait sa première initiation au souvenir. Seule Claudia lui permet de retrouver sporadiquement le paradis d'Aillat. Mais le décor oppressant des Brotteaux aux rues peuplées d'inconnus lui fait envisager l'avenir sous un jour détestable. Dans le même temps, la fréquentation à son école des rejetons d'une petite-bourgeoisie pourtant très conformiste, l'incite à s'intégrer, même artificiellement, à ce monde nouveau. Son seul véritable refuge demeure la fiction, les feuilletons, les illustrés dont il se gave avec une constance presque désespérée. Le virus inoculé par sa grand-mère a fait son effet. Pourtant, il lui arrive de vouloir en guérir, de secouer le joug d'un sortilège dont tout, autour de lui, lui dit qu'il pourrait bien lui être fatal.

L'envie le prend de fuir un environnement misérable, alors même qu'un amour immodéré pour sa famille l'étreint sans relâche. Ce sentiment familial est comme maladif chez Frédéric. Depuis leur arrivée à Lyon, les Dard ont tenté de renouer avec les membres de la famille paternelle, puis se sont immanquablement brouillés avec eux, par la faute de Francisque. Frédéric s'évertue à rabibocher ces êtres torturés, rendant visite à ses cousins mais se faisant immanquablement rabrouer. Chaque fois, il retrouve l'âcre tiédeur du cocon familial un peu plus désespéré qu'avant, replonge dans ses lectures salvatrices — mais pour combien de temps encore ?

Le jeudi après-midi, Bonne-Maman et lui font de longues promenades à travers la ville. Ils explorent les rues commerçantes, les fameuses traboules, passages mystérieux sinuant entre deux rues à travers les immeubles. Puis ils grimpent jusqu'à la basilique de Fourvière par la montée des Anges aux escaliers interminables. Dans la nef immense traversée de rayons lumineux, Frédéric se laisse gagner par une ferveur indicible tandis que sa grand-mère prie pour que son petit-fils connaisse un sort plus enviable que celui de Séraphin et de Francisque. Celui-ci, humble parmi les humbles, poursuit son calvaire et son seul dérivatif à une existence routinière, épuisante, est la boisson. Il regagne souvent le boulevard des Brotteaux dans un piteux état. Claudia se fâche, Joséphine fond en larmes. Un soir de l'hiver 1936, Francisque rentre à l'appartement le visage ensanglanté, les vêtements déchirés. Le contremaître Dard vient d'être passé à tabac par des ouvriers grévistes pour avoir voulu enfreindre les consignes du Front populaire. L'entêté a préféré subir le traitement réservé aux «

jaunes » plutôt que d'obtempérer… Claudia, éplorée, panse les blessures de son malheureux fils sous le regard horrifié et honteux de Joséphine, de Frédéric et de la petite Jeanine.

Les rares moments de détente, voire de bonheur, que Frédéric partage avec son père sont les parties de pêche qui les voient se lever à l'aube, le dimanche ou les jours fériés. Sur le quai de Saône, ils prennent le « train bleu », une sorte de trolley-bus qui remonte la rive gauche du fleuve, puis longe les immeubles rosis par le soleil levant. On arrive ainsi à l'île Barbe, puis on part à la recherche d'une place avantageuse au bord de l'eau. Assis côte à côte dans l'herbe encore humide de rosée, le père et le fils lancent des poignées de céréales cuites destinées à attirer les ablettes. Puis l'on fixe des asticots aux hameçons. Des années plus tard, Frédéric évoque dans une lettre à sa sœur un événement malheureux.

« Je me rappelle un samedi soir. Nous devions aller à la pêche le lendemain. Le papa avait acheté des asticots. La maman et lui se sont attrapés et le père a lancé les asticots par la fenêtre ouverte. Ils sont tombés sur un toit de zinc qui s'élevait dans la cour de l'immeuble. Pendant des heures, j'ai regardé grouiller les asticots sur le toit. Je crois, vois-tu, que ça a été pour moi comme un désespoir démesuré. Ces pauvres astiques symbolisaient tous les malentendus de l'existence, toutes ses déceptions. »

Frédéric n'est pas, par nature, un contemplatif. Assis au bord de l'eau, il s'ennuie un peu. Alors il rejoint en rêve les personnages des romans lus au cours de la semaine écoulée. Des visages de filles le hantent aussi depuis quelque temps et, singulièrement, celui d'une jolie brunette de quatorze ans croisée dans le tram numéro 3, sur le chemin de la Croix-Rousse.

Mais une timidité atroce ronge l'adolescent au bras meurtri. Il va lui falloir trouver un stratagème pour attirer l'attention de la collégienne. Un condisciple de La Martinière accepte de lui venir en aide. Quand, enfin, Frédéric ose adresser la parole à cette proie tant convoitée, il découvre émerveillé qu'il ne lui est pas indifférent. Alors, sa vie bascule. Bien décidé à ne pas laisser passer sa chance, il lui donne rendez-vous boulevard des Hirondelles, près des casernes de la Part-Dieu, un endroit sinistre mais qui pour lui se nimbe des couleurs de la félicité.

Odette Damaisin est de deux ans sa cadette — elle est née le 17 février 1923. Son père, originaire de Gerbaix, en Savoie, est chef de gare à la Compagnie des transports lyonnais et gagne correctement sa vie. Fille unique, Odette a l'habitude de filer doux devant cet homme possessif qui veille à ses études. Qu'importe, puisqu'elle est sérieuse, attentive, nullement dissipée. L'émoi que suscite en elle ce garçon au regard émouvant, différent des autres adolescents, modifie

insensiblement le cours de sa vie. Frédéric lui fait parvenir des poèmes écrits pour elle et qu'elle ne peut s'empêcher d'apprendre par cœur. Deux de ces vers resteront gravés à jamais dans sa mémoire :

Mon cœur est un violon dont tu pinces les cordes
Seuls tes doigts enchanteurs savent les faire vibrer.

La malchance veut que M. Damaisin mette la main sur quelques-uns de ces hommages lyriques à sa fille ; il les détruit rageusement sous le regard éperdu de la pauvre Odette, en la sommant de ne plus revoir le cancre de La Martinière. L'adolescente lui désobéit alors pour la première fois de sa vie. Peu à peu, cependant, les élans romantiques de Frédéric s'estompent. Leurs rencontres s'espacent. Toutefois un pacte a été scellé entre eux, qu'aucun des deux ne brisera.

Frédéric retourne à sa vie riche de lectures, à l'interminable tourment que suscitent en son âme fragile les dissensions familiales qu'il tente, avec une désarmante candeur, d'atténuer. Il se prend d'une vive affection pour son oncle Gustave, époux excentrique d'une des sœurs de Joséphine, qui officie dans un atelier de réparation automobile de la banlieue lyonnaise. Gustave est un débrouillard. Il s'arrange pour se faire prêter les voitures des clients du garage et vient se pavaner boulevard des Brotteaux sous les fenêtres de l'immeuble des Dard. Frédéric est épaté par ce personnage gouailleur, à la repartie facile, tellement moins ombrageux que son père. Il se confie à lui sans réticences, chose qui lui est malheureusement impossible avec Francisque, empêtré dans des rapports faussés depuis longtemps. Claudia n'est sans doute pas étrangère à l'existence d'un embarras né de sa possessivité maladive. Joséphine, bon gré, mal gré, a dû accepter d'être seulement l'ombre d'une mère pendant de longues années. Quant à Francisque, il est resté le fils de Claudia, la victime d'un sort acharné à son humiliation qui l'a éloigné de Frédéric.

Durant les vacances scolaires, l'adolescent accompagne Bonne-Maman à Aillat. Il y retrouve son copain Henri Revellin, le fils unique d'un couple de Méridionaux établis au hameau depuis quelques années. Henri est un garçon calme, à l'accent chantant, qui garde les vaches et aide son père aux travaux des champs. Il est secrètement envieux de la chance qu'a Frédéric de faire des études et l'aveu qu'il lui en fait un jour plonge aussitôt le jeune citadin dans la confusion. Alors, par affection pour Henri, Frédéric rapporte de La Martinière les sujets de ses devoirs de mathématiques, les textes de ses dictées, autant de pensums qui se changent en cadeaux mirifiques pour le petit paysan frustré de connaissances. Soucieux de réparer une cruelle injustice, le mauvais élève va faire de son mieux pour inculquer à Henri la sténographie demeurée pour lui de l'hébreu. Il compose à cet

effet des textes truffés des mots les plus pittoresques dont Henri Revellin conservera longtemps le souvenir tangible dans des cahiers où sont ainsi consignés ces premiers morceaux de bravoure du futur écrivain, et il les relira souvent avec attendrissement, avant de les égarer.

La fréquentation de la famille Revellin enchante particulièrement Frédéric, ébloui par la tendresse qui unit ces gens simples. Mais, plus que tout, c'est M^me^ Revellin, tout entière dévorée par un ardent et mystérieux sentiment religieux qui l'intéresse. Cette femme d'une gentillesse comparable à celle de sa propre mère vit entourée des symboles de la foi catholique : statues de la Vierge Marie, crucifix, cierges et images pieuses fixées aux murs de sa maison. Elle a d'ailleurs transformé sa cuisine en véritable « reposoir » et, pour elle, tout est prétexte à s'agenouiller et à dire des prières. Frédéric accepte gentiment de s'associer à ces démonstrations pieuses qui ne le laissent pas indifférent. Il en sera impressionné au point de recourir à ce fascinant « matériau » lorsqu'il songe sérieusement à écrire.

Il n'en est pour l'heure qu'à de timides essais. Dans ses cahiers d'écolier, il commence un grand nombre de « romans » qui ne dépasseront pas les deux premiers chapitres. Mais il ne désarme pas. Il a compris qu'il lui manque le souffle, alors il compose des nouvelles. L'une d'elles lui plaît au point qu'il l'expédie au *Journal de Mickey*… Elle a pour titre *Le monocle révélateur*.

Jeanine a grandi. À sept ans passés, c'est une compagne enjouée, tendre et admirative de ce grand frère tour à tour sérieux et fantasque. Elle a compris que Bonne-Maman aimait Frédéric à la folie et accepte de vivre à l'ombre de cette passion. Elle observe les brusques accès de dépression qui frappent son frère lorsque son infirmité se rappelle durement à lui. Frédéric s'enferme alors dans un mutisme grave, il s'isole et boude la vie. À d'autres moments, il fait preuve à l'égard de la fillette d'une jalousie déconcertante.

Un jour, il est question que Jeanine quitte provisoirement Aillat pour se rendre chez une cousine de son âge. Frédéric est soudain pris de panique. Il s'oppose à son départ avec violence. Puis il trouve un argument mieux approprié. Lui, pourtant si peu habile de ses mains — et pour cause — se lance dans la confection d'une petite école en contreplaqué. Jeanine préfère rester chez Bonne-Maman pour jouer avec le beau cadeau de son frère.

Aillat est aussi le théâtre de scènes moins puériles. Comme on le sait, Claudia et son fils ne perdent jamais une occasion de se quereller, sous le regard inquiet de Frédéric. Un soir, alors que toute la famille est paisiblement réunie dans la cuisine autour de la lampe à pétrole, Francisque, un peu éméché, replie le *Petit Dauphinois* qu'il vient de parcourir pour argumenter avec sa mère. Comme d'habitude, le ton

monte rapidement. Frédéric, qui joue avec sa sœur, retient son souffle. Bientôt, en dépit des tentatives de Joséphine pour ramener le calme, les deux incorrigibles en viennent aux insultes. Puis, brusquement, le père se lève, quitte la maison. Joséphine éclate en sanglots. « Il faut le rattraper, dit-elle, on ne sait jamais quelle idée peut le prendre… » Il est vrai que Francisque a bu passablement et son épouse craint un esclandre qui ameuterait le voisinage. Sans un mot, Bonne-Maman s'habille et sort à son tour. « Vas-y toi aussi ! » supplie Joséphine à l'intention de l'adolescent, qui rejoint sa grand-mère dans la nuit d'été…

Sur leur passage, les chiens du hameau aboient, puis les deux compagnons d'infortune dévalent la route de Four dans l'espoir de réduire la distance qui les sépare du père. Terrassé par l'émotion, Frédéric donne la main à sa grand-mère qui marche à grands pas. Ils vont ainsi accomplir près de dix kilomètres, insensibles à la fatigue. Ils aperçoivent enfin les lumières de la petite gare de Saint-Alban-la-Grive et se précipitent sur le quai. Interrogé, un employé des chemins de fer leur confirme qu'un homme répondant au signalement de Francisque a pris place dans un convoi qui vient de partir. La décision de Claudia est immédiate : ils prendront le suivant ! L'attente sur ce quai de gare désert ressemble à un cauchemar que Frédéric subit, absorbe comme en un état second.

Ils prennent enfin place à bord d'un wagon sinistre qui fait halte à Verpillère, Saint-Quentin-Fallavier et dans toutes les gares desservies par cet omnibus. Les voici enfin à Perrache, la tête lourde et le cœur au bord des lèvres. Ils profitent du dernier tram pour filer boulevard des Brotteaux. L'appartement est vide ! Vaillamment, Claudia entraîne son petit-fils éperdu jusqu'au garage où l'oncle Gustave fait office de veilleur de nuit. Le brave homme n'a pas vu Francisque. Une sourde angoisse étreint à présent les deux malheureux qui ont regagné l'appartement. Tandis que Frédéric, mort de fatigue, s'étend sur un lit dépourvu de draps, Claudia fait du café, décidée à patienter le temps qu'il faudra. Mais l'aube ne ramène pas son fils indigne. Dès le réveil du garçon, ils reprennent le chemin d'Aillat, la mort dans l'âme. Durant le trajet, une folle dramaturgie ferroviaire, où se mêlent wagons et pensées morbides, s'éveille dans l'imagination de Frédéric, sévèrement éprouvé par les heures qui viennent de s'écouler. Elle renaîtra plus tard, magnifiée par le temps.

Francisque est rentré au hameau. Le fuyard, dégrisé, penaud, s'affaire à réparer la pompe afin de se donner bonne conscience. Ce jour-là, on fait des crêpes pour célébrer des retrouvailles au goût amer.

5.
Grancher

L'inconséquence de Francisque Dard n'est pas seulement responsable d'effets néfastes sur la nature impressionnable de son fils. Sa vie à l'usine a eu raison de ses fanfaronnades et si sa mauvaise humeur de fils et d'époux ne se relâche guère, elle se tempère un tantinet lorsqu'il s'agit de Frédéric. Celui-ci ramène à la maison des bulletins scolaires qui ne sont pas fameux et lui valent bien quelques réprimandes, mais il semble que Francisque, lui-même non dépourvu de sensibilité, prenne conscience du désarroi de son rejeton face aux études. Il n'a pas la mesquinerie de décourager Frédéric lorsque celui-ci, enhardi par la bienveillance de l'écoute paternelle, s'ouvre à lui du désir qu'il conçoit de vivre de sa plume.

Francisque a reconnu dans le goût de l'adolescent pour l'écriture une parenté certaine avec sa propre inclination pour la poésie. Il y a là comme un terrain d'entente entre deux êtres que, par ailleurs, beaucoup de traits de caractère séparent. Le visage lunaire du garçon, ses grands yeux angéliques encouragent le père sur la voie d'une véritable fraternité. Son fils possède un tempérament littéraire, pourquoi ne pas l'aider à progresser dans cette direction, quelles que soient les conséquences d'un tel choix ? On n'en est pas à une folie près chez les Dard… Dans un élan assez cocasse, il le fait inscrire aux matinées poétiques d'une certaine M^me^ Grignon. Mais Frédéric est un garçon pratique. Curieux de tout, dévoreur comme sa grand-mère de journaux et de magazines, il prétend vouloir faire du journalisme. Le grand mot est lâché.

Or, voici que l'oncle Gustave, que Frédéric aime tant, se vante au cours d'un déjeuner de famille, par chance paisible, d'une relation intéressante. À son garage, il est chargé de l'entretien de l'automobile de Marcel Grancher, lequel, pense-t-il, le porte en haute estime. Il faut savoir qu'à cette époque, Marcel E. Grancher n'est pas n'importe qui à Lyon. Âgé de quarante ans, ce natif de Lons-le-Saulnier est un écrivain reconnu qui vient de remporter le Grand Prix littéraire de la ville de Lyon pour une série d'ouvrages qui mettent en scène le monde des soyeux qu'il connaît bien pour avoir été lui-même, à dix-sept ans, apprenti dans une maison de commerce. Il a ensuite voyagé en Chine, l'autre pays de la soie, puis a créé un hebdomadaire qui en fait à présent un personnage en vue. *Le Mois à Lyon* se fait l'écho des principaux événements littéraires et artistiques de la cité…

Pourquoi, propose Gustave, ne pas soumettre au grand homme un échantillon de la prose de Frédéric ? Entre la poire et le fromage, on

s'enthousiasme et le garçon, très excité, se met bientôt en devoir de recopier de sa plus belle écriture une récente composition française ayant suscité l'admiration de ses maîtres. Gustave promet de prendre rendez-vous avec Grancher à son prochain passage au garage.

Marcel Grancher fera lui-même le récit de son entrevue avec Gustave.

> « Mon ami Jean Rome, lequel tenait un garage rue de la Part-Dieu, poussa vers moi, certain matin, un gars en cotte bleue dont l'émotion emperlait le front déjà magnifiquement enduit de cambouis.
>
> — Voilà, m'exposa avec embarras ce sympathique travailleur, ce serait pour mon neveu qui voudrait devenir journaliste…
>
> — Drôle d'idée, fis-je. Quel âge a-t-il, votre neveu ?
>
> — Il est encore à La Martinière.
>
> Je levai les bras au ciel. (…) Cependant l'oncle suivait anxieusement sur mon visage la marche de mes pensées.
>
> — Il est très doué, se risqua-t-il à émettre. Tenez, voyez plutôt…
>
> Et d'extirper d'un attendrissant portefeuille une liasse de feuillets manuscrits que je parcourus d'un œil vague.
>
> — Quel âge a-t-il ?
>
> — Seize ans. Et il écrit aussi des vers.
>
> — C'est bien ce que je craignais. Et comment s'appelle-t-il ?
>
> — Dard… Frédéric Dard. »

Contrairement à la suite de la légende, Grancher n'engage pas illico Frédéric au *Mois à Lyon*, où il ne publie que très épisodiquement des articles. Il fait dire au garçon d'aller voir un de ses confrères, Gaston Simonet, qui projette de sortir un hebdomadaire humoristique, *Le Rabelais.*

Sanglé dans son unique costume des dimanches, Frédéric, le cœur battant, se rend chez Simonet qui le déçoit terriblement en lui apprenant que la publication de son journal est reportée, du moins pour le moment. Retour chez l'oncle Octave, lequel s'engage à prendre un nouveau rendez-vous avec Grancher. La rencontre historique a enfin lieu, dans l'appartement que Pécrivain-éditeur occupe avec sa vieille maman, au-dessus des bureaux du *Mois.*

Ce jour-là, le grand Marcel sort d'un déjeuner très arrosé et accueille distraitement Francisque et son « rejeton joufflu, rond comme une pomme, avec une bonne bille de Bébé Cadum qu'auréolaient des cheveux d'archange ». Frédéric est très impressionné par l'homme de belle prestance, vêtu avec une élégance

de grand seigneur.

« Et c'est alors, poursuit Grancher, que je découvris ses yeux, et immédiatement tout fut changé. Des yeux d'un bleu de lapis, immenses, très beaux, très purs, et pourtant chargés d'un émoi attestant une sensibilité, une qualité réceptrice exceptionnelle. Sans aucun doute, ce petit possédait des nerfs vibrants, ressentait d'une manière intense, en un mot "pigeait", si l'on me permet cette expression argotique. »

Avouons que, dans ces propos consignés depuis sa retraite belge en 1946, Marcel Grancher fait preuve d'une extraordinaire et un peu suspecte prescience. Frédéric est assurément un garçon qui « pige » rapidement, et il aura l'occasion de le prouver à celui qu'il considère déjà comme l'arbitre de son destin.

La compo' fran' est à nouveau exhibée. Grancher y repère quelques fautes d'orthographe (le point faible de Frédéric), mais qu'importe, sa décision est prise :

« Je l'engage, dit-il au père comblé. Mais, bien sûr, au début, je ne le paierai pas… »

C'est ainsi qu'aux premiers jours d'octobre 1937, Frédéric entre comme stagiaire au *Mois à Lyon*, très excité à l'idée d'apprendre les rudiments du métier de journaliste. *Le Mois,* comme on l'appelle, est un luxueux magazine qui vit essentiellement des recettes de la publicité locale. Grancher s'y entend comme pas deux pour inciter les riches commerçants à figurer dans les pages au beau papier glacé de sa publication, qui ne brille guère par son contenu littéraire. Aussi Frédéric déchante-t-il bien vite en constatant qu'il a été engagé non comme apprenti journaliste mais comme garçon de course.

Chaque matin, Grancher le convoque dans son bureau à neuf heures précises et lui remet une liste d'annonceurs auxquels Frédéric doit rendre visite afin de recueillir le montant de leurs factures. Bien décidé à faire contre mauvaise fortune bon cœur, le jeune homme parcourt la ville, qu'il connaît encore assez mal, et s'intéresse à tout. De nature, il est très curieux des comportements physiques de ses semblables. Il cultivera durant quelques années un talent pour le dessin qui, entretenu, aurait pu faire de lui le confrère inspiré de ces humoristes graphiques dont, par la suite, il se sentira toujours très proche.

Mais il est tout d'abord plongé dans l'univers de Grancher, un monde absolument nouveau pour lui. Il fait la connaissance de la mère de l'écrivain, et il est vite conquis par cette vieille dame encore très chic, qui, lors de leur première entrevue lui dit sentencieusement :

« Alors, vous voulez devenir écrivain ? C'est bien du souci, allez ! Qu'en dit votre maman ? Elle ne doit pas bien se rendre compte… Marcel a débuté dans la soierie, puis il a été chef de publicité à la

Standard Oil. Maintenant, il voyage trop et puis il y a une bande de gens qui lui courent après et se font payer à boire… »

Ce qui est vrai. Lyon compte au sein de sa petite communauté artistique un grand nombre de parasites qui végètent dans l'attente d'un appel du destin. Certains d'entre eux forment la cour de l'illustre Grancher, travaillant parfois pour lui. Ainsi Marcel Veyre, chargé de recruter les annonceurs pour le magazine, un certain Dubost, courtier et tête de Turc du reste de la bande. Figure plus pittoresque encore, Sosthène de Bagout est un aristocrate déchu « à tête de toucan » — dixit Frédéric —, qui l'accompagne souvent au cours de ses tournées et l'enchante par le récit de séances de spiritisme et la certitude qu'il a d'être la réincarnation de Mandrin, le célèbre bandit de grand chemin.

C'est en compagnie de célébrités locales ou parisiennes que Marcel Grancher sacrifie quotidiennement au rite le plus exigeant de la cité lyonnaise : la gastronomie. Il a établi son quartier général au *Bon Gratton*, un des meilleurs bouchons de Lyon, et il y traite presque chaque jour ses amis écrivains, peintres ou édiles. Frédéric n'accompagne jamais ces messieurs au restaurant, mais il lui arrive de les y apercevoir lorsqu'une affaire urgente l'oblige à interrompre des agapes qui se prolongent jusqu'à tard dans l'après-midi. Alors, il écoute avec ravissement les « histoires drôles » que Grancher et ses hôtes échangent avec une truculence rabelaisienne. L'adolescent prend goût à ce puissant rite de la vie lyonnaise, important et solennel, dans l'accomplissement duquel s'exerce un esprit gaulois qui l'enchante.

C'est dans les bureaux du *Mois* que Frédéric a de façon plus confidentielle le privilège de connaître un personnage auréolé à ses yeux d'une véritable gloire, le romancier populaire Max-André Dazergues, lui aussi intime de Grancher. Plus jeune, Frédéric a dévoré certains livres de Dazergues, notamment *Le traîneau fantôme*, que son oncle Jean lui a offert pour son onzième anniversaire. L'écrivain a pour habitude de venir flirter avec la secrétaire de Grancher et c'est ainsi qu'il engage naturellement la conversation avec le jeune stagiaire, pétrifié d'admiration.

« Et si nous allions "en boire un petit", Frédéric ? » lui propose-t-il un jour.

Alors, autour d'un, puis de plusieurs Pernod, Dazergues offre à son admirateur un certain nombre de fascicules aux couvertures bariolées revêtues des diverses signatures sous lesquelles il signe sa vaste production : André Star, Ernest Andolly ou André Mad. Frédéric se sent à l'aise en présence de cet homme affable, resté modeste en dépit de sa renommée. Il lui avoue qu'il aimerait écrire lui aussi et Dazergues l'écoute gravement, lui promettant gentiment un glorieux avenir. Les vapeurs de l'alcool incitent l'adolescent à croire en sa bonne étoile. D'ailleurs, le romancier, lui-même issu de la petite-

bourgeoisie lyonnaise, n'a guère l'apparence d'un surhomme…

À quelque temps de là, Frédéric est averti de la présence à Lyon d'un écrivain de grand prestige, bien qu'il n'ait que trente-quatre ans : Georges Simenon. L'auteur des enquêtes de Maigret, auréolé de gloire, est venu donner une conférence au Théâtre des Célestins. Le stagiaire du *Mois* obtient de Grancher la permission d'assister à l'événement en qualité de journaliste et, le soir venu, se faufile au premier rang d'orchestre. Il est aussitôt fasciné par la mâle prestance, l'assurance presque arrogante de Simenon. Son exposé sur le thème de l'aventure séduit Frédéric qui se retrouve, le cœur battant, parmi ses confrères, dans la loge du romancier après la causerie. Simenon répond aimablement à ses questions, mais il doit bien vite céder la place à d'autres journalistes. Il lui vient alors l'idée d'aller surprendre Simenon, le lendemain matin, à la gare de Perrache, à l'heure du train de Paris. Sur le quai, dans un bref tête-à-tête, il redit son admiration à cet homme au regard narquois mais attentif et lui confie qu'il aimerait tant, lui aussi, devenir écrivain. Par la fenêtre de son compartiment, Simenon, soudain expansif, l'engage à le tenir au courant de ses activités littéraires. Frédéric n'oubliera pas.

6.
Charlaix

Léon Charlaix surgit un bel après-midi dans les bureaux du *Mois à Lyon,* au regard étonné de l'adolescent, sous les apparences d'un personnage de la commedia dell'arte : pantalon tire-bouchonné, chemise taillée dans de la toile à matelas, chapeau taupé orné d'une plume. Cet homme apparemment sans âge a l'air d'un diable sorti de sa boîte avec ses yeux d'exalté, ses favoris taillés en pointe et une diction bien à lui. Sans préambule, il se lance dans un récital d'histoires grivoises qui ont le don de séduire Frédéric, puis il lui emprunte sans vergogne cinq francs afin, dit-il, d'aller acheter du vin à l'épicerie voisine. Leurs libations scellent une relation plus proche de la complicité absolue que de l'amitié.

Charlaix est un excentrique dont le comportement, sur la scène lyonnaise plutôt bon enfant, ressemble à une apparition romanesque, inespérée. Cet individu sans pareil est le fils d'un soyeux parti naguère faire fortune au Salvador ; il a hérité de ce père déjà hors du commun une belle fortune — aussitôt dilapidée — et le titre de consul d'un État d'opérette. Le bel hôtel particulier sur la façade duquel flottaient, les jours de fête, les couleurs du Salvador, a été vendu et Charlaix, marié à trois reprises, occupe à présent un appartement sordide au-dessus d'un clandé. Il vit d'expédients, et de la générosité de ses nombreuses relations, clamant toujours haut et fort que l'idée même du travail lui semble indigne de lui. Grancher est l'un de ceux qui accordent volontiers l'aumône à ce clochard céleste.

Frédéric a été d'emblée conquis par l'escogriffe au verbiage étonnant. Et, pour Léon, quelle aubaine que ce garçon éveillé qui s'emballe pour ses blagues ravageuses, s'entiche de ses idées saugrenues. L'ivresse qui, cet après-midi-là, les unit dans la torpeur des bureaux du *Mois* sera suivie de bien d'autres. Charlaix fait découvrir à son émule les hauts lieux de sa vie de fêtard, bouges, maisons de passe, un Lyon différent et fascinant. À la liberté de pensée dont Bonne-Maman lui avait déjà, innocemment ou non, donné quelques clefs, Frédéric, grâce à ce mentor tombé du ciel, ajoute une initiation à la liberté d'action. Charlaix assure ainsi le relais d'une éducation hors normes auprès de laquelle les années passées à La Martinière n'auront été qu'une parenthèse. Sur les bancs de l'école commerciale, Frédéric a eu la confirmation de sa cruelle inaptitude aux sciences ordinaires. En lui s'est ancrée la certitude qu'au rêve de Joséphine de le voir devenir comptable allait devoir se substituer un destin plus complexe, forcément lié à l'écriture.

Il serait exagéré de prétendre que la rencontre de Léon Charlaix — dont nous comprenons *a fortiori*, bien sûr, toute la portée — apparaît alors au garçon comme la chance à ne pas laisser passer. Considérons plutôt l'irruption du singulier personnage comme l'opportunité, pour Frédéric, de peser avec une lucidité dont il ne semble pas dépourvu les atouts que lui proposent Grancher et Charlaix.

Ces deux hommes représentent sans conteste deux images de la « vie d'artiste ». Le premier incarne la soumission à la bienséance, le goût de l'argent et d'un certain faste nécessaire à la bonne marche de son entreprise littéraire. (Dans les années à venir, Frédéric pourra observer, des premières loges, l'accession de l'écrivain à la notoriété, avec la publication du *Charcutier de Mâchonville*, « roman gai » bientôt promu au rang de best-seller.) Quant au second, c'est l'exemple même du « génie » incompris, du créateur paresseux incapable de s'accomplir alors même qu'il possède la culture, les idées, la vivacité d'esprit. Plus simplement, peut-être, l'apprenti écrivain les contemple-t-il avec des yeux de potache décillé et, surtout, doué d'ambition.

Léon et ses anathèmes ne feront jamais perdre de vue à Frédéric la ligne qu'il s'est tracée : écrire, écrire, écrire… Si Grancher et *Le Mois* ne lui en offrent guère la possibilité, c'est à l'appartement des Brotteaux ou dans la maison d'Aillat, durant les congés que lui accorde son employeur, qu'il s'est remis à la composition d'une histoire inspirée par les Revellin. On peut s'étonner que sa vie à Lyon, les gens qu'il y rencontre, ne le détournent pas de ce dessein qui a lentement pris forme en lui. Mais Frédéric a de la suite dans les idées et il lui semble que le « motif » sur lequel il a décidé de broder un véritable roman est à même de l'aider à prouver son talent. Il s'attelle donc stoïquement à son projet littéraire, fidèle à la vocation que sa grand-mère a décelée en lui et qu'elle encourage à présent tendrement.

À dix-sept ans, Frédéric vit au jour le jour et le sentiment terrifiant que son existence ne sera peut-être que de courte durée s'installe en lui. Les années précédentes ne l'ont pas laissé intact et c'est de ce fond de dépression intime que naît précisément sa première fiction véritable. Une histoire un peu mièvre où s'enchaînent des tableaux de la vie rurale observée à Aillat mais que, par un souci de réalisme et un certain snobisme, le jeune auteur attribue au regard d'un citadin de son âge, Lyonnais comme lui, envoyé en convalescence dans la région de Saint-Jean-de-Maurienne.

Le personnage principal prend pension dans une famille modeste, calquée sur les Revellin. Comme la mère d'Henri, M^me^ Serbelin est une dévote et c'est elle qui, dès les premières pages, envoûte littéralement le narrateur.

> « Le mur disparaissait presque entièrement sous une invasion d'images saintes. Il y avait là des Vierges enluminées de bleu, des saintes Thérèse couvertes de roses, des anges ailés, des Jésus joufflus et un saint Michel bardé de fer terrassant un monstre fantastique que M^me^ Serbelin présentait en ce terme : "le démon". »

Frédéric fait preuve d'un don d'observation lié, déjà, à la stratégie d'une écriture exaltant le réel avec sobriété. Certes, le roman qu'il s'efforce de mener à son terme — mais qui ne dépassera pas la dimension d'une longue nouvelle — n'est pas exempt d'un penchant à l'énumération un peu scolaire ou à des observations d'ordre psychologique qui doivent certainement beaucoup à la lecture des romans, alors à la mode, de Paul Bourget ou André Theuriet. Mais il est clair que le bagage littéraire du jeune écrivain n'est pas mince. L'abondante consommation, au fil des années — et sous la houlette de Bonne-Maman —, de romans populaires à laquelle il s'est livré vient à sa rescousse, de même que sa passion pour *Les Misérables.* Il fera souvent référence à cette œuvre comme à la pierre angulaire de son territoire de lecteur.

Frédéric éprouve le désir de s'appliquer. Il envisage son travail d'écriture comme la suite logique de ses compositions françaises, ainsi qu'en témoigne le court récit d'une excursion scolaire qu'il rédigea sous le titre *En Maurienne* avant de la faire lire à Henri Revellin. À présent, bien sûr, il a l'ambition d'arriver au terme d'un premier véritable exploit littéraire. Il y a en lui sans doute moins d'audace que d'opiniâtreté, mais son audace n'est-elle pas, au milieu du chaos de sa condition, de parvenir à se forger lui-même écrivain ?

Chaos : Le mot peut sembler fort, mais n'oublions pas que tel est l'état psychologique d'un garçon bien peu favorisé socialement et dont la vocation, même encouragée par un père condescendant, n'est encore envisagée que sous l'angle de la soumission aux formes les plus classiques. La formidable discipline qu'on s'accordera plus tard à lui reconnaître est certainement née de cet effort présent. Le court roman finalement intitulé *La Peuchère*, en référence à l'expression favorite de la maman provençale d'Henri, ne cède donc en rien à la fantaisie.

De retour à Lyon, soumis à la routine fastidieuse des encaissements pour *Le Mois,* Frédéric éprouve le besoin de se dissiper. Charlaix devient son mentor. Il connaît des filles pittoresques qui officient dans des entresols fleurant bon l'encaustique et des matrones tapies au fond de cours humides qui empestent la saucisse au chou et la pisse de chat. Tout un monde se dévoile au regard de l'adolescent qui entend bien passer rapidement du stade de blanc-bec à celui d'affranchi de l'amour tarifé. Au cours de ses tournées, il lui arrive de

pénétrer dans un salon de beauté dont la tenancière, maquillée et coiffée à la perfection, lui apparaît comme le comble de la provocation. Chaque fois, malheureusement, sa timidité le cloue sur place, assassine son élan séducteur. Par chance, d'autres bonnes fortunes s'offrent à lui. Le peintre Carlotti, que Charlaix lui a fait rencontrer, pratique les meilleurs clandés, mais connaît aussi des « occasionnelles », épouses de petite vertu avides d'argent facile. Il indique à son jeune ami une papetière fort accueillante de la rue de la Guillotière. L'adolescent y court, trouve une dame accorte qui le prie aussitôt de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller son époux endormi à l'étage… Ce qui se passe ensuite, dans une odeur fade de papier et d'encre, laisse dans la mémoire de Frédéric un souvenir où l'émotion le dispute à des sensations érotiques rendues encore plus troublantes par la découverte qu'il fait, au moment de prendre congé, d'un bébé endormi dans son berceau.

Cependant Frédéric n'est pas le jeune homme dévergondé qu'avec le recul du temps, il essaiera parfois de peindre, au fil de croustillantes anecdotes. Il mord seulement la vie à pleines dents, secouant le joug paternel, échappant également comme il peut à la surveillance de Bonne-Maman.

Il fait d'autres expériences, grâce à son statut de journaliste. Il rencontre ainsi le criminologiste Edmond Locard, célèbre pour ses travaux et quelques livres et, bien sûr, ami de Grancher. Locard, avec ses airs de malicieux mousquetaire, intrigue Frédéric. Il est amené à échanger quelques mots avec lui lors d'une réception donnée au musée de la Police dont le savant est le conservateur.

Le musée en question rassemble d'innombrables documents relatifs à la vie et aux méfaits des grands criminels, des pistolets, des couteaux, des matraques, des fioles de poison, mais également, pieusement conservés, les crânes de quelques assassins. Frédéric est médusé par ces reliques de drames atroces. Par l'imagination, il s'applique à recréer les actes odieux, à tenter de reconstituer les destins de ces êtres hors du commun qui ont eu le tort de considérer le crime comme un des beaux-arts. Il s'ouvre de cet intérêt au docteur Locard qui, avec bienveillance, l'invite à venir assister au procès de deux garçons de dix-huit ans, Devaux et Saulnier, accusés de plusieurs crimes monstrueux.

Frédéric va connaître dans l'atmosphère houleuse du palais de justice de Lyon un suspense effroyable mais aussi secrètement voluptueux. Il ne peut s'empêcher de partager, de façon à la fois esthétique et honteuse, les états d'âme supposés de ces garçons de bonne famille que la foule injurie et que les jurés s'apprêtent à condamner à mort.

En lui s'élève à nouveau la mélopée cruelle de la contemplation

morbide, depuis longtemps nourrie à son insu par les goûts souvent peu orthodoxes de Bonne-Maman, grande lectrice de faits divers sanglants. Il a hérité d'elle cette propension à « aimer se faire peur » et, au fil des audiences qui le ramènent implacablement dans le prétoire au fond duquel apparaissent les visages blêmes des deux assassins, Frédéric éprouve des sensations contradictoires, passant de l'horreur à la pitié sans parvenir vraiment à juger.

7.
Premiers écrits

Au cours du mois de janvier 1939, Grancher permet enfin à son jeune protégé de faire ses premières armes de journaliste. Il ne s'agit en vérité que de brèves chroniques ou billets d'humeur sur le ski, la foire de Lyon, les vins de France ou, sujet infiniment plus grave, la guerre qui menace mais que l'aveuglement ambiant relativise. Frédéric donne également au *Mois* quelques critiques littéraires, comme ce compte-rendu de *L'expérience du docteur Mops,* un roman de science-fiction de Jacques Spitz, ou un élogieux commentaire des *Contes du chat perché* de Marcel Aymé.

À cette époque, les lectures du jeune homme s'orientent vers les romanciers à la mode dont il attend, ce qui n'a rien de surprenant, des leçons d'écriture. En premier lieu, Simenon, dont le succès va croissant, et qui montre une aussi belle aisance dans le roman psychologique que dans le genre policier. La série des Maigret, amorcée en 1930, est sur le point d'offrir ses lettres de noblesse à une forme de narration où, jusqu'ici et à quelques exceptions près — Émile Gaboriau, Maurice Leblanc, Gaston Leroux —, seuls les Anglo-Saxons se sont illustrés.

Dans notre pays, la fiction policière se confond avec la production populaire, endiguée par d'innombrables collections bon marché. Fayard, l'éditeur de *Fantômas*, et Ferenczi, à un niveau moindre, tiennent le haut du pavé à Paris. Mais on publie également beaucoup en province, notamment à Lyon et à Nice. C'est ainsi que le prolifique Max-André Dazergues, célèbre « croix-roussien », se vante d'écrire un roman en trois jours. Comme celle de nombre de ses collègues français, la production de Dazergues n'est jamais envisagée sous l'angle de la littérature. Cela a longtemps été le cas de Simenon qui, jusqu'en 1930, a œuvré dans l'ombre, composant avec une facilité déconcertante romans d'aventures, policiers ou sentimentaux, sous d'innombrables pseudonymes. Il vient de signer un mirobolant contrat avec Gaston Gallimard, séduit par une écriture située à mi-chemin entre la « grande littérature » et le « policier », ce qui lave un public snob du soupçon d'aimer le genre populaire.

Notons au passage que la crainte qu'éprouve le lecteur français de se laisser prendre au piège romanesque pur, due peut-être à son éducation cartésienne, mène parfois la vie dure aux artisans, doués d'un pourtant noble génie inventif, de la littérature de masse.

Frédéric Dard en est pour l'heure à peaufiner *La Peuchère,* entre deux chroniques pour *Le Mois* sur la vie à Lyon, ce qui l'empêche de se

laisser envahir par la terreur d'écrire dans le vide. Il se sent utile et, grâce à la carte de presse qu'il s'est astucieusement fabriquée, il hante les vernissages, les cocktails littéraires et les premières.

Ataviquement, Frédéric possède un fort penchant pour la boisson, et son activité présente ne lui épargne aucune tentation. Il mène une vie de patachon, souvent en compagnie de l'inévitable Charlaix, toujours prodigue de bons conseils. C'est lui qui fait lire à Frédéric un auteur que les journaux qualifient alors d'ordurier et d'irresponsable, un certain Louis-Ferdinand Céline. La lecture émerveillée de *Mort à crédit* flatte en lui le jeune rebelle, mais elle ouvre aussi une secrète blessure dans l'âme du petit-bourgeois au fond un peu jaloux de se sentir si loin de l'univers envoûtant de cet écrivain. Alors, il en revient à Simenon, plus palpable, plus proche en apparence de lui-même. *Faubourg* et *La Marie du port*, deux œuvres récentes du prolifique belge, l'empoignent. L'aisance de Simenon le stimule. Il ressent le malaise omniprésent sous la fausse banalité des phrases et sa sensibilité à fleur de peau se repaît d'une harmonie morbide associant cet univers de fiction à la terreur diffuse de la guerre.

Il comprend qu'il ne pourra plus désormais échapper à la menace qui grandit, dans la presse, à la radio et à travers les commentaires des gens de la rue. Frédéric est déjà l'être de pressentiment qu'il sera toute sa vie. L'angoisse est son lot quotidien, et il la communique au personnage de la nouvelle qu'il entame après avoir remisé *La Peuchère* dans un tiroir, faute de trouver à la publier.

Vie à louer est l'histoire d'un tout jeune écrivain qui se laisse enfermer dans son appartement après avoir parié avec des amis qu'il écrirait un roman en trois jours. Il a d'abord conçu un récit d'évasion (d'espionnage), mais son enfermement fait soudain jaillir en lui un autre projet, celui de raconter un « voyage autour de sa chambre ». Sous la plume de Dard, qui s'est miraculeusement soustrait aux contraintes d'une inspiration romanesque classique, tellement encombrante, le réel se dilate. Pour la première fois, sans doute, son imaginaire s'engage sur la voie d'une sorte de fantastique intimiste qui revêtira, par la suite, d'autres formes encore plus étranges.

Une autre nouvelle, écrite peu après, prend elle aussi racine dans l'expérience présente du jeune écrivain. *La plaque tournante*, placée sous l'invocation de Georges Duhamel — Dard cite en exergue une phrase de *Cécile parmi nous* qui l'a impressionné —, commence ainsi : « J'estime, monsieur, que l'exécution capitale est une chose ignoble. J'admets que le condamné mérite la mort, la plupart du temps, mais ce qu'il ne mérite pas, ce qu'aucun homme ne peut vraisemblablement mériter, ce sont les tourments précédant le châtiment. »

La suite est le récit d'un déjeuner de mariage puis d'une mort atroce, celle du jeune marié écrasé par un train. L'enchaînement des

scènes relève du cauchemar et du triste présage lorsque les deux époux visitent une baraque foraine où l'on exhibe un « bébé à deux têtes ».

Peu avant la déclaration de guerre, Frédéric a revu Odette. Ils se sont croisés par hasard près de la place des Terreaux, et aussitôt, la jeune fille a murmuré : « Je t'attendais. » Cette preuve de fidélité émeut Frédéric au-delà de tout et la douceur de ces retrouvailles lui fait éprouver le désir de « fréquenter officiellement » cette bachelière séduisante et sérieuse. Odette le présente donc à ses parents, puis à son tour Frédéric l'invite chez les siens.

Entretemps, les Dard ont déménagé. Peut-être n'auraient-ils pas quitté d'eux-mêmes le minable appartement des Brotteaux, mais leur fils a décidé un beau jour de prendre les choses en main et, usant des relations de son employeur, il a déniché un petit pavillon à louer sur les hauteurs de la ville, à Sainte-Foy-lès-Lyon. Les quatre pièces donnent de plain-pied sur un jardin agréable et Frédéric y a sa chambre. Lorsqu'il ne découche pas, il lui arrive de rentrer à minuit passé en compagnie de camarades aussi éméchés que lui et d'obliger « la maman » à leur faire un peu de cuisine. Joséphine, la crème des mères, s'exécute sans états d'âme.

Son diable de fils a baptisé le pavillon *Swiss Cottage*, non par prémonition, mais en référence à la demeure du jeune héros de son livre de lecture d'anglais à La Martinière. Cette embryonnaire anglophilie, qui s'affirmera discrètement avec le temps, est encouragée par des lectures, les goûts vestimentaires de Grancher, quelques films aussi, mais surtout par besoin esthétique d'une « autre vie ». Frédéric a honte de son milieu, même s'il aime les siens d'un amour démesuré et parfois contradictoire. Alors, comme beaucoup de jeunes gens qui vivent le même enfer, il se drape dans un snobisme libérateur.

Un jour, en fouillant dans les malles du grenier de *Swiss Cottage,* il découvre un magnifique *trench-coat* d'officier anglais récupéré naguère par son grand-père maternel à Jallieu. Il s'en empare avec fierté, faisant de ce vêtement une sorte d'armure qui dissimule opportunément son bras gauche mais lui confère aussi une symbolique invulnérabilité dont il a grand besoin.

Sa relation avec Odette provoque en effet la colère de Bonne-Maman. Il arrive à celle-ci de réveiller Frédéric en pleine nuit pour lui faire une scène à propos d'un billet doux adressé à la jeune fille et oublié sur un meuble. Frédéric est alors obligé de calmer la malheureuse femme qui se dit mortellement atteinte par l'amour que son petit-fils porte à une étrangère. Mais les deux inséparables d'Aillat sont faits du même bois dont l'écorce alterne le goût du mélodrame et la capacité d'indifférence…

Chroniques cinématographiques et billets patriotiques, comme

celui consacré à un ouvrage de H. Lanoy, *L'aviation de ses origines à 1914,* se succèdent sous la plume de Frédéric dans les pages de la revue de Marcel Grancher. Il rêve de s'affranchir de cette collaboration fastidieuse. Sa rencontre avec deux jeunes gens soucieux d'affirmer eux aussi leur indépendance d'esprit a pour conséquence la création d'une revue littéraire pompeusement baptisée *L'An 40.* Sans pour autant douter de sa réelle complicité avec Brugère et Rollet, ses compères de la revue, il est permis de croire que le jeune homme saute sur l'occasion de publier — enfin ! — *La Peuchère* qui dormait dans un tiroir. Le texte paraît dans *L'An 40* en six livraisons, de février à juin 1940.

Frédéric a reçu de Simenon un exemplaire de presse de son tout dernier roman, *Le Bourgmestre de Fumes,* chaleureusement dédicacé à même la couverture, comme pour souligner avec orgueil son appartenance à la prestigieuse maison Gallimard. Dans le compte-rendu de lecture qu'il signe dans *L'An 40,* Frédéric n'y va pas de main morte :

> « Un maître, Simenon, un maître incontesté qui a littéralement bouleversé — le mot n'est pas trop fort — les lettres françaises (…). Quand je vous aurai dit qu'il est unique en son genre, que je vous aurai lâché des mots tels que : atmosphère, éclectisme, objectivité, vous ne sauriez pas grand-chose. »

Il a évidemment gardé un souvenir ébloui de la conférence donnée par Simenon au Théâtre des Célestins et des quelques propos échangés avec lui sur le quai de la gare. Il lui écrit son intention de consacrer à son œuvre un long essai critique. En secret, il s'abandonne au rêve de publier lui-même un jour prochain sous la somptueuse couverture blanche de la N.R.F. et — pourquoi pas ? — d'obtenir le prix Goncourt…

Il commence alors, avec moins de naïveté que pour *La Peuchère,* un roman dans lequel il aimerait mêler à une intrigue mystérieuse une série de portraits contemporains. Mais il ne peut empêcher son livre de refléter, dès les premières pages, quelques-uns des bouleversements opérés depuis peu dans sa vie comme dans celle de tous les Français par un événement de première grandeur : la guerre !

À l'hébétude des premiers mois du conflit a succédé, au moins dans cette partie de la France, une sorte d'euphorie qui culminera en mai 1940. L'annonce de la défaite survient alors que Francisque a quitté Lyon pour travailler dans une usine « évacuée » de Toulouse. Frédéric reste donc seul en ville, puisque Bonne-Maman, Joséphine et Jeanine se sont réfugiées dans la maison d'Aillat. Il subsiste en mangeant exclusivement des rutabagas et des pêches, le seul fruit

dédaigné par les Allemands.

Bientôt, il est invité à participer à l'effort de guerre et on l'affecte en tant que « dessinateur » à la SOMUA, une usine aéronautique proche de Lyon. Il est chargé de tirer des plans destinés à la fabrication des ailes d'avion, mais il se fait surtout remarquer par sa maladresse, bien involontaire… Il est alors totalement livré à lui-même, occupant ses loisirs à écrire.

Arrive la défaite. Lyon est déclarée « ville ouverte ». On annonce que les Allemands sont sur le point d'arriver… En compagnie de deux de ses copains, dont Rollet, Frédéric fuit à vélo en direction de Feyzin, qui n'est encore qu'une bourgade de la périphérie lyonnaise. Alors qu'ils pédalent de toute la force de leurs jambes parmi le flot des fuyards, l'un de ceux-ci, un homme empêtré dans son lourd bagage, tombe de bicyclette et se tue sous leurs yeux.

Les trois amis sont parqués pour la nuit avec d'autres réfugiés dans une école, encadrés par des gendarmes. Vers cinq heures du matin, incapable de dormir, Frédéric réveille Rollet : « Je ne tiens plus, je retourne à Lyon ! » Les trois fuyards vont donc rebrousser chemin, spectateurs terrifiés d'une véritable débandade. Les gens hurlent : « Ils sont là ! » Dans le jour naissant, ils arrivent enfin à Lyon et découvrent une ville déserte. Soudain, une moto allemande armée d'une mitrailleuse débouche d'une rue. Les trois garçons, tétanisés, observent cet étrange et fascinant véhicule dont les utilisateurs ne font apparemment pas attention à eux. Puis, alors qu'ils poussent un soupir de soulagement, les Allemands font demi-tour, foncent sur eux, mais les dépassent et disparaissent dans une autre rue déserte. Frédéric et Rollet se réfugient dans l'appartement du troisième larron dont le père, directeur d'usine, a fui la ville.

Et, ce soir-là, tandis que leur parviennent les échos de la parade militaire que les Allemands infligent cyniquement aux malheureux Lyonnais, place de la République, Frédéric noie dans l'alcool son désarroi et sa peur. Trois jours durant, il restera enfermé entre les murs de l'appartement dont le luxueux décor accentue l'impression d'irréalité qui s'est emparée de lui.

8.
Monsieur Joos

En juin 1940, Marcel Grancher, à peine rentré d'une mission secrète en Belgique, fournit généreusement à Charlaix les fonds nécessaires à l'acquisition d'un débit de boissons mis aux enchères publiques. *La Ferme* est située dans le quartier de La Plaine, à Sainte-Foy-lès-Lyon, non loin du pavillon de la famille Dard, et devient vite le repaire favori de Frédéric. Il y croise une faune cosmopolite et pittoresque sur laquelle règne Léon, véritable roi des fous.

Aux soldats allemands officiant dans une station de brouillage toute proche et qui s'égarent dans ce bistro d'un genre très particulier, Charlaix exhibe sa carte du parti communiste au dos de laquelle est collée une image du Christ en croix. Puis, profitant de leur ahurissement, il les prévient : « D'abord, pas de salut hitlérien en entrant. Votre Führer, je l'ai au train. Le matin, nous disons bonjour et le soir, bonne nuit. Et si nous tendons la main en France, c'est pour savoir s'il pleut. »

Il pousse même l'audace jusqu'à offrir l'hospitalité de *La Ferme* à des amis juifs. Les militaires froncent le nez devant ces hôtes et Charlaix les enguirlande en ces termes : « Pourquoi nourrir une haine imbécile pour des types auxquels on a scalpé le mohican ? Pour votre peine, vous allez leur payer à boire ! »

La guerre, pour Frédéric, a le goût âcre d'une humiliation nouvelle qu'il partage avec les siens. Son père est à présent rentré de Toulouse et il est confronté aux difficultés du ravitaillement. Joséphine a beau faire de son mieux, le rationnement a des effets néfastes sur la santé de Jeanine, qu'il faut envoyer en préventorium à Megève. Frédéric se concentre sur son travail d'écriture. Tandis qu'il progresse dans son roman, il obtient de Bonne-Maman une petite somme d'argent qui lui permet de publier à compte d'auteur, aux éditions Lugdunum, *La Peuchère*. Grancher n'est pas étranger à cet arrangement, tout comme d'ailleurs Max-André Dazergues qui préface la plaquette tout en feignant de s'indigner d'avoir été invité à la faire. Le jeune auteur écrit en exergue à cette édition longtemps différée :

> « J'ai rédigé cette longue nouvelle à dix-sept ans, c'est donc demander beaucoup d'indulgence au lecteur. Je la dédie à mon père qui fut mon premier public, et puisse-t-il cueillir simultanément dans ces pages, les derniers balbutiements de l'enfant et les premières paroles de l'homme. »

Ce ton pompeux éclaire l'attitude présente de Frédéric, soucieux de s'engager sur la voie royale de la littérature, encadré par ses glorieux mentors mais sous l'invocation aussi de celui qui, fraternellement pourrait-on dire, le soutient. Le contenu de *La Peuchère* a d'ailleurs tout pour séduire un père aimant, voire Joséphine même à qui il dédicace un exemplaire du livre en ces termes : « À ma maman que j'adore, ces quelques lignes pour la remercier d'exister. » N'est-ce pas touchant ?

Il est clair cependant que le « charmant petit bouquin » dont parle Dazergues dans sa préface ne saurait établir la réputation de son auteur dans le milieu littéraire lyonnais. L'ouvrage auquel il travaille avec acharnement est autrement ambitieux. L'ombre de Simenon plane sur son intrigue et sur le comportement des personnages de *Monsieur Joos.* Tel est le titre annoncé en effet par Frédéric Dard, qui aimera toujours faire état de ses œuvres « en préparation ».

Avec la guerre, la faune littéraire et artistique lyonnaise va soudain s'accroître d'une espèce rare dont la migration forcée s'explique par la présence allemande dans la capitale. Les « repliés », comme on les appelle, comptent parmi les plus belles plumes du moment : André Billy, André Warnod, Kléber Haedens, Alexandre Amoux ou Thierry Maulnier. Mais ces écrivains et journalistes n'ont souvent fait qu'accompagner leurs journaux — *Le Figaro, Paris-Soir* — qui donnent un éclat inattendu à la vie intellectuelle locale. Grancher, qui a rouvert les bureaux du *Mois,* s'efforce de coordonner les faits et gestes de ces *guest stars* ravies de découvrir en sa compagnie les meilleures tables. Frédéric n'est pas le dernier à s'immiscer dans l'entourage de ces brillants résidents, à boire, plus que de raison parfois, dans la pénombre de bouchons qui ne connaissent pas les restrictions. Il y fraternise avec Paul Gordeaux — le futur auteur du feuilleton de France-Soir, *Le crime ne paie pas* — et Géo London, ainsi qu'avec André Warnod, authentique titi de Montmartre qui l'éblouit par ses récits de la vie parisienne et ses confidences sur Francis Carco. Cet écrivain célébré depuis quelques années déjà, fait les délices de Frédéric. Il se sent en étroite communauté d'esprit avec le styliste un peu louche, l'ami des femmes de petite vertu et des voyous au grand cœur. Il recueille ainsi des renseignements de première main sur l'auteur de *Jésus-la-Caille* et de *Rue Pigalle* qu'il espère bien rencontrer un jour.

Warnod est en outre amateur de chansons populaires, ces complaintes réalistes qui font une large place à la fatalité, notion chère au garçon. L'évocation de la capitale demeure liée pour lui à ce que l'on pourrait appeler un pénible souvenir familial, forcément évoqué pendant son enfance par Bonne-Maman : la bohème tragique du grand-père Séraphin dans la jungle parisienne.

Aux yeux de Frédéric, Paris représentera donc à la fois le séjour convoité de tout jeune artiste ambitieux et le lieu même d'une perdition redoutée. Les romans de Carco vont se conjuguer à un autre sédiment, infiniment plus palpable, qu'incarne Claudine, une vieille « goualeuse » montmartroise échouée comme par miracle à *La Ferme.* Ce sosie de la grande Colette séduit Frédéric par son « humour vicieux », sa « conversation pleine de sous-entendus », mais également par son « visage ravagé par le temps et audacieusement fardé ».

Claudine a connu Utrillo et Dufy dont elle se prétend l'ancienne épouse et elle soumet au regard de son jeune confident les carnets d'autographes couverts de dessins obscènes tachés de vinasse. Frédéric est subjugué. Il absorbe avec délices cette manne déliquescente.

Son roman, qu'il achève début 1941, ne porte aucune trace de ses rencontres lyonnaises, mais il témoigne de fortes impressions du temps de guerre. L'argument en est simple. Faurère, un jeune épicier de Vénissieux, dans la banlieue lyonnaise, présente un soir à sa femme un couple de gens « chics » qui l'ont dépanné sur la route. Un rapport assez trouble s'instaure entre les deux couples, né d'une tromperie. D'une plume alerte, Dard soutient l'intrigue de ce roman d'espionnage psychologique original, marqué bien sûr par Simenon mais soumis, déjà, à sa fantasmatique propre. Le seul reproche qu'on peut lui faire est de manquer peut-être de souffle, de l'intensité qu'on trouve en revanche dans les deux nouvelles *(Vie à louer* et *La plaque tournante*) que l'auteur associe opportunément au texte de *Monsieur Joos* lorsqu'il le fera lire à Marcel Grancher. Celui-ci décide aussitôt de le soumettre au jury du prix Lugdunum, décerné sur manuscrit à un auteur du cru.

Parmi les jurés, on trouve André Warnod et Guy Mazeline. Quant au président, il n'est autre que le docteur Locard dont la voix prépondérante, le 1er mars, permet de distinguer l'œuvre de Frédéric de celle d'une demoiselle Carriou. *Monsieur Joos* l'emporte donc de justesse. Un déjeuner — avec tickets de rationnement — rassemble l'heureux lauréat, les jurés et, bien sûr, Grancher, fier de son poulain. Le roman est publié aux éditions Lugdunum et diffusé par les Messageries Hachette qui mettent en place quatre mille exemplaires ornés d'une bande où figure la photographie de Frédéric. *Monsieur Joos,* dédié « à Marcel E. Grancher et M.A. Dazergues qui surent avec bienveillance entretenir mon amour des lettres », est assorti d'une préface du premier de ces anges tutélaires qui ne ménage pas ses propos flatteurs :

> « Je considère Frédéric Dard comme un prodige, comme un second Raymond Radiguet (…) dont les vingt ans ne fulgureront peut-être pas aussi instantanément au firmament des lettres que celui de l'auteur du *Bal du comte d'Or gel. »*

Ce prix décerné à son fils comble de joie Francisque Dard, qui voit dans l'accession de Frédéric à la notoriété lyonnaise une belle revanche sur le sort. Quelque temps plus tard, Joséphine abandonne son travail de vendeuse pour reprendre la gérance d'un magasin de farces et attrapes tenu jusque-là par une cousine dans le passage de l'Argue, au centre de la ville. Cette échoppe sert souvent de lieu de rendez-vous à Frédéric et à ses amis, lorsque le jeune homme n'est pas en train d'écrire.

L'aventure de *L'An 40* est terminée, mais Frédéric met à profit cette trêve dans son travail de journaliste pour se consacrer à un ouvrage ambitieux, délibérément autobiographique. Il met en forme un certain nombre de « choses vues » depuis le début de la guerre, les sentiments d'un garçon trop jeune pour être mobilisé. Il accumule les impressions fortes, les sensations.

« Mon pays ? dit le narrateur, eh bien, je devais me l'avouer, jusqu'ici je n'y avais jamais songé. Point n'est besoin de fouiller l'âme du peuple français pour découvrir les causes de notre défaite ; simplement il y a trop d'individus de mon espèce. »

Sa justification passe par un sentimentalisme qui deviendra bientôt l'une des marques de fabrique de la manière Dard.

« Soudain, j'ai eu conscience de la guerre. Je l'ai respirée si fortement que cela m'a coupé le souffle et je suis demeuré un long moment contre le volet de fer d'une pharmacie à écouter mon cœur me cogner durement la poitrine. »

Équipe de l'ombre paraît aux éditions Lugdunum quelques mois seulement après son premier roman.

« Monsieur Joos, écrit André Warnod dans sa préface, était une grande nouvelle sur un thème policier. L'auteur avait un don de conteur indiscutable. Il savait entraîner le lecteur avec lui dans des milieux, dans des climats dont il créait l'atmosphère avec une ingénieuse sensibilité. Il avait de plus le goût et l'amour des images. C'était loin d'être parfait, on avait l'impression que c'était écrit trop vite (…) mais enfin il y avait la présence d'un tempérament. »

La tentation d'écrire vite, d'écrire beaucoup, étreint le jeune romancier qui cherche un terrain original lui permettant de s'affirmer. Les influences diverses qui se bousculent en lui ne facilitent pas sa tâche. De Céline à Dazergues, l'éventail est immense. L'heure est encore aux tentatives. Il écrit un certain nombre de nouvelles que publieront diverses publications parisiennes repliées à Lyon. *Face à la porte du toril, Sortie de secours, La couleur du monde,* sont les titres de ces textes brefs qui paraissent dans *Jours, Dimanche illustré* ou *Heures claires.* Frédéric y déploie un certain sens de l'image-choc, un goût de la chute typique de la *short story* américaine vers laquelle il louche. Il avouera s'être inspiré de Jack London, ce dont certain éditeur

marseillais lui fera reproche de façon peu amène en lui retournant un de ses contes.

Lorsqu'il s'attelle à l'écriture d'un nouveau roman, *Le Norvégien manchot,* l'un des deux livres qu'il fera paraître en 1943, c'est en tournant délibérément le dos à une inspiration « littéraire ». Le « nouveau Radiguet » enfile la défroque du romancier d'imagination qu'il a toujours voulu être pour produire une œuvre épique, récit d'aventures maritimes où les mânes de Dumas et de London, décidément omniprésent depuis qu'il l'a découvert dans une collection bon marché de chez Hachette, se disputent sa tutelle. Cette histoire l'emporte loin de Lyon, de cette guerre qui s'installe durablement et ramène sans cesse l'existence à de mesquines questions de survie. La présence allemande n'épargne aucun habitant de Lyon, lui pas plus qu'un autre.

Ainsi, un jour de 1942, alors qu'il marche seul rue de l'Arbre-Sec, une traction avant noire s'arrête à sa hauteur. Une portière s'ouvre brusquement et une voix au timbre glacial lui ordonne de monter à l'arrière du véhicule. D'un coup d'œil, Frédéric a compris qu'il avait affaire à la redoutable Gestapo dont les tristes méfaits alimentent les conversations. Une fois installé sur la banquette, l'homme vêtu de noir qui l'a interpellé le prie le plus calmement du monde de lui « montrer (son) sexe ». Le jeune homme s'exécute la mort dans l'âme, comprenant la nature ethnique de cette humiliante vérification.

Le sort de ceux qu'on nomme autour de lui les « israélites » ne lui est pas indifférent. Il a souvent rencontré des juifs traqués par l'occupant au café de Charlaix et admiré leur courage. À l'instigation d'amis résistants de Grancher, il accepte volontiers de ravitailler un vieil homme qui se cache dans une chambre de bonne à la Croix-Rousse. Il s'entretient à l'occasion avec lui, observant son sang-froid avec un mélange d'admiration et de pitié. Il lui arrive alors souvent de se maudire pour sa lâcheté à n'être que « bon ». Le même sentiment l'étreint lorsqu'il se surprend à prier le Dieu de Bonne-Maman, ce Dieu tellement indifférent à la misère du monde.

9.
Un mariage sous l'Occupation

Peu de temps après la réouverture du *Mois à Lyon,* Grancher engage un jeune journaliste du nom de François Monnet, qu'il charge de la chronique cinématographique. Frédéric lui est présenté.

— C'est vous, Dard ? fait ce quadragénaire avenant. Enchanté ! J'ai lu *Monsieur Joos* et je trouve que vous devriez écrire des romans policiers.

Ce genre littéraire est un des nombreux dadas de Monnet, avec le jazz. À quelques jours de là, il envoie Frédéric chez un de ses amis éditeurs qui compte lancer une collection policière et qui, sans autre préambule, demande au jeune auteur s'il a un manuscrit à lui soumettre. Frédéric n'hésite pas.

« Oui, dit-il, j'ai quelque chose qui pourrait vous convenir. Accordez-moi quatre à cinq jours pour les retouches et je vous l'apporte. »

Cette opportunité lui permet de réaliser son premier tour de force d'écrivain, mais le court roman d'action qu'il concocte à toute allure ne plaît pas à l'éditeur qui a d'ailleurs changé d'idée et ne veut plus lancer de collection. Frédéric ne s'en émeut pas. Bien au contraire, il vient de découvrir en lui une capacité d'improvisation à laquelle il aura souvent recours dans la suite de sa carrière. Le manuscrit laissé pour compte est-il celui de *La mort silencieuse* ou du *Mystère du cube blanc*, publiés peu de temps après ? Toujours est-il que l'idée de « doubler » son activité purement littéraire d'une production populaire, sans doute plus rémunératrice, s'ancre en lui. La sortie *d'Équipe de l'ombre* sera l'unique événement notable dans la production du romancier, au cours de cette année 1942.

En novembre, il épouse Odette Damaisin.

Au fil des mois précédents, leur relation s'est intensifiée, au grand dam de Bonne-Maman qui ne perd pas une occasion de se mêler de ce qui ne la regarde pas, avec une férocité grandissante à mesure qu'elle sent son petit-fils lui « échapper ». C'est ainsi, par exemple, qu'elle laisse ostensiblement traîner une photographie de la fiancée de Frédéric dont elle a symboliquement crevé les yeux ! Lâchement, le jeune homme persiste à ne pas vouloir blesser l'indigne aïeule.

Un soir, alors qu'il se promène en compagnie d'Odette et d'un ami, ils croisent Bonne-Maman. Frédéric se précipite vers elle, l'embrasse et lui fait croire que son ami Louis sort à présent avec la jeune fille. Il va même jusqu'à les abandonner pour rentrer à la maison avec sa grand-mère, bras dessus, bras dessous…

Par ailleurs, il poursuit quelques aventures avec des femmes plus âgées qui l'initient à des pratiques sexuelles qu'il qualifie lui-même de « haute voltige ». Il a le goût de ces vagabondages qui lui redonnent confiance en lui-même, à la veille d'une soumission à la norme qui l'angoisse assurément beaucoup. Mais il aime Odette et sa décision est à présent irrévocable : il fera d'elle, comme on dit chez les Dard, la mère de ses enfants.

Ultime incident avant le grand jour : un mari jaloux, pris d'une soudaine fureur à l'endroit de celui qui, pense-t-il, a trahi son amitié, le somme de s'expliquer. La scène a lieu au bord de la Saône, à la fin de l'été.

« Jure-moi que tu ne la baises pas, s'écrie l'homme.

— Je le jure ! fait l'éperdu menteur, ajoutant : Et si tu ne me crois pas, je me fiche à l'eau !

— Eh bien, non, je ne te crois pas ! surenchérit l'homme blessé. »

Frédéric enjambe le parapet et tombe à l'eau. Il est sauvé d'une noyade certaine par des mariniers travaillant dans les parages.

Le matin de son mariage, Frédéric rend visite à Bonne-Maman à l'hôpital où elle vient d'être opérée d'une mastoïdite. Elle lui apparaît pitoyable avec son énorme pansement à la tête. Une dernière fois, elle supplie son petit-fils de renoncer à la folie qu'il va commettre et Frédéric fond en larmes. Puis il la quitte en promettant qu'il ne cessera jamais de l'aimer, qu'elle est son seul amour…

À la mairie où elle arbore un strict tailleur gris, Odette, très ennuyée, annonce à son fiancé qu'elle a reçu le matin même par le courrier son affectation comme institutrice dans une petite ville assez éloignée de Lyon. Cette nouvelle assombrit le repas de noces déjà bien misérable, qui rassemble les Dard, les Damaisin et un invité d'honneur, Marcel Grancher. Le plat de résistance, déniché par le père de la mariée, est un lapin. Catastrophe : Grancher ne supporte pas le lapin ! L'ambiance est tellement tendue qu'au dessert Joséphine, qui a rapporté du magasin quelques farces et attrapes, n'ose pas les sortir de son sac. Au moment de quitter le restaurant, Frédéric, par bravade, donne un rendez-vous galant à la servante du boui-boui.

Les nouveaux époux se rendent aussitôt à l'Inspection académique où Frédéric, très remonté, demande audience auprès du responsable de la désastreuse affectation d'Odette. L'homme les reçoit, visiblement attendri par les deux tourtereaux qui ont gardé leurs vêtements de cérémonie. Le romancier lui tend sa carte où figure la mention du « prix Lugdunum ». Impressionné par le ton impérieux du jeune écrivain, l'inspecteur promet d'agir au plus vite. Quinze jours plus tard, Odette, incrédule, reçoit sa nomination dans une école du quartier de la Croix-Rousse.

Le voyage de noces des Dard a pour cadre la Côte d'Azur, située

en zone non occupée, et est de courte durée. Ils emménagent au cours des premières semaines de 1943 dans un immeuble neuf du quartier de Gerland. Le modeste salaire d'un secrétaire de rédaction au *Mois,* et les maigres émoluments d'Odette ne leur permettent aucune aisance en une période où les désirs de chacun se bornent à la survie.

Paradoxalement, la vie artistique sauve la population de l'ennui et c'est ainsi que Frédéric et Odette se paient le luxe d'assister, salle Rameau, à un récital de la chanteuse Édith Piaf. Après le spectacle, le jeune journaliste va féliciter la « Môme » dans sa loge, s'arrogeant par la suite le droit de parler d'elle comme de « (son) amie Piaf ». Grand amateur de chanson réaliste, Frédéric ne fait en vérité qu'emboîter le pas à son père qui, longtemps, a réjoui l'auditoire familial, le dimanche matin à l'heure de la toilette. Un nouveau venu le charme tout particulièrement, Charles Trenet, qu'il va également applaudir au Pathé-Palace. Indifférent à l'entourage quelque peu efféminé du « fou chantant », Frédéric lui demande de dédicacer un exemplaire du roman publié peu de temps auparavant par Trenet sous le titre *Dodo Manières.*

Frédéric fait à cette époque le siège des publications parisiennes, leur envoyant sans désemparer les manuscrits des nouvelles qu'il rédige à jet presque continu. C'est ainsi qu'il écrit, le 20 janvier 1943, à la rédaction commune de *Ric et Rac* et de *Candide* :

> « J'avais expédié voici quelque temps à Ric *et Rac* deux nouvelles d'action… Vous me les avez retournées en m'affirmant qu'elles étaient trop courtes pour *Candide.* Je suppose qu'il s'agit d'une erreur. Cette fois, c'est à l'intention de Candide que j'ai travaillé et j'espère que le phénomène inverse ne se produira pas. Voici donc une nouvelle de vingt pages dactylographiées à laquelle j'ai beaucoup travaillé. »

Il s'agit d'un texte en effet très soigné, intitulé *Clarisse Valère* — l'histoire d'une vieille fille de village qui voit revenir un ancien flirt et subit de lui un terrible affront — et qui paraîtra bien dans l'hebdomadaire *Candide,* où il voisine avec des récits de Francis de Miomandre et de quelques autres gloires littéraires du moment.

Frédéric montre sa belle détermination à ne pas s'en laisser conter par les Parisiens… Un matin de cette même année, alors que, comme c'est souvent le cas, il est seul dans les bureaux du *Mois,* occupé à travailler à l'édification de son œuvre ambitieuse, deux hommes portant l'uniforme de la police allemande font irruption. Plus mort que vif, il est bien obligé de les laisser fouiller le bureau de Grancher, soupçonné depuis quelque temps de faits de résistance, mais qui n'a jamais encore été inquiété. Voici que, par malchance, les gestapistes mettent la main sur des exemplaires de *Fascicule bleu,* le dernier

ouvrage de Grancher, ouvertement anti-hitlérien. Ils font savoir au secrétaire de rédaction que M. Grancher devra se présenter au plus vite au bureau de leur chef, le redouté Barbie.

Dès qu'ils ont le dos tourné, Frédéric prend la décision d'agir. Il sait que son patron se trouve à ce moment à Quincieux, dans la banlieue lyonnaise, en train de déjeuner en compagnie d'amis de la Résistance. Il court jusqu'aux Messageries Hachette toutes proches, y emprunte un vélo et part à vive allure. Grancher racontera la suite de ce noble exploit dans son livre *Au temps des pruneaux* :

« Je vis déboucher sur le pont suspendu, pédalant comme André Leducq lui-même, mon secrétaire Frédéric Dard.

— Que peut-il te vouloir ? me demandèrent mes convives. Pavais tout de suite réalisé :

— Les Boches ont dû venir me chercher.

J'en eus la conviction intime avant que Fred n'eût ouvert la bouche. L'auteur d'*Équipe de l'ombre* soufflait tellement qu'il ne pouvait plus parler. Et puis l'émotion…

— Oui… Deux… deux grands malabars, larges comme des armoires. C'est pour *Fascicule bleu*… Je leur ai dit que vous étiez absent jusqu'à samedi.

— Ils peuvent toujours y compter !

— Alors je vais prendre le maquis moi aussi. Ils étaient mauvais, ils voulaient m'emmener… »

Le soir même, Odette et lui quittent Lyon pour la Savoie et vont se réfugier à Gerbaix dans la maison de famille des Damaisin. La nuit suivante, ils sont la proie d'une belle frayeur lorsqu'une auto s'immobilise tous feux éteints dans la cour de la maison, puis repart mystérieusement, laissant derrière elle une énigme. S'agissait-il d'émissaires égarés de ce Barbie dont les méfaits deviendront bientôt légendaires ? On ne le saura jamais.

Durant toute cette période, Frédéric s'efforce de maintenir autant qu'il est possible les relations qu'il a nouées dans le milieu littéraire. C'est ainsi qu'il ne perd pas de vue François Monnet qui l'invite souvent à assister, dans son appartement de Villeurbanne, à des soirées « jazzy ». Le journaliste ne cesse de l'encourager à écrire des romans policiers — ce à quoi Frédéric se résoudra un peu plus tard — et lui passe commande d'un livre pour enfants. En quelques jours, Frédéric écrit *Cacou, l'œuf qui n'en faisait qu'à sa tête,* que publient les éditions Volumétrix avec des illustrations de Saint-Marc. Il produira encore deux autres petits albums illustrés, *Quelques bêtes parmi celles qu'on appelle sauvages* et *Des animaux petits et gros,* d'ailleurs écrits en collaboration avec François et Alice Monnet, et dont les droits d'auteur sont assez substantiels. Cela tombe à point, Odette venant d'abandonner son poste d'institutrice, car elle est enceinte de leur

premier enfant.

Le 26 mai, Lyon subit une série de terribles bombardements. Frédéric est à son bureau du *Mois* lorsque débute l'attaque aérienne. Il apprend que toutes les lignes de tram sont coupées, et il s'élance à pied en direction de Gerland. Il découvre un véritable chaos et pressent une catastrophe. Dieu merci, Odette est saine et sauve. Elle l'attend au bas de leur immeuble, lequel n'a pas été épargné. Une bordure de trottoir, soulevée par le souffle d'une explosion, s'est retrouvée dans leur lit… Ils emménagent bientôt dans un petit logement de l'étroite rue Calas, à la Croix-Rousse.

Le 9 juillet 1944, Odette met au monde un fils, prénommé Patrice.

10.
Simenon

Deux romans de Frédéric Dard ont paru au cours des premiers mois de 1944. Le premier, *Georges et la dame seule*, publié par l'éditeur Ophrys, raconte l'histoire mélancolique d'un fils de famille de Bourgoin tombé amoureux de la fiancée d'un voyou. Le second, intitulé *Croquelune,* est annoncé comme un « roman gai ». Le ton et l'anecdote de ce livre dont l'humour est plutôt grinçant sont nouveaux sous la plume de l'écrivain.

Croquelune est le nom d'une sorte d'idiot de village évoluant dans le décor expressionniste d'une cité imaginaire mais qui ressemble beaucoup au vieux Lyon. Ce personnage fantasque voit tout et entend tout. Autre protagoniste, le journaliste Rosan-Rosé, cheville ouvrière de *L'Indicateur,* qui ne rêve que de recevoir le prix Goncourt pour les romans qu'il publie… Il n'est sûrement pas déplacé de voir en lui le porte-parole de l'ambitieux jeune auteur. Dès les premières pages, le lecteur est envoûté par l'ambiance particulière dans laquelle baigne le récit.

> « La rue du Haut-Mal était une voie étroite, pleine de miasmes et d'ombres louches, où bivouaquait la population indigène de la ville. Le visiteur non averti aurait pu se croire sur le set d'un studio tellement cette artère ressemblait au décor d'un film réaliste. »

Frédéric a trouvé, loin des modèles classiques ou du dénuement si particulier — mais ô combien difficile à imiter — de Simenon, une voie qui lui est propre.

« Les habitants de la rue, écrit-il encore, passaient dans ce minuscule Harlem leurs heures de liberté, utilisant leurs rares loisirs à se battre ou à faire l'amour, selon leur humeur, en déployant toujours pour ces saines distractions le même entrain bruyant. »

Une ironie un peu amère le dispute au tremblement intérieur qui fait de lui, en ces années sombres, un être passablement écorché, tenté de vivre mais simultanément hanté par la mort. *Croquelune,* en dépit de cette appellation de « roman gai » qui lui va si mal, louche certainement davantage du côté de Marcel Aymé que de celui de Grancher, dont la prose résolument gauloise, depuis le succès du *Charcutier de Mâchonville*, commence à faire fureur. Frédéric garde pour lui les réflexions que doivent lui inspirer les livres passablement vulgaires de son « patron », lesquels brillent moins par leur style que

par les enfilades de situations cocasses et d'histoires drôles, typiquement lyonnaises, dont ils procèdent.

Celui que Grancher nomme pompeusement, dans un élan possessif qu'on ne peut lui reprocher, son secrétaire, a pigé la technique du prolifique romancier « gai ». Il le voit noter dans son calepin ou sur les nappes des restaurants bons mots et idées amusantes. Il l'a souvent accompagné au cours de tournées de signatures dans les villes de la région et a pu constater l'engouement d'un public varié pour cette forme de fiction fort peu littéraire mais terriblement efficace. C'est même lui qui, à chaque nouveau livre de Grancher, décharge celui-ci de la corvée des dédicaces de son « service de presse » en imitant son écriture et sa signature. La tentation pourrait être grande pour un romancier débutant de mettre ses pas dans ceux du grand homme.

Mais Frédéric est animé d'une autre ambition. Il rêve du Goncourt, on le sait à présent, mais il veut surtout être lui-même et demeurer fidèle à une déchirure dont il sait qu'elle peut se révéler féconde même s'il ignore exactement comment…

Un jour de juin 1944, il orne l'exemplaire de *Croquelune* destiné à ses parents de cette dédicace : « À toi Maman qui as si grand cœur et à toi cher vieux, cette histoire d'un pauvre type… par un autre. »

Quels que soient les hésitations et les conflits internes du jeune écrivain, il n'en reste pas moins que, jusque-là, tous ses livres, de *La Peuchère* à *Croquelune* en passant par *Equipe de l'ombre* et *Georges et la dame seule*, ont démontré une certaine habileté à capter l'attention du lecteur. Son style est toujours très lisible, il évite l'écueil, familier aux débutants, de la confusion, des métaphores compliquées, de la surenchère dans les descriptions. Dard est habile, il a comme aurait dit Grancher « pigé » la plupart des ficelles du métier, mais il n'est pas encore vraiment lui-même.

Les Pèlerins de l'Enfer, le roman le plus élaboré de sa « première période », met en scène, dans les années vingt, de la province à Paris, plusieurs générations de personnages impliqués dans des rapports complexes. Rapidement, des figures se dégagent de la suite de tableaux convenus. Claire Rogissard, fille de milieu modeste, « avait vécu la jeunesse qui pouvait le mieux façonner et aiguiser son intelligence, une jeunesse de douleurs, de luttes, de déceptions ». Montée à Paris pour échapper à un destin sordide, elle fait la connaissance d'Ange Soleil, un « pauvre hère de vingt ans aux grâces de Cupidon » vivant dans une mansarde de Montmartre. Le garçon gagne chichement sa vie en faisant de la musique.

Le destin d'Ange Soleil nous intéresse, car il est celui du premier véritable héros dardien. Ayant composé une œuvre symphonique digne de ses ambitions, il se croit « un autre homme, enfanté par le

travail en même temps que son œuvre ». Mais, comme l'indique naïvement l'auteur, « dans toute légende bien construite, l'ombre de Satan chemine aux côtés de l'angélique ménestrel ». Ange n'était pas celui que Claire avait cru et son beau rêve s'évanouit. Elle retourne en province et y épouse le taciturne docteur Worms. Ils ont un fils, François, qui montre des dispositions pour l'écriture. Le garçon nous est présenté comme un être « possédant une sorte d'expérience intuitive faisant de lui l'égal d'un homme ayant longuement vécu ».

Pour tortueuse qu'elle soit, l'intrigue des *Pèlerins de l'Enfer*, que Frédéric mettra un an à mener à son terme, est très révélatrice des tourments de l'âme de l'écrivain. En lui deux démons s'affrontent, celui qui lui souffle de quitter Lyon où son talent s'étiole pour partir, tel Ange Soleil, à l'assaut de la capitale, et l'autre qui le supplie de rester sur ses positions, de les affermir et de prospérer dans une ville où, jusque-là, tout s'est plutôt bien passé.

En vérité, le secrétaire de Grancher semble avoir déjà opté pour la stabilité. Il s'est en effet associé à un certain Chaverot, imprimeur de son état, qui lui a concédé la licence d'une petite maison d'édition à l'enseigne de laquelle a paru, en 1943, *Le Norvégien manchot.* Et c'est dans les modestes bureaux des Éditions de Savoie que Frédéric établit sa stratégie d'éditeur débutant. Il commence par demander un livre à Dazergues qui, jamais à court de manuscrits, lui confie celui de *Feu l'assassin.* Il lui vient alors l'idée de viser plus haut. De sa plus belle plume, il écrit à Georges Simenon pour lui demander s'il n'aurait pas quelque « fond de tiroir » à lui fournir. Le romancier belge réside alors en Vendée, très précisément à Saint-Mesmin-le-Vieux, où il se tient prudemment en retrait des « événements ». C'est d'un hôtel des Sables-d'Olonne, où il est en convalescence après une pleurésie, qu'il répond à Frédéric, le 28 novembre 1944.

> « Bravo pour votre activité et tous mes souhaits à la jeune maison d'édition. (…) J'aurais aimé vous faire plaisir. Mes nouvelles parues dans *Gringoire* sont déjà vendues depuis longtemps à Gallimard. (…) Pour les romans, je suis bloqué. Je n'ai rien d'autre de disponible, mais quand je rentrerai chez moi où sont mes archives, je fouillerai celles-ci à votre intention. J'espère que malgré tout je trouverai quelque chose. »

Confiant, Frédéric prend son mal en patience. Au reste, les idées ne lui manquent pas. Il met à profit ses relations parisiennes « repliées », qu'il croise fréquemment à la Maison de la Presse, pour tenter de trouver des auteurs. C'est ainsi qu'Henriette Chandet, journaliste à *Paris-Soir »* lui donne le manuscrit d'un roman.

Cependant il n'oublie pas les Lyonnais. Il aime beaucoup l'esprit

frondeur de son ami et compagnon de beuverie Paul Philibert-Charrin, peintre et dessinateur. Celui-ci revient d'un long séjour allemand pour les besoins du S.T.O. Il lui demande d'écrire le récit illustré, sur le mode satirique, de son étrange aventure qu'il publiera l'année suivante aux Éditions de Savoie, avec une préface de sa main. Il s'est également lié avec un dessinateur humoristique, Roger Samard, dit Roger Sam, que tout le monde à Lyon appelle le Petit Sam. Roger Sam va devenir l'illustrateur officiel des romans gais de Grancher. La vie, plus tard, resserrera ces liens naissants.

L'année 1945 s'annonce comme une période d'activité intense et diversifiée pour Frédéric. Il publie deux romans littéraires, dont *Les Pèlerins de l'Enfer,* dédié à Simenon (« Si je ne pensais pas à vous comme à un ami, c'est au romancier Simenon que je dédierais ce livre »), mais aussi *Saint-Gengoul.* Ce deuxième titre aborde un nouveau secteur romanesque, qu'on pourrait qualifier de sentimental. Frédéric situe l'action de son livre sur les bords du lac d'Aiguebelette, non loin de Gerbaix, le village de ses beaux-parents, un lieu qui lui est peu à peu devenu familier et auquel il s'est attaché. Il y a trouvé le cadre de cette histoire assez pleurnicharde, évoquée sur un mode compassé, languissant. L'atmosphère en est lourde, pareille aux images de certains films démodés dont les acteurs semblent englués dans une psychologie d'un autre âge, déjà. Sa vaste érudition de lecteur de romans joue parfois des tours à Frédéric. Mais elle lui permet aussi, comme dans *Saint-Gengoul*, de peaufiner des techniques d'écriture nouvelles en s'affranchissant avec désinvolture d'une intrigue spectaculaire. Il se concentre sur l'exploit stylistique à réaliser et y parvient aisément.

Détail intéressant : si la couverture illustrée de *Saint-Gengoul*, publié par les éditions Cartier dans la collection « Le roman pour tous », rappelle la présentation des livres populaires, la maquette typographique des *Pèlerins,* soigneusement mise au point par Frédéric, imite à la perfection la célèbre couverture blanche à liserés rouge et noir de la N.R.F. Toujours en relation avec le fantasme littéraire qui, à cette époque, ne le quitte pas un instant, il faut savoir qu'au tout début de l'année, il a écrit à Simenon pour lui faire part de son désir de soumettre à Gallimard l'étude qu'il vient de composer sur son œuvre. Flatté, l'écrivain belge intercède en sa faveur auprès de Gaston Gallimard, le 5 février :

> « Frédéric Dard, de Lyon, qui va vous soumettre un ouvrage, me demande de le recommander à vous. C'est un jeune dont j'ai lu toutes les œuvres du début et qui a certainement du talent. Je ne connais pas ce qu'il vous adresse, mais je pense que c'est à examiner sérieusement. »

Mais, après mûre réflexion, Frédéric, peu satisfait de ce qu'il a écrit et soucieux de ne pas se déconsidérer aux yeux d'une maison dont il attend — en secret — beaucoup, renonce à faire lire son fameux « essai », qu'il détruit. En revanche, il obtient de Simenon l'autorisation de faire imprimer le texte de sa conférence du Théâtre des Célestins, sous le titre « L'Aventure », dans les pages de la revue *Les Étincelles*, que publient les Éditions de Savoie.

En 1945, paraît encore *La Mort des autres,* un livre surprenant, même s'il confirme les dons d'inspiration suggérés quelques années plus tôt par les deux courts récits qui complétaient *Monsieur Joos.* Dans sa préface à *Équipe de l'ombre*, André Warnod ne s'était pas privé de dire que Frédéric Dard était redevable de son prix Lugdunum à ces textes…

La Mort des autres se présente comme un roman, mais il s'agit en réalité d'un ensemble de contes noirs, ayant la guerre pour toile de fond, et qu'introduit un préambule quasi fantastique, intitulé « Rencontre au pays de la vie ».

Dans le décor lugubre d'une gare désaffectée qui fait songer à celle d'Alban-la-Grive de sinistre mémoire pour Frédéric, le narrateur rencontre un personnage « aux mains de squelette » qui dit être la Mort et qui lui inspire les sept histoires à suivre. On assiste d'abord au meurtre d'un maçon dans une cave, perpétré par un jeune écrivain qui s'interroge sur la signification du mot « roman ».

Puis vient l'histoire — dédiée à l'oncle Jean — d'un pauvre diable fasciné par une putain et un unijambiste. Suit l'aventure d'un cocu qui se venge de son rival, dans le décor de Bourgoin et une ambiance torride qui fait songer à l'univers des romans de James Cain.

Le quatrième récit, le plus subtil et le plus envoûtant, met en scène un garçon de huit ans dont la sensibilité subit les ravages de l'amour impossible entre sa mère et le directeur de son pensionnat. Le cinquième texte fait référence à la guerre en évoquant la mort injuste d'un jeune et candide soldat allemand.

L'avant-dernière histoire est en prise directe sur l'actualité, celle de l'épuration que Frédéric envisage dans son absurdité cruelle, terrifiante.

Le final, bref et un tantinet obscur, élève le débat. « Le beau Diurne était blond. (…) Alors le jeune Nocturne vint. Il était brun et son visage, quoique beau, était gris. Il dit : "Diurne, ton règne s'achève." » Arrive la déesse du Temps qui s'accouple à Nocturne. Ils ont un fils, qui est l'enfant de Diurne.

Le message de *La Mort des autres,* pour ambigu qu'il soit, tente de nous délivrer du poids du monde pour nous initier à la vision presque éthérée d'une fable de notre destin fatidique. Frédéric, toutefois, s'emballe par moments et nous perd un peu dans les méandres d'une

pensée difficile. Ces contes, malgré leurs faiblesses, fascinent par la cruauté de leur propos et, surtout, des personnages dont l'auteur semble véritablement partager la douleur extrême. On le sent capable à présent de livrer une œuvre forte, débarrassée des diverses influences qui encombrent son imagination.

La Mort des autres, par son titre, pourrait faire croire que Dard a cédé aux instances de son ami François Monnet en s'essayant au genre policier. Mais la notion même de crime lui semble encore trop noble pour qu'il accepte de la mêler à une pratique d'écriture inférieure. Simenon a beau être l'un de ses modèles, il ne se sent nullement capable de créer avec noblesse une œuvre placée sous le signe du mystère. Alors, c'est au travers de deux livres mineurs que Frédéric se résout enfin à surmonter ses réticences. Tous deux seront publiés aux Éditions de Savoie.

Le Mystère du cube blanc paraît sous le pseudonyme de F.D. Ricard et met en scène un héros curieusement baptisé « M. Noname », c'est-à-dire « M. Personne ». Le second, *La Mort silencieuse,* signé Sydeney, ne révèle aucune originalité d'inspiration ou de ton. Frédéric Dard entend faire œuvre de mercenaire. Il se veut surtout efficace, en parfait disciple de Max-André Dazergues dont il admire la vélocité d'exécution.

11.
Le commissaire

Quelque temps après son installation à la Croix-Rousse, où il est d'ailleurs voisin de Dazergues, Frédéric fait la connaissance d'un grand jeune homme blond et musclé qui fréquente comme lui la brasserie *Chez Jean.* Il ne connaît que son nom, Gregory Alexinsky, et son goût pour la littérature et les arts. Leurs longues conversations roulent ordinairement sur des sujets peu en rapport avec les événements. Jusqu'à ce que, presque fortuitement, Alexinsky demande un soir à son compagnon :

— Vous habitez le quartier, n'est-ce pas ?

Frédéric acquiesce, évoquant le terrible bombardement qui l'a contraint de quitter Gerland et son immeuble dévasté. Alexinsky lui dit alors en fronçant les sourcils :

— Vous savez que vous êtes en infraction… Nous allons régulariser votre situation. Venez me voir demain au commissariat !

Éberlué, Frédéric apprend ainsi que cet homme cultivé est le commissaire de quartier.

— Vous prenez la police pour un ramassis de lourdauds et d'imbéciles, n'est-ce pas ? fait l'autre avec un demi-sourire. Mais, si je ne me trompe, vous êtes aussi un peu de la partie, non ?

Frédéric comprend alors qu'Alexinsky l'a pris pour un milicien et se récrie avec force. Le policier le calme avec un nouveau sourire complice :

— Je connais Grancher… et je sais que vous écrivez. J'ai d'ailleurs lu certains de vos livres !

Ils seront bientôt les meilleurs amis du monde et l'écrivain convie Gregory à se joindre à certaines soirées plutôt bruyantes et très arrosées, dans le petit appartement de la rue Calas. De sorte que lorsque les voisins sont incommodés, à des heures indues, par les chansons à boire et autres pitreries de la bande de joyeux lurons réunis chez les Dard, il leur est impossible d'aller se plaindre au commissaire de quartier !

Peu de temps avant la Libération, Alexinsky confie à Frédéric qu'il appartient à la Résistance et propose de lui faire rencontrer ses « amis ». Le romancier, emballé, découvre alors un groupe de personnages hétéroclites, certains fort pittoresques comme Ange, un jeune Corse dont il fera le portrait dans le livre de souvenirs publié plus tard sous le titre *Le Cirque Grancher.*

« Il ne m'appartient pas de rapporter ici ses exploits. Ange est de l'autre côté de la barricade, c'est un gangster sans doute — et il en

éprouve du reste une certaine fierté — mais il a servi son pays, précisément dans toute la mesure de ses redoutables possibilités. »

Alexinsky persuade Ange d'emmener Dard avec lui au cours de ses expéditions punitives à travers un Lyon à présent livré au bon vouloir des « libérateurs » et où s'expriment cruellement ces « redoutables possibilités » qu'avec un mélange de candeur et de curiosité littéraire, Frédéric rêve de découvrir.

> « Je fus reçu en ami par la bande. Ma qualité d'homme de lettres flattait ces guerriers de l'ombre. On me fit les honneurs de la "bagnole", une traction emplie d'armes que Banane, le chauffeur espagnol, conduisait avec une rare maestria. Il roulait à une moyenne de cent à l'heure, prenait les virages sur deux roues, montait sur les trottoirs. Je croyais vivre un roman de Peter Cheyney. »

Peter Cheyney ! Ce nom est, depuis peu, synonyme d'émotions fortes pour un grand nombre de jeunes lecteurs français que la guerre a prématurément mûris. Cet écrivain anglais lancé en 1945 par Sven Nielsen, un nouvel éditeur qui a créé à Paris les Presses de la Cité, vient de faire subir au roman policier un véritable tour d'écrou. Puisant dans la lecture de confrères américains — Dashiell Hammett, James Cain et autres auteurs de la revue *Black Mask,* tous inconnus encore de ce côté de l'Atlantique — une énergie nouvelle, l'ingénieux Cheyney a introduit l'argot et l'humour à froid très efficace dans un genre très différent du bon vieux roman d'énigme. D'où le parallèle que Frédéric ne peut s'empêcher d'établir entre cette littérature et l'atmosphère impitoyable qui baigne les jours sanglants de l'épuration. Mais Cheyney n'est alors pour lui qu'un romancier séduisant, pas encore une influence.

L'argot des malfrats qu'il fréquente l'intéresse, comme celui de Fernand Trignol, orfèvre en la matière, qui vient de publier *Pantruche,* un recueil de souvenirs truculents sur le cinéma d'avant-guerre. Le livre est illustré par Dubout, autre figure émergente de cette époque. Le dessin humoristique, on l'a dit, fascine Dard qui s'y essaie parfois en amateur, encouragé par Roger Sam. Ce qu'il apprécie chez Dubout, c'est une verve très littéraire mêlant des personnages typés, caricaturaux mais intensément « vécus », à une vision rabelaisienne du monde. L'immense dessin de foule publié par Dubout le jour de la Libération de Paris a captivé l'attention de tous les Français et, singulièrement, du jeune écrivain lyonnais, enchanté par un tel anticonformisme et une telle distanciation…

Cette fin de guerre apporte aussi son lot de tourments et l'hypersensible Frédéric ne reste pas indifférent aux remous déclenchés par le comportement ignoble des garçons qu'il côtoie

quotidiennement. Sa présence à leur côté est en vérité ressentie par lui comme un défi à sa propre sensibilité et, de l'accumulation d'horreurs qu'il découvre, va surgir la matière d'un livre sans pareil.

Grancher l'a présenté à René Tavernier qui préside aux destinées de la revue *Confluences*, fondée en 1942 et que le poète Pierre Seghers a dirigée. Le père du futur cinéaste Bertrand Tavernier a lu et aimé *Croquelune* et *Les Pèlerins de l'Enfer* et il a sympathisé avec leur auteur. Celui-ci lui a alors spontanément fait lire le récit qu'il vient d'écrire et, l'ayant apprécié, Tavernier le publiera dans les premiers mois de 1946 sous la couverture prestigieuse des « Romans et essais » de *Confluences*.

Dans *La Crève*, Frédéric fait le récit pathétique des dernières heures de P'tit Louis, un jeune milicien lyonnais que l'épuration va ravir à l'affection de ses parents et de sa sœur.

Le livre a pour matériau de base les fameuses virées nocturnes de l'auteur en compagnie de son ami corse et de ses acolytes assoiffés de sang. Ensemble, ils ont connu des heures à peine racontables dans le décor d'une halle aux poissons transformée en tribunal d'exception. Là, tandis que les cris des suppliciés résonnaient entre les murs de faïence éclaboussés de sang, Frédéric a vu s'accomplir l'irréparable sur la personne d'êtres ayant choisi le mauvais camp. Il a vu s'assouvir des vengeances longtemps différées et s'épancher le pire de la nature humaine, au nom d'une justice devenue forcément très relative. Il lui est même arrivé, en compagnie de Jacques Grancher, le fils de Marcel, de tenir la lampe éclairant l'accomplissement d'un règlement de comptes…

Odette s'est émue de le voir s'écorcher l'âme à de tels spectacles, mais Frédéric, fasciné par la violence de ces heures exceptionnelles, n'a fait que succomber à sa curiosité d'écrivain. C'est pourquoi il a écrit *La Crève,* pour tenter de dire par des mots son émotion, pour se guérir, sans y parvenir d'ailleurs, de l'effarant spectacle qu'il a vécu en le transfigurant par la fiction. Le roman qu'il a composé dans la fièvre s'attache à peindre de la façon la plus réaliste les personnages du drame. Les parents Lhargne n'ont rien fait de mal et il nous les montre assistant, impuissants, à l'agonie morale de P'tit Louis et d'Hélène — qui a couché avec l'Occupant. Ce huis clos immonde revêt les apparences d'une tragédie antique, même s'il n'est que le drame ordinaire de petites gens devenus, durant quelques heures, l'humanité tout entière dans ses faiblesses et ses contradictions amères.

Frédéric a trouvé là un sujet d'exception. *La Crève* suscite l'admiration de la critique et l'installe comme écrivain sérieux aux yeux de ses pairs. Pourtant, ainsi que le notera quelques décennies plus tard Bertrand Poirot-Delpech, *« La Crève* n'annonce pas la suite des œuvres de Dard. Certaines descriptions de foules ou de dégoûts

intérieurs rappellent l'unanimisme de Jules Romains et les gluances de Sartre. » Mais il remarque aussi que « beaucoup d'images frappantes émaillant le récit annoncent, quant à elles, le narrateur disert de l'œuvre à suivre. La plupart de ces images visent à suggérer la mort de tout. » C'est, en effet, par les émanations de sa philosophie très personnelle que Dard impose sa patte. On est ici en plein désespoir, un désespoir assumé de façon presque complaisante, comme pourrait l'exprimer un romancier d'âge très mûr. Or, Frédéric n'a que vingt-cinq ans.

Le 7 septembre 1946, Georges Simenon lui écrit du Canada après un long silence. Dans l'intervalle, faute d'avoir obtenu un texte inédit de l'auteur de Maigret, Frédéric s'est décidé à publier la conférence de Simenon prononcée au Théâtre des Célestins, dans *Les Étincelles*, la revue littéraire de sa propre maison d'édition. La lettre du romancier belge est d'ailleurs adressée à « M. Frédéric Dard, Directeur des Éditions de Savoie ». Il dit se réjouir de lire *La Crève* prochainement, assurant Dard qu'il a choisi « une excellente écurie, sinon la meilleure en ce moment », en publiant chez *Confluences.* En réponse à une interrogation formulée par son jeune correspondant, Simenon ajoute aimablement : « Quant à votre installation à Paris, si je puis vous être utile en quoi que ce soit, ne manquez pas de me mettre à contribution. Il est vrai que je suis bien loin pour avoir du poids et que je n'ai jamais beaucoup fréquenté les milieux littéraires et journalistiques. »

Simenon se défile sans doute un peu, mais on le comprend. Durant la guerre, son attitude n'a pas plu à tout le monde. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il s'est éloigné de la France. Mais Frédéric sent bien que si le rêve qu'il caresse devient réalité, il ne devra compter que sur lui-même.

Quelques-uns de ses collègues journalistes sont déjà « montés » à Paris, tel Jean Gorini qu'il a côtoyé à *Dimanche* et qu'il considère comme un ami, ou Jacques Robert — le futur auteur de *Marie-Octobre* — qui a quitté *Le Petit Dauphinois* pour monter à l'assaut des rédactions parisiennes. Robert résume parfaitement l'angoisse du provincial : « Paris, pour Rastignac, est une terre étrangère. Sa langue même est étrangère. Il faut acquérir mille nuances nouvelles et tout oublier des vocables si tenaces reçus dans la première enfance. »

Frédéric ne connaît pas grand-chose de la capitale. Il s'y est rendu récemment en compagnie de son associé Chaverot — lequel a emporté avec lui, à tout hasard, son matériel de pêche ! — afin de convaincre le producteur de cinéma André Paulvé de les laisser publier un roman inspiré par le scénario des *Visiteurs du soir,* roman que Frédéric se propose bien sûr d'écrire. Paulvé a décliné la proposition, conseillant à ses interlocuteurs de s'intéresser plutôt à un autre succès du moment sur les écrans, *Goupil mains rouges.*

— Mais c'est déjà un roman ! s'est écrié Frédéric, stupéfait par autant d'inculture.

Chaverot et lui ont ensuite été reçus par l'écrivain Léo Larguier dans un sombre appartement du Quartier latin et là, dans cette atmosphère infiniment plus littéraire, le jeune romancier s'est senti à son aise. Il a compris que c'était là le monde pour lequel il était fait et qu'il lui faudrait sans doute parcourir un long chemin avant d'y accéder.

Le 5 novembre, nouvelle lettre de Simenon, qui vient tout juste de recevoir l'exemplaire de *La Crève* que Frédéric lui a expédié. « Je vais le lire cette semaine, ce sera un régal pour mes soirées dans un pays où j'ai rarement à lire en français, régal d'autant plus grand que je me réjouis de voir où vous en êtes et que, j'en suis convaincu, vous avez tenu toutes vos promesses. » Frédéric n'a pas à attendre longtemps la réaction de son brillant aîné. Le 12, celui-ci lui écrit à nouveau, de Coral Island en Floride :

> « Vous venez de me donner la joie rare des découvertes. Découverte si l'on peut dire car d'autres ont déjà dû vous témoigner leur admiration pour votre petit mais grand bouquin. Je l'ai lu avec passion. Il contient quatre ou cinq pages que je voudrais avoir écrites, ce qui ne veut pas dire que les autres ne soient pas de premier ordre. J'avais confiance en vous depuis longtemps, mais je ne me doutais pas que vous iriez si vite et si haut. Au suivant, mon vieux ! Maintenant vous n'avez plus le droit de nous faire attendre et je me réjouis que vous ayez passé le cap (que nous avons tous dû franchir) après lequel on est soulagé des besognes journalistiques. Elles ne sont pas inutiles d'ailleurs. Mais vous avez acquis votre personnalité, vous n'avez plus besoin de personne. (Puis-je ajouter timidement, mon cher Dard, parce que justement votre livre est si beau : attention aux dialogues encore un peu trop littéraires. S'il n'y avait pas cela, ce serait d'ailleurs effrayant que vous ayez écrit ça à votre âge.) Bravo, de tout cœur. Merci de la joie que vous m'avez donnée. Au travail, mon vieux. »

On imagine aisément la fierté qu'éprouve l'élève encensé par le maître qui, au passage, n'a pu se retenir de lui prodiguer le conseil que la grande Colette avait, vingt ans plus tôt, adressé au petit Sim, lorsque celui-ci faisait ses « classes » dans le roman populaire.

Ces propos flatteurs ont un effet immédiat sur Frédéric : ils lui suggèrent de quitter Lyon et le confort illusoire de sa position de « jeune romancier plein de talent ». Mais Odette s'oppose à une décision qui mettrait précisément en péril une existence paisible et tout à fait

honorable. Cette jeune femme intelligente très attachée à l'idée que se fait son mari d'une carrière littéraire, ne manque pas d'ambition. Mais elle estime que le risque serait trop grand et que le vieil adage local, « Qui quitte Lyon perd la raison », pourrait bien revêtir toute sa signification…

12.
À la manière de…

Grancher a définitivement fermé les bureaux du *Mois à Lyon* et pris la décision de s'installer, pour y vivre paisiblement, à Saint-Idesbald-sur-Mer, une petite cité balnéaire de la côte belge qui fut durant la guerre le théâtre de ses activités d'agent de renseignements. Il y invite son ex-secrétaire qui ne connaît de la Belgique que Bruxelles où il a brièvement séjourné en compagnie de Chaverot, à la mauvaise saison. Frédéric découvre ainsi un pays profondément attachant. Grancher lui fait apprécier une gastronomie qui n'a rien à envier à celle de Lyon, puis ils participent, à Fumes, à la fameuse kermesse de juillet, qui inspirera à Frédéric, en 1948, un joli texte intitulé *Kermesse flamande.*

L'année 1946 n'est pas une année de grande production littéraire. Après le succès critique de *La Crève*, le romancier a décidé de marquer le pas. Il se consacre avec zèle aux Éditions de Savoie, publiant le premier roman de Jacques Grancher, un livre de Léo Larguier (résultat de ses tractations parisiennes), puis fait ses premiers pas comme auteur radiophonique. Le 17 août, Radio-Lyon diffuse *Qui perd gagne*, une comédie en trois actes de Frédéric Dard dont il ne demeure plus aujourd'hui aucune trace. Nous savons seulement que la pièce sera rediffusée le 24 janvier de l'année suivante sur le réseau national, dans le cadre d'une soirée lyonnaise assortie d'un discours prononcé par le président Édouard Herriot. Léon Famoux-Reynaud, un ami de Grancher, a été à l'origine de cette collaboration. Frédéric et lui écrivent ensemble une dramatique, *Les jardins romantiques de Lyon,* diffusée le 8 juillet 1947.

Frédéric occupe cette période de pause, mais aussi d'affermissement de sa position littéraire sur le terrain local, à rédiger le livre de souvenirs qui paraît au cours du premier trimestre 1947 sous le titre *Le cirque Grancher.* Il est orné d'une bande racoleuse : « Des anecdotes hilarantes ! L'auteur de *Mâchonville* et sa joyeuse équipe. » En fait d'anecdotes hilarantes, Frédéric Dard évoque, sur un mode légèrement pompeux et avec une égale bonne humeur, ses débuts au *Mois,* ses rencontres, le prix Lugdunum qui lui a donné sa chance, la guerre, les écrivains repliés…

Le ton du narrateur de ce livre est tellement étranger à celui de l'auteur de *La Crève* qu'on pourrait se demander s'il s'agit du même Frédéric Dard. Toutefois cette manière qu'a le jeune écrivain de faire le point sur sa vie n'évoque-t-elle pas, par anticipation, ces « récapitulatifs » dont le commissaire San Antonio fera souvent usage au

fil du récit de ses exploits ? On peut y voir s'exprimer le doute envahissant subitement la conscience faussement apaisée du coureur de fond. Frédéric, à cette époque, est intimement persuadé qu'il n'a plus que quelques années à vivre et c'est sa manière à lui de l'avouer sans le dire. La violence de ses sentiments ne peut en aucune façon surgir de façon « célinienne », exploser au visage de ses concitoyens qui sont aussi ses lecteurs. Peut-être y a-t-il dans son attitude, sinon de la lâcheté, du moins une certaine habileté à vouloir ménager ses effets, dans l'attente d'autre chose…

Lancinante, la tentation parisienne ne cesse de le travailler. Ses premières expériences radiophoniques l'ont enthousiasmé et, avec l'accord de Famoux-Reynaud, il entreprend d'adapter pour les ondes *La Mort des autres*. La pièce est créée sur le réseau national le 14 février 1947, en direct, et est couronnée par un prix. Encouragé, Frédéric décide de persévérer dans la veine dramatique, avec ou sans le support de la radio, média ô combien éphémère. Il rédige alors *N'en faites pas un monde*, pièce en trois actes publiée dans les pages de L'écho de Savoie, une revue à laquelle il donne des chroniques littéraires et des billets d'humeur. Dans l'un de ceux-ci, il fait allusion à Famoux-Reynaud, « qui habite encore parmi nous de temps à autre et qui d'un air goguenard semble nous demander : qu'avez-vous fait de votre ville, que faites-vous, que comptez-vous faire ? » Et, comme pour se faire lui-même souffrir, il ajoute : « Désormais, Lyon a compris qu'il existait une vie ardente qu'elle ne connaîtra jamais de sa propre initiative. »

Le roman en chantier reflète aussi cet état d'âme devenu presque une rengaine. Dès les premières lignes d'*Au massacre mondain*, le héros, un jeune ténorino du nom de Ruy Carmona, confie à Bivonne, le directeur du music-hall minable où il s'étiole :

> « Savez-vous ce qui m'arriverait si je restais ? (…) J'y songe constamment, j'en rêve la nuit. Peu à peu, je m'habituerais à cette facilité, je réciterais avec conviction les textes idiots, je croirais en ma gloire de quartier, ce serait fini. Je vieillirais devant vos décors peints sur des rouleaux de toile et qui représentent immuablement un coin de sous-bois, un bureau d'administration, une terrasse de château ou un aéroport… Je ne peux pas. Ne m'en veuillez pas, mais je ne peux pas… »

Le dilemme est clair : en partant s'installer dans la capitale, où la plupart de ses collègues lyonnais sont en train de ravir les meilleures places aux commandes d'une presse réactivée par la fin de la guerre, Frédéric risque de lâcher la proie pour l'ombre. Le voici en vérité, pour la première fois de sa vie, face à son destin.

Dans la fiction, Ruy Carmona, embarqué dans une sombre histoire criminelle — pour n'avoir pas quitté à temps la ville où sa carrière piétine —, prend la fuite. Les dernières pages d'*Au massacre mondain* nous le montrent arrivant à Bruxelles, dans une atmosphère très simenonienne mais aussi très onirique, et se donnant la mort dans la cabine téléphonique d'une brasserie populeuse. La scène préfigure quelques-uns des grands moments de l'œuvre à venir :

> « Il avait mis trente ans à atteindre cette cabine où il trouvait les limites de ses possibilités. Il avait un devoir à accomplir. Ce devoir se résumait au bref mouvement de son index. (…) Ruy sourit. Il méprisait l'humanité entière. Et puis il avait honte des hommes qui croyaient en eux, qui s'entretuaient, qui s'aimaient… »

À présent, la complicité qui l'unit à Simenon — leur correspondance en témoigne abondamment — lui apparaît comme son seul recours. Il demande à son célèbre aîné d'écrire la préface d'*Au massacre mondain* au début du mois d'octobre 1947, expédiant à Tucson (Arizona), où l'écrivain réside à présent, le manuscrit de son livre. Quelques jours plus tard, Denise Ouimet, la secrétaire et compagne de Simenon, lui répond qu'ils ont bien reçu la lettre mais que le manuscrit semble s'être égaré.

Frédéric est dans l'angoisse. Le 20 du même mois, Simenon lui répond enfin, s'excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt (« mais j'étais moi-même dans un roman, mon premier roman américain qui, je le crains, aura l'air d'une traduction ») et lui annonce qu'il a « dévoré » son livre. Il lui propose de rédiger sa préface sous la forme d'une lettre. Puis il répond à une requête de son correspondant en lui expliquant de manière très argumentée qu'il ne serait pas raisonnable pour un jeune écrivain français d'aller s'établir au Canada. « J'espère que je ne vous décourage pas. Je vous connais, vous n'êtes pas le type à vous laisser décourager ! »

Ces paroles mettent un peu de baume au cœur d'un Frédéric apparemment désemparé. Le texte de la préface lui sera d'un réconfort encore plus grand, présentant l'avantage non négligeable de rendre publique l'admiration de l'auteur du *Bourgmestre de Furnes* pour son jeune confrère.

> « Mon cher Dard,
>
> Vous me demandez une préface pour votre roman *Au massacre mondain*, qui s'en passerait fort bien, et ceci, si vous voulez, en tiendra lieu, car je préfère parler de vous sous une forme plus personnelle. »

Simenon évoque alors le souvenir de sa conférence aux Célestins et le « jeune homme blond, maigre et nerveux, venu pour m'interviewer. Je le revois d'autant mieux que cet adolescent, journaliste à l'âge où d'autres chahutent encore au collège, me rappelait un autre adolescent, presque pareil — sauf les cheveux plus clairs — mais aussi tendu, aussi piaffant, aussi douloureusement impatient, non seulement d'écrire, mais aussi de vivre. Nous en avons parlé ce soir-là, car l'interview a duré une bonne partie de la nuit, dans les caboulots et les ruelles de Lyon, et a repris le lendemain jusqu'au départ de mon train… » (Simenon a-t-il oublié qu'en réalité Grancher avait, le fameux soir, soustrait l'illustre Belge à ses jeunes admirateurs pour l'emmener boire jusque fort tard dans les bouchons, ou préfère-t-il enjoliver sciemment l'événement ?) « Je ne savais pas ce que vous écririez, mais je savais que vous écririez. Et je savais que ce ne serait ni mou, ni fade, ni léché. J'ai reçu de vous, depuis, des œuvres qui m'ont donné la petite satisfaction — bien innocente, n'est-ce pas ? — de ne pas m'être trompé. J'ai reçu aussi des pages qui m'ont procuré des satisfactions — des joies — plus substantielles, entre autres un chapitre que je n'oublierai jamais, la mort d'un lâche (La *Crève),* quelques pages d'une vie, d'une dureté, d'une sobriété qui n'appartiennent d'habitude qu'aux maîtres ou à ceux qui le deviendront. Je viens de recevoir et de dévorer, parmi les cactus de l'Arizona, ce livre que vous avez la gentillesse de me faire préfacer et qui va bientôt paraître. Je ne suis pas critique. Je crois que le romancier est par définition un mauvais critique. D'autres, demain, éplucheront votre livre. Moi, j'ai simplement connu le jeune homme et j'ai la chance, petit à petit, par ses lettres et par ses œuvres, d'assister à sa transformation. Le jeune homme, mon cher Dard, a tenu ce qu'il promettait et je suis sûr qu'il continuera à tenir ce qu'il promet aujourd'hui : une longue et dure carrière de quelqu'un qui n'a pas choisi les voies faciles mais qui tire son ivresse d'une lutte de tous les jours avec la vie. Et cela se sent, je vous le jure ! (…) Permettez-moi de vous confier un petit mot que je pense ne pas vous avoir encore dit, à vous à qui j'ai dit si librement tant de choses : lorsque, épuisé et les genoux encore tremblants, la poitrine serrée — vous connaissez ça — je termine un roman, invariablement je m'écrie :

— Au boulot !

Je vous dis la même chose, fraternellement :

— Allons, Dard, au boulot !

… Il y a d'autres et d'autres romans à venir ! »

Ces lignes enthousiastes ne resteront pas sans effet. Elles incitent tout d'abord l'auteur de *La Crève* à remettre ses pas dans ceux des personnages de ce livre. Pour ce faire, il séjourne quelque temps à Saint-Chef, qui sous le nom de Saint-Theudère, va servir de cadre à

l'action de *Batailles sur la route.* C'est là que, dans la fiction, Hélène — la sœur du milicien P'tit Louis dont Frédéric Dard a raconté l'agonie de façon si prenante — trouve refuge en compagnie du narrateur, un jeune résistant lyonnais. Celui-ci s'est épris de cette victime de l'épuration qu'il aimerait pouvoir soustraire définitivement à l'acharnement des F.F.I.

Le livre, composé sur un mode moins pathétique que *La Crève*, n'est pas sans faire écho à *Lettre à mon juge*, de Simenon — paru quelques mois plus tôt —, mais il est surtout très imprégné des paysages du Dauphiné chers à l'auteur qui en profite pour mettre en scène quelques figures pittoresques du village, tel le médecin alcoolique de son enfance qui apparaît ainsi dans son œuvre pour la première fois — mais pas la dernière. Le ton du roman n'est pas seulement moins grave que celui de *La Crève*, il est aussi plus familier et Frédéric se laisse aller à des réflexions cocasses (« J'ai suivi l'allée cavalière à pas lents : mon arrivée ressemblait au début d'un roman d'André Theuriet »), ou à des analogies faciles (« J'ai fini par attraper sa torpeur comme on attrape un rhume de cerveau »). On le sent osciller entre la comédie de mœurs et la peinture sociale, une hésitation qui affaiblit sans doute un livre aux personnages attachants parce que marqués par une sombre fatalité.

L'autre « effet » suscité par l'intérêt que lui témoigne Simenon est directement lié à la question lancinante de son installation à Paris. La recommandation si gentiment envoyée à Gaston Gallimard ne lui ayant été, par sa faute, d'aucune utilité, il va falloir à présent changer de tactique. Simenon vient de publier un nouveau roman, *La neige était sale*, que Frédéric a lu avec une émotion toute particulière. Le cadre de cette histoire très noire est une ville sans nom au cœur de laquelle Frank, le héros, est interrogé par un policier qui le traque impitoyablement. C'est un huis clos magnifique et Frédéric songe qu'on pourrait en tirer un excellent drame radiophonique.

Aussitôt, il écrit à Simenon pour solliciter la permission d'entamer un tel travail. Le 15 octobre, Simenon lui répond de Tumaccacori (Arizona) qu'il a déjà cédé les droits radiophoniques de *La neige était sale* qui doit être prochainement créée sur les ondes aux États-Unis. « Choisissez un autre roman si vous préférez. Je vous laisse carte blanche mais tenez-moi au courant. Vous savez la confiance que j'ai en vous. » En post-scriptum, il ajoute : « Bien entendu, *La Neige* reste libre pour la scène et je continue à croire que c'est le plus adaptable de mes romans. Mais je ne veux pas vous forcer la main. »

Ces derniers mots ouvrent des horizons inespérés à Dard : pourquoi, en effet, ne pas écrire une vraie pièce de théâtre à partir d'un texte superbe qu'il rêverait avoir écrit ? Il se met aussitôt au travail.

Mais revenons quelques mois en arrière pour évoquer une autre facette de l'ambitieuse activité de Frédéric. Celui-ci, en dépit d'une mélancolie chronique et des doutes qui l'assaillent, a compris qu'il devait faire feu de tout bois. Les deux premiers romans policiers publiés aux Éditions de Savoie lui ont prouvé qu'il était capable d'écrire vite, voire très vite. Il sent que la « machine à écrire » qui sommeillait en lui vient de prendre son essor et que désormais, pour subvenir aux besoins de son foyer, il lui faudra faire fi d'un certain snobisme littéraire au fond plutôt gênant.

Il entre en relation avec un nouvel éditeur lyonnais, Clément Jacquier, un homme rond et affable, bien décidé à inonder le marché de ses publications, romans bon marché et revues. L'une de celles-ci, baptisée Oh ! se présente sous la forme d'un recueil mensuel d'histoires courtes, plutôt coquines. Frédéric se répand dans les pages de ces fascicules, sous son nom mais aussi sous divers pseudonymes : Frédéric Charles, F.R. Daroux, Frédard, Fred Astor, Freddy Dor, R. Fréroux… Le même Jacquier lance également une revue dont le titre — *Comic Burlesc* — est à lui seul tout un programme. Marcel Grancher y collabore, contribuant aux aventures « sexy » du personnage maison, la vamp Betty Rumba.

Dans le numéro de juillet de la revue, Frédéric publie un « conte à la manière de Peter Cheyney », intitulé *Une aventure vénitienne de Teddy Laution et de Betty Rumba* qui doit retenir notre attention. On l'a dit, Frédéric est un lecteur assidu des romans de Cheyney dont le succès accompagne la montée en puissance du roman dur américain, grâce notamment à la « Série Noire » créée par Marcel Duhamel chez Gallimard au sortir de la guerre. *La Môme vert-de-gris, Cet homme est dangereux* ou *De quoi se marrer* — les trois premiers Cheyney parus dans la Série Noire —, truffés de situations cocasses, de violence et d'argot, obéissent aux lois d'un genre dont Duhamel a édicté les tables : « L'immoralité, admise en général (…) uniquement pour servir de repoussoir à la moralité conventionnelle, y est chez elle tout autant que les beaux sentiments, voire que l'amoralité elle-même. L'esprit en est rarement conformiste. On y voit des policiers plus corrompus que les malfaiteurs qu'ils poursuivent. (…) Il reste de l'action, de l'angoisse, de la violence sous toutes ses formes et, particulièrement, les plus honnies du tabassage et du massacre. Comme dans les bons films, les états d'âme se traduisent par des gestes, et les lecteurs friands de littérature introspective devront se livrer à la gymnastique inverse. »

Cette esthétique nouvelle, cautionnée aussitôt par les intellectuels parisiens de Saint-Germain-des-Prés, autrement dit les penseurs à la mode, a de quoi fasciner l'auteur de *La Crève* qui y voit clairement une parenté avec sa propre conception du roman mais aussi — et surtout

— une motivation à se lancer aussitôt dans la mêlée.

L'idée, pourtant, ne lui vient pas de s'atteler à sa machine et à pondre dans l'urgence un manuscrit pour la Série Noire. Il est vrai que Paris lui semble tellement loin encore… Plus modestement, il va donc pasticher cet auteur dont les livres lui ont plu et se prouver — naïvement peut-être — qu'il est capable d'écrire comme Peter Cheyney. Le résultat est surprenant. Une grande aisance semble s'être emparée de sa plume qui, sur un argument policier très banal, brode une courte nouvelle enlevée, rafraîchissante.

Le héros, Teddy Laution, parodiant Lemmy Caution, le personnage créé par Cheyney, est campé rapidement mais c'est par sa voix que nous suivons le récit et c'est lui qui donne à celui-ci sa légèreté. On ne s'étonnera pas que Clément Jacquier, charmé par ce pastiche, ait incité Frédéric à écrire un roman sur le même ton, et dans la même veine. L'idée le séduit d'autant plus qu'il ne répugne plus, à présent, à se lancer dans la littérature alimentaire. Un souhait que souligne prosaïquement la naissance, chez les Dard, le 18 octobre 1948, d'une nouvelle bouche à nourrir, baptisée Élisabeth.

13.
San-Antonio

Aux premiers jours de 1949, Frédéric envoie le texte de son adaptation de *La neige était sale* à Simenon qui lui répond comme suit, le 19 janvier :

> « Mon cher Dard,
> C'est une véritable aventure dont vous êtes responsable ! Je m'étais juré de ne jamais écrire une pièce de théâtre. Lorsque j'ai reçu votre manuscrit, je me suis attablé à ma machine avec l'idée d'y apporter quelques changements et surtout de vous adresser un certain nombre de suggestions. Il y a exactement neuf jours de cela. Le prologue, surtout, déclenchait en moi quelque chose, et voilà que le premier jour, après cinq ou six heures de machine à écrire, je me trouvais avec ce prologue et le premier acte entièrement réécrits. Le second jour, j'écrivais le second acte. Un jour encore pour le troisième. (…) Enfin, je me mettais à re-dicter le tout et je vous envoie par le même courrier le résultat de ce travail aussi peu prémédité que possible. »

Simenon apprend ensuite à son correspondant — qu'on devine un peu défait — qu'il vient déjà de négocier les droits de la pièce en langue anglaise avec son agent de New York et qu'il leur reste « à mettre tous deux la version française au point ». Il propose encore de faire figurer en tête du manuscrit : *D'après le roman de Georges Simenon Adaptation de Georges Simenon et Frédéric Dard.* À l'évidence, le reclus de Tumacacori (Arizona) n'entend pas se laisser déborder par son jeune collaborateur. Il est vrai que c'est son propre agent français qui s'occupe du placement de la pièce. Il se propose également de faire parvenir aux journaux de France le communiqué suivant :

> « Georges Simenon, toujours dans l'Arizona, vient de terminer l'adaptation théâtrale de son roman *La neige était sale*, en deux versions. L'une est destinée à Broadway ; la version française a été écrite en collaboration avec Frédéric Dard. Questionné sur les interprètes qu'il aimerait avoir, Simenon s'est excusé de ne connaître que par les journaux les acteurs de la nouvelle génération. Il n'a cité que Gérard Philipe qu'il aimerait avoir dans le rôle de Frank. »

Frédéric sait désormais le prix à payer lorsqu'un auteur débutant

a l'outrecuidance de vouloir « adapter » l'œuvre d'un glorieux aîné. Mais il sait aussi que le jeu en vaut la chandelle. Simenon n'est pas un homme facile, mais sa caution n'est-elle pas inestimable ?

La légère blessure d'amour-propre a laissé place en lui à un enthousiasme réel. Frédéric éprouve aussi le sentiment que Simenon, à sa façon plutôt rude, vient de lui donner le signal du départ… pour Paris. Les choses ne sont pourtant pas aussi simples. D'abord, voici que sort en librairie son roman *Batailles sur la route* — l'un des tout derniers livres que publieront les Éditions de Savoie. La couverture de l'ouvrage est symboliquement ornée d'un dessin représentant une borne kilométrique sur laquelle on peut lire : « Paris, 410 kms ».

Le changement d'existence qu'implique un déménagement pour la capitale se fait jour dans toute sa démesure. À l'hostilité d'Odette s'ajoute l'appréhension bien compréhensible de celui qui n'a jamais vécu loin des siens. Or, le cocon familial est pour Frédéric la source de toute philosophie de l'existence. Sa rébellion s'est toujours exercée à l'intérieur d'un cadre défini où les risques étaient limités. La fin atroce du héros dans la cabine téléphonique bruxelloise du *Massacre mondain*, tirait son caractère tragique de l'insoutenable dépaysement qui l'accompagnait.

Plus concrètement, Frédéric s'est engagé auprès de son nouvel éditeur lyonnais, Clément Jacquier, qui lui fait toute confiance et vient d'ailleurs de lui passer commande de deux romans. Le premier sera un récit de meurtre en « chambre close », ayant d'ailleurs Paris pour décor, et pour héros un détective chenu et drolatique, directeur d'une agence de filatures baptisée « S.O.S. » qui donne son titre au livre. Quant au second de ces romans, le faux Peter Cheyney suggéré par Jacquier, il en sera question plus loin. Dard poursuit ses diverses collaborations aux revues des éditions Jacquier, *Oh !* et *Comic Burlesc* qui lui assurent des rentrées d'argent régulières.

Les choses s'enchaînent donc presque banalement, dans le confort douillet d'une vie de famille heureuse, lorsque le jeune écrivain reçoit soudain en plein cœur une véritable flèche du Parthe. Son cher mentor Marcel Grancher vient de lui adresser un exemplaire de son dernier ouvrage, un recueil de souvenirs intitulé *Quartiers de Lyon.* Au détour d'une page, les mots se mettent à danser devant ses yeux :

« Pauvre Frédéric ! Encore un qui, par fidélité à Lyon, a raté le coche. Parmi les quelques révélations qui se firent jour dans le domaine littéraire au cours des dernières années, Dard représente incontestablement l'un des éléments les plus heureusement doués… Il lui eût fallu Paris, l'ambiance électrique des petites chapelles, où eussent fait miracle son front d'archange et ses yeux d'enfant… Après tout, il n'est jamais trop tard… »

Le choc est rude, mais salutaire. En un instant, sa décision est

prise. Le hasard — ou la légende — fera bien les choses. Une petite annonce placardée à la devanture d'une charcuterie propose l'échange d'un pavillon de la banlieue parisienne contre un appartement à Lyon. Il téléphone immédiatement aux occupants dudit pavillon, situé aux Mureaux, en Seine-et-Oise. Ceux-ci se disent intéressés par la transaction et ajoutent qu'étant âgés et en mauvaise santé, leur souhait le plus cher est de regagner Lyon pour y finir leurs jours. Ils proposent à Frédéric de venir sans tarder visiter la maison.

Cette brève escapade laisse un goût amer dans la bouche du très impressionnable Lyonnais, attristé par la vision des banlieues desservies, entre la gare Saint-Lazare et celle des Mureaux, par un interminable train peuplé de gens à l'air maussade. La demeure est très délabrée, mais entourée d'un grand jardin. Quant au couple qui l'habite, il est lui aussi en piteux état. La transaction s'opère sans heurt et Frédéric rentre à Lyon où il brosse à l'intention d'Odette un tableau idyllique de leur future résidence « parisienne »…

Frédéric est encore à Lyon le 25 février lorsque lui parvient un mot de Simenon annonçant que leur pièce est entre les mains de sa « vieille amie » Blanche Montel qui dirige à Paris une agence théâtrale réputée. Il signale à son collaborateur qu'il a encore effectué quelques modifications — atténuant une « scène de viol » qui lui fait craindre la censure —, mais sans tenir compte des aménagements que lui a suggérés tout récemment Frédéric. « Je suis, dit-il, lent à juger. » Il conclut en remarquant qu'il n'a pas encore reçu l'exemplaire de *Batailles sur la route* que Frédéric lui a expédié et le félicite pour le prix du Théâtre radiophonique ayant récompensé la pièce tirée de *La mort des autres*.

Le 27 mars, une nouvelle lettre de Simenon franchit l'Atlantique à destination du 4, rue Calas, mais elle est aussitôt réexpédiée au 45, avenue du Maréchal-Foch, aux Mureaux, où les Dard viennent d'emménager. Depuis la première visite au pavillon, l'écrivain et son beau-père, François Damaisin, ont fait de leur mieux pour « retaper » le logis qu'Odette a pu ainsi découvrir sous un jour moins déprimant. Elle n'en regarde pas moins avec appréhension la petite localité des Mureaux, située dans un méandre de la Seine. À cette époque, ce bourg hésite entre la grande banlieue impersonnelle et la province. De l'autre côté du fleuve s'élève à flanc de colline la ville de Meulan, plus résidentielle. Pourtant les habitations de styles divers construites le long de l'avenue Foch n'ont rien de sordide.

La véritable angoisse, pour le couple, naît de leur hypothétique survie en milieu étranger. Frédéric tente d'y remédier en se jetant sur sa machine à écrire pour fournir en temps et en heure les livres commandés par Jacquier, son unique gagne-pain. Toujours engagé dans la rédaction de son roman d'énigme, il excursionne dans Paris

afin de pouvoir donner un peu de vraisemblance aux allées et venues de l'enquêteur de *L'agence S.O.S.* Puis il se lance enfin dans son roman « façon Peter Cheyney ». Il doit pour cela créer un personnage qu'il appréhende comme la version française de Lemmy Caution. Plutôt qu'un privé — lui murmure son instinct de romancier —, il en fera un policier officiel aux fonctions spéciales. L'idée d'un commissaire de police lui vient naturellement, au souvenir de Gregory Alexinsky, le « commissaire » de la Croix-Rousse de pittoresque mémoire. C'est une version transposée de ce garçon musclé, bon vivant et séducteur qu'il va précipiter dans un monde de truands, de filles faciles et d'entourloupes.

D'abord, il doit lui trouver un nom. Un nom qui, bien que le personnage soit français, ne sonne pas franchouillard. Un nom américain, donc. Il s'empare d'un Atlas, l'ouvre à la double page des États-Unis d'Amérique et, fermant les yeux, pointe un nom au hasard. Il rouvre les yeux : son doigt s'est posé, au cœur de l'État du Texas, sur la ville de San Antonio. C'est ce qu'affirme en tout cas la légende, mais ne pourrait-on pas se demander si Frédéric-Charles-Antoine Dard qui, dans le choix de ses pseudonymes, s'est jusque-là souvent servi de ses propres prénoms, n'y aurait pas succombé une nouvelle fois ? Qu'importe, une fois le nom trouvé, le personnage se met à vivre sous sa plume au fil d'un épisode endiablé, intitulé *Réglez-lui son compte !* Il en expédie le manuscrit à Jacquier qui le lit avec intérêt mais pense que le texte est trop court pour le volume qu'il veut imprimer. L'écrivain se remet donc au travail et lui envoie quelque temps plus tard la suite des premiers exploits de San-Antonio, *Une tonne de cadavres.*

Frédéric s'efforce alors de trouver ses repères dans la jungle parisienne. Lorsqu'il n'écrit pas, il court les rédactions pour y placer des nouvelles ou des billets d'humeur. Ne serait-il pas l'auteur — dissimulé sous un pseudonyme « maison » : le Coupe-papier — d'une amusante chronique intitulée « De l'Homère d'alors au Peter Cheyney d'aujourd'hui », publiée le 1er juillet 1949 dans *Pigalle,* qui accueillera d'ailleurs quelques mois plus tard des textes signés Frédéric Dard ou F. Antonio. L'auteur de *L'Iliade* et celui des aventures de Lemmy Caution y sont associés dans une langue argotique très inspirée.

> « Homère ! Peter Cheyney ! Deux caïds à gros tirages. Deux classiques. Dans mille ans, les agrégés commenteront dans les universités *Vous pigez, Comment qu'elle est, À toi de faire, mignonne,* au même titre que *Y Odyssée.* C'est moi qui vous l'dis, mes petits potes. »

Mais c'est sur sa pièce tirée de Simenon qu'il compte alors le plus, suivant avec anxiété les péripéties de sa mise en production. Blanche

Montel, l'agent théâtral, semble avoir des problèmes. Le nom de Simenon ne pourrait-il être à l'origine de ceux-ci ? Le milieu littéraire fait en effet grief au romancier belge de son attitude ambiguë, voire opportuniste, pendant les années de guerre. Frédéric ne peut l'ignorer. Son angoisse monte d'un cran. Chaque jour, se pose durement pour lui le question de la survie de sa petite famille. Leur ordinaire est souvent fait de crêpes, confectionnées à l'aide des œufs pondus par les poules opportunément abandonnées derrière eux par les anciens locataires de la maison des Mureaux. Mais cela ne pourra durer.

Aux premiers jours de l'été, les Dard reprennent le train pour Lyon, où Frédéric assiste à la sortie de ses deux nouveaux livres : *L'agence S.O.S.,* signé Frédéric Charles, et le roman publié sous le pseudonyme de San-Antonio et le titre très cheyneyen de *Réglez-lui son compte !* Pour ce qui est de ce second volume, Jacquier fait bien les choses. Les deux épisodes à présent réunis forment un texte de trois cents pages, présenté sous un cartonnage et une jaquette illustrée en couleurs imitant à la perfection les Peter Cheyney des Presses de la Cité. La page de titre évoque un générique de film :

Cl. Jacquier, éditeur

présente

la première série des révélations de

SAN ANTONIO

« Réglez-lui son compte ! »

(Kill Him)

Adaptées et synchronisées par Frédéric Dard

Cette mise en scène témoigne de la volonté de l'auteur d'apparaître aux yeux du lecteur comme le démiurge d'une œuvre fort peu masquée. Pour dire les choses plus clairement, il est permis d'estimer que l'adaptateur de ce faux roman américain (quoique très français, de la première à la dernière ligne) entend bien cautionner

une entreprise dont il aimerait tirer quelque profit. Jacquier — mais peut-être est-ce encore l'auteur — signe la quatrième de couverture :

« La série d'ouvrages que publiera San Antonio appartient à la littérature d'action. Celle mise à la mode par Peter Cheyney *(sic),* J. Hadley Chase, James Cain, etc. Ici, l'énigme le cède à la violence. Ce livre doit se lire avec un revolver à portée de la main. Il est écrit dans une langue savoureuse et pleine de fantaisie faubourienne, mais nul doute que le héros de ce roman ne soit sympathique à tous. Gouailleur, âpre, rusé, amer, tendre, violent, San Antonio écrit davantage avec ses poings qu'avec sa plume. »

Ce texte rappelle furieusement celui composé par Marcel Duhamel pour la publicité de la Série Noire. Il n'y a là rien que de très naturel, puisque c'est parmi les espoirs de cette nouvelle vague du roman policier que Frédéric Dard entend se positionner, faute d'avoir tenté sa chance chez Gallimard. *Réglez-lui son compte !* est tiré à trois mille exemplaires, ce qui est peu au regard des frais engagés par l'éditeur. Sa diffusion, malheureusement limitée, est en grande partie à l'origine de son échec. Il ne restera plus à Clément Jacquier qu'à proposer les deux mille trois cents exemplaires restants d'une aventure littéraire apparemment sans lendemain à un soldeur parisien, établi rue du Caire — un certain Pinaud…

Bien peu de lecteurs pourront s'enorgueillir plus tard d'avoir, en juillet 1949, découvert les premiers exploits du commissaire San Antonio. Le personnage ne manque pourtant pas d'un pouvoir de séduction que les innombrables groupies de Lemmy Caution auraient légitimement pu savourer.

> « Si un jour votre grand-mère vous demande le nom du type le plus malin de la terre, dites-lui sans hésiter une paire de minutes que le gars en question s'appelle San Antonio. Et vous pourrez parier une douzaine de couleuvres contre le dôme des Invalides que vous avez mis dans le mille ; parce que je peux vous garantir que la chose est exacte étant donné que le garçon en question c'est moi.
>
> Ça vous surprend, hein ?
>
> Et d'abord vous vous dites : "Pourquoi se fait-il appeler San Antonio ?"
>
> Eh bien, je vais vous répondre. Lorsqu'un type dans mon genre écrit ses mémoires, après avoir exercé pendant quinze ans le plus dangereux de tous les métiers, c'est qu'il en a gros comme l'Himalaya à raconter… »

Ce préambule est, pour la forme, calqué sur le modèle cheyneyen. Mais, tout aussitôt, San Antonio nous fait pénétrer dans un monde qui lui est propre. Paraît Félicie. « Félicie, pour tout vous expliquer, c'est

ma mère. Une bonne vieille, pas du tout le genre ruine, mais pas non plus la tête de Lady qu'on voit sur les bouteilles de Marie Brizard. » En quelques lignes, Frédéric prend possession d'un médium qui lui va comme un gant. San Antonio, au caractère encore flou, commence à s'épancher. Et c'est dans l'épanchement qu'il va nous capturer. L'écrivain Frédéric Dard, avec ses marottes et ses tics, assure brillamment la relève d'un stéréotype qu'il entend faire complètement sien. Page 11, un San Antonio atypique nous confie : « Je ne suis pas de l'Académie française et le bla-bla-bla psychologique n'est pas mon fort. » Plus loin : « Ce moricaud a dû lire la veille un roman de Pierre Loti. » Page 72, un abîme se creuse sous les pas du lecteur de romans policiers :

— « Extraordinaire, murmure-t-il, vous êtes un homme de légende. Vous feriez la fortune d'un romancier populaire.

— Peut-être bien que j'écrirai tout ça un jour.

— Je vous le conseille, et l'éditeur qui vous signera un contrat ne s'embêtera pas. »

L'originalité de San-Antonio, personnage et auteur confondus, se révèle ainsi dans la contradiction assumée d'une fiction qui refuse de rester soumise au premier degré de l'écriture. Mercenaire, Frédéric se cabre. Page 96, il s'oublie même : « Je commence à en avoir plein le dos de ce roman policier. » Ce petit jeu malicieux, soutenu par une sorte de rage qui se confond avec celle des protagonistes de l'action, ne nuit aucunement à celle-ci. Car l'auteur mène son récit à un rythme endiablé.

À l'issue des deux épisodes publiés bout à bout, le lecteur peut honnêtement avouer qu'il en a eu pour son argent. Au reste, les rares critiques saluant la sortie de ce livre ne manqueront pas d'en faire état. Dans *Le Canard enchaîné* daté du 21 septembre 1949, où le livre est ouvertement attribué à Frédéric Dard, il est dit que « comparés à ce roman, les héros de Peter Cheyney font figure de petites filles modèles. Du bagout, de la bagarre et chez l'auteur une virtuosité telle qu'il finirait par vous rendre sympa un car de brigades centrales. » Autre commentaire flatteur, mais cette fois dans une toute nouvelle revue, *Mystère Magazine*, qui est l'édition française du célèbre *Ellery Queen's Mystery Magazine* américain où Simenon a lui-même publié quelques nouvelles. Un certain Igor B. Maslowski écrit dans sa chronique *Le crime passe en jugement* :

> « C'est un pastiche fort adroit des premiers Cheyney — des bons Cheyney — aussi plaisant à lire que les originaux. Ni l'auteur, ni son héros ne se prennent heureusement au sérieux et nous ne pouvons qu'applaudir au dessein de M. Dard de persévérer dans cette voie. »

Optimiste, Jacquier a mentionné au dos de la couverture du premier volume quelques titres à paraître : *Le Nègre dans la baignoire, Du plomb dans les tripes*, et *Le boulevard des allongés.*

Frédéric peut donc se consoler. Si le succès n'a pas été au rendez-vous, il n'en demeure pas moins que son projet était bon. Tôt ou tard, il le pressent, il reprendra le fil des « révélations » de ce commissaire qu'il sent bien à sa main, flanqué d'une mère en laquelle tous ses familiers ont reconnu Bonne-Maman.

De Lyon où elle se fait beaucoup de mauvais sang pour son fils en exil, Joséphine expédie chaque semaine une enveloppe dans laquelle est cousu un billet de banque. Ce viatique s'avérera plus d'une fois salutaire. D'autant que le moral de Frédéric vient de subir un coup bas : selon des renseignements fournis par Blanche Montel, les producteurs intéressés par *La neige était sale* envisageraient de monter la pièce sous le seul nom de Simenon. Le 30 septembre, ce dernier écrit de Tucson où sa seconde femme vient d'accoucher d'un nouveau-né :

> « Je suis plus ennuyé que vous, croyez-le, de voir mon seul nom à l'affiche et je suis tout prêt, si vous en avez le moindre désir, à leur opposer un non définitif. Est-ce que vous croyez que si j'écrivais une avant-première importante sur notre collaboration, et que, dans tous les programmes, un papier parlait longuement de celle-ci, cela pourrait arranger les choses ? En outre, comme la pièce paraîtra dans les *Œuvres libres* au moment où elle sortira, le texte sera signé Georges Simenon et Frédéric Dard. Je n'ai pas attendu votre autorisation pour accepter la proposition des *Œuvres libres.* Il y a longtemps que je me proposais de donner quelque chose à Fayard et c'est une très bonne diffusion. (…) Dites-moi franchement, mon cher Dard, ce que vous pensez de tout ceci. Je ne suis pas de ces aînés qui tirent la couverture à eux. »

Gageons que le « cher Dard » n'est pas dupe de l'attitude assez équivoque de Simenon, depuis le début de l'affaire qui les réunit. Intransigeant, souvent de mauvaise foi, le grand homme dicte sa loi et Frédéric l'accepte sans rechigner. Il aurait d'ailleurs mauvaise grâce à ne pas se soumettre. La seule chose qui compte, pour l'heure, c'est de sortir du marasme financier dans lequel il patauge. Il lui vient alors l'idée de demander à Simenon la « permission » de proposer à la radio une mise en ondes de *La Neige,* ce qui lui rapporterait des droits d'auteur. Simenon accepte. Mais pour ce qui est de la création de la pièce au théâtre, rien n'a été conclu. On a cru un moment qu'elle avait été inscrite au programme des Mathurins, avec Michel Auclair dans le

rôle de Frank, puis la nouvelle a été annulée. L'attente se poursuit.

14.
La Neige et le Fleuve

Pour Frédéric, l'année 1949 s'achève dans un brouillard d'incertitude aussi épais que celui qui, certains jours, monte de la Seine et stagne autour de son pavillon. Luttant courageusement contre de fréquents accès de dépression, affligé par le spectacle d'une Odette également abattue et de plus en plus persuadée qu'ils devraient rentrer à Lyon, il multiplie les collaborations aux revues de Jacquier.

L'ironie de la situation veut que sa principale source de revenus, à cette époque, soit liée à l'écriture mercenaire de contes drôles, de « blagues » plutôt égrillardes. Le rire et les larmes ont toujours été mêlés dans sa vie. Il va créer avec son ami lyonnais Lucien Rousset un éphémère mensuel baptisé *Massacre,* dont il assure la rédaction parisienne. Mais s'il écrit, en serrant les dents, pour survivre et nourrir Patrice et la petite Élisabeth, il ne prend pas moins un malin plaisir à jouer avec les contraintes d'une forme de fiction très particulière.

Le « nouveau Radiguet » dont parlait gentiment Grancher s'est mué en polygraphe à part entière. Il n'envisage plus sa carrière que comme celle d'un Protée passant le plus clair de son temps penché sur sa machine à écrire… Son activité du moment exige qu'il se tienne au courant de l'actualité de son pays comme du monde afin de connaître ce qui amuse le public populaire. Il écoute la radio du matin au soir, dévore les journaux. Cette période de vaches maigres l'oriente en vérité vers une part de lui-même sinon oubliée, du moins provisoirement égarée : son enfance. Le mariage, ses ambitions littéraires, plus récemment son immersion dans l'univers parisien, l'avaient peu à peu privé de ce qui avait naguère fait de lui un personnage fantasque, en vérité assez égocentrique. Le jeune homme blond ayant pris de l'embonpoint et perdu presque tous ses cheveux, on avait fini par le prendre pour un autre. Il est vrai d'ailleurs que Frédéric Dard est, en apparence, devenu autre. Il n'est plus le chéri de Bonne-Maman, ni même celui des accueillantes pensionnaires des bordels lyonnais. Le décor de sa nouvelle vie n'a plus rien de commun avec celui de la vie d'avant.

Mais voici qu'il renoue soudain, par l'écriture, avec ce cher passé. L'homme au front dégarni et au regard un peu triste que croisent les habitants des Mureaux, une fois installé devant sa machine à écrire, se mue en une créature que ne désavouerait pas Marcel Aymé. Pour les besoins des publications légères où règnent la cocasserie et le rire franchouillard, Frédéric invente un petit guignol sans prétention mais qui le ravit opportunément à la grisaille ambiante et aux soucis

financiers. Il gagne de l'argent en s'amusant.

Il serait toutefois incongru d'imaginer qu'il a renoncé au roman. Il y pense plus que jamais. Clément Jacquier, qui n'a pas cessé de croire en son talent, malgré l'échec de *Réglez-lui son compte*, lui demande d'alimenter sa collection « Le Glaive ». Sous le pseudonyme de Frédéric Antony, va bientôt y paraître *La police est prévenue*, qui témoigne de l'intérêt de son auteur pour la collection de Marcel Duhamel.

Frédéric est un lecteur assidu de la Série Noire et son nouveau livre, un roman américain ayant pour décor la ville de Reno, puise une bonne part de son vocabulaire et de son tempo dans les versions françaises acrobatiques de la déjà célèbre collection. L'atmosphère glauque de *La police est prévenue* promène agréablement le lecteur des bas-fonds de la cité à la cuisine où Mme Butler, la femme du policier, fait cuire des saucisses « hambourgeoises » !

Frédéric Dard n'est pas le premier écrivain de sa génération à s'être lancé dans l'imitation du roman noir américain. Avant lui, en 1946, Boris Vian a eu l'idée de proposer à l'éditeur Jean d'Halluin un récit prétendument traduit de l'anglais. En quinze jours, il a écrit *J'irai cracher sur vos tombes,* publié l'année suivante sans éveiller d'ailleurs le moindre intérêt. Cependant, le 28 mars 1947, un certain Edmond Rouget s'est suicidé après avoir assassiné sa compagne, laissant sur sa table de nuit un exemplaire du roman signé Vernon Sullivan dont il a souligné les passages les plus sadiques. Aussitôt, les lecteurs se sont arraché ce livre auréolé de scandale…

La sensibilité de Vian, par ailleurs traducteur de Peter Cheyney pour la Série Noire, n'est pas si éloignée de celle de Frédéric. Mais le premier est un pur produit de l'intelligentsia parisienne appartenant à la faune brillante de Saint-Germain-des-Prés, tandis que le second ne se sent guère à l'aise dans la capitale. Il n'en connaît en vérité que les officines où il tente avec plus ou moins de succès de vendre des nouvelles « légères ». Un sentiment de gêne le retient d'aborder de front un milieu littéraire qui l'impressionne beaucoup. C'est la raison pour laquelle, sur les conseils de Jacques Grancher, il va entrer en contact avec un agent littéraire susceptible de l'aider dans son entreprise.

Jean Birgé, qui accepte de devenir son intermédiaire auprès des éditeurs, est un doux excentrique toujours fauché mais un négociateur habile. Il est déjà en relation avec deux jeunes auteurs dont les noms sont encore inconnus du public, Jean Bruce et Michel Audiard. Grâce à Birgé, ces impétrants ont éveillé l'intérêt d'une toute nouvelle maison d'édition installée dans le XIVe arrondissement de Paris et que dirigent Armand de Caro et son associé Guy Krill. Sous le label des Éditions Fleuve Noir, ils ont quelques mois auparavant lancé, de

manière discrète, une série baptisée « La Flamme », spécialisée dans l'érotisme — un érotisme d'époque, en vérité beaucoup moins osé que le contenu de *J'irai cracher sur vos tombes.*

C'est sous la couverture rouge et noir de « La Flamme » que Jean Bruce vient de faire ses premières armes de romancier, après avoir été tour à tour pilote d'avion, trafiquant d'armes, représentant en moutarde et détective privé. Il est né la même année que Frédéric Dard et semble bien décidé, lui aussi, à concurrencer Peter Cheyney. Quant à Michel Audiard, qui compte pas mal de relations dans le « milieu », il a été coureur cycliste et vendeur de journaux. C'est un authentique titi parisien désireux de s'essayer au roman policier argotique.

L'initiative d'Armand de Caro et de son associé est avant tout de nature commerciale, mais elle accompagne une polémique ouverte par la chambre de commerce internationale dont l'hebdomadaire *Opéra* se fait l'écho en mars 1950. « Depuis la guerre, lit-on dans un article virulent, on a vu se multiplier en France des collections de romans noirs qui se prétendent traduits de l'américain et plus rarement de l'anglais alors qu'un grand nombre de ces livres n'ont jamais paru qu'en français et que d'audacieux pasticheurs se dissimulent sous l'étiquette de pseudo-traducteurs. »

Le « post-synchronisateur » des aventures du commissaire San-Antonio pourrait se sentir visé. Son but n'est pas, comme pour Vian, de jouer de façon assez cynique avec un « matériau » anglo-saxon, mais bel et bien de le franciser. À la différence de son confrère Serge Arcouët, un Breton qui publie aux éditions du Scorpion de faux romans américains sous le nom de Terry Stewart, il entend adopter en français une démarche romanesque qui emporte l'adhésion d'un nombre de plus en plus grand de lecteurs. D'où son désir de sortir du piège que constitue forcément, tôt ou tard, le pastiche, pour affirmer son identité. Sa rencontre avec Jean Birgé l'incite à rester vigilant sur tous les fronts, voire à observer la stratégie de ses concurrents. Jean Bruce, par exemple, semble décidé à s'engager sur la voie rénovée du roman d'espionnage.

Avant-guerre, ce genre typiquement anglo-saxon a été exploré avec succès par Jean Bommart, l'auteur des aventures du Poisson Chinois, publiées dans la collection du Masque. Mais le succès de Peter Cheyney a montré que le public ne dédaignait pas de voir un peu d'humour, et même d'ironie, saupoudrer les exploits d'agents de renseignements américanisés. La politique des Éditions Fleuve Noir étant axée sur une production franco-française, ses poulains vont devoir se plier à cette exigence particulière. N'est-ce pas ce que Frédéric, n'obéissant qu'à son bon plaisir, a fait en imaginant San-Antonio ? Il ne sera cependant pas le premier auteur à prendre le

départ sous les couleurs du Fleuve Noir.

C'est Jean Bruce qui inaugure la première collection de romans d'action qu'Armand de Caro et Guy Krill lancent sur le marché. Le 15 août 1949, « *Spécial-Police* » propose un titre unique, *Tu parles d'une ingénue,* par Jean Bruce, un titre très « cheyneyen », précédant de peu le premier roman de Michel Audiard, *Priez pour elles.* Entretemps, Jean Birgé a négocié avec le Fleuve Noir un manuscrit de Frédéric Dard intitulé *Dernière mission.* Curieusement, il ne s'agit ni d'un pastiche, ni d'un « faux roman américain », mais d'une histoire d'espionnage bien française, qui très symboliquement pour son auteur débute à Lyon et s'achève dans la banlieue ouest de Paris. Le souvenir de la guerre est omniprésent dans ce récit clair-obscur qui évoque par moments *Le Troisième Homme* de Carol Reed.

Le personnage principal est un espion nazi emprisonné, détenteur d'une formule secrète apprise par cœur. Ce Mik Kramer, comme tous les autres personnages de l'histoire, n'est pas un stéréotype. Son caractère est fouillé, ses faits et gestes décrits avec une minutie qui le rendent crédible. L'auteur de *Monsieur Joos* et de *La mort des autres* est bien celui de ce roman de genre qui n'entend pas céder aux règles sommaires d'une fiction de commande. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'une commande.

Dernière mission est vendu au Fleuve Noir au moment même — le 5 novembre — où Frédéric reçoit de Lakeville (Connecticut) un mot de Simenon lui annonçant que leur pièce est en répétition au Théâtre de l'Œuvre, avec Raymond Rouleau comme metteur en scène. « (Blanche Montel) m'annonce une longue lettre. Je ne sais rien. J'allais justement vous écrire que je vous laissais carte blanche car elle ne s'est guère montrée à la hauteur jusqu'ici. Tenez-moi au courant puisque vous êtes sur place. En tant que collaborateur, vous avez le droit, vous aussi, de lui demander des comptes. Je vous soutiendrai toujours. »

Frédéric assiste aux répétitions de la pièce. Daniel Gélin joue le rôle de Frank. Ce jeune acteur partage alors la vie de Danièle Delorme et cohabite dans un appartement de la rue Lord-Byron avec un élève assez fantasque du cours Simon, nommé Robert Hossein. À ses côtés, Lucienne Bogaert, Noël Roquevert, Yves Brainville et un autre jeune comédien, Gérard Oury, complètent la distribution. Raymond Rouleau a récemment triomphé avec sa mise en scène *d'Un tramway nommé Désir,* la pièce de Tennessee Williams. L'adaptation de *La Neige* l'intéresse par son caractère cinématographique et le ton insolent des répliques. Les dialogues sont dignes de l'auteur de *La Crève.*

Le 27 novembre, *La neige était sale* est diffusée sur les ondes de la chaîne parisienne avec une distribution modifiée. La première a lieu le 11 décembre 1950, en présence d'un auditoire attentif, parmi lequel

on remarque notamment Marcel Camé, qui s'intéresse à la carrière de Gélin. Le lendemain, les critiques calment les angoisses de Frédéric Dard : pour la plupart, elles sont excellentes. Certes, elles le relèguent au rang de « collaborateur » de Simenon et font beaucoup de cas de la mise en scène, jugée remarquable, mais la qualité du drame, son écriture originale sont également mises en avant.

Dans *Paris-Presse,* Max Favalelli évoque « une aventure sordide », « une chape d'angoisse ». « C'est en somme l'histoire d'un suicide, écrit Renée Saurel dans *Combat,* mais le héros ne se tue pas, il se fait exécuter et emprunte, pour parvenir à ce suicide indirect, des chemins tortueux et assez ignobles. » À la lecture de la pièce cosignée par Frédéric Dard et Simenon, on a la certitude que ce dernier n'a pas véritablement réécrit le texte de son « collaborateur ». On baigne dans un clair-obscur qui, bien que fidèle à la trame du roman, est propre à la vision du monde du jeune romancier. Le personnage de Kromer, interprété par Gérard Oury, est celui d'un lâche aux pulsions d'adolescent mal-aimé qui pourrait être le frère du héros de *La Crève.*

Parallèlement à *Dernière mission,* Frédéric a écrit un roman qui met à nouveau en scène le commissaire San-Antonio… Le personnage est recentré, plus dur que lors de sa première apparition, moins goguenard. L'action de *Laissez tomber la fille* est située dans le Paris de l'Occupation, en 1942. L'ombre de Peter Cheyney s'éloigne dès que San-Antonio se présente au lecteur :

> « Mon job a toujours été de bosser pour le gouvernement français. Je n'ai jamais travaillé à mon compte, ni pour le compte d'une boîte autre que celle dont la devise est : Liberté, Égalité, Fraternité. Quand je me suis aperçu que la pauvre Marianne l'avait dans le baigneur, j'ai demandé à mes chefs de me mettre en disponibilité et je me suis retiré dans ma crèche de Neuilly. »

Il est ainsi plus proche de celui qui lui a servi de modèle, ce Gregory Alexinsky comme lui Résistant et homme d'action. On est frappé d'emblée par l'ironie un peu amère du personnage, son cynisme de don Juan blasé. Le caractère farfelu et bon enfant du San-Antonio première manière a laissé la place à un flic irascible et implacable, plus implacable en vérité que les espions nazis qu'il affronte au cours de l'histoire. L'intrigue d'espionnage assez simpliste — une formule secrète a été dérobée, qu'il lui faut soustraire à toutes les convoitises — n'est pas très convaincante, mais on est emporté par le rythme furieux du récit…

Le hasard éditorial fait que les deux premiers romans « parisiens » de Frédéric Dard, chacun signé d'un pseudonyme — bien que le nom de l'auteur figure sur la page de titre de *Laissez tomber la fille* —, sont

imprimés conjointement le 5 décembre 1950 pour le compte des Éditions Fleuve Noir. Les qualités d'atmosphère et de psychologie de *Dernière mission* passeront inaperçues de la critique. Quant au deuxième opus de la saga san-antoniesque, il ne semble pas avoir non plus impressionné un public déjà repu de romans d'action en tous genres. Il est vrai que le Fleuve Noir vient tout juste de faire son entrée. L'auteur qui, pourtant, s'impose dès 1951, est Jean Bruce. Il faut dire qu'il produit énormément, sous son seul nom, et que le personnage d'espion qu'il a créé, Hubert Bonnisseur de la Bath, dit OSS 117, surprend les lecteurs par le mélange de malice un peu loufoque et d'érotisme qu'il incarne. Il va faire florès alors que le nom de San-Antonio ne dit toujours rien à personne…

15.
Carco

Depuis la fin de la guerre, l'homme occidental vit dans un monde déchu dont le Marquis de Sade et Sacher-Masoch, il y a longtemps déjà, semblent avoir fixé les règles. Le désespoir est devenu la donnée essentielle de sa culture, ce que Sartre et quelques autres s'ingénient à montrer à l'intention, notamment, des élèves des classes terminales. Quelque chose de fondamental s'est détraqué — notre civilisation a heurté un iceberg. La croyance en une bonté foncière de l'individu se dissipe au vent délétère de l'existentialisme, philosophie mais aussi — et surtout — phénomène très parisien dont la presse, sous la plume de Jacques Robert et Anne-Marie Cazalis, s'efforce de rendre compte sur le mode folklorique.

La neige était sale tombe à pic, et il n'y a rien d'étonnant à ce que le Tout-Paris consacre sans hésiter le spectacle de Raymond Rouleau comme l'un des meilleurs du moment. Pour Frédéric, ce succès est rédempteur. Il va pouvoir enfin sortir la tête hors de l'eau, financièrement mais aussi psychologiquement, et se sentir en position de lutter contre l'éparpillement quelque peu déprimant de son activité de polygraphe acharné. À ce moment de sa carrière, sa démarche n'est peut-être cohérente que pour lui-même. Mais, avec le recul, elle surgit, dans toute sa singularité fragile mais bien réelle. La littérature française de l'immédiat après-guerre n'est pas indifférente à la fiction d'outre-Atlantique, et singulièrement au roman d'action dont les hostilités avaient interrompu la traduction depuis 1939.

Au milieu de l'avalanche de textes parus depuis quelques années, Frédéric a été séduit par un roman qu'il considère comme une véritable perle noire : le *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* de James Hadley Chase, un Anglais à la plume parfaitement américanisée. Depuis qu'il l'a lu, ce texte le hante littéralement. Pour lui qui, depuis *La Crève*, rêve d'une forme de roman-choc lui permettant d'associer son ambition littéraire à une production en série, cette découverte est essentielle. Mais, comme toujours, son rêve se heurte à la réalité : il doit écrire pour vivre et se soumettre, au moins pour le moment, à la demande éditoriale.

La Neige est une bouffée d'oxygène dans cette période d'apnée. Le 12 de chaque mois, Frédéric, Odette et leurs enfants prennent le train pour Paris. Ils se rendent à la Société des Auteurs, rue Ballu, pour y toucher les royalties de la pièce. Ils peuvent ainsi s'offrir quelques menus plaisirs qui rompent avec la monotonie Spartiate de leur vie aux Mureaux… Contrairement à la légende, le moment n'est pas

encore venu pour le jeune adaptateur à succès de faire une entrée fracassante dans le monde du spectacle. Il ne s'est lié d'une véritable amitié ni avec Raymond Rouleau, ni avec les comédiens de la troupe ayant contribué à la qualité du spectacle donné au Théâtre de l'Œuvre. C'est tout juste s'il a prêté attention — sinon pour lui trouver du talent et une gueule sympathique — au jeune Robert Hossein qui, lorsque Gélin est tombé malade, a remplacé celui-ci au pied levé. Leur véritable rencontre aura lieu plus tard.

L'ordinaire de Frédéric est fait d'assiduité au travail. Dans le petit bureau qu'il s'est aménagé au rez-de-chaussée du pavillon de l'avenue du Maréchal-Foch, il s'attelle à sa machine à écrire tôt le matin, et jusque fort tard dans l'après-midi. Frédéric est matinal et c'est lui qui prépare le petit déjeuner familial. Puis il emmène les enfants à l'école avant de commencer à écrire. Il tape directement ses vingt-cinq à trente feuillets quotidiens, puis se relit rapidement. De temps à autre, il déchire rageusement ce qu'il vient d'écrire et recommence. Lorsque tout va bien, un sourire angélique éclaire son visage. Lorsque les choses ne vont pas comme il veut, il lui arrive de se mettre dans une rage folle. Mais Odette et les enfants savent que Frédéric a l'écriture plutôt facile, voire très facile, et que ses accès de colère ont la brièveté des orages d'été…

En février 1951, il se rend à Lyon pour la première de *Mort d'une comédienne*, une pièce en un acte qu'il a confiée aux Théâtriers. Il rend visite à Clément Jacquier et à sa femme qui possèdent dans les environs de la ville une belle propriété. Jacquier vient de créer une nouvelle collection, « La Loupe ». Frédéric promet de lui fournir trois nouveaux romans. Il les signera de trois pseudonymes différents, Maxell Beeting pour *On demande un cadavre*, Verne Goody pour *Vingt-huit minutes d'angoisse* et Cornel Milk pour *Le tueur aux gants blancs*.

Cette année est littérairement très chargée. Il va d'abord confier à Jean Birgé un récit noir à l'américaine intitulé *Du plomb pour ces demoiselles*. Ce livre, le premier roman de Frédéric publié sous son nom dans la série « Spécial-Police » du Fleuve est une sorte de version noire du *Meurtre de Roger Ackroyd* d'Agatha Christie, une histoire basée sur un mensonge étayé par le récit du personnage principal que nous suivons de bout en bout. *Du plomb* est certainement le roman le plus élaboré de toute cette période où Frédéric Dard cherche à se prouver, et à prouver aux éditeurs parisiens, qu'il est un auteur *efficace*.

Il ne fait que mettre en pratique, sur un mode plus dramatique, la recette qui fait mouche dans *Laissez tomber la fille* et qu'il applique aussi à ses autres petits romans noirs publiés par Jacquier : la force d'un récit tient à la tension jamais relâchée d'une poursuite haletante, rocambolesque mais savamment dosée d'intermèdes sexuels. La

formule est à présent au point, mais ni la critique, ni les lecteurs ne semblent encore s'en émouvoir…

Quelques mois plus tôt, il a entamé la rédaction d'une œuvre qu'il estime plus ambitieuse que ce qu'il confie d'ordinaire à son imprésario. Il y déploie une fantaisie d'inspiration proche de celle d'un de ses écrivains favoris, Marcel Aymé. Pour la première fois depuis qu'il a quitté Lyon, il a recours dans la fiction au décor qui lui est alors le plus familier, celui de la banlieue parisienne.

Le héros du *Tueur en pantoufles* est, comme le titre l'indique, un personnage discret qui vit en compagnie de sa mère — Bonne-Maman — et de Zizi, son propre fils, un gamin farceur, dans un pavillon de banlieue. Jango, assassin mercenaire et débonnaire, se rend fréquemment à Paris pour y visiter une prostituée au grand cœur. Le voici dans le train de 13 h 20. « C'était un très bon train, direct après Sartrouville, où l'on trouvait toujours une place assise. D'autre part, à cette heure-là, les voyageurs se recrutaient uniquement dans la classe aisée ; on ne risquait donc pas d'avoir pour vis-à-vis un gars sans retenue qui frotte complaisamment ses godillots boueux sur votre pantalon. C'était le train des comptables, des artistes et des femmes adultères. On y entendait des conversations choisies, les messieurs y lisaient *Le Figaro,* les femmes y brodaient de délicats napperons (certaines feignaient de se passionner pour d'énormes traductions américaines). Une très bonne ambiance, en somme, dont pouvait s'honorer la S.N.C.F. »

C'est précisément dans les toilettes de ce train de banlieue que Jango fait une découverte surprenante. Il vient de trucider un colonel à la retraite et, en fixant à sa boutonnière la rosette de la Légion d'honneur de sa victime, « il aperçut dans la glace du lavabo un personnage nouveau, un peu suspect, qui le troubla beaucoup ». Le ton du roman est à la fantaisie un peu loufoque, renouant avec certains essais lyonnais de Frédéric. L'argument policier est mince, voire gentiment insignifiant, et fait songer à ces intrigues-prétextes dont les écrivains réputés littéraires se servent pour corser le ton de leurs études psychologiques.

Le moment est venu de nous poser une question d'importance : Frédéric Dard entend-il sérieusement faire carrière dans la littérature policière ? Sa production en la matière est, certes, déjà imposante pour un auteur de trente ans, mais elle fait preuve d'une diversité assez peu commune. En vérité, notre auteur œuvre dans la fiction populaire au sens large, peu enclin à sacrifier aux rites de la famille policière française telle que les collections apparues depuis la guerre nous la restituent.

Ouvrons la revue *Mystère-Magazine*, destinée aux amateurs éclairés du genre. On peut y voir un reflet intéressant de l'activité des

auteurs alors en vogue : Pierre Véry, l'auteur des enquêtes de Prosper Lepicq publiées chez Gallimard ou Stanislas-André Steeman, le père de M. Wens, personnage popularisé par le cinéma (*L'assassin habite au 21),* Pierre Boileau, qui vient de s'associer à Thomas Narcejac pour former un duo bientôt célèbre — Clouzot portera à l'écran leur première œuvre commune, *Celle qui n'était plus,* sous le titre *Les Diaboliques* —, Pierre Nord, spécialiste de l'espionnage, talonné par son jeune rival Jean Bruce, et Léo Malet, passé de la poésie surréaliste au roman noir avec *120 rue de la Gare* et son héros, le privé Nestor Burma. Cette année-là, l'auteur du Fleuve Noir le plus remarqué par la critique est un certain Michel Marly… Le fait de jongler avec un trop grand nombre de pseudonymes pourrait être préjudiciable à Frédéric, mais celui-ci se moque en vérité d'une reconnaissance qu'il ne guette aucunement sur la scène policière.

Son ambition est ailleurs. Même si, paradoxalement, ses velléités purement littéraires se sont un peu étiolées, son rêve ne s'éteint pas tout à fait et *Le tueur en pantoufles* en témoigne à sa manière. Hélas, le sort va s'acharner. Jean Birgé a confié le manuscrit du roman à une obscure « Société d'édition et de papeterie Opéra » qui fait imprimer le livre. Mais celui-ci ne sera jamais diffusé par les Messageries Hachette, pour des raisons inconnues. Le public sera pour toujours privé de cette œuvre attachante et demeurée — en raison peut-être de son fiasco éditorial — sans suite sur le plan stylistique.

Sur ces entrefaites, Frédéric accepte la proposition de Marcel Grancher d'écrire avec lui une pièce humoristique. *Tartempion* est créé le 23 février 1952 à Lyon, au Théâtre Fontaine. Mais cette collaboration est peu de chose au regard d'un autre projet plus personnel, infiniment plus important à ses yeux, d'ailleurs subordonné à des spéculations plus audacieuses. Sentant s'atténuer peu à peu l'écho du succès de *La Neige,* source de revenus non négligeables mais, plus encore, ouverture sur un univers qui l'attire tout particulièrement, Frédéric envisage depuis quelque temps de s'intéresser à l'œuvre d'un écrivain dont il se sent proche depuis longtemps déjà, le fascinant Francis Carco. Adolescent, il a été secrètement charmé par le monde interlope et raffiné de l'auteur de *Rue Pigalle* et de *Jésus-la-Caille.* Il aime la poésie envoûtante du parolier du *Doux caboulot* et décide un beau jour d'aller rendre visite à cet éminent juré du prix Goncourt pour lui dire son admiration et lui proposer, tout à trac, d'adapter à la scène le roman de Carco le plus scandaleux : *Jésus-la-Caille.*

Au 18 du quai de Béthune, il est cordialement reçu par le petit homme replet au visage rond et coloré, à la lippe gourmande ornée d'un éternel cigare. Au terme de cette première rencontre, Carco se dit enchanté du projet de Frédéric et lui suggère de se mettre au travail.

Quelques semaines plus tard, Frédéric retourne quai de Béthune et Carco, sanglé dans une robe de chambre à brandebourgs, se saisit du manuscrit en disant : « Mon cher ami, vous devez être dans vos petits souliers, aussi vais-je lire votre texte sans tarder. » Assis à son bureau, fumant cigarette sur cigarette, le grand écrivain parcourt la pièce puis annonce au postulant dévasté par le trac : « Bravo, petit, c'est du bon travail ! »

La production de *Jésus* est en route. Frédéric songe alors à proposer le rôle principal, celui d'un gigolo tragique évoluant dans le décor montmartrois cher à Carco, à Robert Hossein, dont il admira naguère la présence et le charme voyou dans *La Neige.* Hossein, qui effectue alors son service militaire, refuse la proposition mais se dit prêt à jouer dans une pièce originale signée Frédéric Dard. Finalement, c'est le jeune premier Philippe Lemaire qui accepte le rôle-titre et s'en tire plutôt bien. La pièce est d'abord montée aux Célestins de Lyon — un lieu chargé de souvenirs pour Frédéric — en novembre 1952, avant d'être jouée à Paris sur la scène du Théâtre Gramont à partir du 4 mars de l'année suivante.

Entre Carco et celui qui le considère comme un maître, le courant passe. Le Pigalle de Carco n'est pas précisément celui des romans noirs « à la française », il est stylisé, son argot est plus tendre, plus ambigu aussi peut-être — le personnage efféminé de Jésus en témoigne — et c'est pour cette raison que Frédéric s'est entiché de ce monde littéraire à l'époque où il découvrait également Céline. Il vient de s'y ressourcer avec bonheur et « sa » pièce remporte un succès mérité.

L'écrivain lui envoie quelque temps plus tard un exemplaire de l'édition originale de *Jésus-la-Caille* avec cette dédicace : « À Frédéric Dard, qui m'a redonné ma chance. »

C'est précisément en compagnie de Francis Carco qu'il se rend, le 19 mars 1952, dans les salons de l'hôtel Claridge où l'éditeur Sven Nielsen donne un cocktail en l'honneur du « retour » en Europe de Simenon. Le Tout-Paris se presse autour de l'exilé volontaire et Carco, prenant familièrement le bras du romancier belge, lui lance de sa voix gouailleuse :

— Je ne te présente pas notre adaptateur commun…

Simenon décoche un regard furieux à Frédéric.

— Je n'ai pas d'adaptateur !

Le choc est terrible pour celui qui ne comprend pas. Flanqué de son ami Jean Gorini, témoin de la scène, Frédéric s'éloigne, les larmes aux yeux. Il passe une nuit terrible, mais décide de ne pas en rester là. Le lendemain, il retourne au Claridge et, par chance, croise Simenon dans le hall de l'hôtel. Un Simenon souriant et qui paraît avoir tout oublié du pénible incident de la veille. Il entraîne Frédéric dans son puissant sillage jusqu'à la suite qu'il occupe. Là, sous le regard éperdu

de son jeune confrère, il ôte ses vêtements trempés de sueur et prie sa secrétaire de le bouchonner, tout en grommelant : « Allons, mon petit Dard, qu'est-ce qui ne va pas ? Oui, c'est vrai, Rouleau et vous m'avez pris un peu à la légère, mais on ne va pas en faire un drame… »

Pour Simenon qui, nu comme un ver, se jette sur Frédéric et l'étreint fraternellement, l'incident est clos. Mais ce baiser de Judas laissera une blessure à l'âme de celui qui sait désormais à quoi s'en tenir sur l'objet de son admiration soudain fracassée.

Des Mureaux, le 6 mai, il répond à son confrère lyonnais Dupuy, un auteur de l'écurie Jacquier qui aimerait prendre du galon :

> « Dès le reçu de votre lettre, j'ai passé un petit mot à mes amis du Fleuve Noir pour les relancer. Je m'y montre le moins possible car ils me tarabustent pour que je leur écrive des San-Antonio ; or je n'ai pas le temps. Je tiens à conserver ma collaboration avec les Jacquier que j'aime beaucoup et le reste de mon temps est accaparé par le théâtre qui m'absorbe de plus en plus. Vous devriez, malgré que ce ne soit guère littéraire, faire du *sur commande*. C'est très rentable, l'espionnage entre autres. Le secret ? Une intrigue aux perpétuels rebondissements. Des meurtres, de la cuisse, un style "coup de poing" sans longueurs ni descriptions. C'est un tour de main à prendre. Lorsqu'on l'a chopé, il ne reste plus qu'à pisser de la copie. Merci de ce que vous me dites de *Jésus*. Nous fêtons la semaine prochaine la 75e et il marche bien. Lyon nous a porté bonheur. Il va être créé en Scandinavie à la rentrée ; j'ai vendu les droits la semaine passée. »

La désinvolture affichée du romancier « dur à cuire », pour reprendre l'expression américaine désignant les auteurs de romans noirs, ne doit pas nous faire prendre Frédéric pour le mercenaire blasé qu'il paraît être. Ayant subi les caprices et la morgue de l'illustre devancier qu'il avait ingénument pris pour un grand frère, ne peut-il s'accorder, face à l'inconnu qui le sollicite, la pose du cynique nonchalant qu'il n'est évidemment pas ?

Notre auteur reste acharné à débusquer une réussite qui tarde un peu à venir et dont il sait de moins en moins d'où elle viendra. Il publie au Fleuve Noir son troisième San-Antonio en trois ans, *Mes hommages à la donzelle*, tout en multipliant les pseudonymes sur la couverture bariolée de « La Loupe ». Faisant feu de tout bois, il suggère à Jacquier de rééditer *Réglez-lui son compte !* en deux volumes — *Réglez-lui son compte* et *Une tonne de cadavres* —, remplaçant curieusement son nom de plume d'origine par Kill Him, le prétendu titre original annoncé en 1949. Il faut bien vivre ! Et, pour ce faire, il

se lance à l'assaut d'un nouveau versant du récit populaire : l'épouvante.

Il inaugure une collection de Jacquier précisément baptisée « Épouvante » avec deux titres qui méritent notre attention. *La maison de l'horreur* est un récit davantage onirique que fantastique mettant en scène vin infortuné jeune Anglais aux prises avec un émule du docteur Frankenstein. L'action très cinématographique est menée à un train d'enfer — le rythme qu'ont d'ores et déjà adopté les San-Antonio — et débouche sur une chute devenue bientôt l'un des *gimmicks* de son œuvre de romancier. Il sacrifie encore aux ficelles du genre tel que le pratique — par exemple — Max-André Dazergues, de manière populaire et bon enfant. *L'horrible Mr. Smith*, publié la même année, est une variation sur le thème de Jekyll et Hyde. Dans un Londres d'opérette, un autre jeune héros, tendre et innocent, est pris par erreur pour un redoutable assassin. Le personnage de sa logeuse est intéressant :

> « Il comprit que cette femme de soixante ans était amoureuse de lui, non pas amoureuse dans le sens ordinaire du terme, mais amoureuse comme seule une vieille femme exclusive peut l'être. Il n'y avait certainement rien de physique dans le sentiment qu'elle lui portait, mais il n'en était pas moins violent pour cela. »

Comme souvent, dans ces romans écrits rapidement, les obsessions profondes du stakhanoviste de la machine à écrire viennent interférer avec son imaginaire surchauffé, lui accordant la grâce d'une écriture moins innocente qu'elle le prétend.

16.
Grand-Guignol

Depuis la fin de la guerre, le répertoire très particulier du théâtre montmartrois du Grand-Guignol s'essouffle inexorablement. Le minuscule mais légendaire établissement tapi au fond du coupe-gorge de l'impasse Chaptal paraît exsangue. Le public bouderait-il à présent les chefs-d'œuvre d'invention terrifiante du plus fameux spécialiste du genre, André de Lorde (1869–1942), auteur — entre autres — *d'Un crime dans une maison de fous*, du *Laboratoire des hallucinations*, et adaptateur inspiré du *Système du Dr Goudron et du Pr. Plume* d'Edgar Poe ? En vérité, la tentation de faire plus « littéraire », c'est-à-dire de rompre avec une tradition faite d'effets spéciaux parfois grossièrement morbides qui anticipaient astucieusement sur ceux du cinéma « gore », pourrait bien s'avérer fatale.

Heureusement, un nouveau directeur, Marcel Maurey, fils d'un des dramaturges du Grand-Guignol, va sauver la situation en vouant le théâtre au « spectacle policier » tellement prisé par les Anglo-Saxons. Marcel Duhamel fournit une adaptation de *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* et on remet à l'affiche un immortel succès de Broadway, *La Chauve-souris* de Mary Roberts Rinehart. On cherche aussi de nouveaux auteurs. À Lyon, Frédéric avait rêvé des débordements scéniques du Grand-Guignol, évoqués par des critiques blasés ou sarcastiques. Depuis son arrivée à Paris, il a souvent pris place dans la salle obscure décorée d'une tapisserie à fleurs de lys et surplombée d'anges en stuc au profil inquiétant… Il y a vu représenter quelques-uns des classiques du genre, *La dernière torture, L'atroce volupté* ou *Le baiser de sang*… L'envie d'écrire pour ce théâtre de la folie et du crime l'a dès lors hanté.

Tout naturellement, la requête exprimée par le comédien Robert Hossein lui a suggéré, non pas de se livrer à un exercice original, mais — comme il sait le faire à présent — de s'atteler à l'adaptation d'un de ses livres. Il a choisi *Du plomb pour ces demoiselles* qui lui semble correspondre aux exigences nouvelles de la direction. Maurey accepte la pièce et la confie au jeune metteur en scène maison, Georges Vitaly, qui a déjà produit un drame de Ghelderode, *La farce des ténébreux*. Hossein raconte dans son livre de mémoires, *La sentinelle aveugle*, sa participation à ce spectacle :

> « Le maître des lieux m'avait déclaré apte à créer le rôle principal de la pièce de Frédéric Dard. Composition dramatique habile, *Du plomb pour ces demoiselles* comportait

> plusieurs niveaux de lecture. Dans la première partie de la pièce, moi, l'infâme voyou, je me défendais d'avoir accompli les forfaits dont on m'accusait. Je racontais ma propre version du crime et je clamais avec conviction mon innocence. Ensuite le policier de l'enquête intervenait, démontant chacune de mes affirmations et rétablissait la logique criminelle. (…) Durant un an, ce récit original fit courir Paris. Le Tout-Paris, le Paris public et les habitués du théâtre. »

Ce succès marque le début de l'amitié complice entre deux hommes aux caractères très différents mais que la passion du théâtre vient soudain d'associer pour le meilleur et pour le pire. Hossein a l'âme slave et se repaît du mélodrame sentimental et fataliste que Frédéric a concocté. En outre, le jeune comédien — il n'a que vingt-cinq ans — puise dans leur relation placée, selon lui, sous le signe d'une bonne étoile, un réconfort psychologique certain. Ainsi, dit encore Hossein :

« Nous nous retrouvions après le spectacle, Fred et moi, pour échanger des vues sur le monde et nos déchirements intimes.

> (…) Dans sa maison des Mureaux, j'étais reçu en frère, en fils, en parent cher. Sa table, digne de Pantagruel, était toujours garnie à l'échelle de mes appétits. Son logis était préparé pour mes visites imprévues. (…) Frédéric était un hôte royal et grandiose. Après le repas, nous nous installions dans la paix de son bureau. Tous ses livres étaient là, soigneusement rangés sur les rayonnages… »

Le comédien se plonge un soir dans la lecture de *La mort des autres* et en ressort ébloui. Le contenu de ces nouvelles, âpre, morbide a fait naître en lui une admiration véritable pour l'écrivain. Celui-ci ne lui a pas caché sa présente activité mercenaire et Hossein, dans un élan bien compréhensible, lui exprime avec force le regret qu'il éprouve à le voir perdre son temps à l'écriture, si peu gratifiante à ses yeux, des San-Antonio.

« Il hésitait encore entre plusieurs voies littéraires, comme s'il se donnait quelque chance de sauver son prochain, d'entrer en communication avec lui en jouant sur tous les registres. » Ensemble, ils vont songer à poursuivre leur collaboration pour le Grand-Guignol. Ils discutent du projet d'une autre pièce, *La garce et l'ange*, que Michel de Ré met en scène en décembre 1953. La pièce, inspirée par l'intrigue des *Pèlerins de l'Enfer*, donnera naissance à un court roman policier publié chez Jacquier sous le titre *Quand la mort vient.* À cette occasion, Francis Carco dédie à Frédéric un éloge fervent dans le programme du

théâtre pour la saison 1953–1954 :

> « Le prestigieux adaptateur de *Jésus-la-Caille* compte parmi les premiers jeunes dramaturges de ce temps. Sous des dehors placides il dissimule, par courtoisie, une nature exaltée, véhémente, dont il n'est pas toujours maître de contenir les impulsions. Ainsi ne vous y fiez pas car Frédéric Dard apporte la même flamme à défendre ses amis, à les louer envers et contre tous, quitte à presser ensuite si chaleureusement son interlocuteur entre ses bras que pour le mieux convaincre, il risque de l'étouffer. Sa puissance de travail n'a d'égale que la vigueur de ses biceps et, quand il lui arrive d'être au mieux de sa forme, tant pis pour son contradicteur ! »

Ces quelques lignes flatteuses ont l'avantage de nous montrer un Frédéric pris sur le vif dans ce que son tempérament a de déroutant et d'attachant à la fois. Ce faux banlieusard à la calvitie désormais prononcée, à la fine moustache et aux complets sombres dissimulant un embonpoint naissant est infiniment plus artiste qu'il veut le paraître. Carco a débusqué en lui l'impétueux créateur incapable de réfréner l'exigence de sa nature. Lorsqu'il abandonne sa machine à écrire et le petit bureau encombré de livres de l'avenue du Maréchal-Foch, aux Mureaux, Frédéric gagne une scène hostile où rien, pour lui, n'est encore acquis et où il doit, parce qu'il est ambitieux, montrer les dents pour se faire respecter. Tout le dilemme de Frédéric Dard est contenu dans cette attitude qu'il déploie pour conjurer le singulier exil qui vient de commencer pour lui, à son insu ou non…

L'avenir — son avenir de romancier — est fragile et il le mesure sans cesse. La disparité de sa production fait de lui un inconnu. Sa réticence à l'égard du Fleuve Noir peut rétrospectivement étonner, mais elle n'est que légitime de la part de l'écrivain frustré qu'admire tant Robert Hossein. Sa notoriété naissante d'homme de théâtre vient le délivrer en partie de l'angoisse qui monte en lui et qui, par un effet de décalage devenu bientôt l'une de ses constantes, se fera jour littérairement plus tard.

Au Grand-Guignol, il a trouvé un monde à sa mesure. Mais il doit composer avec l'attitude plutôt désinvolte de Hossein. Tous deux sont encore loin de former le duo inséparable immortalisé plus tard. Pour l'heure, le comédien, qui tente de voler de ses propres ailes, trouve un vrai rôle dans *La corde*, de Patrick Hamilton — naguère portée à l'écran par Hitchcock — aux côtés de Michel Auclair, tandis que Frédéric renoue avec l'adaptation, se glissant dans la peau du Maupassant de *Bel-Ami*.

Matériellement, Frédéric s'en sort plutôt bien. Les jours difficiles

ne sont plus qu'un mauvais souvenir. À plusieurs reprises, il s'est senti humilié de ne pas posséder d'automobile, comme tout le monde. Le jour où Raymond Rouleau lui a demandé, à la sortie du théâtre :

— Où êtes-vous garé, mon vieux ?

Il lui a fallu répondre évasivement :

— Oh ! Très loin…

Un ami lyonnais vivant à Paris propose de lui céder sa Dyna Panhard, payable en plusieurs fois. Frédéric saute sur l'occasion. Ne possédant pas de permis de conduire, il obtient avec son toupet habituel une « autorisation provisoire » d'un édile lyonnais et se rend à Lyon en compagnie du vendeur. Entre Sens et Avallon, il s'initie à la pratique du volant… Arrivé à destination, Frédéric se rend avec son père sur les lieux où un examinateur doit lui faire subir l'épreuve du permis. Il est assez anxieux, eu égard à son parfait noviciat et à son bras infirme. Mais l'inspecteur est un homme affable, qui se dit très flatté d'avoir affaire à un romancier et se lance lui-même dans le récit détaillé de ses hauts faits de Résistant, persuadé que ceux-ci intéressent M. Dard. La licence est obtenue sans délai, l'examinateur insistant presque pour y ajouter celle du « permis poids lourd » que Frédéric refuse poliment, au bord du fou rire. Le retour vers Paris à bord de la Panhard s'effectue en compagnie de Jeanine et de Roger Sam que la sœur de Frédéric est sur le point d'épouser. En arrivant aux Mureaux, le conducteur frais émoulu, surexcité à l'idée de montrer à Odette et aux enfants de quoi il est capable, néglige sa conduite et emboutit malencontreusement tout le côté droit du véhicule en passant le portail…

Mes hommages à la donzelle, paru en juillet 1952, est suivi bientôt d'un quatrième San-Antonio, *Du plomb dans les tripes*, dans lequel s'épanche la nostalgie de l'auteur pour le pays de ses origines. L'action se déroule pendant la guerre, à Bourgoin-Jallieu et ses environs où le commissaire a été envoyé en mission secrète. Sa germanophobie s'y exerce pleinement, sauvagement, en contrepoint de la tendresse presque poétique qu'il éprouve à l'endroit de la population locale.

San-Antonio se prend d'amitié pour un petit médecin (« une soixantaine d'années, un bouc gris et des yeux vagues »), personnage fantasque et porté sur la bouteille qui ressemble comme un frère au docteur de Saint-Chef qui hante encore sa mémoire, comme tant d'autres acteurs de son enfance et de son adolescence. *Du plomb dans les tripes*, authentique récit d'espionnage, s'apparente ainsi, de façon souterraine, à *Batailles sur la route*, mais témoigne aussi de la distance que prend le romancier vis-à-vis du reste de sa production. Celle-ci, les ouvrages destinés à Jacquier le montrent, louche du côté de la Série Noire.

Pourtant, lorsque son ami Jacques Grancher vient le solliciter

pour sa nouvelle maison d'édition, La Pensée Moderne, Frédéric imagine sans hésiter un héros, baptisé l'Ange Noir, qu'il aurait tout aussi bien pu proposer à Marcel Duhamel. Il le présente ainsi en prologue au premier roman de la série :

> « Si vous ne craignez pas le vertige et si vous aimez les spectacles impressionnants, allez donc faire un tour dans les sommiers de la Criminelle. Vous demanderez au tordu de service la permission de jeter un coup d'œil sur le casier judiciaire de l'Ange Noir. (…) La poésie du fait divers, je l'ai dans le baigneur, et la meilleure preuve c'est que je vais illico l'écrire, moi, le journal de mon activité. (…) Je suis capable de faire ma biographie, vous verrez, en noir et en technicolor. (…) Les personnes sensibles pourront se faire servir des vulnéraires. »

Dans *Le boulevard des allongés,* on pénètre aux côtés de cet ange profondément amoral et insolent dans un univers dont la violence n'excède pas celle des premiers San-Antonio mais où le point de vue — c'est le truand qui parle — transforme les scènes en actes désespérés, parfois terrifiants. Parti de Chicago, l'Ange Noir vivra au total quatre aventures menées tambour battant, terminant sa course folle aux dernières pages de l'épisode intitulé *Un Cinzano pour l'Ange Noir,* à Mézy, un village des bords de Seine, proche des Mureaux. Les quatre volumes aux couvertures illustrées par Jef de Wulf ne rencontrent qu'un succès de librairie très limité. Comme le premier San-Antonio, ils finiront par échouer dans les bacs des soldeurs.

Emporté par le tourbillon d'écriture qu'il a déclenché, Frédéric ne semble éprouver aucune difficulté à passer d'un roman noir à un San-Antonio, d'une suite d'histoires grivoises à un conte d'atmosphère pour une revue familiale. Il ne résiste pas aux clins d'œil, dédiant par exemple *Des clientes pour la morgue* (le septième San-Antonio) « à Frédéric Dard, mon ami de toujours ».

Le franc succès de sa pièce *Du plomb pour ces demoiselles* fait qu'un beau matin, le directeur du Grand-Guignol lui téléphone :

« Auriez-vous quelque chose d'autre à me proposer ?

— Bien sûr, répond Frédéric, nullement désarçonné.

Aussitôt, il s'entend improviser :

— Deux types se trouvent dans une cellule, en prison… Ils se soupçonnent l'un l'autre : qui est le policier ? Ils s'évadent, se retrouvent sur une île déserte en compagnie d'une femme…

— Excellent ! le coupe Maurey, quand pouvez-vous m'apporter le manuscrit ?

— Hum… Je n'ai pas encore eu le temps de le faire dactylographier. Disons deux ou trois jours. »

En quatre jours, Frédéric écrit *Les salauds vont en enfer*, une pièce très noire, sartrienne, aux personnages écorchés vifs.

Le mot « salaud » y revient si fréquemment que son titre, pastichant malicieusement celui d'un roman de Cesbron, s'imposait. La naissance de cette pièce coïncide avec le retour de Robert Hossein au Grand-Guignol.

« Obstinément — quel casse-pieds j'étais ! — je faisais le siège du bureau (du directeur) pour obtenir le statut de metteur en scène. Notre amitié, entre Frédéric et moi, s'était si fortement soudée qu'il me recommanda. »

Hossein dirige donc la production. Roger Hanin, Robert Berri et Luce Aubertin forment le trio fatal de ce sombre drame au ton nouveau que l'impétueux Hossein va s'efforcer de servir au moyen d'effets scéniques efficaces, qui forgeront son image de marque.

Les salauds est créée le 17 février 1954 et saluée aussitôt par la presse. *France-Soir* encense la mise en scène de « l'élève de Raymond Rouleau » qui a « su ajouter la force de sa fièvre personnelle » à l'exemple du maître. Mais le critique du journal favori du commissaire San-Antonio écrit aussi :

> « La pièce de Frédéric Dard se situe exactement à la limite du supportable et de l'odieux. À chaque fois qu'il risque d'atteindre à la parodie du grand-guignolesque, l'auteur tourne le danger par une ingénieuse pirouette. La très mince intrigue nouée autour des deux détenus d'une prison américaine dont l'un est un espion et l'autre un mouton, sans que le public puisse les caractériser jusqu'à la toute dernière minute, est le fil conducteur d'un roman théâtral très noir. La cruauté y côtoie le sadisme et la brutalité presque excessive du langage parvient à rendre acceptable l'audace très poussée de certaines situations. »

Le même jour, *Paris-Presse* insiste sur le fait que la pièce « respecte l'esprit des traditions du Grand-Guignol tout en s'inspirant d'une actualité brûlante : l'espionnage atomique. Voilà un bon roman policier plein des illogismes nécessaires pour que l'action parvienne au dénouement prévu par son auteur. Tout y est : cris d'angoisse, torture physique et morale, batailles, coups de feu, mystère, sang, volupté, mort, argot, sans oublier la vamp perfide et superbe. »

Cette appréciation pourrait s'appliquer à la stratégie d'écriture des romans signés San-Antonio ou Frédéric Charles mais, curieusement, leur auteur ne cherche pas à tirer profit du succès des *Salauds vont en enfer* pour attirer vers sa production littéraire l'intérêt de la critique. En revanche, il obtient de Carco l'autorisation d'adapter un autre de ses romans, le plus prestigieux peut-être, écrit en 1922, *L'homme*

traqué, enfant chéri de son auteur. Frédéric mesure-t-il alors la difficulté de faire d'une œuvre stylistiquement très forte, centrée autour du thème de l'assassin dévoré par le souvenir de son crime, un spectacle dialogué ? Il compte sur une habile mise en scène de Robert Hossein pour moderniser le drame de Lamprieur, le boulanger criminel que jouera Robert Dalban, et lui donner une résonnance physiquement palpable. Ce défi est ingénieusement relevé grâce à la voix d'un « speaker » suggérant les états d'âme de Lamprieur.

> « Avant l'aube, il montait dans sa chambre et, la fatigue de toute la nuit pesant sur lui de toute sa masse, il finissait parfois par s'endormir. Mais quand il se levait, aussitôt son angoisse s'éveillait avec lui. Alors il se couchait sur les fagots et écoutait les bruits de la rue comme quelqu'un qui, ne sachant plus où il est, demande aux moindres choses de lui répondre. »

Le texte de Dard est convaincant dans sa forme, il atteint même à une qualité de style bien supérieure à celle de sa prose à cette époque. Mais le résultat de son travail dénote un flirt dangereux avec le genre cinématographique…

L'homme traqué est créée le 20 mars 1954 au Théâtre municipal de Nice, la ville où Carco a vécu adolescent. Hossein et Dard profitent de leur séjour sur la Côte pour déjeuner à Menton avec le romancier Stanislas-André Steeman, dont les livres (*L'assassin habite au 21, Légitime défense)* ont été portés à l'écran depuis la guerre.

Depuis quelque temps, les deux complices évoquent de plus en plus souvent la possibilité de travailler ensemble pour le cinéma. Hossein fréquente assidûment réalisateurs et acteurs connus et, bien sûr, l'un de ses rêves les plus chers serait de réaliser des films avec, pour scénariste attitré, son grand ami Frédéric Dard…

17.
San-Antonio, *suite*

Ni le fracas de sa machine à écrire, ni les interminables soirées passées dans la pénombre confinée du Grand-Guignol et autres salles de théâtre ne sauraient détourner Frédéric de la réalité du monde alentour. Cet homme tourmenté ne partage pas le privilège de nombre de ses confrères « hommes de lettres » d'échapper à sa condition de simple citoyen pour se réfugier dans une rassurante tour d'ivoire. La vie quotidienne aux Mureaux le ramène sans cesse à la vie concrète. Il éprouve du mal à s'intégrer à la petite communauté bourgeoise qui peuple le quartier « résidentiel » où Odette et lui se sont fixés.

La nostalgie lyonnaise se fait toujours sentir, elle s'amplifie même par le biais d'événements précis. Au cours de l'année 1953, Jeanine a épousé Roger Sam et ils attendent leur premier enfant. Un peu plus tard, Frédéric apprend avec tristesse la mort accidentelle de Léon Charlaix, toujours cher à son cœur bien qu'il ne l'ait plus revu depuis des années. (Le pathétique boute-en-train a chu d'une moto pilotée par son ami le vicomte Sosthène de Bagout !).

Il ne voit plus aussi souvent qu'il le voudrait ses chers parents et Bonne-Maman qui ont quitté *Swiss Cottage* pour habiter, dans le centre de Lyon, cours Tolstoï, dans l'appartement que viennent d'abandonner les propres parents d'Odette. Les rares visites qu'il rend au petit magasin de farces et attrapes du passage de l'Argue lui laissent le goût amer d'une trahison…

Mais une rupture totale avec son passé n'était-elle pas nécessaire pour apaiser les regrets d'une carrière littéraire prometteuse abandonnée de façon quasi suicidaire ? S'il n'a pas éprouvé le besoin de fuir les Lyonnais de Paris — Jacques Grancher, Jean Gorini, entre autres —, il s'est imposé une vie nouvelle, fort différente de celle du jeune écrivain débutant et plein d'avenir qu'il croyait être jusqu'à ce que Marcel Grancher le « secoue » un peu durement.

Aux Mureaux, dans cette bourgade à mi-chemin de Paris et de la province, Odette et lui doivent s'acquitter de leurs devoirs de voisinage. Le pharmacien, le notaire, le libraire de la petite cité sont légitimement fiers de cohabiter avec un romancier et dramaturge dont le nom et la photographie — un portrait signé « Studio Harcourt » — apparaissent de plus en plus souvent dans les journaux. La toux persistante d'Odette leur a valu de faire la connaissance d'un médecin, le docteur Théodore Weiss — d'origine roumaine — et de son épouse Daphné, une Anglaise. Ils sont rapidement devenus amis. Ils fréquentent bientôt un dentiste de la ville, pied-noir, dont la femme

fait très bien le couscous. Mais les soirées bon enfant lui pèsent. Depuis toujours, Frédéric déteste danser. Alors, il se morfond, songe à ce qu'il écrira le lendemain. Autour de lui, l'atmosphère des Mureaux lui semble s'épaissir, une sourde angoisse s'empare de son âme déracinée…

C'est au cours de la fertile année 1953 que Frédéric a finalement cédé aux objurgations d'Armand de Caro, désireux de le voir se consacrer de façon plus assidue à San-Antonio. Les trois premiers ont connu un tirage d'environ dix mille exemplaires, comme la plupart des romans de la collection « Spécial-Police ». Mais de Caro et son associé Guy Krill ont dans l'idée que la série des enquêtes mouvementées du commissaire est promise à un bel avenir. Frédéric, lui, n'en est toujours pas convaincu. Il accepte tout de même de forcer l'allure en fournissant un San-Antonio tous les deux mois, en échange de tirages accrus. Armand de Caro est le véritable interlocuteur de Frédéric, dans le bureau de la petite maison de la rue Vercingétorix, proche de Montparnasse.

De Caro est originaire de Naples et, à trente-trois ans, il porte beau, avec ses cheveux prématurément blanchis et sa moustache à la Clark Gable. Il a été comptable avant de se lancer dans la diffusion de livres à l'enseigne du « Carrousel ». C'est un redoutable homme d'affaires, plutôt atypique dans le milieu de l'édition — qu'il ne fréquente pas. La littérature ne le passionne guère, aussi ne perd-il pas de temps à lire les manuscrits de ses auteurs. Il les flaire et, jusque-là, son instinct ne l'a pas trompé. Le seul premier accroc à la prometteuse trajectoire du Fleuve Noir est le récent départ de Jean Bruce pour les Presses de la Cité. La poule aux œufs d'or s'est enfuie. N'est-ce pas la raison pour laquelle de Caro s'intéresse d'aussi près à Frédéric ? Si ce dernier, à ce moment précis, s'empresse d'obéir à la proposition de son éditeur, c'est pour une raison qui ne s'avoue pas publiquement mais dont il s'ouvre dans une lettre à sa sœur datée du 28 mai 1953.

> « Tu le sais sans doute, j'ai acheté ma maison et j'ai tout mis dans la balance, y compris mes boutons de culotte, si bien que nous nous retrouvons chez nous mais ratissés car j'ai pris des à-valoir un peu partout. »

En 1954 vont donc paraître cinq San-Antonio : *Passez-moi la Joconde* en janvier, *Sérénade pour une souris défunte* en avril, *Rue des Macchabées* en juillet, *Bas les pattes* en septembre et *Deuil express* en novembre. D'un titre à l'autre, le tirage augmente progressivement, passant de dix mille à vingt mille, puis à trente mille exemplaires. La présentation des volumes évolue sensiblement.

Depuis le tout premier San-Antonio, c'est un illustrateur d'origine bordelaise, Michel Gourdon, qui a été chargé des couvertures. Sur les

conseils d'Armand de Caro, il s'est contenté d'orner le fond noir de la maquette d'une pin-up à la pose lascive, de façon un peu trompeuse. Au quatrième titre, la pin-up s'est retrouvée flanquée d'une ambulance, puis, sur la couverture de *Descendez-le à la prochaine,* est apparu un poing brandissant un revolver. Peu à peu, la pin-up accrocheuse, sans bien sûr disparaître, laisse la place dans l'astucieuse mise en scène graphique de Gourdon à d'autres images symbolisant l'action.

La physionomie du commissaire San-Antonio émerge progressivement sur les plats de couverture, timidement d'abord — avec *Bas les pattes* —, puis de façon affirmée. Le visage que Gourdon lui a choisi est latin, volontaire, plutôt combatif. C'est dire qu'il correspond assez au stéréotype du héros de roman d'action… Mais Frédéric n'aimera guère se sentir dépossédé ainsi de son personnage. Comme Agatha Christie, qui avait obtenu de ne jamais voir figurer Hercule Poirot sur les jaquettes de ses livres, il aimerait laisser chacun des lecteurs imaginer *son* San-Antonio.

Glissons-nous sous les couvertures. Depuis sa première apparition lyonnaise, en 1949, le personnage de San-Antonio a subi de très chaotiques, voire contradictoires, métamorphoses. Lors de sa mission inaugurale, il officiait comme « commissaire aux services secrets », un titre joyeusement et inconsidérément inventé par l'auteur de ses jours alors comptés. Ce séducteur de trente-huit ans évoluait à l'aise dans l'univers de la pègre d'après-guerre. Mais, dès son arrivée au Fleuve Noir, il remonte le temps et il s'oppose à de dangereux espions nazis avec une hargne et une cruauté peu commîmes. Le bel Antoine paraît alors totalement libre de ses mouvements et de ses décisions. Il en ira ainsi jusqu'à l'issue de sa deuxième aventure destinée à la collection « Spécial-Police », *Les souris ont la peau tendre*, qui a pour cadre une Belgique « repérée » lors de sa visite à Grancher à la fin de la guerre.

L'entrée en scène du Vieux, le « boss » auquel le turbulent flic aura désormais des comptes à rendre, s'est faite dans *Mes hommages à la donzelle,* marquant ainsi la fin de la période « Cheyney ». L'inspiration de Frédéric va devoir se couler à présent dans le moule de la sérialisation. Cependant, sa fantaisie naturelle le retient de faire de son héros l'égal de ceux de Jean Bruce ou de l'agent secret Coplan, imaginé par un duo de romanciers belges signant du pseudonyme de Paul Kenny, *l'autre* série sur laquelle Armand de Caro compte à présent beaucoup.

Les deux grands ressorts des San-Antonio sont encore la germanophobie tenace de leur auteur et le sadisme — souvent exercé à l'encontre d'espionnes redoutables — qui libère le héros du stress de l'action. Le premier s'estompera progressivement. Le second ne fera que s'affirmer d'une manière de plus en plus personnalisée.

De fréquentes allusions au Grand-Guignol et à ses procédés parsèment les romans des années 1953–1954. Mais aussi, comme c'était déjà le cas dans *Réglez-lui son compte*, ce flic de la Mirandole dont le discours oscille de l'argot de Belleville — c'est lui qui le dit — au langage le plus châtié, mène la vie dure aux idées reçues et à ceux qui les colportent. Seuls ont grâce à ses yeux le Vieux, à qui il voue une sorte de respect filial à peine teinté de moquerie badine, et, bien sûr, sa douce Félicie de mère. Cette dernière, telle la Bonne-Maman de Jango, le *Tueur en pantoufles*, assure la bonne tenue du coquet pavillon de banlieue — situé d'abord à Neuilly, puis, de manière définitive, à Saint-Cloud où l'intrépide commissaire, entre deux bagarres, trouve repos et tendresse.

L'ombre de la grand-mère de Frédéric plane évidemment sur cette Vestale idéale, au visage et à l'âme lisses, mais qui symbolise également la force tranquille de l'âge vénérable. Félicie aura même à défendre l'arme au poing la tanière de son fils bien-aimé. C'est dire qu'elle incarne de façon absolue la morale familière à laquelle, en dépit de toutes ses exactions, se raccroche ce peu commun policier. Conscient d'être affligé par son créateur d'une nature incompatible avec ses variées aspirations de narrateur, San-Antonio se lâche soudain, au détour de *Passez-moi la Joconde* :

> « Ma vraie vocation, c'était d'aligner des trucs de douze pieds au lieu de flanquer mon pied dans le soubassement de mes contemporains. J'aurais fait rimer des mots qui ne riment pas à grand-chose et qu'on aurait publiés dans des revues hermétiques comme des boîtes de sardines, j'aurais eu mon triomphe, j'aurais appris à m'examiner le nombril dans mon armoire à glace, j'aurais calcé des baronnes. Les vieilles dames m'auraient appelé "maître" et les jeunes gens "vieux con", bref, j'aurais été quelqu'un. »

Voilà peut-être la réponse à la question que se pose l'écrivain Frédéric Dard à l'heure où il se trouve embarqué à son corps défendant dans une aventure commerciale encore très incertaine.

L'ennui, c'est qu'à ce moment de sa carrière, le destin ne semble plus vouloir lui laisser le choix des armes. Au lendemain de la création de son adaptation du *Bel-Ami* de Maupassant, le 20 janvier 1954 au Théâtre de la Renaissance, Jean-Jacques Gautier, le grand prêtre de la critique théâtre parisienne, souligne perfidement dans *Le Figaro* : « Je n'ai pas dit une pièce, car la pièce n'existe pas. Le personnage ? Il paraît si falot. L'intrigue ? On la cherche. Tout au plus l'auteur a-t-il découpé dans le roman une succession de tableautins. Il n'a même pas inventé un dialogue. »

Deuxième coup de semonce, fin septembre, à la création

parisienne de *L'homme traqué* d'après Carco, au Théâtre des Noctambules. Toujours dans *Le Figaro,* la critique signée C.B. est encore plus sévère : « La peur, le remords, l'arrestation d'un assassin d'occasion, tel était le thème de l'angoissant roman de Carco que Frédéric Dard a stérilisé en le portant à la scène. (…) Il résulte de ce spectacle une impression de monotonie écrasante. » La lecture de ce dernier compte-rendu, surtout, particulièrement injuste et méprisant pour un dramaturge au talent déjà confirmé, atteint Frédéric de plein fouet. Cette trahison du milieu théâtral lui remet en mémoire celle de Simenon et le plonge en pleine dépression.

Robert Hossein, épargné par l'éreintement de *L'homme traqué,* réconforte de son mieux son ami blessé. Entretemps, d'autres projets ont vu le jour, notamment une courte pièce très sobrement intitulée *Une victime de Grand-Guignol,* représentée au mois de mars. Les deux complices ont, en quelques années, largement contribué à rendre un certain éclat au théâtre de l'impasse Chaptal et son directeur accueille avec plaisir le souhait qu'ils manifestent de monter une version modernisée de *Dr Jekyll et Mr Hyde,* de Stevenson.

Entre deux San-Antonio, Frédéric s'immerge dans un monde délétère qu'il affectionne — ses romans d'épouvante pour Jacquier en témoignent —, bien décidé à se donner à fond dans cette forme de spectacle populaire. Il passe d'innombrables soirées au Grand-Guignol, en compagnie d'un Hossein sans cesse en guerre avec le régisseur Nonon, adepte des effets sanglants mais plus réticent quant à l'apparition sur scène de nymphes déshabillées. C'est au cours de ces longues séances nocturnes que Frédéric s'éprend d'une poule (de basse-cour) réquisitionnée pour l'un des spectacles du théâtre, et la ramène aux Mureaux. Le gallinacé, auquel Odette et les enfants vont eux aussi s'attacher de manière déraisonnable, vivra encore une dizaine d'années en compagnie des Dard.

Le *Jekyll et Hyde* de Frédéric portera sa vive empreinte. L'histoire tragique d'un savant amoureux et détraqué lui plaît énormément. Moins scrupuleusement victorien que dans l'original, Hyde parle à sa victime :

« Voilà ta chambre… Elle sent l'amour et le vice bon marché. (…) Personne, ni rien, ne peut me retenir. C'est un instinct tellement profond, tellement lointain qui me pousse vers toi… Il en faut si peu pour tuer !

— Mais je ne vous ai rien fait !

— J'ai connu un homme qui vivait enrobé dans ses scrupules… Il avait envie des catins mais il avait peur de son désir… Il avait envie de blasphémer, mais il se signait à cette pensée… Je l'ai tué en quelque sorte. Rien ne pouvait vraiment commencer sans sa mort !

— Vous êtes un démon !

— Non. Seulement un homme perdu pour les autres et pour lui-même. »

Le texte de cette pièce en trois actes malheureusement passée aux oubliettes est de la meilleure veine. Son auteur a trouvé dans la transposition d'un conte cruel sublime le moyen de s'épancher lui-même, d'ouvrir les vannes à cette part ténébreuse que le dispositif d'écriture dans lequel il s'est témérairement laissé enfermer l'oblige à contenir.

Ironiquement, la première critique de *Dr Jekyll et Mr Hyde* est signée Jean-Jacques Gautier.

« Autrefois, le Grand-Guignol était le théâtre de l'épouvante. Dans cette époque-ci, où l'épouvante est partout éparse dans le monde, il lui fallait, pour qu'elle eût encore droit de cité au théâtre, lui donner un petit côté intellectuel. Avec *Dr Jekyll et Mr Hyde*, voilà l'occasion rêvée. Refoulement, sexualité, dépravation, sadisme, ah ! ah ! ah ! nous retournons au Grand-Guignol sous le couvert de la psychologie. » Le propos manque de finesse, — ne faisant au reste que confirmer la réputation de Gautier, tenant d'une vision rétrograde du théâtre —, mais il ne nuira pas au succès du spectacle. Au cours d'une interview donnée le 15 décembre 1954, sur les ondes de Paris-Inter, soit dix jours seulement après la première, Hossein se dit très satisfait d'avoir créé une « sorte d'opéra de l'horreur ». Il ajoute : « L'humanité de la pièce, Frédéric Dard s'en est chargé lui-même. » Et il annonce qu'ils n'entendent pas en rester là et qu'ils travaillent déjà à deux autres spectacles inspirés du *Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde et du *Chien des Baskerville* de Conan Doyle. Pièces qui ne verront jamais le jour.

Frédéric, en revanche, attaque l'adaptation d'un roman noir contemporain, né de la plume de son confrère James Hadley Chase, *La chair de l'orchidée.* Le directeur de la Série Noire où a paru le livre, a donné son autorisation et permis ainsi à Dard d'entrer en contact avec Chase. Son travail achevé, il le lui transmet et reçoit, le 4 mars 1955, une lettre à en-tête du domicile anglais de l'écrivain déjà très sollicité par le cinéma et le théâtre.

> « J'ai lu votre script de *La chair de l'orchidée* avec un grand intérêt et je pense que vous avec brillamment tiré parti de son intrigue pour la scène. Vous avez bien fait d'évacuer un certain nombre de personnages mineurs — ils vous auraient embarrassé et nui à la gradation dramatique dans l'horreur que vous avez su ménager. Je vous adresse toutes mes félicitations pour vous être aussi bien tiré d'un travail difficile. Je ne pense pas pouvoir assister à la première de la pièce car je vais être très occupé au cours des deux mois à

venir. Mais je ferai en sorte de venir assister à l'une des représentations et j'aurai ainsi la possibilité de vous féliciter de vive voix… »

Ainsi sera fait. *La chair de l'orchidée*, mis en scène par Robert Hossein, est présenté au public parisien le 2 avril 1955 avec, dans les rôles principaux de cette suite à *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, Cécile Aubry et Pierre Vaneck. Le cocktail à base d'amour vache, de violence et de pessimisme est réussi. Comme promis, l'écrivain anglais fait le voyage jusqu'à Paris. Frédéric est impressionné par le physique de gentleman et les manières policées de Chase, visiblement très flatté d'être « joué » sur une scène française. Il est vrai que si ses romans ne rencontrent outre-Manche qu'un succès populaire, Hadley Chase est salué en France par une critique enthousiaste comme un disciple de Dostoïevski et de Céline !

Armand de Caro, vivement intéressé par la rencontre de ce best-seller et de son poulain, les fait poser pour les photographes puis organise un dîner chez lui. Malheureusement, Chase, qui lit parfaitement le français, ne le parle pas et Frédéric est incapable de s'exprimer dans la langue de Shakespeare. Ils sympathisent tout de même par le truchement de Mrs. Chase qui parle notre langue, et décident de se revoir. Cette brève rencontre aura sur le moral de Dard un effet salutaire, estompant un peu ce sentiment qu'il a, depuis quelque temps, d'être un paria de la littérature.

Il admire aussi beaucoup un nouveau venu dans la Série Noire, Albert Simonin, qui a connu un beau succès d'estime avec son roman *Touchez pas au grisbi,* paru en 1953. Simonin vient de publier *Le cave se rebiffe*, qui séduit l'auteur des San-Antonio au point de l'inciter à entrer en contact avec Simonin pour lui proposer d'en écrire la version théâtrale. Marcel Duhamel facilite une fois encore les choses et Simonin, « avec sa frime joviale de patron de bar rusé, son gilet de laine, ses cheveux gris rejetés en arrière » (comme l'écrira Frédéric Dard seize ans plus tard dans une préface à la réédition de trois romans de son auteur fétiche), l'accueille chaleureusement. Ils travailleront des semaines durant à l'adaptation du *Cave*, sous le regard attentif d'Hélène, l'épouse de Simonin, mais l'aventure en reste là. Pour d'obscures raisons, la pièce ne sera pas montée.

C'est peut-être de ce fiasco finalement sans grande importance que naît, entre 1955 et 1956, un quatuor romanesque bien plus riche d'inventions que la saga de l'Ange Noir, signé Kaput.

« Les confidences d'un gangster de mes relations — dixit Frédéric lors de la réédition des quatre romans en 1971 — étaient à l'origine de cette entreprise d'équarrissage. » Son ambition est de faire dans la violence à l'état pur en racontant sans fioritures la cavale d'un petit

truand, mâtiné de Jésus-la-Caille, traumatisé par son passage à la centrale de Poissy.

Kaput se présente ainsi dans les premières pages de *La foire aux asticots* : « Une vraie gravure de pin-up boy. Les femmes et les mignons allaient marcher à reculons en me voyant ! » Il s'éprend de la jolie compagne de l'homme aux intentions machiavéliques qui l'a recueilli après son évasion. Ivre d'une liberté pleine de promesses, il entame une descente aux enfers pavée de cadavres et d'actes profondément choquants.

Dès le second volume, *La dragée haute*, le Fleuve Noir s'inquiète. Frédéric comprend qu'il va trop loin mais, refusant *d'édulcorer* son personnage — comme on le lui propose tartufe-ment —, il conclut sa série rouge en deux épisodes, *Pas tant de salades* et *Mise à mort.* Dommage. Kaput, tant par l'écriture que par la qualité des scènes, hautement inspirées, et où du reste, se fait souvent sentir l'influence du monde sans pitié de James Hadley Chase, renvoie aux préoccupations stylistiques du Dard de *La Crève,* voire à quelques passages particulièrement bienvenus des San-Antonio. Les derniers moments du fuyard, traqué par la police, sont empreints d'une morbidité poignante rarement atteinte jusque-là dans la littérature policière *made in France.*

18.
Cinéma

En arrivant un soir au Grand-Guignol où l'on répète *Les assassins de Montchat,* une pièce en un acte qu'il vient d'écrire d'après un roman de Paul Gordeaux — auteur de l'interminable feuilleton « Le crime ne paie pas », de *France-Soir* —, Frédéric tombe précisément sur la dernière édition de ce quotidien. Quelle n'est pas sa stupéfaction d'y lire, dans « Les Potins de la Commère », un entrefilet signalant la prochaine mise en chantier, par Hossein, d'un film tiré de la pièce *Les salauds vont en enfer.* Son sang ne fait qu'un tour. Il s'élance vers Hossein et lui vole littéralement dans les plumes. On doit les séparer. Haletant, le ténébreux comparse de Frédéric joue la surprise. Ne lui avait-il pas dit que les droits de leur pièce avaient été négociés avec le producteur Jules Borkon ? Certes. Mais il avait été entendu qu'ils feraient le film ensemble. S'ensuivent les explications fumeuses de celui qui n'a pas su résister à l'envie de se lancer en solitaire dans l'aventure de son premier film. Jules Borkon a déjà décidé de lui adjoindre Georges Lampin, un vieux routier du cinéma qui l'aide à résoudre les problèmes techniques. La colère de Dard s'apaise, on se pardonne et tout est oublié. Peu après, informé de l'affaire, Armand de Caro fait une suggestion à son auteur :

— Pourquoi ne vous chargeriez-vous pas de l'adaptation romanesque de votre drame ? En publiant le livre à la sortie du film, un succès de librairie est plus que probable.

Marché conclu. En quelques semaines, Frédéric vient à bout de ce travail relativement aisé. Le journal *L'Aurore* s'assure l'exclusivité de la publication en feuilleton du roman qui, dès sa sortie, s'annonce comme un succès. Quant au film, plutôt laborieux et mélodramatique, il ne sera sauvé que par l'interprétation acceptable d'Henri Vidal et de la toute jeune Marina Vlady, dont Hossein partage la vie.

Robert Hossein, qui n'est pas plus rancunier que Frédéric, va — comme pour se racheter — servir d'intermédiaire entre son ami et le monde du cinéma qu'il commence à pratiquer avec assiduité. Ensemble, ils rendent visite aux gros producteurs établis sur les Champs-Élysées. Hossein, avec le toupet qui le caractérise, investit leurs bureaux sans se démonter.

Ayant tourné le dos au théâtre, le romancier toujours insatisfait ne serait pas mécontent de s'abreuver financièrement à la source féconde de la machine à rêves. Paris n'est pas Hollywood mais comme le remarque Alain Poiré, alors jeune producteur, « les années cinquante resteront les années fortes du cinéma. La proportion des

films qui marchaient très bien était importante, d'autant qu'une habitude s'était créée : le cinéma du samedi soir. »

La production de films de série B est, en effet, plus que jamais à l'ordre du jour et requiert de nouveaux talents de scénaristes. La première opportunité qui se présente est une adaptation du *Jésus-la-Caille* que doit réaliser André Pergament. Celui-ci en concocte le scénario avec Frédéric, à qui seront confiés aussi les dialogues. Les comédiens pressentis sont Philippe Lemaire (qui a créé le rôle à la scène), Jeanne Moreau, Roger Pierre et Robert Dalban. Ce film ne laissera pas un souvenir impérissable. Mais, aussitôt le scénariste est requis pour une autre tâche, celle d'écrire, en collaboration avec le comédien Roger Pierre, l'argument d'une bande comique destinée à mettre en valeur les dons cinématographiques de Fernand Raynaud, alors en pleine ascension. *La bande à papa*, réalisé par Guy Lefranc, a pour dialoguiste un autre auteur du Fleuve Noir, qui a d'ailleurs renoncé à une embryonnaire carrière littéraire pour se lancer à corps perdu dans le cinéma : Michel Audiard.

Au cours de l'année 1956, Frédéric a définitivement cessé de collaborer aux publications de Clément Jacquier, que ce soit pour la collection « La Loupe » ou pour les revues humoristiques. En ce qui concerne ces dernières, il a œuvré avec un zèle confondant. L'exercice consistant à fournir à jet continu histoires drôles, contes brefs, pastiches et autres « calembredaines » soigneusement calibrées, et ce depuis plus de cinq ans, a aiguisé chez Frédéric le sens de la trouvaille désopilante, de la chute hilarante, de l'incessante bouffonnerie. Dans la vie, ce pessimiste acharné — mais heureux, comme le lui a fait remarquer Hossein — met en action un véritable folklore langagier issu de sa période lyonnaise, de Charlaix, de Grancher, mais aussi de son propre père, ce boute-en-train des fêtes de famille. Un tel bagage, songe-t-il peut-être, ne devrait pas se perdre…

Mais voici qu'un triste événement le ramène brutalement aux jours d'autrefois. Bonne-Maman est au plus mal. Lorsque Francisque Dard téléphone a son fils pour lui demander de rentrer au plus vite à Lyon, la nouvelle ne surprend pas beaucoup le petit-fils chéri de Claudia. Celle-ci a fait à plusieurs reprises le voyage des Mureaux, en dépit de ses relations difficiles avec Odette. La dernière fois, elle s'est montrée irascible envers Patrice et Élisabeth, mais, surtout, il a semblé à Frédéric qu'elle commençait à perdre la tête. Une photographie nous les montre tous deux, Bonne-Maman plus sèche et ratatinée que jamais et Frédéric, le teint blafard, les yeux effarés. À son arrivée à Lyon, celui-ci est déjà terrassé par le chagrin. Il sait que ce décès sera sa première mort, celle de l'être dont il n'imaginait pas, enfant, qu'il pût un jour en être séparé. Bonne-Maman n'est plus qu'un corps décharné dans un lit d'hôpital et son petit-fils, penché sur elle durant de longues

heures, espère un miracle, une rémission. Il est allé chercher lui-même une bouteille d'oxygène afin de soulager la mourante.

Lorsqu'elle rend son dernier soupir, Frédéric tient serrés dans les siens les doigts ratatinés de Claudia et s'abîme dans un désespoir qui lui semble à cet instant insurmontable. Les yeux clos, il revoit sa grand-mère sur la route qui menait au village de Four, sanglée dans son éternelle robe noire de veuve. Il redevient le petit garçon trop sensible, éperdument triste de devoir abandonner à son sort celle qu'autrefois il lui était insupportable de quitter, le dimanche soir, lorsqu'il lui fallait regagner Lyon. Bonne-Maman agitait sa main et lui, faisait de même, serrant dans sa poche le morceau de pain pris dans la huche de la maison d'Aillat et qu'il emportait avec lui comme un viatique. Chaque jour de la semaine qui suivait, il mordait religieusement dans le croûton, y trouvant la force nécessaire pour surmonter l'attente de son retour auprès de cette femme qu'il aimait à la folie et qui le lui rendait si bien.

Bonne-Maman est morte. Avec elle, un pan énorme de sa vie s'en va dans la nuit à la dérive, comme un iceberg géant de tendresse et de certitude à tout jamais anéanties.

Au cours de cette même année 1956, Armand de Caro se retrouve du jour au lendemain seul maître à bord du navire Fleuve Noir. Au début de l'été, en effet, son associé Guy Krill, son épouse et leur fils ont été victimes d'un terrible accident d'automobile alors qu'ils partaient en vacances. La famille de Caro qui les accompagnait a été témoin de ce drame. Quelque temps auparavant, l'éditeur, apprenant la perte que venait de subir Frédéric, lui avait adressé un petit mot touchant. Le romancier, resté jusque-là très réticent à l'égard d'Armand de Caro, lui fait part à son tour de ses sentiments attristés à la mort des Krill. À partir de ce moment, les relations entre les deux hommes vont rapidement évoluer. Les Dard sont invités à dîner à La Varenne, où vivent Armand de Caro, son épouse Paule et leur fille Françoise, mais aussi les autres membres d'une vaste famille qu'on peut qualifier de « tribu ». Les frères d'Armand, sa sœur ainsi que ses beaux-frères participent tous à la bonne marche de l'entreprise Fleuve Noir.

Cette maison d'édition qui ne ressemble à aucune autre est dominée par la personnalité de son directeur, efficace, peu disert et bien décidé à occuper le marché français du roman populaire. Aux collections « Espionnage » et « Spécial-Police » viennent de s'adjoindre trois autres séries, « L'Aventurier », « Anticipation » et « Angoisse ». Cette dernière a été créée à l'initiative de José-André Lacour, qui a signé la série western « Johnnie Soper » et vient de traduire en français plusieurs romans fantastiques américains auxquels s'ajouteront les œuvres originales de Kurt Steiner et de Benoît Becker,

un pseudonyme que Lacour partage avec Jean-Claude Carrière et Guy Bechtel.

Mais c'est le genre policier et, de plus en plus, l'espionnage qui portent le Fleuve Noir vers de glorieux lendemains. Les Paul Kenny, très productifs, occupent la première place, suivis par San-Antonio et la série « Sam et Sally » de M.-G. Braun.

Frédéric publie au cours de cette année difficile mais féconde quatre San-Antonio, tirés chacun à plus de cinquante mille exemplaires, *Fais gaffe à tes os, À tue et à toi, Ça tourne au vinaigre* et *Les doigts dans le nez.* Dans le premier de ces romans, un personnage secondaire de la série — qui compte déjà dix-sept épisodes — sort soudain de l'anonymat. Il s'agit de l'inspecteur Bérurier, prénommé Alexandre-Benoît. Dans *Le fil à couper le beurre* (1955), San-Antonio avait prévenu ses lecteurs : « Bérurier, c'est le roi du calembour. » Il avait également ironisé sur le destin de cocu du pittoresque personnage. Quelques-uns des mots d'esprit de Bérurier, dit le Gros, nous avaient été cités, mais c'est dans les premières pages de *Fais gaffe à tes os* que Bérurier prend enfin sa dimension.

Bérurier : le nom ne vous est pas inconnu, c'est celui du mari unijambiste de la femme de ménage des Dard, à Bourgoin. Ex-agent de la circulation, spécialiste de la filature, Bérurier n'est encore, bien sûr, que l'un des faire-valoir du sémillant commissaire. Un autre adjoint, Pinaud — discret hommage au soldeur de livres de la rue du Caire ? — , a peu à peu, lui aussi, pris du galon. Minable, toujours enrhumé, il joue le rôle ingrat de chien-pisteur. Mais tous deux, à leur manière, favorisent une évolution du personnage de San-Antonio.

Une stature plus française, délibérément gauloise, émerge en surimpression de l'armure du flic de choc. Le ton de son récit se fait moins cinglant, plus familier, sans pour autant gommer une violence à présent bien ancrée dans la narration. Tout se passe en vérité comme si l'auteur était enfin acquis à l'idée que la saga, à présent nourrie de façon accélérée, devait s'accompagner d'un enrichissement, sinon de l'intrigue, du moins de son habillage. L'idée ne lui viendrait pas encore d'en faire un « style ». Le rythme rapide de son écriture, son désir forcené d'aller sans cesse de l'avant, le lui interdisent.

C'est en créant une sorte d'effervescence à l'intérieur même de l'univers qu'il a déjà délimité — mais qui ne demande qu'à s'élargir — que Frédéric, courageusement attelé dès le matin à la tâche, et ne se ménageant guère, jusqu'à l'heure où il va chercher ses enfants à l'école, va de manière décisive propulser San-Antonio vers une dimension qui n'est déjà plus celle du roman d'action classique.

Une lecture attentive de ces romans aux titres agressifs, argotiques et cependant très personnalisés, déclinant le concept de mort sur tous les tons, du plus sinistre au plus égrillard, nous permet

de repérer, ici et là, des notations dépassant de beaucoup le contexte policier de l'œuvre. Ainsi, par exemple, dans *Le fil à couper le beurre* (1955) :

« Pauvres nous ! (…) Je peux vous dire qu'il y a des matins, je suis triste de me réveiller. Je pense à toutes ces humanités qui m'attendent un peu partout. À tous ces gens soucieux et mal bâtis, à toutes ces filles qui se parfument au Cadum pour accueillir le visiteur, à tous ces jeunots qui se font des entorses en attendant de connaître la félicité, à tous ces bonshommes lourds de saloperies comme moi… Oui, des matins qui déchantent et où on a envie de balancer l'humanité entière dans les gogues, nous compris, et d'avoir un suprême geste pour tirer la chasse. »

Plus loin, San-Antonio se défend d'être scatologique, mais il n'en est pas à une contradiction près. Facétieux et roublard, il ne cesse de cultiver l'art d'affirmer une chose qu'il réfute ensuite avec effronterie. Toujours dans ce roman qui marque un tournant subtil dans le ton de l'œuvre, San-Antonio, qui vient d'échapper au supplice d'une baignoire remplie de ciment à prise rapide, se lance dans une diatribe contre la vie de ce que les bavards appellent les hommes de bonne volonté.

> « On les a toujours, les hommes, avec des définitions de ce genre. Pourvu qu'on les glorifie, ils mouillent et vont au casse-tronche en colonne par deux ! Les autres, qui sont des petits marles, le savent bien. Alors vas-y l'homme de bonne volonté ! Et d'abord, dites-moi les mecs, la bonne volonté de quoi ? La volonté du renoncement, la volonté du sacrifice. La volonté de laisser passer devant ceux qui ont des exigences et les moyens de les imposer. La volonté d'être un clodo, un lavedu ; un pauvre gnace ! Je jure de rester docile toute ma vie ! De me faire ratisser mon pauvre fric quand on me le réclamera sur papier technicolor. De ne pas rouscailler quand on m'enverra jouer à la torpille humaine contre d'autres hommes de bonne volonté qui ont un autre territoire ! Ça fait un moment que je les pratique, les hommes de bonne volonté. Un sacré moment, oui, que je les vois s'entasser dans des autobus ou dans des wagons à bestiaux selon qu'ils sont civils ou mirlitaires. »

Un réquisitoire d'une telle violence et d'un tel parti pris appelle une question : Frédéric aurait-il, par coquetterie, attendu d'éprouver les premiers frémissements du succès pour s'épancher enfin sans pudeur ? À moins que ce besoin qu'il éprouve à présent de fleurir sa prose de manière aussi originale et surprenante ne soit à l'origine de la montée des ventes. Quoi qu'il en soit, les rares commentaires dont

San-Antonio est alors l'objet n'incitent pas encore à parler de succès. La parution désormais régulière des ouvrages de la série, comme les efforts promotionnels consentis par Armand de Caro, sont sans doute les seules raisons de cet essor dont Frédéric Dard n'est pas le seul bénéficiaire. Les romans d'espionnage de Paul Kenny connaissent dorénavant un sort aussi enviable que ceux de Jean Bruce à présent publiés aux Presses de la Cité dont le directeur vient d'ailleurs de faire un discret appel du pied au père de San-Antonio…

Sur le plan financier, l'appétit de Frédéric est loin d'être assouvi. Aussi accepte-t-il avec plaisir la proposition que lui fait Jacques Grancher d'entrer en relation avec un de ses amis suisses désireux d'écrire un livre « en collaboration ». L'homme avec lequel Frédéric a rendez-vous dans une luxueuse auberge des environs de Pontarlier se nomme Marcel G. Prêtre. Il a des allures de hobereau, parle haut et fort et, d'emblée, paraît considérer le jeune auteur qui se présente à lui comme un servile nègre littéraire. Blessé dans son orgueil, Frédéric lui fait savoir qu'il n'est le larbin de personne et menace de rentrer à Paris sur-le-champ. Prêtre alors passe du ton arrogant à celui de la plus grande camaraderie et les deux hommes, contre toute attente, vont devenir d'inséparables compagnons de beuverie et plus encore. Marcel fait découvrir à Frédéric — subjugué par son aisance et sa magnifique Alfa Romeo — les bordels de Neuchâtel. C'est Prêtre qui, insidieusement, lui brosse un tableau idyllique de la Suisse, inoubliable… et qui restera d'ailleurs présent dans sa mémoire.

Le travail que Frédéric est invité à fournir consiste à réécrire un recueil de souvenirs de chasses en Afrique. Le romancier s'appliquera de son mieux, emporté parfois par son imagination débordante et le volume, intitulé *Calibre 475 Express,* paraît en 1955 à la Pensée Moderne, sous le seul nom de Prêtre. Celui-ci a encore recours à lui pour un roman, *La revanche des médiocres,* publié par Grancher en 1957 et porté à l'écran la même année, par Raymond Bailly, sous le titre *L'étrange M. Steve.* L'adaptation et les dialogues sont signés Frédéric Dard…

Par la suite, Marcel Prêtre et sa compagne Erminia seront souvent invités aux Mureaux, en dépit du peu de sympathie que le sémillant Helvète inspire à Odette. Subjugué par le cinéma, Marcel est présenté par son ami à des producteurs et assiste à des tournages dans les studios parisiens, toujours prompt à séduire, grâce à sa prodigalité, de jeunes starlettes… Au fil des années, cette relation très particulière, d'abord fondée sur la fascination de l'écrivain pour un personnage pittoresque et une « grande gueule », puis ternie par la jalousie née, dans l'esprit de Prêtre, de la notoriété grandissante de son « nègre », se ternira peu à peu.

Côté familial, un rituel a été instauré, celui des vacances qui ont

d'abord pour cadre la maison des parents d'Odette, les Damaisin, dans le petit village de Gerbaix, en Savoie. Ce séjour montagnard ne ralentit nullement le rythme de travail de Frédéric. Tandis que ses enfants vont se baigner à Novalaise, dans les eaux bleues du lac d'Aiguebelette, il écrit sans relâche, prenant seulement le temps de faire quelques promenades à vélo — un sport qu'il continuera à pratiquer de temps à autre — ou de s'entretenir avec son taciturne beau-père, qu'aux dires d'Odette il parviendra à « initier » à l'humour.

Les Dard séjournent ensuite en Italie, prenant pension dans un hôtel de Cervia, une station balnéaire proche de Rimini. Au cours de l'été 1956 survient un événement qui laissera un souvenir durable au jeune Patrice, alors âgé de douze ans. Par un bel après-midi, son père et lui partent au large dans une barque de location. Là, Frédéric, loin des regards gênants que les estivants porteraient immanquablement à son bras atrophié, ôte la chemise qui ne le quitte jamais et plonge avec délices dans la mer. Il exécute quelques brasses maladroites puis décide de regagner l'embarcation. Patrice et lui réalisent alors que cette opération est impossible. Son infirmité et son poids, avoisinant alors les cent kilos, l'empêchent de monter dans la barque. Pris de panique, Patrice lui suggère de s'accrocher à l'arrière de celle-ci et il se met à ramer. Jamais la plage ne leur a paru aussi éloignée. Ils regagnent Cervia dans un état d'épuisement total.

Patrice s'habitue aux foucades de son père. Il n'éprouve ainsi aucune surprise — seulement une légitime fierté d'adolescent — à le voir un jour l'attendre à la porte de l'établissement scolaire qu'il fréquente, au volant d'une grosse voiture américaine. Pour le garçon, c'est la preuve tangible que Frédéric est enfin parvenu à dompter le destin. Désormais, ses camarades et les professeurs ne se montreront plus intrigués par la profession de son père : ils *sauront* qu'il est le fils de Frédéric Dard. La notoriété paternelle lui vaudra une expérience assez rare pour un lycéen à cette époque, puisqu'il est convié à jouer un petit rôle aux côtés de Michel Auclair dans *L'irrésistible Catherine,* un film d'André Pergament dont Frédéric a écrit les dialogues.

Ce qu'Élisabeth et son frère appréhendent forcément de manière beaucoup plus confuse, c'est le mal de vivre qui a commencé de ronger l'auteur de leurs jours d'une manière sournoise, implacable et que la pratique de l'écriture ne l'aide qu'imparfaitement à juguler. La belle américaine longe parfois les allées de ce Bois de Boulogne peuplé de fantasmes que, dans la fiction, San-Antonio côtoie d'une façon plus radieuse — puisqu'il est resté célibataire.

19.
Romans de la nuit

Le véritable événement littéraire de 1956, pour Frédéric, demeure la publication en rafale, dans la collection « Spécial-Police », de trois textes noirs, signés de son nom, qui emboîtent le pas à son adaptation romanesque de la pièce *Les salauds vont en enfer : Délivrez-nous du mal, Les bras de la nuit* et *Le bourreau pleure.* Le premier de ces livres, dès le début, fait irrésistiblement songer à l'argument des *Salauds.* Un homme est emprisonné, attendant son exécution. Dans la même cellule, un gangster de haut vol endure le même hallucinant suspense, guettant l'installation de l'échafaud dans la cour de la prison… La ressemblance s'arrête là. Le héros tourmenté du roman amorce le long flash-back de la mésaventure qui a fait de lui un assassin. Il a, un soir, compris que sa femme le trompait et, peu à peu, construit le mécanisme de sa vengeance.

> « Je venais d'entrer dans le formidable troupeau des maris trompés, j'en ressentais une amertume si totale que sur l'instant j'ai eu l'idée de me supprimer. (…) Pourtant l'idée de la vengeance me fortifiait et me donnait l'appétit de la vie. »

Délivrez-nous du mal est un roman haletant, en forme de confession où le pathétique et l'odieux se conjuguent de façon exhibitionniste. Pour la première fois, le romancier traite d'un sujet passionnel sous une forme qui est celle du « suspense psychologique » déjà brillamment illustré, aux États-Unis, par des auteurs comme William Irish — *J'ai épousé une ombre* — ou la très intrigante Patricia Highsmith dont Hitchcock a porté à l'écran *L'inconnu du Nord-Express.* En France, les deux compères Boileau et Narcejac ont déjà négocié la première place au hit-parade du genre, avec des romans où les victimes font l'objet d'une étude psychologique raffinée. Mais s'il a certainement lu les œuvres de ses deux confrères, Frédéric leur préfère encore l'univers de Hadley Chase, ce que prouve une fois encore *Les bras de la nuit*, une histoire américaine dans laquelle un flic romantique tombe amoureux de l'épouse d'un mystérieux homme d'affaires sur lequel il enquête. Notons en passant que ni Chase, ni Dard n'ont encore jamais mis les pieds aux États-Unis.

C'est avec *Le bourreau pleure,* dont l'argument lui a été suggéré par une confidence de son ami le docteur Weiss, que Frédéric s'accomplit enfin dans ce genre difficile du roman d'atmosphère, une

atmosphère chez lui particulièrement lourde et prenante. Un Français solitaire en vacances sur la Costa Brava — récemment visitée par la famille Dard — renverse une jeune femme frappée d'amnésie. Le héros tombe aussitôt amoureux de cette ravissante et pathétique créature dont il va tenter de reconstituer le passé. Son enquête le ramène à Saint-Germain-en-Laye où il apprend que Marianne, avant sa fugue en Espagne, a commis un crime atroce… Un subtil crescendo dans l'horreur fait d'un sujet de fait divers — d'ailleurs authentique — le conte le plus cruel jamais composé jusqu'ici par Frédéric Dard. La critique remarque ce livre auquel sera décerné quelques mois plus tard le Grand Prix de littérature policière 1957, une récompense qu'il partage avec Patricia Highsmith pour *Monsieur Ripley*.

La cérémonie d'attribution du prix, que préside Maurice-Bernard Endrèbe, a lieu au restaurant *Salin,* rue Marbeuf, où le jury s'est entouré de deux jeunes comédiennes ayant joué dans *Les louves,* le film tiré du roman de Boileau-Narcejac, Jeanne Moreau et Micheline Presle. Dans *Mystère-Magazine,* Maurice Renault écrit : « Nous pensons que Frédéric Dard ne nous en voudra pas de révéler, en cette occasion, qu'il est en particulier l'auteur de la fameuse série où apparaît le trépidant commissaire San-Antonio. »

Dans ce même numéro de la revue où Dard, contrairement à la quasi-totalité des auteurs policiers français, n'a jamais publié de nouvelles, paraît une notice signée « Éditions Fleuve Noir » qui n'est rien d'autre que le curriculum vitae de l'auteur primé. On y apprend que « le livre tiré des *Salauds vont en enfer* fut traduit en japonais, en italien, en allemand, en portugais, en espagnol et connaît un tirage astronomique ». Mais aussi que les sujets de ses trois derniers romans noirs « ont été achetés par le cinéma et sont en cours de réalisation. Car, depuis deux ans, Frédéric Dard travaille aussi pour le cinéma et il est en passe de devenir l'un des meilleurs auteurs de films. »

On l'a bien compris, à l'instar de ses rivaux et néanmoins amis Boileau-Narcejac, Dard est parti à l'assaut du box-office et ce n'est pas un hasard si *Le bourreau pleure* est dédié à François Chavane, l'associé du producteur Alain Poiré. Ce dernier vient d'acquérir les droits de *Délivrez-nous du mal* et s'apprête à en confier le sujet à Édouard Molinaro, un jeune réalisateur dont ce sera le premier film. Le romancier et le producteur ont déjà travaillé ensemble sur un film tiré d'un roman de Paul Kenny, *Action immédiate*, dont la vedette est Lino Ventura. Le producteur de Sacha Guitry, et de films à succès comme *Marguerite de la nuit, La jument verte* ou encore *Caroline chérie*, a décidé de se lancer dans le film noir. Les comédiens pressentis sont Jeanne Moreau et Gérard Oury.

Le tournage du film vaut à Frédéric d'être invité dans le bel appartement de Michèle Morgan, la compagne d'Oury, dans l'île Saint-

Louis. À son tour, il reçoit la célèbre comédienne aux Mureaux, ce qui ne manque pas d'émouvoir le voisinage. Peu à peu, les Weiss et quelques autres membres de l'entourage des Dard vont prendre goût à se mêler, en toute simplicité, aux « amis parisiens » de l'écrivain dont la notoriété s'épanouit.

Le cinéma envoûte bien davantage que la littérature et rapporte aussi infiniment plus. Dès lors, Frédéric accepte de participer à toutes les aventures qu'on lui propose, tout en maintenant le rythme de production des San-Antonio. Il n'en écrit pas moins de cinq au cours de l'année 1957, dont *Les anges se font plumer, Des gueules d'enterrement* et le très curieux *J'ai peur des mouches.* Ce roman raconte le voyage mouvementé que le commissaire fait en Allemagne sur les pas d'un de ses collègues agent secret atteint d'un « virus fatal ». Le récit alterne entre l'épouvante la plus totale et l'humour glacé. Le suspense y atteint des sommets.

L'œuvre de Frédéric Dard ne passe plus inaperçue. Si la critique officielle néglige de prendre en considération un auteur qui se distingue, à première vue, surtout par sa prolixité, certains esprits curieux s'intéressent à cet écrivain si peu conformiste et terriblement inventif. C'est le cas de Jean Cocteau, grand dévoreur de romans policiers et d'espionnage devant l'Éternel. Dans les pages d'une revue littéraire, *Les Cahiers des Saisons*, le poète publie une véritable ode à la gloire de ceux qu'il nomme « les pseudonymes ».

« Ils n'ont pas tous des pseudonymes, mais presque. Mais qui donc ? Les auteurs modestes qui s'imaginent, pour *manger*, écrire des livres que je *dévore.* Ceux du Fleuve Noir, des Presses de la Cité, du Grand Damier, ceux qui écrivent sous le signe de l'espionnage, du Spécial-Police. Ceux qui, comme Peter Cheyney, ont créé des types si vifs et si proches de nos cœurs… Lorsque nous déclarâmes notre amour, Apollinaire et moi, aux auteurs de *Fantômas*, ils nous répondirent que *Fantômas* était écrit de la main gauche, et qu'ils nous suppliaient de lire leurs œuvres écrites de la main droite. Ils étaient, hélas, gauchers sans le savoir… Je pourrais ici vous raconter en détail les vies mythologiques des héros du commissaire San-Antonio, de Bruce, de Braun, de Kurt Steiner, de Serge Laforest, de Peter Randa… S'ils lisent cet article, cachés sous de modestes pseudonymes, mes auteurs savent que je ne plaisantais pas quand, la reconnaissance me poussait à leur écrire. »

Cocteau s'est ainsi manifesté à l'attention de Frédéric, stupéfait et charmé d'une telle sollicitude. La voilà donc, la reconnaissance qu'il n'aurait jamais songé obtenir, lui le littéraire dissimulé sous les oripeaux du romancier d'action. En décachetant la première lettre expédiée de Saint-Moritz où l'académicien séjourne avec sa grande amie Francine Weisweiller, il a d'abord cru à un canular. Puis, il lui a

répondu avec émotion.

Cocteau lui envoie ensuite un joli dessin au crayon de couleur représentant un ange, avec cette dédicace : « À Frédéric Dard, pour qu'il le protège — Jean ». Il lui dédie alors *Cette mort dont tu parlais*, un nouveau roman de suspense publié dans « Spécial-Police » : « À Jean Cocteau, ce tissu de mensonges, affectueusement. »

Le maître se dit enthousiasmé par l'histoire désenchantée de ce célibataire piégé par un couple monstrueux. « Nos existences étaient une lente intoxication… Parfois il m'arrivait de la battre. Elle subissait mes coups sans se rebeller. Je crois même que cela lui faisait plaisir d'être frappée. »

Le ton du roman est gémissant, sur fond de sadomasochisme. Si l'on peut parler de « suspense », il n'en est pas moins vrai que le ressort de cette fiction est d'ordre sentimental. Le lecteur est confronté à la mise en scène du drame de l'amour bafoué, comme dans les précédents livres noirs de l'auteur. Un voile de tristesse, voire de détresse, nimbe l'écriture de ces récits à la première personne que Frédéric écrit à présent à un rythme presque aussi soutenu que les San-Antonio, sur un registre très personnel, trop personnel pour ne pas éveiller notre attention.

Aux Mureaux, les nuages s'amoncellent sur celui qui avouera plus tard : « J'étais malheureux en ménage. » Son travail épuisant est parfois interrompu par des crises qu'il combat par l'alcool. Patrice n'oubliera pas ces pauses d'un genre particulier qui voient l'écrivain se réfugier dans sa chambre afin d'y soigner, par d'abondantes lectures et parfois aussi des larmes éperdues, le spleen irrépressible qui l'accable.

Mais un événement exceptionnel va venir faire diversion. Au début de l'été 1957, les Dard embarquent à bord du paquebot *Ile-de-France* pour l'Amérique. Si l'idée de ce périple a germé dans l'esprit de Frédéric et d'Odette, Armand de Caro est quant à lui responsable d'une suggestion d'ordre publicitaire — et plutôt ingénieuse — consistant à envoyer Frédéric Dard à… San Antonio, Texas !

Au cours du voyage, le malheureux Patrice qui vient d'être renvoyé du lycée subit le mutisme éloquent de son père. Mais dès l'arrivée à New York, le ciel s'éclaircit. La petite famille visite la métropole, s'extasie, assiste à une messe pittoresque à Harlem, puis prend place à bord d'un bus de la compagnie des Greyhound à destination de l'État du Texas. Durant le trajet, les Dard sont frappés par d'incessantes manifestations de discrimination raciale. Il leur arrive même d'être rudoyés par un chauffeur lorsque, par inadvertance, ils empruntent la porte du bus réservée aux « nègres ».

L'arrivée à San Antonio nous est décrite dans un roman que Frédéric publiera quelques mois plus tard, *Ma sale peau blanche.*

> « La traversée des faubourgs (…) était interminable. J'avais l'impression que notre car se frayait un passage dans le tohu-bohu d'une gigantesque kermesse. Les motels ingénieux et pimpants se succédaient. L'eau verte de leurs luxueuses piscines reflétait un ciel couleur de nacre. »

Cette Amérique qui l'a tant fait rêver naguère, lorsque Bonne-Maman évoquait devant lui les méfaits d'Al Capone, ce pays qu'il a si souvent mis en scène dans des romans aux décors et aux types humains inspirés d'autres ouvrages, il peut enfin le décrire *de visu.* On prend pension dans un motel et l'on excursionne. Mais pas avant d'avoir obéi aux ordres d'Armand de Caro : Frédéric a promis d'expédier par la poste deux cents cartes postales signées « Commissaire San-Antonio » à destination de libraires français !

Un jour, au retour d'une promenade, les Dard engagent la conversation avec un dynamique pasteur s'exprimant en français. Le père Sauvageau, de la mission mexicaine de San-Antonio — *Ma sale peau blanche*, lui sera dédié — restera l'un des confidents attitrés de Frédéric, tout comme le curé des Mureaux. Cette attirance pour les ecclésiastiques est un des caractères constants de celui qui se considère comme un pécheur impénitent et se soucie du salut de son âme, contrairement à l'insolent et très cynique commissaire San-Antonio. Pour l'heure, comme en témoigne *Tu vas trinquer, San-Antonio*, le super-flic et ses deux inénarrables acolytes découvrent eux aussi l'Amérique.

> « Accoudés au bastingage du *Liberté*, Pinaud, Bérurier et moi-même regardons mélancoliquement le quai du débarquement de la French Line… C'est les Pieds Nickelés débarquant sur le sol américain. — Mince, c'est vachement cradingue, comme bled, moi qui croyais au contraire que c'était flambant neuf », s'écrie Bérurier par le truchement duquel s'épanche certainement la part franchouillarde de son auteur.

Au retour, effectué précisément à bord du *Liberté*, Frédéric se laisse reprendre par le *timing* effréné des manuscrits à livrer. Dix romans pour le Fleuve Noir, tel est le score de cette année 1957 au cours de laquelle il écrit également l'adaptation et les dialogues du film *Le dos au mur* — titre retenu par Poiré pour sa production de *Délivrez-nous du mal* — et écrit un scénario original pour le réalisateur André Berthomieu, *En légitime défense.*

Ce dernier film raconte l'histoire de deux hommes, le patron d'un bar mal famé de Pigalle et un inspecteur de la P.J., que lie une amitié née pendant la guerre. Les mauvaises fréquentations du propriétaire

de *L'ami Pierrot* mettent à mal cette complicité contre nature dans le monde nocturne que le film décrit complaisamment. Dans le roman tiré du film et publié au Fleuve Noir sous la signature d'André Berthomieu, la relation des deux hommes évoque le monde de Carco, revisité par la plume d'un auteur un tantinet plus réaliste. Jusqu'à ce jour, personne n'a pris la peine de démasquer celui qui se dissimulait modestement derrière le nom d'un réalisateur alors très prisé du public et considéré de ce fait comme bon « vendeur ». Frédéric Dard, nègre de Berthomieu, ne figurait dans le livre qu'au titre de dédicataire ! Peu après, il entame l'adaptation de son propre roman *Toi qui vivais* que Berthomieu réalise un an plus tard sous le titre *Préméditation !*

Poursuivant son voyage initiatique à l'intérieur du monde capricieux et déroutant du septième art, Frédéric croise la route d'un certain nombre de personnages qui ne manqueront pas d'inspirer au fil de ses romans l'une ou l'autre de ces figures désespérées voire monstrueuses qu'il affectionne. Il lui arrive de fréquenter l'appartement du comédien Roland Lesaffre, un ex-marin au physique de jeune premier dont s'est entiché le réalisateur Marcel Camé. Dans ce lieu interlope se côtoient acteurs, chanteurs, voyous. « Papa Fred », comme l'appelle Lesaffre, y coudoie Marcel Achard, Yves Montand, François Périer, Tino Rossi, Gilbert Bécaud mais aussi un metteur en scène déjà auréolé d'un certain prestige, Yves Allégret, ex-mari de Simone Signoret.

Allégret est flanqué de sa nouvelle compagne, Michèle Cordou, qui a tourné dans *Les orgueilleux* et dans *Huis clos* et s'apprête à figurer aux côtés de Lesaffre dans *Méfiez-vous fillettes*, d'après un roman de Hadley Chase, la nouvelle production d'Allégret. Celui-ci se prend de sympathie pour Dard dont il apprécie le caractère spontané, porté aux expériences insolites. Il lui propose de développer un sujet de film imaginé par le producteur José Bénazéraf. Il s'agit d'un drame d'ambiance, très noir, qui aura pour décor la ville de Hambourg. Début 1958, Frédéric accompagne Allégret et Bénazéraf en Allemagne pour les repérages. Ils y retrouvent les comédiens Hardy Kruger et Hildegarde Kneff.

C'est le premier séjour de Frédéric dans un pays qui, pour des raisons fantasmatiques, liées à la guerre, l'a toujours fasciné. Il ne sera pas déçu. Quinze jours durant, il va hanter les lieux les plus mal famés de cette ville portuaire encore mal remise des bombardements alliés. Ses rapports avec Allégret sont d'abord difficiles, puis ils prennent goût ensemble au spectacle nocturne des bouges où les accompagne parfois le chef de la police des mœurs dépêché auprès d'eux par le producteur allemand du film en gestation. Bientôt, un conflit éclate entre l'irascible Bénazéraf et Dard à propos de l'adaptation de *La fille*

de Hambourg. Le script du romancier n'a pas l'heur de plaire à celui qui a initié le film et entend bien en rester le seul maître. Frédéric s'emporte. Il a touché une avance d'un million d'anciens francs et décide d'en rester là. Il rentre, dépité, mais déjà sous le charme de Hambourg dont les ruelles poisseuses, les églises en ruines et la population sinistre ont pris possession de son imaginaire. De retour aux Mureaux, son orgueil blessé se requinque à la lecture d'une nouvelle lettre de Cocteau, datée du 5 mai 1958 :

> « Mon cher commissaire,
>
> Si vous croyez que je ne devine pas votre cœur enfantin entre vos lignes, vous vous trompez. Je vous aime beaucoup et votre vermotisme est une merveille de grâce. Ne l'abandonnez pas. Je vous embrasse.
>
> Jean. »

20.
Mystères de Paris

Toi, le venin, roman paru à la fin de l'année précédente, reprenait en écho un thème abordé pour la première fois dans un petit livre de 1954 que ne mentionne alors aucunement la bibliographie de l'auteur du Fleuve Noir. *Anna Soleil*, dédié aux parents d'Odette, mettait en scène une jeune provinciale lancée dans le milieu du cinéma de retour à son village natal pour les funérailles de son père et y retrouvant sa mère acariâtre et une sœur infirme. Ce livre hâtivement ficelé, de la période Jacquier, témoignait encore d'une sorte d'innocence créatrice, évidemment factice au regard, par exemple, de *La Crève*, mais néanmoins présente chez l'auteur appliqué à « écrire le plus possible » pour s'en sortir. *Toi, le venin*, roman dur, crépusculaire, dont le héros, séjournant sur la Riviera, rencontre sur un chemin côtier une bien curieuse jeune femme nymphomane et détraquée, puis se laisse prendre au piège d'une liaison plus que dangereuse, montre le chemin accompli, en quelques années, par Frédéric Dard.

Le roman se déroule au rythme ingénieux d'une mécanique infernale, les masques cyniques des personnages féminins traquant sans relâche un héros éperdu qui s'enfonce désespérément dans le marécage de sa passion. La sœur de la jeune femme aux pas de laquelle il s'est attaché est infirme et c'est autour de cette infirmité suspecte que se noue l'intrigue. Le sujet du livre aurait pu naître sous la plume des Boileau-Narcejac : c'est un excellent sujet pour le cinéma. Mais son auteur, au-delà des contraintes du genre, en fait le support d'une méditation singulière, morbide, sans issue.

Dans un précédent livre, *Le pain des fossoyeurs* (1957), il avait orchestré une authentique comédie policière autour d'un sujet assez osé : le meurtre, par le jeune amant de sa femme, d'un entrepreneur des pompes funèbres dont le cadavre était ensuite dissimulé dans le cercueil d'un autre mort. Ce récit résolument cynique ne dissimulait rien de la fascination de romancier pour les ficelles du Grand-Guignol (et pour cause !).

Dans *Toi, le venin*, le héros fait montre d'une passion maladive, évoquée de manière sérieuse, obsédante, qui flirte sans cesse avec la mort dans une ambiance délétère. Car, derrière l'intrigue de son *suspense*, se lit la concordance entre le sujet et les terreurs intimes de l'auteur. Son propre mal de vivre, sa vision funèbre des êtres et des choses — une voiture américaine lui fait songer à « un convoi funèbre », la maison où vivent les deux sœurs ressemble à « un sanctuaire » — comme le sadisme rampant des scènes d'intimité — « j'éprouvais à

l'avance la cuisante douleur de ses ongles arrachant ma chair » — imprègnent toute l'histoire.

À la lecture du livre, Robert Hossein s'emballe. Il veut aussitôt en tirer un film, que Marina Vlady et lui interpréteront. Il voit ce film comme l'expression du « conflit entre un homme et la vision qu'il se fait d'une des deux sœurs ». C'est dire qu'il envisage sa réalisation sous l'angle clinique d'une aberration des sens confinant au fantastique, une impression qui s'impose à la lecture de cette fable sinistre sur le vertige de l'amour.

Des yeux pour pleurer revient au thème de l'amour impossible mais sur un mode plus réaliste. Un jeune figurant au physique ravageur, remarqué sur un tournage par une actrice vieillissante, devient son amant, puis celui de la nièce de cette femme excentrique. Celle-ci ne songe bien sûr qu'à se venger du garçon, ce qui nous vaut une suite pittoresque de situations mélodramatiques. Le personnage du garçon est attachant, très différent des ténébreux héros, obsessionnels et cyniques, auxquels nous ont habitués les premiers romans noirs de Dard, un peu trop soumis aux règles du jeu instauré par Hadley Chase.

Le thème de ce livre est intéressant parce qu'on peut sans mal en voir l'origine dans un fantasme ancien de l'auteur, mais aussi parce qu'il reviendra, amplifié jusqu'à l'exaspération, dans la suite de l'œuvre. C'est l'amour insensé qui se moque de la différence d'âge et de la condition sociale mais que la raison réfute et sanctionne cruellement. Un amour que le poids du monde avilit et transforme en malédiction. Lucie Merrer, la comédienne déchue, évoluant comme une araignée fatidique sur la toile de son immense appartement du boulevard Lannes, à Paris, est à l'évidence modelée sur la chanteuse Edith Piaf. Depuis la première vision qu'il a eue d'elle, à Lyon, dans sa loge de la salle Récamier, celle qu'avec un certain aplomb il appelait « son amie Edith Piaf » dans *Le cirque Grancher* fait partie de son théâtre intime. Il a suivi la progression fascinante et pathétique à la fois de l'artiste et de la femme et le destin vient à nouveau de faire se croiser leurs chemins.

Piaf est une lectrice avide. Tombant sur un roman de Frédéric, elle l'a dévoré puis a souhaité rencontrer son auteur. Claude Figus, son secrétaire et homme à tout faire, s'est chargé de convier l'heureux élu à dîner au 67, boulevard Lannes, dans le XVI^{e} arrondissement. Ému, forcément, Frédéric se rend à cette invitation à bord de la petite MG décapotable qu'il vient tout juste d'acheter. Alors qu'il roule sur l'autoroute de l'Ouest en direction du tunnel de Saint-Cloud, il aperçoit soudain, dans le fossé, une tache sombre intrigante, freine, s'arrête et découvre… le cadavre d'un homme ! Prévenue par d'autres témoins, la police arrive sur les lieux et constate que l'inconnu a été tué d'une balle en pleine poitrine. Frédéric Dard est longuement

interrogé par des policiers soupçonneux, puis relâché.

Après ce préambule macabre qui l'a quelque peu ébranlé, le romancier arrive chez Piaf. Celle-ci l'accueille dans son immense appartement, frêle et hideuse, entourée de Claude Figus, de son pianiste et d'un compositeur canadien. Pendant le dîner, elle dévore un énorme steak saignant sous le regard surpris de son admirateur puis, ragaillardie, elle se lève et se dirige vers le salon seulement meublé d'un canapé et de son piano à queue. Elle commence à chanter puis, se tournant vers Frédéric, l'invite à venir la soutenir. Il s'exécute et, posant délicatement ses mains sur les hanches de l'artiste, éprouve la sensation troublante de tenir entre ses mains un instrument de musique humain. Des vibrations secouent le corps ravagé de Piaf tandis qu'elle exhale une des mélodies qui l'ont rendue célèbre. Vers quatre heures du matin, quelque peu groggy, Frédéric regagne les Mureaux. À peine est-il arrivé que le téléphone se met à sonner. C'est Piaf qui, d'une voix tremblante, lui dit :

— Dard, vous m'avez beaucoup plu. Revenez demain soir, je vous attends !

Il invoque le premier prétexte qui lui vient à l'esprit pour décliner l'invitation. Il ne reverra jamais plus Édith Piaf.

Au cours de l'année 1958, Frédéric a publié coup sur coup plusieurs romans noirs qui témoignent de l'aisance accrue avec laquelle l'écrivain parvient à peindre les milieux les plus divers et à y intégrer des personnages qui se démarquent des stéréotypes qu'il utilisait commodément au début de sa carrière. *Ma sale peau blanche* a valeur de peinture sensible et originale d'une communauté que Dard a croquée sur le vif. Avec *Le tueur triste*, il met en scène un sordide truand italien égaré dans l'univers étouffant et sournois de la petite-bourgeoisie française au fil d'un récit très émouvant que la critique aurait certainement salué s'il avait paru dans la Série Noire. Dans *Une gueule comme la mienne*, Frédéric recourt au souvenir douloureux de la guerre pour camper Jean-François Roy, un écrivain collabo qui refait surface après un exil de treize ans et tombe dans le piège que lui tend un journaliste machiavélique. En échange de sa protection, ce triste sire publiera sous son propre nom les articles écrits par Roy. Lorsque celui-ci tombe amoureux de la femme du journaliste, un tour d'écrou est donné à cette curieuse histoire dont les protagonistes rivalisent de cynisme. Roy prétend « n'aimer que les femmes hypocrites et vicieuses » et paraît goûter la relation sadomasochiste qui s'est instaurée entre les membres de ce trio infernal. La veulerie de l'écrivain nazi n'a d'égale que la crapulerie de ses hôtes et la terreur émanant de ce huis clos éclipserait presque la dimension policière qui n'apparaît bien souvent dans les romans de Frédéric qu'à la fin.

Ce drame parfaitement réglé intéresse le producteur René

Modiano, qui en achète les droits. Le réalisateur pressenti est l'Argentin Luis Saslavsky, qui a déjà porté à l'écran *Les louves* de Boileau-Narcejac. La mise en production du film tarde à venir. Dans l'intervalle, Frédéric travaille pour Victor Merenda, un réalisateur de séries Z, d'abord sur l'adaptation d'une nouvelle d'André Maurois, rebaptisée pour l'écran *Sursis pour un vivant*, puis comme dialoguiste de la version cinématographique d'une pièce un peu poussive de Robert Thomas, distribuée tantôt sous le titre *La nuit des suspectes* tantôt sous celui de *Huit femmes en noir*. Au cours de ce film assez insipide, les spectateurs intrigués voient un policier s'emparer de deux ouvrages, puis les feuilleter en disant :

« — *Des clientes pour la morgue*… *Sérénade pour une souris défunte*… Ça n'a pas l'air mal. C'est de qui ? Ah ! De San-Antonio… L'imagination a besoin de support. »

Précisément, l'imagination de Frédéric Dard ne subit aucunement le préjudice de son humeur de plus en plus pessimiste quand la fiction signée de son nom doit céder la place à la mise en scène gauloise et endiablée des San-Antonio. On jurerait même qu'il a pris la décision de forcer la dose de gaudrioles dans la part de plus en plus masquée de sa production. *Du poulet au menu, En long, en large et en travers* ou *La vérité en salade* font état d'une exaltation verbale nouvelle due essentiellement à la présence de gags désopilants « interprétés » par les duettistes Bérurier-Pinaud, désormais bien installés dans la saga. Le « vermotisme » dont parlait Jean Cocteau dans sa lettre — en référence au célèbre Almanach Vermot — est omniprésent. Les enquêtes de San-Antonio, après avoir été longtemps envisagées comme de véritables parcours du combattant, évoluent à présent vers un mode plus rocambolesque, plus proche des lectures d'enfance de Frédéric, Ponson du Terrail et *Pieds Nickelés* confondus. Après avoir souvent fait grincer les dents de ses premiers aficionados, San-Antonio entend à présent les libérer par une franche rigolade.

En dehors de sa collaboration stakhanoviste à la collection « Spécial-Police » — qui, noblesse oblige, lui a concédé une sous-série baptisée « Commissaire San-Antonio » —, Frédéric semble dénué de toute autre ambition d'écriture. Bien sûr, rôde toujours dans sa tête l'idée, de plus en plus saugrenue, d'un « roman pour le Goncourt », mais un examen lucide de sa situation littéraire lui ôte à présent toute illusion. Il ressent l'envie de se lancer dans une entreprise qui est comme un défi au milieu d'un emploi du temps déjà chargé. Frédéric a eu l'idée d'un « gros roman » où s'épancherait enfin sa passion du feuilleton populaire de jadis : abondance de personnages, retournements de situations. Tout ce qu'il n'a jamais pu mener à bien jusqu'ici dans ses œuvres en général assez brèves.

Armand de Caro accueille sa proposition avec d'autant plus de

satisfaction qu'il publie depuis quelques années déjà sous forme de gros volumes reliés les œuvres de Robert Gaillard, l'auteur de *Marie des Isles* et *Marie Galante*, devenu l'un des best-sellers du Fleuve Noir. Frédéric annonce que le roman s'intitulera *Les derniers mystères de Paris*, en référence (appuyée) au chef-d'œuvre d'Eugène Sue. Mais à la différence de son illustre prédécesseur, Frédéric n'excède pas les quatre cents pages. Il n'empêche que son intrigue ne manque ni de souffle, ni d'audace et qu'il parvient habilement à forger une histoire noire résolument moderne modelée sur la tradition populaire.

Deux trajectoires s'entrecroisent tout au long du livre. Celle d'Hervé, un séduisant petit provincial tombé sous la coupe de l'odieuse Agnès, femme d'un publicitaire ayant lui-même succombé au charme de la fille née d'un premier mariage d'Agnès, la très délurée Eva. Simultanément, nous pénétrons dans l'univers mystérieux d'un clochard qui pourrait avoir connu des jours meilleurs avant de s'être métamorphosé en un personnage que Paul Féval n'eût pas renié.

Le Paris que Frédéric Dard nous décrit sans excès de fioritures fait étrangement songer à la description qu'un romancier étranger pourrait en faire. La ville est traitée à la manière d'un décor de cinéma — comme dans *Croquelune* — et l'impression qui s'en dégage nimbe le récit d'une incertitude onirique, magique. Par moments, l'écriture de Dard rejoint celle des films expressionnistes, voire du théâtre et du cinéma de Cocteau, qui dut se délecter à la lecture de ces *Derniers mystères de Paris.*

Pendant ce temps, René Modiano, ne parvenant pas à mettre sur pied la production du film tiré *d'Une gueule comme la mienne*, sans cesse repoussée par Luis Saslavsky apparemment peu désireux de s'y consacrer, a une idée surprenante. Il téléphone au romancier pour lui proposer de faire sa première expérience de réalisateur. Frédéric, interloqué, invoque son incompétence en matière de technique cinématographique. Modiano a tout prévu : il lui adjoindra un jeune assistant, un certain Pierre Granier-Deferre. Le romancier accepte et se lance dans l'adaptation de son livre dont il inverse curieusement les pôles, faisant du collabo un écrivain résistant et du journaliste un collabo, l'action se situant à présent sous l'Occupation.

Le tournage commence au cœur de l'hiver 1959. Frédéric, drapé dans un pardessus mastic et une fausse indifférence à ce qui se passe sur le plateau, supporte mal d'être sans cesse ramené aux réalités d'un métier qu'il connaît à peine par son jeune assistant au demeurant fort compétent. Chacune des idées originales qu'il tente d'imposer suscite l'embarras des techniciens, si bien que le film bientôt lui échappe. Le résultat, sans être catastrophique, est assez médiocre. Interviewé peu après, Frédéric admet, sur un ton désabusé : « Jamais personne ne m'a autant trahi que moi-même. Dans le livre, j'avais imaginé la vie d'un

homme traqué qui avait eu recours à la chirurgie esthétique pour transformer son visage. » Ce n'est plus le cas dans le film dont le personnage principal est joué par le séduisant Paul Guers. À la fin de l'entretien, Dard avoue au journaliste : « Ma vraie longueur d'ondes, c'est le bouquin. Là, on est vraiment son maître. »

Depuis leur escapade à Hambourg, et malgré l'incident avec José Bénazéraf, Yves Allégret et Frédéric Dard se revoient fréquemment. Ils se retrouvent régulièrement aux Mureaux pour y travailler à un scénario inspiré par le roman de Frédéric, *Le tueur en pantoufles.* Ils imaginent Bourvil dans le rôle de l'assassin-poète. Frédéric se rend aussi au Tremblay, chez Allégret, qui partage la vie de la comédienne Michèle Cordou. L'alcool est un des moteurs de leur collaboration. Après Bourvil, ils envisagent de proposer le rôle à Francis Blanche, qui les invite à dîner. Plutôt que de leur donner son adresse, l'acteur, en guise de carte de visite, leur confie un billet de cinq cents francs sur lequel il a inscrit le chiffre 16. La coupure est à l'effigie de Victor Hugo. L'auteur des *Misérables* habitait place des Vosges… L'énigme est résolue in extremis, mais la soirée se passe mal. Michèle Cordou et l'excentrique partenaire de Pierre Dac ont des mots.

La malédiction du *Tueur en pantoufles* — ce livre de Frédéric qui, faute d'avoir été diffusé en librairie, n'a décidément pas de chance — est complète : il ne sera jamais porté à l'écran. La relation Allégret-Dard n'en sera pas altérée, au grand dam d'Odette qui n'apprécie guère de voir Michèle Cordou et le cinéaste entraîner son époux dans un tourbillon qu'elle juge malsain. L'activité de Frédéric, même marginale, dans le milieu du cinéma, fragilise en effet un équilibre déjà mis à mal par l'absorbant labeur de l'écrivain. Celui-ci s'épuise nerveusement à sa machine et, la nuit venue, n'arrive plus à trouver le sommeil. Alors, il se relève pour écrire encore, descend à la cuisine où il pille le réfrigérateur. Il ne cesse depuis quelque temps de prendre du poids, ce qui ne fait qu'aggraver son malaise existentiel… Mais comment rompre un engrenage né de son propre désir de réussite matérielle et de succès ?

Les Dard vivent à présent dans l'aisance. Chaque dimanche, ils courent les antiquaires de la région parisienne, avec une prédilection pour les meubles de style Louis XIII. Le pavillon des Mureaux se métamorphose. On envisage même de creuser une piscine à l'arrière de la bâtisse, mais cette idée est bientôt abandonnée. Les enfants grandissent sous le regard d'un père aimant mais de plus en plus réfugié dans son monde imaginaire.

Un jour, Frédéric — qui, depuis longtemps, refuse de s'épancher en famille sur sa production littéraire — donne à Patrice, alors âgé de quinze ans, l'autorisation officielle de lire ses romans.

— Je les ai déjà tous lus, répond l'adolescent timide, osant à

peine avouer l'admiration qu'il voue à l'auteur des San-Antonio que ses camarades de classe et lui dévorent en cachette.

21.
Cauchemars

La critique littéraire des années cinquante ne concède pas encore au genre policier le statut dont il jouit aujourd'hui, pour une raison souvent objective si, pour l'essentiel, on le compare au roman dit noble. Dans le cas de Frédéric Dard, auteur à présent d'une quinzaine de livres de facture atypique, à l'atmosphère troublante, à l'écriture limpide mais entêtante, quelques critiques attentifs mais aussi les lecteurs ont compris qu'ils avaient affaire à un véritable écrivain. Et même s'il opère sur un terrain résolument populaire, imposé par la marque dont il porte en quelque sorte le « maillot » — ce Fleuve Noir omniprésent dans les Maisons de la Presse naissantes et dans les kiosques de gares —, Dard se démarque aisément du nombre de plus en plus grand d'auteurs policiers français. L'adaptation de certains de ses livres au cinéma est sans doute pour une part dans l'intérêt qu'on lui porte, ce qui compense l'étonnant mutisme de la presse concernant le phénomène qu'il incarne déjà comme auteur à deux têtes particulièrement prolifique. De son côté, le milieu des auteurs policiers hésite encore à lui rendre hommage, comme pour sanctionner sa solitude de coureur de fond.

En vérité, Frédéric ne fait qu'amorcer un parcours qui le tiendra toujours à distance respectueuse du peloton de ses confrères. Ayant coupé les ponts avec son passé lyonnais et la fraternité un peu louche, faite de renvois d'ascenseur et de mesquineries plus ou moins déguisées, du milieu littéraire, il préfère passer pour snob plutôt que de frayer avec ses pairs. D'autant que ceux-ci ne sont pas toujours tendres à son égard, tel Léo Malet, l'auteur malheureux d'une série de *Nouveaux mystères de Paris*, qui supporte mal le succès de son jeune concurrent. Nulle rivalité, cependant, ne l'oppose aux Boileau-Narcejac, qui occupent avec lui le terrain du « suspense psychologique », d'autant que Frédéric éprouve une vive sympathie pour Pierre Boileau, nourri comme lui de romans populaires et des exploits des *Pieds Nickelés*.

L'évolution de San-Antonio — saga et personnage — témoigne des effets d'une réclusion volontaire. Le « for intérieur » de l'auteur ressemble de plus en plus à un camp retranché résonnant de prises de position, d'invectives et de tonitruants calembours émanant d'une personnalité résolument hors du commun. À ces éclats de voix répondent, en sourdine, mais de façon complémentaire pour ceux qui savent entendre, les gémissements d'un moi désespéré présent dans les romans noirs signés Frédéric Dard. Ceux-ci charrient le mal de vivre

quotidien de leur auteur, de plus en plus empêtré dans l'univers glauque d'une petite ville des bords de Seine qu'il ne cite jamais dans ses fictions mais qui y tient une place prépondérante.

Deux d'entre elles, parues en 1959, ont pour cadre le décor de ce désenchantement. *Les scélérats,* d'abord, né d'une façon très particulière. En rentrant de Paris, un soir de printemps, Frédéric est assailli par la forte odeur provenant des champs de choux d'Aubergenville, une commune proche des Mureaux. Cette sensation triviale fait aussitôt surgir en lui un personnage : une pauvre gamine, élevée à la diable dans ces parages, et qui se met à parler dans sa tête.

« Moi qui aime la nature, j'ai horreur des cultivateurs de par ici, parce que ce ne sont pas de vrais paysans. » L'invention du romancier, mise en émoi par « l'odeur » de sa propre nostalgie des terres de Saint-Chef — la *vraie* campagne —, précipite bientôt la jeune créature dans une aventure angoissante et sensuelle. Engagée par un couple d'Américains déracinés, totalement déplacés dans le paysage de la banlieue parisienne, elle tombe amoureuse de son patron, malheureux en ménage. La suite de l'histoire confirme le pressentiment né avec l'odeur de choux et fait de ce roman terrifiant par sa banalité de fait divers un chef-d'œuvre de hantise.

Plus proche, cette fois, de l'univers de Frédéric, parce qu'il met en scène vin artiste peintre à l'œuvre sinistre — on songe à Bernard Buffet —, *Rendez-vous chez un lâche* aborde le thème de l'homosexualité, rendu d'autant plus dérangeant que l'auteur semble submergé par une pudeur presque disproportionnée par rapport à son sujet. Le héros vit dans une sorte de manoir qui ressemble étonnamment au château situé à deux pas de chez les Dard, tout au bout de la rue des Gros-Murs menant à la Seine.

Un adolescent d'origine modeste, gouailleur et solitaire, s'est attaché à lui comme un chiot ombrageux. Curieusement, Frédéric n'évoque jamais l'intimité de ces deux êtres qu'unit une même vision désabusée du monde. Une femme innocente — en apparence — survient comme une intruse et met à mal la belle amitié. Mais la nature profonde du livre paraît comme évacuée, sournoisement, du récit, comme si l'auteur ne parvenait pas à rendre compte de la raison qui l'a poussé à l'écrire. Sans doute a-t-il eu moins conscience de traiter de l'amour qui n'ose pas dire son nom que de sa répulsion — celle, en tout cas, du héros — à envisager naturellement la vie avec une femme. L'art et sa pratique laissent-ils encore une place à une vie normale pour celui qui se replie sur lui-même au point de ne plus pouvoir communiquer sainement avec les autres ? Telle est la question formulée au travers d'un drame feutré qui reste comme l'écho d'une interrogation certainement plus profonde et douloureuse, et sur laquelle Frédéric reviendra plus tard.

Toujours en 1959, alors que par un effet de symétrie significatif, l'auteur américain Robert Bloch publie *Psychose*, attirant sur ce livre déroutant et envoûtant à la fois l'attention d'Alfred Hitchcock, on se demande pour quelle obscure raison *Coma*, signé Frédéric Dard, ne suscite pas l'adhésion immédiate d'un producteur ou d'un réalisateur. Le livre est né du souvenir durable du séjour à Hambourg, souvenir cuisant aussi puisque Frédéric n'aura finalement pu écrire le film pour lequel il avait été prié d'accompagner Yves Allégret et José Bénazéraf en Allemagne.

L'anecdote imaginée par Dard s'avère d'emblée excitante : un réalisateur de films français se rend dans le célèbre port pour y « écrire » un sujet. Dans le train qui l'emporte, il est fasciné par une fille à la beauté « absolue ».

> « Je ne sais comment on peut la décrire. Et c'est dans un cas semblable que je me rends compte que la photographie est un art. Elle est l'art de la vérité. L'art de reproduire l'art sans le déformer. »

La réflexion n'est pas innocente car, d'un roman à l'autre, Frédéric s'efforce de rendre ses descriptions les plus laconiques et les plus visibles possible. Pour lui, désormais, chaque livre est — doit être — un sujet en puissance pour le cinéma. Il opère cette fois un tour d'écrou supplémentaire, puisque son récit se présente comme une réflexion très personnelle sur l'illusion du récit chère à Jean Cocteau. Un tour d'écrou aussi à la thématique obsessionnelle du duo féminin *(Toi, le venin*) ici porté à un paroxysme.

Tombé par mégarde du train, le cinéaste reprend connaissance au domicile de la belle inconnue qui vit à Hambourg en compagnie de sa sœur infirme et de leur vieil oncle alcoolique. Minna et Gertrud évoluent dans le décor gothique d'une demeure ancestrale, comme les sorcières d'un conte féerique que leur victime à la virilité mise à mal ne parviendrait pas à maîtriser. Un climat de haine, de désirs refoulés et de violence inouïe nimbe cette histoire hallucinante, proche du fantastique dont, pas plus que celle de *Psychose*, on ne peut raconter la fin.

Frédéric Dard y atteint l'un des sommets de son œuvre par la pratique d'une introspection pudiquement drapée dans le romanesque le plus pur. Quel lecteur, à l'époque, se serait inquiété de savoir dans quelle mesure l'auteur s'est lui-même inclus dans le dessin de son intrigue sous les apparences de ce Jean Lecœur, né à Voiron dans l'Isère et qui s'enfonce lentement dans le plus atroce cauchemar existentiel que son imagination de cinéaste ait pu engendrer ?

La même année, dans le San-Antonio intitulé *Prenez-en de la graine*, l'auteur avertit ses lecteurs : « Je vais vous faire rire avec ce

bouquin. » Curieusement, l'enquête qui mène le commissaire et Bérurier à Amsterdam sur la piste de trafiquants de Van Gogh n'a rien d'hilarant, elle serait même plutôt morose. L'atmosphère du récit est plus libidineuse que franchement paillarde et Frédéric semble en panne d'invention. Ses personnages lui pèsent et les choses ne s'améliorent guère dans *On t'enverra du monde* où Bérurier et son épouse, Berthe, « ont leur tronche des mauvais jours ».

Le romancier n'est pas non plus à prendre avec des pincettes à cette époque. En privé, il affirme que San-Antonio l'insupporte et qu'il compte arrêter la série. Il a trop conscience de l'importance de cette partie de sa production pour ne pas mesurer l'énormité d'une telle décision. Informé de celle-ci par une indiscrétion, Armand de Caro réagit aussitôt. Il téléphone à Frédéric :

— Venez me voir, lui dit-il d'une voix courtoise mais implacable.

De l'entrevue, d'abord orageuse, naîtra le fameux « contrat » à propos duquel Odette Dard, qui n'aime guère voir son époux s'épuiser à la tâche, nourrit les plus amers soupçons. Car Frédéric ne peut plus échapper au destin que prédisent tous les signes concrets d'une réussite singulière. De Caro ne cesse de réimprimer les aventures de San-Antonio et en fait à présent le fer de lance de sa production.

Une estime réciproque lie ces deux hommes, mais on ne peut pas encore parler d'amitié. Bien sûr, l'auteur est conscient de la chance exceptionnelle qui lui est donnée de bénéficier d'une stratégie éditoriale dont beaucoup de ses confrères pourraient se montrer jaloux. Ses tirages avoisinent ceux de Jean Bruce qu'il n'a jamais fréquenté mais qui, par curiosité, l'invite un soir à dîner. Au cours du repas, Josette, l'épouse et collaboratrice du père d'O.S.S. 117, prend Frédéric à part et le complimente : « Vous êtes un écrivain, mon mari, lui, n'est qu'un fabricant ! » Il n'empêche que, pour tenir le rythme, l'auteur sous pression doit se livrer à une éprouvante gymnastique. Celle-ci n'est pas infaillible et c'est ainsi qu'à deux reprises il détruit les manuscrits de romans signés San-Antonio qui ne lui semblent pas répondre à la qualité qu'il attend. Odette tentera vainement de réparer ce qu'elle considère comme un geste d'orgueil déplacé, mais Frédéric se montre inflexible. La production san-antoniesque se poursuit donc tant bien que mal, sans que ni leur éditeur, ni le nombre croissant de lecteurs n'aient à se plaindre.

L'année 1960 s'annonce chargée. Aux cinq San-Antonio s'ajoutent deux Frédéric Dard — *Les mariolles* et *Puisque les oiseaux meurent* —, ainsi qu'un certain nombre d'adaptations et de dialogues de films. Robert Hossein met en scène *Les scélérats* qu'il interprète lui-même aux côtés de Michèle Morgan et d'Olivier Hussenot. Par ailleurs, le producteur Alain Poiré, dont le fils Philippe est un lecteur inconditionnel de Frédéric Dard, achète dès la sortie du livre les droits

des *Mariolles* — une histoire d'adolescents évoluant dans le cadre de Saint-Tropez — et en confie la réalisation à Gérard Oury.

Il serait certainement naïf de s'étonner que les romans de Dard qui intéressent d'emblée les producteurs ne sont pas ceux témoignant au mieux de son art d'écrivain. C'est par exemple le cas de *Puisque les oiseaux meurent,* huis clos poignant élaboré autour de l'accident survenu à une jeune chanteuse à succès dont l'époux délaissé sombre peu à peu dans une sorte de folie. Cet homme écorché est en effet hanté par la certitude qu'un oiseau réfugié dans la chambre de l'accidentée est la réincarnation de son amant mort. Frédéric aborde le fantastique d'une façon encore plus originale que dans *Coma,* par le biais cette fois d'une exaspération du réel qu'il maîtrise par son style aigu, contrastant avec l'onirisme du propos. Sans lyrisme, avec au contraire une concision terrifiante et une profonde acuité des choses infimes de la vie, Frédéric se met dans la peau du personnage et livre une épure de fiction sur le thème de l'inconsolable chagrin.

La question se pose alors : pourquoi le romancier, à présent connu et reconnu pour son habileté à ourdir d'inquiétantes intrigues dites policières mais qui, bien souvent, fonctionnent sans crimes ni policiers, n'aborderait-il pas une forme littéraire plus aboutie, plus ambitieuse ? La réponse, cruelle, n'est pas à chercher très loin : *Le contrat* ! Il ne lui est plus possible, matériellement, d'échapper à la double emprise du cinéma et de San-Antonio. Prisonnier de sa propre ambition, des commandes rassurantes — pour son train de vie — et des délais imposés par Armand de Caro, il n'a plus le choix. Ce qui ne l'empêche pas de rêver encore — peut-être pour faire plaisir à Odette — en déclarant : « Un jour, je prendrai *un an*… » Mais tout le monde, dans son entourage, sait qu'il n'en fera rien.

Les mois passent jusqu'à ce que survienne un événement qui va résonner comme un coup de semonce dans le ciel déjà très sombre de la vie du romancier. Sa sœur en larmes lui annonce au téléphone le décès inopiné de leur mère. Joséphine Dard venait de décider, sur les conseils de son médecin, le docteur Brun, d'entrer en clinique pour y entreprendre une cure d'amaigrissement. Mais elle n'a pas supporté les rigueurs du traitement. Frédéric est choqué par cette nouvelle, bien au-delà de ce qu'il aurait pu imaginer. Dans une lettre à Jeanine datée du 22 mars 1961, il fait cet aveu :

> « Il y a huit jours hier, j'ai pris au moment de partir pour Paris cette feuille de papier et cette enveloppe avec l'intention d'écrire à la maman. Et puis j'ai été comme toujours bousculé, en fin de journée la lettre était toujours blanche. Aujourd'hui je pense que si j'avais vraiment voulu, le jour de sa mort, notre mère en aurait eu une petite joie.

> Cette petite joie calmerait un peu ma peine en ce moment. Mais à quoi bon verser du sel sur cette plaie, pareille à la tienne, qui se cicatrisera peut-être un jour mais ne guérira pas. Je me traîne en promenant cette absence. Je suis désert, vidé et j'attends avec impatience que la vie… »

Ces points de suspension expriment un immense désarroi, pareil à celui de tant de ses héros submergés par l'idée de leur lâcheté devant la vie, celle des autres et la leur. Le sentiment de culpabilité qui l'accable à cet instant n'est pas nouveau. Depuis toujours, il s'en veut de n'avoir pas donné à sa mère l'amour qu'elle méritait et que, trop longtemps, Bonne-Maman a occulté en lui. Il se confie à nouveau à Jeanine quelques jours plus tard :

> « Brusquement, au milieu d'une réplique, je m'arrête parce que j'ai besoin de t'écrire. Besoin de me rapprocher de toi. Cette nuit, je me suis réveillé en pensant à la maman. J'ai eu une notion si aiguë de la mort, ou plutôt de la vie, que j'ai ressenti un intense, un total découragement. J'ai vraiment compris que nous étions en sursis. Et puis avec le jour est revenue l'espérance. Tout se remet à fonctionner. Les illusions déroulent leurs guirlandes aussi illusoires que celles que tu vends au magasin. Je pense beaucoup trop au passé et pas assez à l'avenir. Sans doute parce que je pense beaucoup plus à ce qui fut qu'à ce qui sera ? En ce moment, j'en suis à la période des Brotteaux. (Elle pleurait souvent à cette époque.) Le temps des humiliations aussi. Mais je me demande maintenant s'il n'était pas merveilleux. Nous avions tout cela à vivre avec elle ! Tout ce chemin à parcourir à ses côtés ! »

Quoi qu'il en dise, Frédéric n'a pas attendu la mort de Joséphine pour s'abandonner à l'évocation morose des jours anciens. Il n'a jamais cessé d'alimenter son œuvre de ces remugles qui conditionnent le malheur chronique des héros de ses livres et jusqu'à une part de la psychologie du commissaire San-Antonio lui-même. Le célibat de ce personnage outrageusement misogyne, la présence insolite de Félicie ne sont pas dus aux hasards d'une fiction qui se voudrait coûte que coûte peu ordinaire. Ils sont l'exacte volonté d'un être en proie au remords permanent d'avoir trahi son enfance — la célébrant sans cesse par son travail —, et l'émanation de sa volonté de ne jamais céder aux exigences d'une activité mercenaire qui tantôt l'exalte, tantôt lui fait honte.

22.
Absences

> « J'ai commencé ce matin un San-Antonio. Il paraît que les clowns sont drôles lorsqu'ils ont du chagrin, j'espère donc que mon numéro de conneries sera réussi. »

Jeanine est une fois encore celle à qui Frédéric avoue la difficulté qu'il éprouve à reprendre le cours des choses malgré l'épreuve qu'ils viennent de subir. Mais il ne sait que trop bien le rôle que joue l'écriture dans sa vie, rôle primordial, celui de balancier du funambule…

Francisque Dard, pour échapper à la solitude qu'engendre son deuil, séjourne aux Mureaux. Il reste de longues heures aux côtés de son fils dans le petit bureau qui résonne du crépitement de la machine à écrire nourricière, ou se promène dans les environs en compagnie d'Odette et des enfants. La mort de Joséphine va insensiblement rapprocher Frédéric de son père. Désormais, c'est la mort de Francisque qui le hante, tandis que se fait jour dans le cœur de l'homme vieillissant une admiration sans bornes pour cet enfant choyé par le destin. À la tristesse d'avoir perdu presque par surprise l'être auquel il aurait bien fini par demander pardon pour tant de négligence affective, s'ajoute, pour Frédéric, le regret de n'avoir pu lui faire profiter de son aisance nouvelle. Il décide d'octroyer à Francisque une rente qui le préservera désormais de tout souci matériel. Quelque temps plus tard, « le père » décide de refaire sa vie avec une amie de longue date…

Noël 1960. La tribu de Caro se rend comme à l'accoutumée à Courchevel, une station de sports d'hiver alors en vogue, en compagnie des Dard. L'éditeur, toujours à l'affût d'une bonne affaire, a également convié le producteur Alain Poiré, auquel il remet un jeu d'épreuves du nouveau roman noir de Frédéric, *Le monte-charge.* Le livre est précisément dédié « à Philippe Poiré, mon fidèle lecteur, son fidèle auteur ». Le producteur évoque ce souvenir dans son livre *Deux cents films au soleil :*

« Philippe n'est pas loin de te tenir pour le premier écrivain français, avais-je dit à Frédéric.

— Et il a bien raison ! Le second après Balzac, je veux dire, par ordre alphabétique. »

Poiré livre ensuite un portrait du Frédéric Dard qu'il a connu.

> « C'était un jeune gros ours à la fois paisible et bouillant,

> mesuré et fêlé, qui avait l'ambition de devenir un grand écrivain et considérait les San-Antonio comme une besogne alimentaire. Il pensait, il écrivait cinéma. »

Ces derniers mots sont ceux que le producteur du *Monte-charge* prendra plaisir à faire figurer au dos du livre publié peu après sous une couverture sobre — bandeau rouge sur fond noir mettant en évidence le nom de l'auteur —, ajoutant :

> « Lorsqu'un producteur a en tête la réalisation d'un film que l'usage a affublé du nom bien français de "suspense", il appelle Frédéric Dard.
>
> — Avez-vous une bonne histoire ? Racontez-la-moi.
>
> Dard déteste raconter ses histoires. Il préfère écrire un roman. Le roman est déjà un scénario. (…) Le cinéma français demande ses brutes à cet homme jeune, fin et bienveillant, ses tueurs à cet homme doux et pacifique et chez lui, auprès d'un feu de bois clair et sympathique, nous parlons bruits de pas, nuits sans lime, cris dans l'ombre et impitoyables destins. »

À présent, la question est de savoir qui réalisera le film sur lequel la Gaumont fonde les plus sérieux espoirs. La journaliste France Roche estime dans un écho paru en janvier 1961 dans *France-Soir* que le sujet « appartient moralement à Henri-Georges Clouzot qui, il y a deux mois et demi, téléphona à Dard et lui demanda : "Venez à mon hôtel et racontez-moi une histoire dont l'héroïne puisse être Brigitte Bardot." Dard inventa aussitôt une histoire. "Ça ne me plaît pas, dit Clouzot, revenez demain" » Si l'on en croit France Roche, le versatile metteur en scène, préoccupé par la sortie de *La Vérité*, se désintéresse bientôt du sujet de Dard, sans toutefois perdre de vue le désir qu'il a de collaborer avec lui. Finalement, c'est Marcel Bluwal qui adapte *Le monte-charge* avec son auteur. Le film rassemble Robert Hossein, Léa Massari et Robert Dalban qui s'intègrent parfaitement à ce drame réglé comme une mécanique horlogère par le talentueux Bluwal qui fait ici ses premières armes.

Le *Monte-charge* est le roman par lequel le nom de Frédéric Dard s'impose enfin, grâce à un tirage record de quatre cent mille exemplaires, et dont la première phrase aurait pu être murmurée en confidence à l'oreille de sa sœur Jeanine : « Jusqu'à quel âge un homme se sent-il orphelin lorsqu'il perd sa mère ? » Les pages qui suivent brossent le portrait poignant d'un repris de justice revenu sur les traces de son enfance humble mais chargée pour lui d'un sentiment de sécurité depuis longtemps mis à mal par le cours de sa vie. La nostalgie du héros traqué est soudain transfigurée par un coup de

foudre :

> « Toute ma vie j'avais souffert de ces chutes de tension. Je n'étais jamais sûr de la seconde qui allait suivre. Il y avait en moi une inquiétude sans cesse aux aguets. Je sécrétais l'angoisse depuis mon enfance. »

Comme toujours, l'impétuosité amoureuse du personnage principal le mènera au pire… Tout concourt à faire du roman une réussite parfaite, le plus beau récit expressionniste que le roman policier d'après-guerre ait sans doute inspiré. Enhardi par le succès du *Monte-charge*, Frédéric envisage sérieusement de faire son retour au théâtre avec l'adaptation de son récent roman, *Le cauchemar de l'aube.*

Il travaille à cette époque avec Edmond T. Gréville, qui vient de mettre en scène pour le cinéma *Les menteurs,* d'après le roman de Frédéric *Cette mort dont tu parlais,* avec Dawn Addams, Pierre Brasseur et Francis Blanche. Gréville et lui envisagent alors de créer pour la scène un suspense très noir, à la mesure de la comédienne Alida Valli, très remarquée dans *Les yeux sans visage* de Georges Franju en 1956. Ils la voient bien dans la peau de la mystérieuse occupante d'une villa du Sud de la France où se réfugie un jeune soldat traumatisé par la guerre d'Algérie. Hélas, les producteurs ne les suivront pas et ils se consolent en travaillant sur une adaptation, pour l'écran cette fois, du *Bourreau pleure.* C'est un nouvel échec. Finalement, ils s'attelleront deux ans plus tard à l'adaptation de *L'accident*, un nouveau roman de Frédéric dont l'héroïne est une institutrice de province éprise d'un maître d'école terriblement antipathique. Interrogé par un journaliste sur ses nombreux déboires cinématographiques, Frédéric ironise en affirmant que les producteurs ont souvent été rebutés par le caractère proprement infect d'un grand nombre de ses personnages…

Le cahier d'absence, publié en 1962, est le seul livre de cette époque sur lequel l'auteur s'épanchera plus tard, déclarant :

> « Je suis épris d'absolu. Désespérant de le connaître, j'avais écrit un bouquin — peu importe l'histoire — où s'exprime ce goût de la séquestration qu'a l'homme amoureux vis-à-vis de la femme qu'il aime. Quand tu es marié et que tu tombes amoureux d'une autre femme, tu vis nécessairement une période clandestine. C'est à la fois grisant et triste. Triste, parce que tu es tout le temps en train de t'en aller… »

Cette confidence, exprimée en 1975, est en relation directe avec ce que Frédéric est précisément en train de vivre à l'heure où il écrit à sa sœur :

« Je m'abrutis de travail. Ça devient, c'est devenu un opium. Je pense que nous partirons pour Gerbaix la semaine prochaine. La terre de Saint-Chef m'attire. »

Un événement bouleversant vient de se produire dans la vie du romancier, que l'on ne peut comprendre qu'en effectuant un rapide flash-back, et en révélant un secret bien gardé et qui le restera quelque temps encore. C'est l'histoire d'un frémissement amoureux comme en vivent souvent les personnages des romans noirs de Frédéric, mais qui n'est pas encore sanctionné par une liaison.

Au cœur de la vie désordonnée qu'il mène en compagnie, souvent, d'Yves Allégret et de Michèle Cordou — et dont Odette s'inquiète tant —, le romancier éprouve le besoin d'une évasion rédemptrice. Celle qui, à ses yeux d'éternel adolescent ébloui, incarne ce rêve difficilement accessible, se nomme Françoise de Caro — la propre fille de son éditeur !

Par le passé, le cours naturel des relations de Frédéric avec le directeur du Fleuve Noir les a fait se rencontrer à maintes reprises. Leur première rencontre a eu lieu en 1957, le jour de la communion d'Élisabeth, aux Mureaux. À la fin du déjeuner familial auquel les de Caro avaient été conviés, Frédéric s'est assis devant l'adolescente de seize ans quelque peu intimidée par le regard bleu de l'écrivain. Celui-ci lui a demandé à brûle-pourpoint : « Si je vous proposais de partir maintenant avec moi, que répondriez-vous ? » Tout à trac, Françoise s'est entendue dire : « Oui ! »

Des mois, des aimées ont passé. De loin en loin, le romancier florissant et la fille d'Armand de Caro se sont croisés à nouveau. Frédéric a vu éclore peu à peu la personnalité et la beauté de celle qui n'était encore qu'une troublante apparition dans sa vie. Un jour, il a appris les fiançailles de la jeune fille avec un garçon engagé peu après aux Éditions Fleuve Noir, et le rêve s'est estompé, provisoirement… Mais voici qu'en 1961, Françoise elle-même lui demande d'être témoin de son mariage avec Jean-Marie Carpentier. L'ironie est amère. Frédéric fait aux jeunes mariés un somptueux cadeau. Ils se reverront pour Noël, à Courchevel où les Dard ont fait l'acquisition d'un appartement. Le séjour de fin d'année dans la station de sports d'hiver est devenu pour eux aussi un rituel.

Le vague à l'âme de son époux est alors pour Odette un souci permanent. Dans le but de faire diversion, pour donner forme aussi à l'un de ses rêves les plus chers, elle lui suggère de faire bâtir en Savoie, sur les bords du lac d'Aiguebelette, une maison de vacances. Frédéric s'emballe pour ce projet, qui prend bientôt la forme d'une construction futuriste de verre et de bois face aux eaux calmes du lac… L'écrivain y transportera chaque été sa machine à écrire,

travaillant bien sûr sans relâche en dehors de séjours en Italie ou en Espagne avec les enfants. Constant Pettex, ancien journaliste au *Progrès de Lyon* et auteur du Fleuve Noir sous le pseudonyme de Dominique Arly, croise parfois son illustre confrère dans ces parages. Il se dit impressionné par le rythme d'écriture infernal de Frédéric qui, malicieux, lui rétorque :

« Tu sais, je suis comme le type qui fait tourner des assiettes sur des bâtons : si je m'arrête, je suis fichu ! »

Simultanément, un autre projet d'ordre immobilier prend forme, celui d'abandonner le pavillon de l'avenue du Maréchal-Foch, devenu trop exigu pour tous les meubles que les Dard y ont accumulés. Et puis les enfants ont grandi, ils ont besoin d'indépendance. La solution à ce problème est vite trouvée, mettant un terme à la suggestion d'Armand de Caro d'installer son auteur aux œufs d'or à La Varenne, où vivent déjà tous les membres de sa « tribu », notamment sa sœur Gil et son mari Lucien Saillet, qui travaillent également au Fleuve Noir. À quelques centaines de mètres seulement du pavillon, en bordure de Seine, un immense terrain boisé attenant à un castel fin de siècle est justement à vendre. Cet emplacement idéal, en retrait de la nationale de plus en plus fréquentée, accueillera une somptueuse villa au toit pentu, des garages pour les automobiles du couple et, bien sûr, une piscine.

Dans cette demeure cossue aussitôt baptisée *Les Gros Murs,* le romancier dispose d'un spacieux bureau-bibliothèque, pourvu d'une alcôve et d'immenses rayonnages qui auront rapidement du mal à contenir les « exemplaires d'auteur » de ses livres. Il aménage les vastes sous-sols de la maison en salle de jeux pour les enfants et leurs amis. Un « coin-bar » décoré dans le style western est orné d'une fresque murale de son ami le peintre lyonnais Del Bosco. Rien n'est laissé au hasard et Frédéric suggère — par superstition ? — de coller sur le sol de ciment peint en rouge sombre des cartes à jouer… C'est dans cette ambiance de saloon d'opérette que Frédéric reçoit ses nombreux amis du monde du spectacle. Gérard Oury en sera l'hôte lors d'une soirée de présentation de son film *La menace* organisée au cinéma des Mureaux.

Hossein est lui aussi un des hôtes de la nouvelle demeure de Frédéric où, ensemble, ils élaborent un roman d'espionnage intitulé *Le sang est plus épais que Peau.* Depuis *Dernière mission* (1950), Dard a régulièrement publié des récits d'espionnage dans la collection à présent fameuse du Fleuve Noir, sous le nom de Frédéric Charles, notamment *La personne en question* (1958) qui a pour cadre Hambourg et *Les figurants de la peur* (1960). Il a fait paraître le septième et dernier Frédéric Charles, *La mort en laisse* qui clôt pour lui Père des pseudonymes — San-Antonio excepté.

L'idée du livre qu'il s'apprête à écrire vient de Hossein, ou plutôt d'un ancien Résistant qui a raconté au comédien comment plusieurs de ses compagnons de l'ombre avaient volontairement servi d'appâts aux Allemands pour tenter de sauver le chef du réseau auquel ils appartenaient. Ce sujet fort, lourd d'une symbolique chère au cœur du metteur en scène, forme la trame du récit que Frédéric écrit seul, même s'il le signe de leurs deux noms. Ils ont évidemment déjà en tête d'en faire une pièce. Celle-ci sera montée en 1963 sous le titre *Les six hommes en question* au Théâtre Antoine avec dans les rôles principaux Hossein, Robert Dalban, Henri Virlojeux, Pierre Richard et Jean Lefebvre, puis, quelques mois plus tard, le jeune réalisateur Abder Isker la tourne pour la télévision, inaugurant ainsi une collaboration fructueuse avec Dard. Celui-ci s'est spontanément pris d'amitié pour ce garçon talentueux dont les origines kabyles semblent indisposer les producteurs. Ensemble, ils travaillent la même année à un autre téléfilm inspiré du *Cauchemar de l'aube* qui a enfin trouvé preneur… Ils se lancent ensuite dans une création originale, *La dernière porte*, huis clos ayant pour cadre le port de Hambourg. Frédéric transforme bien vite le scénario en roman sous le titre *Quelqu'un marchait sur ma tombe*.

Ce printemps 1963, qui voit Dard revenir au théâtre avec une pièce moins littéraire mais plus ambitieuse que les précédentes — chat échaudé… —, est aussi celui de la disparition tragique de son confrère Jean Bruce. Celui-ci trouve la mort dans un terrible accident de voiture sur la nationale 16, alors qu'il regagne sa villa des environs de Chantilly. La nouvelle est aussitôt annoncée à la radio et rapportée à Patrice Dard par un camarade de classe qui n'a pas entendu le nom de la victime, « un célèbre auteur de romans policiers ». L'adolescent, paniqué, croit pendant près d'une heure qu'il s'agit de son père…

La mort de Bruce, dont l'œuvre sera vaillamment reprise, quelque temps plus tard par son épouse Josette fait subitement de Frédéric le seul grand auteur de littérature populaire en activité, si l'on excepte Simenon dont la production s'essouffle et les Paul Kenny qui, à force d'avancer masqués, n'existent pas vraiment comme « auteur (s) ». Cet état de fait n'aura, certes, aucune incidence sur l'activité littéraire de Frédéric, et, symboliquement, son nom devient celui du porte-drapeau d'un genre — le roman populaire de masse — qui s'est complètement renouvelé depuis la guerre, suscitant un bel essor éditorial qu'Armand de Caro a, pour son compte, magnifiquement su orchestrer. Seuls, les auteurs de la Série Noire, notamment James Hadley Chase, et l'incontournable Agatha Christie, qui fait les beaux jours du Masque, s'opposent à la suprématie française en matière de littérature d'évasion.

Voici que, de l'autre côté de la Manche, un excentrique auteur est

en passe de devenir la coqueluche des amateurs d'espionnage. C'est Ian Fleming, père du fringant James Bond 007, apparu pour la première fois en 1953 dans le roman *Casino Royale* mais qui se pavane déjà sur les écrans du monde entier dans des films aux titres alléchants : *Docteur No* ou *Bons baisers de Russie.* Un éditeur français s'est opportunément assuré l'exclusivité des livres de Fleming, ignorant comme tout le monde que celui-ci passera l'arme à gauche, en août 1964, à l'âge de cinquante-six ans…

Le 11 octobre, à quelques heures d'intervalle, deux célèbres admirateurs de Frédéric Dard/San-Antonio tirent leur révérence : Édith Piaf et Jean Cocteau. Ce dernier venait juste de faire connaître la nature de son vote pour les Palmes d'or du roman d'espionnage, un prix créé récemment par Armand de Caro et qui couronne exclusivement des auteurs du Fleuve Noir.

Frédéric est à ce moment plongé dans la rédaction d'un très gros livre, né d'une idée originale aussitôt approuvée par son éditeur. Il s'agit d'un pseudo-manuel d'Histoire de France entièrement conçu du point de vue du tonitruant adjoint de San-Antonio et publié, bien sûr, sous le nom de celui-ci. Simultanément, Frédéric a décidé d'entrer en contact avec un dessinateur qu'il admire depuis longtemps, le célèbre Dubout, pour lui proposer d'illustrer ce livre. Il rend visite à l'excentrique artiste qui vit en ermite dans un petit village du Vexin, et leurs deux natures anticonformistes, également portées à l'outrance, vont s'accorder. Dubout accepte et livre peu après le fruit de son travail, une série de dessins au trait qui souligne à l'envi les liens de parenté entre les deux artistes. Bérurier y trouve son vrai visage. Quant aux bouffonneries nées de la confrontation d'une ribambelle d'anecdotes chères aux manuels scolaires et de l'imagination illimitée du romancier, elles prolongent de somptueuse façon la veine naguère mise au service des publications de Clément Jacquier.

L'Histoire de France vue par San-Antonio est lancée par Armand de Caro comme un livre-événement. Le 18 juin 1964, un brillant cocktail est donné dans les salons de l'hôtel de Croy, à Paris. Les invités sont accueillis par le chansonnier Léo Campion déguisé en Malherbe, avant d'aller se faire servir au buffet une coupe d'hydromel par Vercingétorix ou un verre de jurançon par Henri IV…

En quelques semaines, le gros livre cartonné à la jaquette hilarante signée Dubout se voit promu au rang de best-seller. Il entre dans la liste des succès de librairies dans *L'Express* — le numéro un du moment est *L'espion qui venait du froid* de John Le Carré — entre le *Snobissimo* de Pierre Daninos et *Le littératron* d'un certain Robert Escarpit. C'est dire que l'humour est, à cette époque, un genre littéraire fort prisé et que Frédéric vient d'accéder au rang d'amuseur des Français.

La petite fête de l'hôtel de Croy a fourni à la presse l'occasion de dévoiler vin secret de Polichinelle : Frédéric Dard *est* San-Antonio. Pour celui qui vient, c'est le cas de le dire, de faire un enfant à l'Histoire, la consécration arrive à point nommé. Armand de Caro, qui a le sens de ce qu'on ne nomme pas encore la « communication », fait savoir que « le tirage des San-Antonio (petit format) atteint et va sûrement dépasser les deux cent mille exemplaires par titre ». C'est le triomphe d'un éditeur peu connu du grand public mais qui profite néanmoins de l'occasion pour s'enorgueillir d'avoir « lui-même découvert, douze ans auparavant, le premier roman de San-Antonio chez un bouquiniste ». Comment lui en vouloir d'accréditer cette légende, puisque c'est à son flair et à sa redoutable technique de vente qu'on doit le succès d'une œuvre qu'il a su très habilement propager auprès d'un vaste public.

Quel est-il, justement, ce public des lecteurs de San-Antonio qui n'a certainement pas sans raison dédié son *Histoire de France* iconoclaste « à tous les étudiants de France, qui sont mes amis » ? Il n'a pas fallu de sondage officiel pour se rendre compte de l'impact des aventures du commissaire San-Antonio sur une génération, celle des *baby-boomers,* avide de nouveauté.

Rappelons que c'est l'époque où le feuilleton radiophonique *Signé Furax* fait rire toute la France et où surgissent en pleine lumière les auteurs inspirés de la bande dessinée *Astérix,* Goscinny et Uderzo. Dans les cours de récréation des lycées, les potaches s'échangent furtivement les romans de San-Antonio, sous le regard condescendant de leurs profs qui se mettent eux aussi à la lecture de cette prose inventive et particulièrement réjouissante. Mieux ! de très dignes professeurs d'université se laissent gagner par la san-antoniomania. C'est le cas de Robert Escarpit, éditorialiste au *Monde,* lui-même romancier et qui dirige à Bordeaux le Centre de sociologie des faits littéraires…

Mais ce dont se réjouit secrètement Frédéric Dard, c'est de se savoir lu par toutes sortes de gens, et notamment par ceux qui, naguère, ont consacré le talent de son mentor Marcel Grancher, le lectorat français de base, pourrait-on dire, qui se sent proche de San-Antonio et flatté par sa philosophie pleine de bon sens. La France profonde, irrespectueuse, goguenarde et indisciplinée tient là un auteur qui lui parle vraiment, à cœur ouvert, et n'a de cesse d'exalter les vertus gauloises. L'académie Rabelais décerne en 1964 son prix à *Votez Bérurier,* et l'accueille triomphalement en son sein, célébrant l'événement de façon toute rabelaisienne, au restaurant tenu par le Lyonnais Louis Prin, boulevard Haussmann.

Les éloges pleuvent sur Frédéric. Emboîtant le pas à Cocteau, le philosophe Denis de Rougemont souhaite « que la série des San-

Antonio ne s'arrête jamais ». *Le Monde* souligne « les envolées céliniennes, les jeux de mots allaisiens, les images renardesques et une façon de conter qui vaut tous les Pierre Benoit ». Quant au franc-tireur du roman policier français, il reçoit l'hommage de ses confrères Boileau-Narcejac, sous la forme d'une jolie formule exprimée dans *L'Express* : « San-Antonio, c'est *La guerre des boutons* pour adultes. »

La télévision s'intéresse enfin à lui. Un long reportage lui est consacré dans *Sept jours du monde*, sur l'unique chaîne de l'O.R.T.F. Il est filmé dans un entrepôt du Fleuve Noir où s'empilent généreusement des milliers d'exemplaires de ses propres romans, et le journaliste Christian Bernadac lui demande insidieusement :

« N'êtes-vous pas gêné de vendre autant de livres que Mauriac, Maurois ou Gilbert Cesbron ?

Visiblement agacé, Frédéric lui rétorque :

— M. Mauriac fait partie de l'Académie française et il est peu probable que j'en fasse jamais partie… Si quelqu'un doit être gêné, ce n'est pas moi, c'est le public qui achète mes livres de préférence à ceux de Cesbron ou de Mauriac…

— Finalement, ce n'est pas le même public, lance, dédaigneux, l'interviewer.

Frédéric sourit modestement :

— Je me demande si on ne lit pas San-Antonio pour se reposer de Mauriac… »

23.
Vers l'abîme

En 1963, lorsque Françoise Carpentier met au monde son premier enfant, Fabrice, son mariage commence à battre de l'aile. Frédéric est le parrain de l'enfant — nouveau signe moqueur du destin — et sent plus que jamais son cœur battre pour cette jeune femme dont il sait bien qu'il ne lui est pas indifférent. La vie s'est, semble-t-il, chargée de réduire à néant ses espoirs secrets. Leurs chemins, pourtant, se croisent de plus en plus souvent et c'est à Courchevel, dans les premiers jours de l'année 1964, que leur amour explose littéralement. Françoise, de plus en plus malheureuse en ménage, a suivi les conseils de sa tante Gilberte et décidé de prendre le large. Frédéric a l'habitude de convier chaque soir ses amis dans un restaurant bâti tout en haut des pistes et tenu par un excentrique nommé Bouvet. On y est à l'aise et, plutôt que de payer sa note, chacun verse son obole dans une énorme chaussette de montagnard. Au cours d'un dîner auquel elle participe aux côtés de son père, Françoise s'entretient de ses malheurs avec Frédéric. Tous deux s'avouent leur amour, sans qu'Armand de Caro n'en sache rien. L'important pour eux sera que cette liaison demeure secrète.

Commence alors une période qui ressemble singulièrement à la mélodramatique aventure du docteur Geoffroy du *Cahier d'absence*. Dans ce roman, décidément prémonitoire, le héros, épris d'une lycéenne amie de son fils, a loué pour leur idylle, à l'insu de sa famille, une chaumière romantique dans la région parisienne. Il murmure à sa maîtresse : « Nous irons en Suisse pour y attendre vos dix-huit ans… Les bords du Léman, vous connaissez ? » C'est dire si l'idée d'une fuite vers le pays que Marcel Prêtre lui a naguère fait découvrir hante déjà Frédéric. Mais n'anticipons pas…

Les deux amants, dès leur retour à Paris, vont continuer à vivre chacun de son côté, comme si de rien n'était. Pour Frédéric, c'est un déchirement de tous les instants.

Le romancier, rongé par le remords qu'il éprouve vis-à-vis des siens, ne peut confier qu'à sa machine à écrire le désarroi qui s'est emparé de lui. Le roman qu'il publie au printemps, *La pelouse*, traduit à la manière d'un cauchemar ses sentiments profonds. On y voit un quadragénaire français tenter de retrouver dans le décor froid et déshumanisé d'Édimbourg une jeune femme rencontrée par hasard sur la Riviera. Il finit par découvrir que la belle évanescente, telle la *Lady Fantôme* de William Irish, s'est jouée de sa propre candeur d'amoureux transi et a fait de lui le meurtrier de son mari… Dans un autre livre,

La mort en laisse, le dernier récit d'espionnage publié sous le pseudonyme de Frédéric Charles, il lance ses personnages dans une aventure ayant pour cadre une contrée imaginaire.

À cette époque, Suzanne Beaufils, une amie de couple Dard dont la fille est la condisciple d'Élisabeth au lycée Saint-Exupéry de Mantes, observe avec inquiétude les nuages qui s'amoncellent au-dessus des *Gros Murs.* Odette n'est pas femme à s'épancher, mais le romancier offre en public un visage dévasté qui ne trompe personne. Un après-midi, devant les portes du lycée, Suzanne échange quelques paroles anodines avec Frédéric. Elle sent que cet homme affable, visiblement au bord des larmes, est sur le point de lui parler. Mais elle n'a pas le courage de l'aider à se confesser. Ce n'est ni le lieu, ni le moment, songe-t-elle.

En ces jours où Frédéric se dégoûte lui-même d'avoir à trahir la confiance des siens, son amour pour Françoise revêt une importance extrême. La jeune femme lui a confié que leur relation, à ses yeux, ne pouvait être que passagère. Réaliste, Françoise n'ignore pas la réaction explosive que son père, très à cheval sur les principes, aurait s'il découvrait par malheur leur liaison. Mais Frédéric, lui, sait qu'il a pris un pari sur l'avenir, son avenir, et que sa décision de quitter Odette est irrévocable. Françoise est sa bouée de secours ; seul, pense-t-il, l'amour qu'il lui porte lui permettra de franchir le pas.

S'instaure ainsi, en cette année 1964 de tous les dangers, une dramaturgie qui semble inspirée par la faculté depuis longtemps éprouvée du romancier à mettre en scène les situations les plus subtiles, voire les plus dangereuses, du « ménage à trois ». Chaque après-midi, il se rend à Paris, sous prétexte d'y rencontrer des gens de cinéma ou de théâtre et retrouve Françoise dans les lieux les plus divers. Le soir, il rentre aux *Gros Murs*, le cœur meurtri. Comme les héros de ses livres les plus noirs, les plus vénéneux, il se demande jusqu'à quand il lui sera possible de sauver les apparences. Il écrit sans cesse à Françoise et leur correspondance témoigne de la flamme inépuisable de Frédéric, de la tendresse de la jeune femme mais également des doutes qui la rongent.

Le succès de *L'Histoire de France vue par San-Antonio,* vu par les proches de l'auteur, paraît soudain très dérisoire, et sans doute est-il vécu avec amertume par un romancier qui sent sa vie s'effilocher. Il lui faut pourtant faire bonne figure — Armand de Caro ne doit se douter de rien ! On s'achemine vers le million d'exemplaires vendus de ce livre qui fait à présent de Frédéric Dard le plus sérieux rival de Pierre Daninos *(Les carnets du Major Thompson*, en leur temps, ont réalisé le même score.) Chaque petit San-Antonio se vend à deux cent cinquante mille exemplaires et les réimpressions des titres les plus anciens se multiplient. La collection Presses-Pocket vient

d'entreprendre la réédition des romans de la série « Spécial-Police » : *Toi, le venin, Les salauds vont en enfer* sont à nouveau accessibles à une nouvelle génération de lecteurs.

L'engouement du public pour *L'Histoire de France* incite son éditeur à proposer à l'auteur une nouvelle expérience du même genre. Frédéric est bientôt immergé dans l'écriture d'un manuel de savoir-vivre envisagé du point de vue de Bérurier, et qui s'intitulera *Le Standinge.* Dubout accepte une fois encore d'illustrer l'ouvrage, prévu pour le printemps 1965. La rédaction de ce livre, dont l'idée est venue à Frédéric après la visite de l'École de police de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, non loin de Lyon, ralentit quelque peu la production des petits formats, sans nuire cependant à leur qualité. *La rate au court-bouillon* manifeste en effet l'élan de liberté que lui donne le succès. *Vas-y, Béru,* qui se déroule pendant un Tour de France picaresque, lui vaut la visite d'un journaliste de *L'Équipe*, Guy Lagorce. Cet inconditionnel de San-Antonio s'enthousiasme pour « le bonheur de vivre » qui règne aux *Gros Murs* et le caractère jovial du romancier : « Pour peu que vous ayez le goût de l'amitié, il est certainement l'ami que vous auriez aimé avoir. » Paradoxalement, Frédéric vit alors un enfer. Dans l'une de ses lettres à Françoise, il se dit « malade au point que ma femme s'en est aperçue ». « Il me semble, écrit-il encore, que le monde, le mien, va s'écrouler. »

Il prend peu après la décision d'avoir un pied-à-terre à Paris afin d'y retrouver sa maîtresse plus commodément. Son choix se porte sur un petit appartement situé dans l'île Saint-Louis. Odette ne saura rien de cet achat effectué le plus secrètement du monde, mais les absences quotidiennes de son époux et son visible désarroi l'éclairent sur l'existence d'une autre femme dans sa vie. Les enfants sont eux aussi conscients du drame qui se joue dans l'intimité de leur père. Patrice vient de se fiancer, et semble éprouver une certaine hâte à vivre sa vie à l'écart du naufrage prévisible…

Début 1965, Frédéric revend l'appartement parisien jugé trop exigu pour faire l'acquisition d'un agréable duplex rue Guillaume-Budé, toujours dans l'île Saint-Louis. Patrice se marie le 25 février. Ce jour-là, Françoise annonce discrètement à son amant qu'elle vient d'obtenir le divorce. Dès cet instant, le tourment de Frédéric prend une forme plus aiguë. Une question le taraude sans cesse : a-t-il le droit de quitter Odette pour vivre avec Françoise une existence, certes difficile eu égard au qu'en-dira-t-on, mais conforme à son propre rêve ?

Refaire sa vie, le roman qu'il publie au printemps 1965 sous son nom, montre à quel point son désarroi est grand. Ce livre est à ce jour l'histoire la plus sombre, mais aussi la plus dense qu'il ait composée dans la veine inaugurée aux Mureaux au début des années cinquante.

Il y raconte le meurtre d'une femme d'âge mûr perpétré par son jeune amant, lui-même tombé amoureux d'une adolescente italienne que chaperonne un père possessif. Le garçon oscille entre la soumission à celle qui lui assure une vie confortable et l'aventure un peu folle que son désir de mâle insatisfait le pousse à vivre, au mépris de tous les dangers. Une petite phrase revient en leitmotiv au long de cette fable cruelle : « C'est un rendez-vous mystérieux que nous aurions avec je ne sais qui, quelque part dans le temps et l'espace. » Un rendez-vous avec le destin.

Frédéric sait désormais qu'il n'y échappera plus lui-même, mais il ignore encore le jour et l'heure du dénouement qui s'impose à sa propre aventure. Il doit choisir entre sa femme et sa maîtresse…

Une équipe de télévision lui rend visite aux Mureaux, peu de temps avant l'été. Après quelques plans de la piscine où évolue Élisabeth, puis d'Odette qui joue au ping-pong avec un invisible partenaire, la caméra s'attache au regard pathétique du romancier qui, pour les besoins de l'interview, tourne en rond, comme un fauve en cage, dans le décor du saloon des *Gros Murs.* La voix off du journaliste l'amène — bien malgré lui — à parler de sa fortune. Frédéric, agacé, répond :

« On chiffre tout ! Je trouve ça déprimant. Vous savez, je me fous de l'argent, ça m'emmerde ! » Exalté, soudain, il ajoute : « Je crois que je pondrai tant que je vivrai… J'ai besoin d'aller vivre dans mes pages blanches, pour les noircir ! » Puis, comme pour gommer ces propos rageurs, il se met à évoquer sa passion pour l'œuvre de Céline : « Je l'ai lu à sa sortie et je ne l'ai pas quitté. Dans chacune de mes maisons, j'ai un exemplaire de ses œuvres en Pléiade. C'est un copain qui m'attend. Quand je suis arrivé à Paris, j'ai su qu'il habitait Meudon. Chaque matin, je me disais : c'est aujourd'hui que je vais aller le voir. Et puis, un jour, j'ai appris qu'il était mort. Il m'avait fait cocu. »

Au terme de l'entretien, il affiche une sorte de fausse modestie pateline, informant son interlocuteur que de très sérieux universitaires s'intéressent à lui, à son œuvre, et font grand cas de San-Antonio.

Il ne ment pas. Il a été invité à participer, le 6 avril, à Bordeaux, à un colloque dirigé par Robert Escarpit sur le thème : « Le phénomène San-Antonio ». Mi-flatté, mi-intrigué, il s'y rend au volant de sa belle Jaguar neuve et se retrouve face à une sorte de grand jury composé de sept professeurs, dans une salle de la faculté des lettres. Il y a là René Pomeau de la Sorbonne, Robert Haag de l'université de Tubingen et quatre collègues bordelais d'Escarpit, le responsable de cette singulière confrontation. Ouvrant la séance, Escarpit avertit Frédéric que ses amis et lui se passionnent depuis longtemps pour la « sous-littérature ». « Ça commence bien ! » ironise l'invité qui va bientôt subir une avalanche de louanges énoncées de façon assez docte.

Il est d'abord question de la langue de San-Antonio. Le professeur Burguière souligne le fait que San-Antonio emprunte assez souvent aux « réserves frontalières » de l'argot, qu'il mélange en somme toutes sortes d'argots, celui des malfrats, celui de la police, le langage fleuri de la rue, etc. Il est ensuite question du profond dépaysement que procurent les « images » employées par l'auteur, lequel — souligne le professeur Lefèvre — opère un décalage entre le milieu que décrivent les aventures de San-Antonio et celui auquel sont empruntées les images. Il met subtilement le doigt sur cette manière inimitable qu'a le romancier de disperser l'attention de son lecteur, comme le ferait un magicien. Il évoque une « troisième dimension » du style qui est celle de la fantaisie. Il est ensuite question des motivations du lecteur de San-Antonio et le professeur Lassartesse précise : « Ce qui peut motiver la lecture de ces œuvres, c'est la façon dont tout cela est écrit. Il y a le plus souvent un découpage (…) on suit cela comme on suit un film ; on achète un San-Antonio comme on achète un billet de cinéma. » Plus inquisiteur, le professeur Aguilar demande au romancier : « Une mère accapareuse comme votre Félicie ne risque-t-elle pas d'amener son fils à l'homophilie, par exemple ? »

Dard lui répond sèchement : « Sûrement pas ! »

Évoquant ensuite les énumérations dont les romans sont de plus en plus souvent truffés, il fait référence à Queneau, et Frédéric ironise : « Je vous remercie ! »

L'universitaire bat en retraite : « Ce n'est pas méchant… » René Pomeau intervient enfin pour s'extasier sur le bagage culturel de leur consentante victime : « Je crois quant à moi que la littérature *tient* le commissaire San-Antonio », dit-il avant de déverser un flot de citations prouvant l'étonnante érudition du distingué « sous-littérateur », concluant pertinemment : « Il y a en San-Antonio quelqu'un qui louche vers la littérature, qui s'en amuse et s'amuse d'ailleurs à faire de la mauvaise littérature. » Frédéric est enfin prié de répondre à ses brillants commentateurs. Il s'y risque d'un ton faussement désemparé : « Pavais fabriqué une montre. Vous venez de la démonter ; (…) et maintenant vous me demandez de dire l'heure ! Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais désormais je vais écrire avec le stylo entre les jambes. » Il résume ensuite brièvement sa carrière, escamotant ses débuts littéraires lyonnais, puis affirme : « Contrairement à ce que pense le professeur Pomeau, je ne possède pas une grande culture. (…) Je n'ai aucune formation classique, mais j'ai énormément lu. (…) J'ai dévoré des bouquins et des bouquins. Pas beaucoup de Pascal. Il y a, paraît-il, dans la salle un spécialiste de Pascal. Je lui promets de partir en vacances avec mon Pascal. »

Avant de dissoudre l'assemblée que Frédéric a vivement remerciée de l'honneur qu'elle lui a fait, Escarpit revient sur un point

qui lui semble important : « Vous avez dit une chose très intéressante, à savoir que, brusquement, vous aviez pris conscience du fait que vous étiez lu. »

Dard : « Oui… J'ai compris que le livre policier était une tribune qui en valait bien une autre. »

Escarpit : « Vous avez dit aussi : "Le lecteur est un personnage sans visage". »

Dard : « Maintenant, il en aura un pour moi… Ça ne va rien arranger ! » L'assistance s'esclaffe puis applaudit longuement le romancier.

La reconnaissance ne vient pas seulement d'en haut, elle se manifeste également, si l'on peut dire, à la base. Les jeunes lecteurs de San-Antonio écrivent à leur auteur fétiche, qui prend la peine de leur répondre lorsqu'il sent qu'il ne peut les décevoir. Armand de Caro ayant eu la bonne idée de faire imprimer sous forme de fascicule les minutes du colloque de Bordeaux, Frédéric en joint un exemplaire à chacune de ses réponses. L'un de ces fans va faire mieux encore. Fred Hidalgo a découvert San-Antonio l'année précédente, à l'âge de quatorze ans, puis vu Frédéric à la télévision. Il lui a écrit et reçoit un très aimable petit mot suggérant au garçon de lui téléphoner, ce que Fred Hidalgo s'empresse de faire. Un beau jour, il voit Frédéric Dard sonner à sa porte. De cette rencontre informelle naîtra l'idée d'un fan-club, créé en 1965, ainsi que d'un bulletin assurant la liaison entre les amateurs de San-Antonio les plus enragés.

Le Standinge selon Bérurier paraît au printemps, bardé de références critiques. Un extrait d'une lettre de Cocteau orne la jaquette illustrée par Dubout : « San-Antonio est une grâce de langue et de pensée. (…) Cette langue en relief est la véritable langue vivante. » Le roman est en outre préfacé par Robert Escarpit qui explique pourquoi San-Antonio restera dans la littérature. « Il restera comme *Le Canard enchaîné,* parce qu'il est déjà en nous, parce qu'il est ancré dans notre langage, parce que le monsieur respectable parle déjà san-antonien sans le savoir grâce à la filière qui passe par ses enfants et petits-enfants. (…) Son argot personnel s'élève parfois au niveau d'une véritable création poétique. Je souhaite qu'il ne cède jamais à la tentation d'être intellectuel. »

Frédéric sait à présent à quoi s'en tenir. Non seulement l'université prend la peine de disséquer le fond et la forme de son œuvre, mais elle ne se retient pas de poser les limites de son action littéraire. Le romancier, flatté par tant d'égards, ne manifestera pourtant jamais d'animosité à l'endroit de ces commentaires qu'il considère avec bon sens comme une publicité gratuite pour ses livres. Mais ceux-ci en ont-ils vraiment besoin ? Les tirages continuent de s'envoler. *Le Standinge* atteindra bientôt, comme *L'Histoire de France*, le

million d'exemplaires vendus.

Cette notoriété soudaine va évidemment émouvoir le milieu parisien, mais Frédéric reste sourd aux appels de la mondanité et, pour lui, les dîners en ville sont rares — hormis chez des « copains ». Il cultive depuis quelques temps l'amitié de Jean-Jacques Vital, producteur de spectacles et de radio bien connu, d'ailleurs chargé en 1962 de la production de la pièce *Six hommes en question.*

Vital aimerait mettre sur pied une opérette sur un livret de Frédéric Dard et a déjà pressenti deux comédiens de poids, Annie Cordy et Georges Guétary. Frédéric rencontre à plusieurs reprises le célèbre chanteur avec lequel il sympathise, découvrant en Guétary un être assez fruste, fantasque, peu sûr de lui. En revanche, Annie Cordy, trop directive, le met mal à l'aise. Un premier projet tombe à l'eau, puis Guétary fait rencontrer à Dard celui qui, depuis des années, dirige avec maestria le Théâtre du Châtelet, Maurice Lehmann. Dans les années cinquante, Guétary y a chanté *Don Carlos*, sur un livret de Pierre Benoit et, plus récemment en 1961, *La polka des lampions*, sur un texte de Marcel Achard. Lehmann, qui a de la considération pour les écrivains, favorise l'éclosion d'un projet qui enchante Frédéric et le flatte énormément. Il écrit donc l'argument d'une opérette qu'il soumet à Lehmann, lequel confie la composition des mélodies à Charles Aznavour et la chorégraphie à Dirk Sanders. L'œuvre a pour titre *Monsieur Carnaval.* Les répétitions sont prévues pour l'automne.

Frédéric et Jean-Jacques Vital ont engagé une relation amicale. C'est précisément au domicile du producteur, à Neuilly, que les Dard ont été invités à dîner le mardi 28 septembre 1965. Depuis quelques jours, Odette ne cesse de questionner son mari à propos de sa liaison avec une femme dont elle ignore toujours le nom. Ce soir-là, dans l'auto, ils ont une scène. Mais cette fois, lassé d'être l'objet d'accusations qui le plongent dans un tourment absurde, Frédéric explose soudain. Ils arrivent à Neuilly et, à un feu rouge proche du domicile des Vital, Odette quitte précipitamment le véhicule et s'éloigne en courant dans l'obscurité. Persuadé que la colère d'Odette sera de courte durée, Frédéric l'attend durant quelques minutes puis perd patience et se rend seul chez leurs amis. Jean-Jacques Vital s'émeut de l'absence d'Odette et propose d'accompagner Frédéric à sa recherche.

Ils finiront, après une longue errance à travers les rues paisibles de Neuilly, par retrouver Odette en pleurs, appuyée aux grilles de l'immeuble. Le dîner, auquel participe également l'auteur dramatique Jacques Deval, flanqué de sa jeune compagne qui exaspère Frédéric, se passe sans autre incident. On se quitte, et les Dard regagnent les Mureaux dans un silence lourd de menaces. Pendant le repas, Frédéric a beaucoup bu. Pourtant, lorsqu'il abandonne Odette dans le vestibule

des *Gros Murs*, il décide de boire encore un verre ou deux avant de se coucher. Il descend l'étroit escalier menant au sous-sol, pénètre dans la pièce transformée en saloon d'opérette et se sert un scotch.

Son esprit se met alors à vagabonder. Jamais, sans doute, il n'a éprouvé une détresse aussi grande qu'au moment où son regard effleure la fresque peinte par Del Bosco… Des images de son passé lyonnais lui reviennent. Du temps béni où sa liberté s'exerçait pleinement, même s'il peinait à gagner de quoi subvenir aux besoins de son ménage, monte l'incoercible chagrin du Frédéric jamais satisfait de son sort, toujours inquiet du sort des autres. C'est précisément ce sentiment qui rôde en lui ce soir, celui du malheur qu'il infligera aux trois êtres qu'il aime le plus au monde en les quittant pour sa maîtresse.

Mais il aime Françoise à la folie, il sait qu'avec elle, tout recommencera. Pareil à tant de héros de ses propres fictions aux titres évocateurs comme ceux des chansons de Piaf, Frédéric, enveloppé des vapeurs de l'alcool et de son malheur, aperçoit soudain le lasso accroché près du bar par le décorateur de cinéma chargé de l'aménagement de la pièce. Cette corde le fascine, l'encourage à commettre un geste qui le libérera de tout. Il entend sa propre voix prononçant, quelques mois plus tôt, à ce même endroit, des paroles chargées d'une sourde fatalité et que le preneur de son de la télévision a captées pour l'éternité : « Un homme, vous savez, va jusqu'au bout de lui-même, et puis il meurt. »

Le lasso à la main, Frédéric se dirige en titubant vers l'escalier, monte à l'étage où, insouciante de ce qui se passe, Odette vient de pénétrer dans la salle de bains. Mais il poursuit sa progression jusqu'aux combles aménagés sous l'immense charpente de la maison. Son ivresse est totale, comme sa résolution d'en finir. La disposition des poutres ne facilite cependant pas l'acte qu'il s'apprête à commettre. Qu'importe. Avec des gestes gourds — il n'a jamais été habile de ses mains — le romancier passe la corde par-dessus l'énorme pièce de bois, puis commence à enrouler le reste du lasso autour du son cou. À ce moment, sa conscience s'égare, il sombre dans le néant.

24.
Refaire sa vie

« Pour moi, un mystère subsiste. Je suis convaincu d'avoir renoncé à me tuer. Je me vois, honteux de cette comédie, dépendre la corde accrochée à une poutre et partir me coucher dans la chambre d'amis. Mais les faits sont là et me portent à croire que j'ai tout recommencé, sans m'en rendre compte, en état de somnambulisme. Les psychiatres affirment que c'est impossible. Selon eux, j'aurais rêvé que je renonçais à mon geste pendant mes dernières secondes de vie. J'aimerais savoir… »

Ces propos, confiés deux ans plus tard à un journaliste du *Figaro*, éclairent d'un jour presque fantastique l'acte désormais considéré comme la « tentative de suicide » de Frédéric Dard, dans la nuit du 28 au 29 septembre 1965.

Plus prosaïquement, Odette, alors qu'elle s'apprête à quitter la salle de bains des *Gros Murs,* perçoit un bruit curieux au-dessus de sa tête. À tout hasard, elle gravit les marches du grenier et découvre un effrayant spectacle, digne du Grand-Guignol. Frédéric, une corde enroulée autour du cou, le visage convulsé, a sombré dans l'inconscience. Appelées à la rescousse, Élisabeth et la cuisinière tentent vainement de dénouer la corde. On fait alors appel aux pompiers des Mureaux… Toujours sans connaissance, Frédéric est transporté à l'hôpital de Meulan où il sera veillé par son ami le docteur Weiss pendant les dix longues heures que durera son coma.

Au petit matin, Armand de Caro est averti du drame et décide de le tenir secret. Mais, dans la journée, la nouvelle arrive jusqu'aux rédactions parisiennes. Pendant ce temps, Françoise, inquiète de ne pas voir Frédéric la rejoindre rue Budé, téléphone à son père. Terriblement choquée par ce qu'elle apprend alors, la jeune femme ne peut s'empêcher de faire à son père l'aveu de sa liaison avec le romancier. C'est le deuxième coup dur de la journée pour le pauvre Armand de Caro !

Le jeudi 30 septembre, *France-Soir* titre en pages intérieures :

« LE COMMISSAIRE SAN-ANTONIO (L'ECRIVAIN FREDERIC DARD)

A FRÔLÉ LA MORT.

Transporté à l'hôpital de Meulan, il est resté plusieurs heures dans le coma. »

La thèse officielle accréditée par l'éditeur est celle du « surmenage », mais elle ne suffit pas à calmer les interrogations de la presse face au geste surprenant d'un auteur comblé — « Huit millions d'exemplaires vendus », précise-t-on dans *France-Soir* — et inspire même à André Burnat, dans *L'Aurore,* quelques spéculations :

> « Malgré son goût de la verve gauloise, le succès de ses soixante bouquins, de ses scénarios, de ses dialogues de films, de son *Histoire de France* et de son *Standinge,* il semblait être victime d'un dédoublement de la personnalité extrêmement curieux. Comme si Frédéric Dard ne supportait pas d'être San-Antonio. »

D'autres ne se gênent pas pour prétendre que sa calvitie et son embonpoint avaient fini par rendre le romancier jaloux de son séduisant personnage, oubliant un peu vite la très remarquée séance de dédicace du *Standinge* à laquelle il s'est livré le 9 juin chez *Maxim's*… Mais, qu'importe, il convient alors de trouver coûte que coûte une explication au mystérieux fait divers qui vient soudain d'attirer l'attention sur un auteur jusque-là plutôt discret.

La vraie raison du suicide manqué de Frédéric Dard — ou ce qu'il serait plus réaliste d'appeler un simulacre de suicide ayant mal tourné — ne se dévoile encore que partiellement aux yeux de ses proches. Une lettre au contenu passionnel sans équivoque, mais non signée, a été retrouvée dans l'une des poches de Frédéric, lequel, à son réveil, s'épanchera longuement sur son terrible dilemme auprès de Patrice, sans trahir le secret qui le lie à Françoise. Odette, culpabilisée par le geste de son époux, s'efforce de lui venir en aide du mieux qu'elle peut. Elle aura d'ailleurs fort à faire pour protéger Frédéric du zèle de deux internes de la clinique de Saint-Cloud où il entre en convalescence, et qui le traitent comme un dangereux maniaco-dépressif.

Une quinzaine de jours plus tard, Frédéric est de retour chez lui, mais rien n'est résolu. Son geste fou n'a fait que renforcer le malaise qui rend l'atmosphère des *Gros Murs* parfaitement irrespirable. Les répétitions de *Monsieur Carnaval*, au Châtelet, lui permettent de retrouver chaque jour Françoise dans leur nid de l'île Saint-Louis…

Le spectacle produit par Maurice Lehmann est mis en scène de manière somptueuse. Il s'articule autour des hauts faits d'un Arsène Lupin moderne, as du déguisement, qui a projeté de s'emparer de la

rivière de diamants de Lady Gloster au cours de la soirée que donne cette richissime veuve d'un aristocrate anglais.

Un différend naît rapidement entre le compositeur Charles Aznavour et Georges Guétary, le premier ayant ravi au second la primeur de la chanson *La bohème* afin de l'interpréter lui-même et d'en faire le succès qu'on connaît. L'opérette est créée le 17 décembre et aussitôt consacrée par le public. Elle tient l'affiche durant plus d'un an avant de partir en tournée à travers toute la France.

Pour tenter d'apaiser ses tourments, Frédéric s'est mis à peindre. Son chevalet est installé dans un recoin de l'appartement de la rue Budé qui va s'agrandir d'un troisième étage, où le romancier aménage son bureau. Mais la clandestinité de sa relation avec Françoise prévaut encore lorsque la tribu de Caro et la famille Dard se retrouvent pour les fêtes de fin d'année à Courchevel. Ce qui devait arriver tôt ou tard se produit un soir, alors que les deux amants se promènent dans les rues de la station : ils se trouvent nez-à-nez avec Odette qui, d'un regard, comprend tout. Elle demande en aparté à Frédéric : « C'est pour elle que tu as voulu te tuer ? Eh bien, c'est fini, tu rentres avec nous ! »

L'éperdu quadragénaire croit entendre la voix de Bonne-Maman qui, vingt ans plus tôt, s'en prenait à sa « rivale » sur le même ton. Il obéit néanmoins, et rentre aux Mureaux en compagnie d'Odette et de leur fille. Odette semble avoir la situation en main. C'est compter sans la détresse inventive de l'indomptable Frédéric bien résolu, à présent, à s'échapper du terrible carcan de remords et de désir inassouvi qui l'emprisonne littéralement. Il tente donc de faire diversion, proposant à Patrice et à sa jeune femme, Sophie, de les emmener faire un long voyage aux États-Unis, songeant lui-même à se fixer de l'autre côté de l'Atlantique, comme, naguère, Simenon… Le projet avorte. En surgit un autre, moins ambitieux mais tout aussi baroque : « Allons faire la fête à Hambourg ! » Le souvenir des ruelles animées du quartier de Saint-Pauli hante encore Frédéric mais, au pied du mur, il regimbe. Il lui est en vérité impossible de quitter Paris et Françoise, passagère clandestine de l'appartement de la rue Budé. Il est à bout de forces et Odette doit bien en convenir. Elle place devant lui un dernier obstacle :

— Tu annonceras toi-même à ta fille que tu t'en vas.

Pour Frédéric, c'est l'épreuve de force, un douloureux défi à sa paternité complexe, torturée… Élisabeth a seize ans, mais elle est restée pour lui l'enfant secrète et fragile, traumatisée par les dissensions du couple, qu'il voudrait épargner. Il va pourtant falloir lui faire admettre l'inévitable. Le jour où son père se décide enfin à lui parler, Élisabeth est venue passer l'après-midi à Mézy-sur-Seine, chez les Beaufils, parents de son amie d'enfance. Suzanne Beaufils voit

Frédéric descendre de voiture, puis s'entretenir longuement avec son époux, Georges.

La réaction pathétique d'Élisabeth ne laissera indemnes ni le père, ni la fille. Quant à Suzanne Beaufils, elle ne saura jamais ce que Frédéric et son mari se sont dit cet après-midi-là, dans le jardin de Mézy. Secrets d'hommes.

Plus tard, rue Budé, incapable de trouver le sommeil, Frédéric se relève pour écrire à Élisabeth :

> « Il est cinq heures du matin… Tes larmes d'hier m'ont fait très mal et je suis reparti dans mes tourments. J'ai bien réfléchi, mon petit ange, et je pense qu'il vaut mieux que nous regardions les choses en face. Comme je te l'ai dit, je ne retournerai pas à la maison. Ne me demande pas pourquoi, c'est ainsi. (…) Tu sais que je n'ai pas le cœur sec, non plus que la mémoire. J'ai dans tous mes sens cette demeure à laquelle j'ai consacré tant de peines, dans laquelle j'avais mis tant d'espoir. Je sais la résonance du hall, la lumière filtrant du vestiaire mal fermé, le silence feutré de mon bureau, tout, te dis-je… Les objets me font défaut, eux aussi : les livres de mon enfance et, comme c'est curieux, la statue dorée qui se trouve sur la table de la grande pièce, le petit tableau de Buffet, le moule à hosties… Mais les objets ne sont rien que des pense-gens. Tes grands-parents me manquent, et Gerbaix avec sa belle montagne immobile, les bruits de mon père Damaisin, le matin. »

Les trois semaines du mois de mars 1966 que Frédéric passe aux côtés de sa femme aux Mureaux ressemblent pour lui à un véritable calvaire. Il ne cesse d'écrire à Françoise. Il se sent tantôt « comme un naufragé qui tenterait d'atteindre la côte », tantôt confiant en un avenir qui ne se dessine pourtant que de façon très mouvante, incertaine. De son côté, Françoise affronte les réflexions sarcastiques de son entourage. Frédéric, lui murmure-t-on, est un être instable et qui ne la rendra pas heureuse. Tout le monde ignore, en vérité, que Frédéric n'envisage plus la vie sans elle. Le gros problème reste évidemment l'attitude intransigeante d'Armand de Caro. Celui-ci campe sur une position que lui inspire un certain puritanisme, mais aussi la certitude que la fin probable de cette folle relation risquerait de handicaper sérieusement l'avenir de sa fille, déjà très ébranlée par sa courte et malheureuse union. Son épouse et lui-même tiennent par-dessus tout à protéger leur petit-fils, Fabrice Carpentier. Ils vont plonger Françoise dans un certain désarroi en éloignant d'elle, durablement, son propre enfant.

Pendant ce temps, la Suisse, de refuge temporaire, devient le lieu

d'un exil durable, envisagé sereinement par Frédéric et la nouvelle compagne de ses jours. Le romancier a demandé et obtenu son permis de séjour, en dépit d'une situation fiscale dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est embrouillée. Ils séjournent dès que cela leur est possible à l'hôtel du Vieux Manoir, sur les bords du lac de Mora, à proximité du domicile de Marcel Prêtre.

En mai, Élisabeth est victime d'un grave accident de la route. Frédéric accourt aussitôt et reste à son chevet des nuits entières. Ces heures pénibles ravivent l'affection contrariée du père pour cette adolescente doublement meurtrie en si peu de temps. Par la suite, il ne cessera de lui écrire des lettres au contenu intense, s'épanchant sur le besoin qui commence à se faire sentir en lui d'une confession d'ordre littéraire.

« Un jour prochain, confie-t-il en juin à Élisabeth, il faudra que j'écrive tout ce qui gronde en moi ; si j'y parviens, je pense qu'après je serai en règle avec moi-même et avec vous et que, peut-être, la paix que j'espère encore voudra bien descendre en moi. »

Odette a interdit à Élisabeth de rendre visite à son père au domicile clandestin de celui-ci. Alors, ils se retrouveront dans Paris ou passent des week-ends à Londres, cette ville que Frédéric, en dépit du peu d'anglais qu'il parle, affectionne. Il va d'ailleurs tenter de remédier à cette lacune en engageant un professeur qui viendra régulièrement rue Budé lui donner des leçons particulières, pour un profit assez mince…

Durant l'été, Françoise rejoint ses parents et son fils au Cap d'Antibes. Frédéric s'étiole. Il écrit à sa maîtresse des lettres désespérées. Il tente de conjurer le sort en se projetant avec elle dans l'avenir.

> « Je pense à une vie future avec toi. Après chaque livre que j'écrirai, nous ferons un voyage. À Paris, je voudrais que nous habitions un atelier d'artiste à Saint-Germain-des-Prés. Je me sens plein d'énergie inemployée, plein de talent inexprimé aussi, j'ose le dire. Il va bien falloir que cela sorte de moi un jour. Je suis obligé d'aller au bout de cette chose étrange qui m'habite et me grandit. Je voudrais ressembler à mon âme, alors oui je crois que je serais beau et que tu m'aimerais davantage. Le temps est venu pour moi d'accomplir mon destin d'écrivain. »

Le démon autodestructeur n'en continue pas moins à le hanter dès qu'il retourne aux Mureaux. À Élisabeth : « Je suis un peu comme Orphée qui traversait les miroirs et allait au-delà… Où vais-je ? Et pourquoi ? De plus en plus je sais que ma mort ne sera plus qu'une dernière formalité, et la moins importante. »

Odette a compris que, de son côté, le combat était vain. Armand de Caro, lui, somme sa fille de s'éloigner, espérant ainsi venir à bout de cet épisode qui, à ses yeux, n'a que trop duré. « Tu vas finir par me tuer ! » dit-il un jour à Françoise, lui proposant de partir pour la Nouvelle-Calédonie où ils ont une parente. Mais Françoise refuse. Elle part pourtant en Italie, en compagnie d'une amie. Entretemps, Frédéric a accepté de faire une cure de sommeil. Mais, au sortir de ce traitement qui n'aura eu d'autre effet que de perturber le cours de sa création, il a une entrevue avec son éditeur qui, apitoyé par l'état déplorable de son auteur, succombe enfin : « Allez la rejoindre ! » D'un seul élan, Frédéric court à l'aéroport et vole vers celle qu'il aime…

Vient le temps d'un apaisement relatif, auquel Francisque Dard contribue à sa façon. Il fait comprendre à son fils qu'il ne peut plus décemment vivre aux côtés d'Odette. Aux dernières heures de l'année 1966, les deux amants embarquent à bord du paquebot *Pasteur,* à destination de Rio de Janeiro. Par un caprice du destin — en vérité une grève du personnel que le commandant tente vainement de raisonner —, le réveillon du 1er de l'an 1967 voit les passagers de la luxueuse croisière demeurer confinés dans leur cabine. Frédéric, nullement gêné, profite de cette opportunité pour se mettre à écrire, enfin, le livre qui le harcèle… Il en informe Élisabeth, entre deux parties de *Scrabble* avec Françoise, tout en lui confiant ses impressions de voyage : « Une croisière, c'est, crois-moi, de gros vieux cons avec de la boustifaille autour. (…) L'espéranto, ici, c'est la langouste et le foie gras. Ah ! les horribles, les celluliteux, les bajoueurs, les variqueux (de morue), les vergeturés, les j'obèses (de moins en moins). Ils se font dorer la charogne au soleil de l'Équateur. » Cette saillie san-antoniesque surgit en contrepoint à la prose médicale et lugubre qui arrive alors sous sa plume.

> « J'écris mon Frédéric Dard solennel. Je fignole des mots, j'aiguise des verbes, j'essaie d'académiser et voilà que j'ai honte. J'écris mon histoire. Tranche de vie, voulais-je. Ça doit être bon, ou à peu près, vu sous l'angle de la N.R.F., mais ça me fait honte, honte. Je suis mort, Zabeth, reste plus que San-Antonio, un magnifique San-Antonio qui émerge, qui croît, qui s'impose sans que je le veuille. Lui seul a vraiment quelque chose à dire. »

C'est dans cette confusion terrible — mais aussi étonnamment éclairante pour nous — que naît *C'est mourir un peu*, l'ouvrage le plus singulier, le plus ambitieux jusque-là de l'œuvre de Frédéric.

Le lendemain, il rapporte à sa confidente un événement cocasse : « Dans la nuit, j'ai reçu un câble. J'ai cru que j'allais dégueuler mon cœur sur la moquette. J'ai pensé au pire, comme toujours. Il ne

s'agissait que d'un garagiste suisse qui me demandait la couleur de l'auto que je lui ai commandée avant de partir. Ah ! le monstre ! »

Fin février, les voyageurs sont de retour en Suisse. Cette fois, une grande décision vient d'être prise, celle de louer à l'année un appartement à Gstaad, la station de sports d'hiver favorite de la jet-set. De son nouveau domicile, un appartement en location des « Chalets Oberland », Frédéric écrit à Élisabeth : « Je suis en Suisse. Il pleut, c'est triste, c'est suisse, c'est bas, c'est gris, c'est suisse, c'est bête, c'est morne, c'est suisse, et surtout c'est suisse ! » On comprend son vague à l'âme. À présent, les ponts sont coupés avec l'univers familier, repéré, des Mureaux. Finies les soirées alcoolisées avec Yves et Michèle Allégret. Mais il ne regrette rien et, peu à peu, prend goût à sa nouvelle vie — même s'il ironise encore un peu dans une lettre écrite en double et adressée simultanément à Patrice et à Élisabeth :

> « En définitive, Gstaad me plaît beaucoup. Comme je suis obligé dorénavant de beaucoup séjourner en Suisse, je viens de louer un chalet à l'année. Il ressemble à une boîte à musique et j'y ai une vue imprenable sur la voie ferrée. Heureusement n'y passent que des trains à crémaillère qui ont l'air de jouets et s'incorporent au paysage, comme quoi en se faisant mousser la glande poétique, on peut habiter un gazomètre ! »

25.
San-Antonio a du génie

Finalement, la production littéraire de Frédéric n'aura que peu souffert du tourbillon délétère de sa vie privée. Son métier éprouvé, comme l'extraordinaire faculté qu'il a de pouvoir se concentrer même au cœur du maelström, lui ont permis d'éviter un naufrage qu'Armand de Caro ne lui aurait certainement pas pardonné. Le Frédéric Dard 1966, *Une seconde de toute beauté,* porte évidemment la marque de son désarroi. L'idée lui en est venue au cours d'un voyage effectué l'année précédente en compagnie d'Odette et d'Élisabeth en Grèce.

L'intrigue tourne autour de la mort suspecte d'une jeune femme, malheureuse en ménage, dont s'est épris le principal suspect, un peintre français en exil. La suspicion, le remords, le désir bafoué sont les ingrédients de ce huis clos théâtral auquel fait pendant un autre roman grec, signé San-Antonio, *Salut, mon pope !* Le commissaire et Béru y enquêtent sur le vol de la Victoire de Samothrace, dans un registre délicatement (!) imprégné de l'humour qui fera quelques années plus tard le succès de *La cage aux folles* de Poiret et Serrault. Ce roman s'ajoute à une série de livres tous plus inventifs, sautillants et pour tout dire régénérés de la saga, témoignant du phénomène de création singulier qui vient de se produire.

Tout se passe en effet comme si, soudain, San-Antonio venait de quitter l'état de personnage de fiction pour celui d'auteur de cette même fiction endiablée dont il contrôle tous les paramètres. Prouesse rare, voire exceptionnelle dans le champ du roman policier, et qui obéit à un phénomène plus secret, né de la sourde résignation de l'auteur à son destin d'amuseur, de vendeur de poil à gratter et de poudre aphrodisiaque. (Frédéric vient d'ailleurs symboliquement de racheter le magasin de farces et attrapes longtemps tenu par Joséphine à Lyon et de l'offrir à sa sœur Jeanine.) Une acceptation douloureuse au regard des prétentions à un retour à la littérature qu'affichent ses confidences, mais que l'auteur frustré de *La Crève* n'entend plus différer davantage, conscient du nouveau rendez-vous que lui a donné le destin.

Il s'abandonne enfin à sa production « de la main gauche » et à une notoriété dont il n'a pas à rougir. *Tango chinetoque*, dédié au sociologue Alfred Sauvy — qui vient de se manifester à lui par une longue et ardente lettre d'admiration —, constitue à cet égard un magnifique exemple de son nouvel élan. L'odyssée asiatique du turbulent trio se mue dès les premières pages en un faisceau de trouvailles, plongeant les lecteurs en pleine utopie délirante : la Chine

où San-Antonio a été dépêché pour y récupérer une capsule spatiale égarée ressemble à un décor de dessins animés, avec la séquence, restée fameuse, montrant la progression anthropomorphique d'une autoroute en construction dans le désert. L'auteur San-Antonio y est présent sur tous les fronts : il pulvérise le langage, l'anecdote et — définitivement — l'image du roman d'aventures traditionnel.

Le très sérieux *Magazine littéraire* a publié en novembre 1966 un article intitulé « *San-Antonio a du génie* », dans lequel Michel Le Bris et Bruno Vincent constatent avec amusement que Frédéric Dard :

> « pourrait se réclamer du groupe *Tel Quel.* (…) Son immense succès — il est le plus lu des auteurs français — apporte, à ceux qui voient dans les textes modernes la mort de la littérature, le plus cinglant des démentis. (…) Autrefois élément nécessaire au déroulement de l'histoire, "héros" classique rattachant le lecteur à un vraisemblable, le personnage n'a plus aujourd'hui ni histoire, ni chair, il est devenu une combinatoire de mots, un être tout entier littéraire. »

Au cours des années à venir, un certain nombre de jeunes universitaires vont se régaler des caractères éminents du « récit san-antonien » où, comme ils disent, « la forme de l'histoire rejoint la forme de la description ». En attendant, l'auteur-culte doit produire, houspillé par son éditeur. La mise au monde du troisième gros San-Antonio, *Béru et ces dames,* écrit au cœur de la tourmente, et dont Frédéric a corrigé les épreuves en novembre 1966, paraîtra en même temps que *C'est mourir un peu,* au printemps de l'année suivante. Au dernier moment, pourtant, Frédéric a failli renoncer à rendre publique sa « confession », avouant à Élisabeth le 25 février :

> « J'ai terminé mon livre. Je suis toujours aussi indécis à son sujet, je penche pour l'oublier dans un tiroir. J'ai l'âge où un auteur doit préparer du matériel posthume. » Mais, le 16 mars, le ton a changé : « Le livre que j'ai pondu et qui me rend si anxieux a été pris immédiatement chez Pion. Le lendemain du jour où ils l'ont lu, ils m'ont appelé ici et m'ont dit que c'était un pur chef-d'œuvre et qu'ils l'éditaient fin mai ! C'est une aventure, pour un romancier, non ? »

C'est mourir un peu n'est pas présenté comme un roman, mais comme un récit articulé autour d'un narrateur baptisé « Je » qui relate en alternance son retour à la vie après une tentative de suicide et un voyage au Brésil avec une femme baptisée Hélène. Le ton est sobre, désabusé, offrant une indéniable parenté avec les romans

d'atmosphère écrits aux Mureaux, où se reflétait la morosité de l'écrivain malheureux en ménage. Curieusement, la franchise du propos n'est relayée par aucun lyrisme et la description clinique des sensations, plus que des sentiments, de « Je », ne fait qu'accentuer le caractère morbide de l'ensemble.

Frédéric n'avait peut-être pas tort de s'inquiéter, tandis qu'il s'acharnait à composer ce livre, de sentir sa part san-antonienne s'opposer à lui, machiavéliquement, le plongeant dans un désarroi qui se perçoit à présent dans ce texte certainement peu en rapport avec le cataclysme qui s'est déchaîné en lui deux ans plus tôt. Interviewé par un journaliste du *Figaro,* il se demande avec inquiétude :

> « Mes aveux ne ressemblent-ils pas à un déshabillage, ne gêneront-ils personne ? » Puis il reconnaît : « Je suis un être violent, porté aux extrêmes. San-Antonio correspond à mon goût pour la plaisanterie, la grosse rigolade. Mais quand je broie du noir, je suis tout aussi excessif. »

La première phrase de *Béru et ces dames* constitue un étrange contrepoint — presque un pied de nez — à *C'est mourir un peu. «* Souvenez-vous : ne jamais perdre de vue le côté drôle des choses tristes ! » Ce roman, le plus long jamais écrit par Frédéric, s'ouvre sur une scène d'enterrement baignée d'un humour très noir, dans le village natal de Bérurier, Saint-Locdu-le-Vieux, version à peine transfigurée de Saint-Chef. La suite du récit, ponctué de dessins de Roger Sam, qui a remédié à la désaffection provisoire de Dubout, nous entraîne dans le Paris de la prostitution avec une allégresse teintée de nostalgie. La philosophie égrillarde de San-A. se renforce à chaque page d'une volonté de faire face. « L'homme, sa qualité dominante, c'est de récupérer coûte que coûte. Le flot impétueux de sa propre vie l'entraîne vers le futur vorace. (…) Combien forte est la vie ! Quelle belle sève vivace ! Comme c'est dru, impétueux ! » La sexualité débridée de Bérurier, naïve et enfantine, s'associe aux pulsions de son Casanova de supérieur pour donner forme à une véritable enquête sur la condition de la femme asservie aux caprices libidineux de l'homme, cet incorrigible enfant mal sevré.

Le succès de *Béru et ces dames* — deux cent mille exemplaires vendus dès la sortie — assoit la notoriété de son auteur dont les petits formats sont à présent tirés à quatre cent mille exemplaires par titre. 1967 est une année particulièrement faste, avec quatre San-Antonio « ordinaires », de qualité égale mais où se fait jour également le vague à l'âme de Frédéric. Au détour de *Y a de l'action,* provisoirement immobilisé dans sa course, San-A. rêvasse, planté au bord du lac Léman :

> « À quoi songes-tu, San-Antonio ? Qu'est-ce que tu lamartinises, au lieu d'agir ? L'escarpolette va et vient en gémissant. Ah ! Foutue nostalgie qui te saute à l'âme, comme une catin à la braguette, et te dit aux instants les moins opportuns : "Tu viens, chéri ?" Le ciel de nuit, sur le lac, n'est-ce pas le reflet de ma vie ? Des clartés, des ombres, des parties filandreuses… Chair et poison. Mon cœur fait des vagues. (…) Superman d'histoires à trois balles, qu'est-ce qui te stoppe tout à coup au bord de cette eau pure de la pure Helvétie ? »

L'échec de *C'est mourir un peu*, qui n'a connu qu'un tirage de huit mille exemplaires, est rendu dérisoire par l'épanouissement de l'œuvre de San-Antonio. Armand de Caro, bien décidé à n'en pas rester là, multiplie les opérations susceptibles d'élargir encore le nombre de lecteurs de son phénoménal poulain. C'est ainsi que, à partir de 1963, une adaptation en bandes dessinées des enquêtes du commissaire est publiée quotidiennement dans *France-Soir*. Elle est due aux talents conjugués de Robert Mallat, pour l'adaptation, et de Henry Blanc pour le dessin. Le graphisme dynamique de Blanc fait heureusement oublier la transposition assez plate du langage san-antonien.

N'est-il pas absurde, en effet, de vouloir *adapter* San-Antonio ? Cela n'a pourtant pas empêché un éditeur anglais d'acheter les droits de plusieurs romans de la série. En 1967, paraît à Londres, chez Duckworth, la version anglaise de *Messieurs les hommes* sous le titre *Tough Justice*. Le traducteur Cyril Buhler a fait de son mieux pour rendre les idiomes et les comparaisons hardies du livre, suscitant l'adhésion du critique littéraire du *Sun* : « San-Antonio aura sur vous l'effet d'une lame tranchante », écrit-il de façon sibylline.

Deux ans plus tard, une collection de poche américaine tente d'imposer la série, mais cette expérience restera sans lendemain. Le seul pays où San-Antonio fait souche est l'Italie où l'éditeur Mondadori traduit au fil des années près de quatre-vingts enquêtes de « Sanantonio, de la police parisienne ».

L'éditeur de Frédéric a d'autres ambitions, principalement de faire passer San-A. du roman au cinéma. L'auteur ne montre aucun enthousiasme, mais consent. Le réalisateur pressenti est Guy Lefranc, avec lequel il a naguère travaillé sur l'adaptation de *La bande à papa,* en collaboration avec Michel Audiard, à présent dialoguiste reconnu. C'est d'ailleurs ce dernier qui assure les dialogues du film dont l'adaptation est signée Gilles-Maurice Dumoulin, un auteur du Fleuve Noir.

Le problème le plus épineux consiste à trouver des comédiens capables d'incarner le commissaire et ses adjoints. Dans l'esprit de

Frédéric, le seul acteur parfaitement en mesure de camper un San-Antonio crédible est Jean-Paul Belmondo — c'est à lui qu'il songeait déjà en brossant pour une émission de télévision, en 1965, le portrait-robot de son héros. Gérard Barray est finalement choisi, en compagnie de Jean Richard, chargé de jouer Bérurier. Mais *Sale temps pour les mouches* reste bien en deçà de l'espoir que ses producteurs ont pu former et l'on raconte qu'à l'issue de la projection organisée par Armand de Caro en avant-première, Frédéric, ulcéré, se serait éclipsé après avoir ostensiblement — et ironiquement — congratulé le compositeur de la musique du film…

Pour faire diversion, il s'engage dans l'écriture d'une pièce policière située dans le Chicago de la Prohibition. Mais il s'est également remis à peindre.

« Comme style, écrit-il à sa fille, ça se situe entre Van Gogh et l'entreprise Lefèvre de Meulan. Quand j'ai fini une toile, j'ai envie de demander à mon ami Cottavoz (que j'ai retrouvé ici) de venir passer la deuxième couche. »

En vérité, sa manière très colorée, nullement dénuée d'inspiration — baroque, échevelée —, est surtout dépourvue de technique.

Il accepte d'écrire pour la revue *Plexus*, dirigée par Louis Pauwels, une chronique régulière baptisée « *Le Débloque-notes de San-Antonio* », en référence au célèbre « *Bloc-notes* » de François Mauriac publié par *L'Express*. Il y aborde successivement quelques-uns des thèmes que ses lecteurs connaissent et apprécient depuis des années : les cocus, les cons, le nombrilisme, mais également une marotte née tristement de l'épouvante suscitée en lui quelques mois plus tôt par l'accident survenu à sa fille : les dangers de la route. Sa chronique sur « le bonheur d'être cocu » est sans doute le sommet de cette collaboration trop vite abandonnée.

> « Quand on apprend qu'on l'est, écrit-il sentencieusement, savoir qu'on a repassé l'autre n'est ni une circonstance atténuante, ni un onguent adoucissant : c'est pourquoi il convient, soit de ne jamais savoir, soit de s'entraîner à accepter. C'est le secret de cette tranquillité qui sert de bonheur aux humains. »

La dame de Chicago, sa pièce policière, sera jouée au Théâtre des Ambassadeurs par Elvire Popesco et Claude Brosset dans une mise en scène de Jacques Charon. Pour la première fois depuis longtemps, Hossein ne participe pas à l'aventure… D'abord enthousiaste, Frédéric est douché par la mauvaise ambiance des répétitions : la Popesco est en effet sujette à d'impressionnants trous de mémoire. Le rythme de cette production truculente, grand-guignolesque au meilleur sens du terme, en est gravement perturbé et l'auteur, soudain, n'y croit plus.

Il décide de partir en voyage avec Françoise. Destination : la Côte d'ivoire et un safari dans la brousse ! Mais le déluge qui les attend à leur arrivée à Abidjan le rend morose. Il consigne sur une carte postale envoyée à Élisabeth : « Comme le monde est petit ! Comme c'est partout pareil ! Comment des cons peuvent-ils se permettre d'être racistes ? » Mais, bientôt, il est conquis par l'ambiance africaine, qui n'est pas sans lui rappeler les romans coloniaux de Simenon. L'idée d'un livre s'installe en lui, orchestré autour d'un scénariste de cinéma renommé lui ressemblant comme un frère et dont les aventures amoureuses puiseront directement dans ses propres déboires. L'idée n'est certes pas nouvelle, mais Frédéric entend faire de *À San Pedro ou ailleurs* — qui débute à Paris, se poursuit en Côte d'ivoire et s'achève à Gstaad ! — la réponse de la bergère fictionnelle au berger un peu engoncé de *C'est mourir un peu.* Il y réussit à merveille.

Ce long roman signé Frédéric Dard alterne désespérance — les errances nocturnes du héros divorcé dans un Paris mouillé de pluie et de larmes — et fol espoir — la conquête difficile d'une femme délaissée — en un foisonnement d'écriture attendrissante et cynique à la fois. Le romancier est au meilleur de sa forme et n'épargne personne.

> « Oui, j'ai pleuré, beaucoup pleuré ! On pleure toujours la mort d'un être familier, non ? Un ménage, c'est un être familier. Quand mon ménage est mort, je l'ai pleuré comme Martine l'a pleuré, j'espère, entre les bras de ses amants. » « Ce qu'il y avait de lassant en moi, c'était que je doutais sans cesse de mes actes. Je gardais toujours l'impression déprimante d'avoir été le jouet des circonstances. »

Le milieu du cinéma lui-même en prend pour son grade : « Le dialogue de film n'est qu'un parent pauvre. Priorité absolue reste à l'image. Le son ne représente qu'un cinquième de la pellicule. Au théâtre, il en va tout autrement. Le texte est roi. » *À San Pedro* l'aide à purger ce trop-plein d'amertume qui le submerge encore, même s'il reste une part non négligeable de son fond de commerce romanesque. Ce roman marque une rupture avec ceux qui l'ont précédé, opportunément débarrassé de la contrainte formelle du genre policier, encore que depuis *Refaire sa vie*, celle-ci paraisse de plus en plus habilement escamotée. Mais il est indéniable que cette audace n'est pas sans rapport avec la progression spectaculaire des ventes de la série San-Antonio à la même époque.

« J'ai rencontré il y a quelque temps Escarpit à Paris, écrit-il à Élisabeth. Il m'a dit que j'étais un grand écrivain en puissance. Je voudrais m'offrir et vous offrir d'en devenir un authentique. Il me semble que si je dois y parvenir un jour, ce jour est proche. Ça gronde

et ça bouillonne en moi comme dans le cratère d'un volcan qui se fout en rogne. Si je parviens à canaliser, à exprimer tout cela, je crois que nous assisterons à une belle éruption. » Frédéric est cependant soucieux de ne négliger aucune opportunité susceptible d'asseoir encore, s'il est possible, sa notoriété. C'est ainsi qu'il accepte de réaliser un film pour la télévision, un moyen de communication qui le fascine depuis longtemps. *Un chat sur la ligne* est une histoire policière à suspense agencée autour du meurtre d'une tante à héritage qui vit entourée d'une ribambelle de chats. Son neveu met au point un subterfuge diabolique mais que le très rusé inspecteur de police lyonnais incarné par Jean Lefèbvre parvient à confondre. Cette mise en scène laisse à son auteur un meilleur souvenir que celle *d'Une gueule comme la mienne.* Simultanément, Guy Lefranc réalise le deuxième San-Antonio pour le grand écran, adapté de nouveau par G.-M. Dumoulin, de *Béru et ces dames.* Frédéric n'en sera pas plus satisfait que du premier et il annonce bientôt qu'il envisage de s'attaquer lui-même à un projet d'adaptation plus conforme à sa vision des choses, mais qui ne prendra forme que treize ans plus tard.

La publication du premier tome des *Œuvres complètes* de San-Antonio obéit, de la part d'Armand de Caro, à la volonté habile d'organiser la consécration, auprès du plus large public, de son auteur-vedette. En exergue au premier tome joliment relié de skivertex rouge, San-Antonio exulte :

> « Cette fois ça y est, vous voyez : on me paie du luxe ! Me voilà enfin doré sur tranches. Je ne ferai plus rougir les bêcheuses lorsqu'elles oublieront de m'évacuer la prose avant leurs réceptions. »

Et, comme pour justifier cette entreprise éditoriale dont l'un des buts consiste à ne pas nuire à l'image d'un San-Antonio passé maître en l'art du langage échevelé — ce qui n'était guère le cas de ses premiers exploits —, il conclut :

> « J'ai insisté pour qu'on m'œuvre-complète (…) dans le désordre chronique qui est le mien. Ça panache, comprenez-vous ? Et puis il faut toujours bien mélanger les cartes avant de les distribuer. »

Voilà qui est clair.

Viva Bertaga est l'événement de l'année pour les centaines de milliers d'inconditionnels de la saga. Comme l'indique le titre, l'épouse de Bérurier y occupe une place prépondérante mais, surtout, on y fait la connaissance de Marie-Marie, une gamine ô combien délurée adoptée par le couple monstrueux, à laquelle le commissaire s'attache

aussitôt, remédiant ainsi à une carence affective bien compréhensible chez un homme de son âge.

Au lendemain d'un dîner avec Pierre Boileau en compagnie duquel il a évoqué leurs commîmes lectures d'enfance — Bicot, les Pieds Nickelés, et autres héros du journal *L'Épatant* —, Frédéric est reçu le 5 novembre dans l'émission de radio que Jacques Chancel présente sur France Inter, *Radioscopie*. C'est le passage obligé — et gratifiant — de toutes les gloires du moment.

Le journaliste commence par un rapide bilan : « Quarante-huit ans, best-seller des bibliothèques de gares, quatre-vingt-quatre millions d'exemplaires vendus, vous voilà un auteur installé, non ? » Frédéric, rigolard, lui rétorque : « Bien installé dans la vie, ça, c'est autre chose ! » Chancel n'insiste pas. Il fait alors allusion au fameux colloque bordelais ayant donné ses lettres de noblesse au « mythe San-Antonio ». À nouveau, Frédéric joue la modestie : « Ça m'a surtout intimidé… Vous savez, je suis à la fois très simple et très compliqué. Il ne fait pas toujours bon dans ma tête. Je suis un peu comme une autruche, je me cache la tête dans mes plumes… »

Évoquant *C'est mourir un peu*, Chancel observe cruellement : « Est-ce qu'on peut écrire un bon livre avec un suicide raté ? », mais Frédéric élude, profitant de la question suivante (« Les prix littéraires ont-ils de l'importance pour vous ? ») pour ironiser : « Écoutez, si j'avais le Goncourt, celui-ci tirant à cent cinquante mille exemplaires, mes tirages s'effondreraient ! »

26.
Joséphine

Pendant l'année 1968, Frédéric s'est peu à peu habitué à son exil doré, sans toutefois perdre de vue Paris et les débordements dont le Quartier latin a été le théâtre. Il ne s'est d'ailleurs pas privé de les commenter à sa façon dans les pages de *Vivat Bertaga* dont le décor d'opérette sud-américaine est infesté de :

> « Poulets, les en civil, les en militaires et les C.R.S. — corps ondubrazien de salopards —, les gardes de mobile, les indicateurs, les contre-indiqués, les sans tractuels, tout ce qui est flic ou enfoiré, tout ce qui tabasse, menotte, matraque, quartiélatine, enfonce, défonce, foule, refoule, défoule, foulicide ! Tous ceux qui font pleurer d'humiliation, de rage et de gaz lacrymogène ! »

Françoise et lui ont emménagé dans le chalet *Tipperary,* à Gstaad, en attendant de faire construire un *home* à la mesure de l'existence qu'ils aimeraient pouvoir enfin mener après une si longue période d'incertitude. Ils ont aussi effectué une croisière qui les a menés aux Bahamas et à New York, à bord du *France.* Le 18 juillet, Élisabeth reçoit de son père ses nouvelles impressions sur cette ville qu'ils ont découverte en famille, dix ans plus tôt et où, précise-t-il, il a acheté, à la Librairie française, un exemplaire d'*En attendant Godot.*

« L'autre jour, ajoute-t-il, je suis allé à Greenwich Village où la frénésie, le débridement et l'outrance ont quelque chose de vaguement sinistre. J'ai le sentiment que la France est purgée de ses angoisses désormais et qu'elle est sereine, peut-être à cause des derniers événements qui ont révélé la détermination de sa jeunesse. En fin de compte, personnellement, ils m'ont beaucoup marqué. »

En décembre, un lancinant mal de ventre — inquiétant mais heureusement sans gravité — retarde l'écriture du « gros » San-Antonio qu'il doit faire paraître en 1969. *Les vacances de Bérurier, ou la croisière du Mer-d'Alors* — que Dubout a de nouveau accepté d'illustrer — met à profit l'expérience des voyages au long cours de cet indécrottable sédentaire. Frédéric a du mal à se faire aux pratiques des gens fortunés, qui le fascinent et le rebutent à la fois. Ses origines modestes lui remontent à la gorge, même s'il se sent incapable de renoncer aux attributs concrets d'une célébrité qui fait de lui, qu'il le veuille ou non, l'un des membres éminents du « gotha » suisse. Pourtant, Françoise et lui évitent de se mêler aux têtes couronnées et

autres membres de la jet-set qu'ils croisent chaque jour dans les rues de la station. Cette discrétion n'est pas le fait de la clandestinité de leur couple, mais d'une conviction profonde qui les incite à se complaire dans une intimité familiale longtemps différée…

En mai, le divorce de Frédéric et Odette est officiellement prononcé. Le romancier enrage en apprenant que la nouvelle a été annoncée à la radio. Le 14 juin, Frédéric Dard et Françoise de Caro se marient à Motier-Vully, un petit village proche de Fribourg. Peu après, ils font l'acquisition, à Gstaad, d'un terrain sur lequel sera bâti le chalet de leurs rêves. Frédéric en dessine lui-même les plans et en suivra la construction exécutée en parallèle à celle d'un autre chalet, commandité par Armand de Caro…

Ce dernier est alors en proie à un souci éditorial provoqué par le ralentissement de la production littéraire de son tout nouveau gendre. Malgré la sortie des *Vacances de Bérurier* — déjà tiré à trois cent cinquante mille exemplaires —, un manque de copie se fait cruellement sentir. Mais Frédéric n'en a cure : il est heureux, enfin ! Il peint, pêche la truite, contemple son chalet en devenir… Il s'est seulement échappé de Suisse le 7 juin afin de participer en direct, dans les studios de la deuxième chaîne de télévision française, à une importante émission qui lui a été consacrée. *L'Invité du Dimanche*, présenté par Georges de Caunes, a rassemblé, autour de Frédéric, le professeur Escarpit — toujours aussi louangeur —, Jean Gorini et la veuve de Francis Carco.

Quelques jours plus tard, les Dard se préparent à partir pour l'Iran, via Beyrouth. Le 18 juillet au Liban, Frédéric est reconnu par des journalistes qui ne le lâchent plus d'une semelle… D'Ispahan, il écrit à sa fille, toujours aussi inquiet de se sentir loin des siens : « Quand j'ai appris que les télégrammes mettaient deux ou trois jours à parvenir de France, j'ai eu la rate au court-bouillon. » Jugé trop fatigant, le périple est écourté et les Dard rentrent à Gstaad pour y accueillir le père Rodien — le curé des Mureaux — qui vient rendre visite à son ouaille, effectuant ainsi son premier voyage en avion…

Le chalet San-Antonio — tel est le nom que, tout naturellement, son propriétaire lui a donné —, ne désemplira pas au fil des mois à venir. Le jeune chanteur Henri Tachan dont Frédéric aime bien « la petite gueule de révolutionnaire » y séjourne. Mais c'est à un autre chanteur que Frédéric vient de s'intéresser de très près, acceptant même d'écrire à son propos le texte d'un court portrait présenté par Jacqueline Joubert dans son émission télévisée *Entrez dans la confidence* : celui de Théo Sarapo. Le dernier amour de la vie d'Édith Piaf a littéralement subjugué le romancier, qui parle de lui avec des accents renvoyant tout naturellement à la part la plus sombre de sa fiction :

> « J'ai connu Piaf avant Sarapo, mais j'ai connu Sarapo après Piaf, car c'est lorsque la grande Édith a eu disparu que l'envie m'a pris de rencontrer Théo. Leur surprenant mariage jetait sur Sarapo une ombre que d'aucuns trouvaient suspecte, car les époux des femmes célèbres passent généralement pour des réfugiés de la gloire, aux desseins plus ou moins douteux. Accrochée au bras de son jeune mari, Piaf fit ricaner la France. (…) On rechigna devant son petit Grec à tête de berger arcadien. (…) Son précoce veuvage nous renseigna sur lui beaucoup mieux que ne l'avait fait son mariage. Sans démonstration d'aucune sorte, Sarapo montra qu'il n'était pas monsieur Piaf, mais bien le mari meurtri de madame Sarapo. Et, pendant cette période indécise qui suit les grandes disparitions, pendant ce morne laps de temps où les morts prennent leur vrai densité et les gloires leur vraie dimension, réfugié dans le grand appartement du boulevard Lannes, Théo assuma le rôle qu'Édith lui laissait. Pour réussir cela, il fallait posséder une bien belle âme, de bien belles qualités de cœur. »

Dans sa totalité, le texte offre une parabole troublante sur les caprices du destin, mais aussi — et surtout — il démontre l'attention toute particulière que porte Frédéric à la part meurtrie de l'humanité. Il adresse à Sarapo une véritable lettre d'amour, au comble d'une ambiguïté qu'il ne dédaignera jamais d'assumer comme pour mieux affirmer sa marginalité de créateur. Le chanteur sera victime, l'année suivante, d'un fatal accident de la route, quelque temps après un bref séjour au chalet San-Antonio.

En novembre, Frédéric revoit Odette et se sent apaisé, confiant aussitôt à Élisabeth : « Je veux que tu saches que même sans Françoise je serais parti. » Il est heureux de savoir sa fille fiancée à un garçon dont il apprécie l'intelligence et la culture. Patrick Siry est étudiant, mais Frédéric a déjà dans l'idée de le présenter à son beau-père… À cette époque, Patrice Dard est lui-même engagé au Fleuve Noir. En toute logique, pourquoi la tribu Dard ne joindrait-elle pas ses forces à celles de la tribu de Caro ?…

Depuis la Suisse, Frédéric s'évertue à jouer les papa poule, s'inquiétant du logement que vont occuper les deux tourtereaux rue Dauphine. Élisabeth et Patrick Siry viendront finir leur voyage de noces à Gstaad et faire du ski en famille. Le chalet accueille aussi, bien sûr, Fabrice, le fils de Françoise, qui fréquente un cours privé français. Au milieu de cette joyeuse animation, le romancier parvient tout de même à s'isoler dans son bureau et, penché sur sa table de travail — un comptoir de changeur génois du XVIe siècle — encombrée

d'innombrables dictionnaires, il consacre ses matinées (commencées tôt) à la confection des San-Antonio, et ses après-midi à une pièce policière baptisée *Initiation au meurtre*, qui donne quelques mois plus tard naissance au roman homonyme. De 1969 à 1971, San-Antonio ne produit que deux petits formats par an — ce qui inquiète son beau-père — mais il ne réduit pas pour autant la mise au monde des « gros ». C'est ainsi qu'au détour de l'année 1970, il vient à bout de *Béru-Béru,* dont il expédie le manuscrit à Dubout.

Mais voici qu'un heureux événement, longtemps différé au plus grand désespoir du couple, s'annonce enfin : Françoise est enceinte. Alors qu'ils ignoraient encore cette issue positive, les Dard ont effectué un peu plus tôt une demande d'adoption auprès d'un organisme suisse. Ce désir est né spontanément, un jour, à l'aéroport de Genève, à la vue de jeunes orphelins vietnamiens débarquant sous le regard ému de leurs nouveaux parents.

En avril, Patrick Siry est engagé par Armand de Caro qui ne tarit pas d'éloges sur le gendre de Frédéric et lui confie bientôt le poste de directeur littéraire adjoint, auprès de François Richard, l'une des figures emblématiques de la maison depuis les années cinquante. Le romancier écrit à la jeune M^me^ Siry : « Armand est un homme qui a fait ma fortune, qu'on le veuille ou non, car c'est lui qui a su exploiter ma production comme personne n'aurait su le faire ; j'espère qu'il vous aidera à édifier la vôtre… »

Joséphine, le troisième enfant de Frédéric Dard, vient au monde le 8 juillet 1970 à Paris. Quelques jours plus tard, de retour au chalet San-Antonio, ses heureux parents apprennent que leur demande d'adoption est honorée : un petit Tunisien de dix ans, Abdel, les attend à *Terre des Hommes.* Dans l'état d'euphorie où ils baignent, les Dard accueillent à bras ouverts cette seconde progéniture. Abdel est un enfant malade, squelettique, et, entre deux biberons donnés à Joséphine, sa mère s'active avec son énergie coutumière auprès du grand frère du bébé blond et rose. Le chalet retentit bientôt d'une agitation qui ne parvient toujours pas à distraire le romancier de son travail. Il écrit alors *Ma langue au chah,* inspiré par leur périple persan et le souvenir mitigé qu'il leur a laissé.

Le succès de *Béru-Béru,* qui figure en tête des listes de best-sellers du moment, attire l'attention d'un aristocrate de province, un certain comte de Béru d'authentique noblesse bourguignonne, qui ne tarde pas à faire connaître aux éditions Fleuve Noir sa volonté d'intenter un procès en diffamation à l'auteur irrévérencieux du livre qui traîne son nom dans la boue. L'affaire mettra quelque temps à atteindre les tribunaux…

Mais, à vrai dire, Frédéric se sent à cette époque intouchable. Jamais la critique ne lui a été aussi favorable, comme en témoigne —

par exemple — la page entière que lui consacre le supplément littéraire du *Monde* sous le titre « San-Antonio, un policier très populaire ». Vassilis Alexakis y rappelle que les deux premiers « gros » volumes hors série ont à présent dépassé, chacun, le million d'exemplaires et que les éditions Julliard viennent de publier, sous le titre *Tout San-Antonio*, une anthologie des meilleurs moments de la saga. Les auteurs de ce livre très sérieux, Jean-Jacques Dupeyroux et Jean-Claude Soyer, respectivement directeur d'études à l'E.N.A. et professeur à la faculté de droit de Paris, annoncent la couleur de leur entreprise :

> « Les fanatiques de San-Antonio, partout recrutés, du collégien à tel garde des Sceaux, se reconnaissent entre eux, comme les subtils dont parlait Gide. Redevables au commissaire de rires inextinguibles, ils n'ont certes pas besoin d'être introduits à son œuvre. S'ils achètent ce livre, ce ne sera qu'à titre de vademecum. »

Ils font bien sûr référence au séminaire de Robert Escarpit, précisant : « Il n'est guère contestable que notre auteur, quand il le veut, s'égale aux plus grands. » Puis ils associent l'œuvre à l'univers des bandes dessinées, genre auquel le sémiologue italien Umberto Eco a récemment donné ses lettres de noblesse. Frédéric lui-même leur donnera raison, quelques mois plus tard, en déclarant aux rédacteurs du fanzine *Les cahiers de la bande dessinée,* à propos d'Hergé :

> « Il est pensable que Tintin a eu une certaine influence sur mon San-Antonio, en accentuant mes penchants : désinvolture vis-à-vis de l'action, goût du cocasse, tendresse pour les personnages hénaurmes, poésie de la bêtise, respect d'une certaine forme de calembour, etc. San-Antonio est le grand frère dessalé de Tintin, un Tintin pour qui le sexe remplacerait Milou ! »

Dupeyroux et Soyer s'attachent aussi à signaler les « îlots de réalisme » qui parsèment la prose jubilatoire de l'auteur et, bien sûr, une obsession de l'enfance, corollaire de son attachement névrotique à sa mère. Dans l'ignorance de l'histoire intime de l'écrivain, les deux anthologistes, forcément, en restent à la surface du texte, mais avec une acuité de vue dont la critique n'avait, jusque-là, jamais fait preuve.

> « Autoportrait, presque caricatural, d'un œdipien. Le père est mort durant l'enfance de San-Antonio, lui laissant un demi-frère aujourd'hui interné pour délire érotique. (…)

> C'est pourquoi le rôle sacral du père est transféré au Vieux (qui) lui confie avec sadisme les missions les plus insensées et les plus dangereuses. (…) Autoportrait, moins drôle cette fois, d'un œdipien inconsolable d'avoir été chassé du Paradis de l'enfance : sa nostalgie le fixera dans des leurres, ses fantasmes et sa scatologie, comme ceux des enfants, découleront du refus du monde des adultes. (Sa) fureur, jaillie du fond de lui-même, fustige la sottise des hommes, toujours présente et consternante. Sottise et laideur, physique ou morale. Sous l'œil elliptique de San-Antonio, ils sont tous des vieillards, déjà. »

Cette analyse a ceci d'intéressant qu'elle noue des liens entre l'univers furibard et démesuré du conteur rabelaisien et la philosophie plus quotidienne de l'écrivain Frédéric Dard. Les derniers développements de la vie de celui-ci confirment opportunément l'adéquation de plus en plus grande, par-delà les signes extérieurs d'une ébouriffante mythologie, entre la saga San-Antonio et le monde que s'est patiemment construit Frédéric, un monde palpable, né de ses joies et de ses peurs, de ses contradictions et de son obstination d'homme à ne jamais renoncer.

Mais pour en revenir à la longue interview que Frédéric a accordée au *Monde* en décembre, on y décèle des pointes d'optimisme jusqu'à présent absentes des propos tenus par lui à l'occasion de ses diverses déclarations « officielles ».

> « Tout aimer, voilà le secret. Être amoureux du grain de café qu'on moud le matin, de l'oiseau qui s'oublie sur votre chapeau, du facteur qui vous apporte votre feuille d'impôt, de l'adjudant qui vous fait ramper dans la boue. Aimer ! Aimer ! Le voilà, le secret. Et puis s'aimer soi-même, surtout si l'on est son genre. »

Cette dernière pirouette n'est pas due au hasard. À présent, Frédéric se sent réconcilié avec lui-même, certes pas de façon permanente, mais la seconde vie qui s'offre à lui comble ses espoirs au-delà de tout ce qu'il imaginait il y a encore peu de temps. D'avoir frôlé la mort lui a donné la mesure du goût qu'il a pour l'existence, en dépit des hauts et des bas d'un quotidien d'enfant gâté qui ne se satisfait jamais de ce qu'il a. D'une boutade, il a confié à Françoise : « À présent, j'ai toute ta vie devant moi ! » Et ce farceur impénitent a décidé d'y croire, de se cramponner à la certitude que tout recommençait, pour de bon cette fois. L'arrivée sur Terre de Joséphine est le signe patent de cette renaissance.

27.
C'est suisse

Béru-Béru est un roman foisonnant où les héros s'esbaudissent à leur aise dans la jungle d'un pays d'Afrique imaginaire mais dans celle, aussi, d'une imagination de plus en plus épanouie. Symboliquement, dans ce récit qui n'a pourtant plus l'air d'être policier mais qui le reste quand même, comme pour garantir un nécessaire garde-fou à l'explosion des situations et, plus encore, aux digressions devenues, au fil de l'interminable feuilleton san-antonien, sa marque de fabrique, c'est le Vieux qui donne le coup d'envoi de l'aventure. D'entrée de jeu, le lecteur est plongé dans le tourbillon de mots à tiroirs, des allusions référentielles et des noms-qui-font-rire. La fiction s'engendre comme un kaléidoscope coloré, contrepétant, où rien n'est sérieux mais où l'on sent qu'à chaque détour de phrase l'auteur entend bien vous surprendre, vous arracher à la pesanteur du récit d'aventures classiques, vous *dépayser*.

Bérurier est le héraut de cette charge endiablée, assurant l'arrimage permanent — obsessionnel — de celle-ci à la sexualité débridée de son comportement. Car c'est bien de ce clin d'œil incessant à la libido que procède le cheminement funambulesque du roman, récit d'action si l'on veut, mais fondamentalement… san-antonien. Et tel est bien le problème — singulier ô combien — que pose désormais la prose, signée d'un pseudonyme connu et reconnu, analysée, encensée (ou ignorée superbement par ceux que Dupeyroux et Soyer nomment les « boudeurs ») : c'est qu'elle se suffit à elle-même. Voilà donc la grande victoire de Frédéric sur un *establishment* littéraire dont il s'est toujours senti, névrotiquement sans doute, tenu éloigné par sa singularité, voire son propre et aberrant désir de se tenir ailleurs, orgueilleux, sarcastique. Et seul.

Le tournant qu'a résolument pris son œuvre au cours des dernières années a précisément favorisé la solitude du romancier. Mais ce coureur de fond n'en a cure. Pas plus qu'il ne se soucie de se faire des amis. En Suisse, il entretient d'excellentes relations avec Marcel Prêtre, lequel, après avoir suscité l'antipathie d'Odette, ne semble guère emballer Françoise. Mais Frédéric a souvent eu recours à ses services depuis son installation en Suisse et il lui en sait gré. Il l'a même recommandé auprès d'Armand de Caro qui publie à présent les romans d'espionnage que Prêtre écrit en collaboration avec un ami de Fribourg sous le pseudonyme de François Chabrey.

Il se sent un peu dépressif en août, alors qu'il séjourne à Golfe-Juan. Il écrit à Patrice : « Je trouve à cette Côte d'Azur une gueule de

Toussaint. » Il évoque son séjour récent à l'hostellerie de Baumanière, en Provence, dont il deviendra par la suite un habitué. « Il y avait Francis Blanche. Je n'avais pas envie de déconner, alors j'ai fait du cache-cache pour ne pas le voir. »

Dommage, le lunatique fantaisiste lui aurait peut-être dit du bien d'*Initiation au meurtre*, le dernier Frédéric Dard tiré de l'argument théâtral finalement abandonné. Comme Blanche dans ses chansons, Dard aime l'humour noir grinçant, et cette tragi-comédie policière que Cocteau, de l'envers du miroir où il est passé, aurait pu lui inspirer, met en scène un couple adultère et un autre duo, masculin celui-ci, composé d'un détective infirme et médium, le professeur Knox, et son jeune assistant efféminé, Buny. Frédéric y opère la rencontre d'une hétérosexualité caricaturale et d'une vision onirique de la différence. Sa fantaisie — ou plutôt son goût de la cocasserie — le délivre d'avoir à sombrer dans le prêchi-prêcha, mais l'aide au contraire à juxtaposer subtilement deux formes de désespoirs. Celui du jeune Buny et celui de Robert, le macho qui hésite entre sa femme hystérique et sa gentille maîtresse et ne voit de salut que dans la mort…

L'écrivain en finira-t-il un jour de ruminer son passé ? *Initiation au meurtre* complète le triptyque commencé avec *Refaire sa vie* — au plus fort de sa crise — et poursuivi par *Une seconde de toute beauté* dont les Français verront, en septembre, l'adaptation télévisée réalisée sous le titre *Prière pour Éléna*, par Abder Isker. Ces trois livres travestissent à peine son drame personnel mais l'ont cependant aidé à s'élever, sur le plan de l'esthétique littéraire, au-dessus du genre auquel il avait jusque-là contribué. Désormais, ses livres dits policiers n'auront plus guère à voir avec ceux de ses confrères. Sa maturité est là, née du virage, négocié au mieux, de sa vie personnelle, même si — comme dirait Bérurier — il « renaude » encore, au souvenir du mal qu'il a pu faire aux siens. Il confie à Patrice :

> « Il n'en reste pas moins qu'un certain dimanche d'il y a six ans (déjà), je suis allé chez les Beaufils, ta mère l'exigeant, pour annoncer à ta sœur que je quittais la maison. Vois-tu, c'est ce moment-là qui me torture depuis, il est en moi comme une plaie purulente et je le traînerai jusqu'à mon dernier souffle. C'est le seul acte impardonnable que j'aie commis dans ma pauvre vie glorieuse. Tout le reste n'est rien et je m'en absous — à Dieu ne plaise ! Le temps ne s'efface pas, c'est quelque chose d'indéniable pour moi. »

Ne nous étonnons pas de voir, dès lors, l'œuvre de Frédéric s'adonner sans cesse à la revisitation angoissée du passé par le biais d'intrigues souvent tortueuses, se nouant autour d'événements jamais digérés et de personnages opportunément surgis de sa mémoire

blessée. Il n'y a sans doute que dans la saga San-Antonio qu'il s'applique vaillamment à aller de l'avant. Son héros fait ainsi, dans *Moi, vous me connaissez ?* la surprise à sa mère d'arriver dans leur pavillon de Saint-Cloud un enfant à la main. Félicie s'engoue aussitôt de ce Toinet dont le nom complet est Antoine Saint-Antoine — autrement dit, le nom même de son père adoptif !

Armand de Caro décide Frédéric à laisser publier une réédition, en un seul volume, des quatre romans signés *L'Ange Noir*. En postface à ces « confessions » d'un truand naguère boudées par les lecteurs, l'auteur ironise : « C'est marrant comme ils sont écumeurs, les éditeurs. Cette manie qu'ils ont, une chose qui marche, de lui racler les os, d'en sucer la moelle et de mettre à bouillir le reste pour en faire du consommé. » Ajoutant avec une franchise un peu rouée qu'il s'agit bien là du « San-Antonio d'avant San-Antonio ».

En mars 1972, les Dard rendent visite à la famille d'Abdel en Tunisie. Ils séjournent dans un des bungalows de l'hôtel Djerba Menzel, parmi les orangers et les fontaines de ce paradis pour riches touristes. Ils y ont pour voisins Johnny Halliday, Sylvie Vartan et leur jeune fils David avec lesquels ils fraternisent. Le village natal d'Abdel organise une véritable fête en l'honneur de Frédéric et Françoise qui en conserveront un souvenir attendri et une belle crise de foie…

Entretemps, toute la famille a émigré de Gstaad à Genève, pour faciliter la scolarité de Fabrice et de son demi-frère. Les cinq membres de la famille Dard occupent un *penthouse* perché au douzième étage d'un très bel immeuble neuf mais si mal conçu qu'ils doivent bientôt le quitter. Ils louent alors une maison à Jussy, un faubourg de la ville qu'ils abandonnent un an plus tard pour une autre demeure de Cologny, sur les hauteurs de la rive droite du lac. Armand de Caro, désireux de voir sa fille habiter une demeure bien à elle, fait l'acquisition d'un logis ancien situé au calme du village résidentiel de Vandœuvres où la tribu prend enfin ses repères. Fabrice et Joséphine y disposent chacun d'un étage. Quant à Abdel, il a ses appartements dans un corps de bâtiment qui s'élève de l'autre côté de la vaste pelouse du *Paradou*… Pour Frédéric, ce choix familial est également salutaire. Le chalet San-Antonio était en effet devenu, au fil des mois, un véritable pôle d'attraction pour ses amis — ou plutôt ses relations —, au point d'être régulièrement envahi par des hôtes bruyants, attirés pour une bonne part d'entre eux par l'éclat des mondanités locales.

Gstaad restera jusqu'en 1975 un refuge pour les week-ends, les vacances ou les fêtes familiales. Exceptionnellement, le réalisateur Henri-Georges Clouzot, intéressé par le dernier roman signé Frédéric Dard, est convié avec son épouse Véra à séjourner au chalet, au cours de l'année 1972. Frédéric va les accueillir à la gare de Zurich au

volant de sa Rolls-Royce flambant neuve. Durant quinze jours, le chalet va résonner des invectives de l'irascible Clouzot, pratiquement ivre du matin au soir, et qu'insupporte le gazouillis de l'infortunée Joséphine, âgée de deux ans… En outre, les deux hommes ne parviennent pas à s'entendre sur l'adaptation *d'initiation au meurtre* et Clouzot décide finalement — sur un coup de tête — d'aller rendre visite à Simenon.

Frédéric ne le retient pas. Il a la courtoisie d'accompagner le couple jusqu'à Epalinges, où le père de Maigret a fait construire une extravagante villa moderniste aux allures de clinique. Lorsque la Rolls s'immobilise devant chez lui, Simenon apparaît, dans son légendaire attirail — chemise bleue, nœud papillon, pipe au bec — et, poliment, propose à son confrère d'entrer boire un verre. Frédéric, peu enclin à renouer avec celui qui a naguère causé l'une des plus cuisantes déceptions de sa vie, refuse tout net.

Pour occuper ses après-midi à Genève, il fréquente avec assiduité les galeries d'art, guidé par son nouvel ami Claude Richoz, rédacteur en chef du journal *La Suisse.* C'est ainsi qu'il découvre les œuvres d'un jeune prodige italien dans la toute nouvelle galerie de Jan Krugier, un marchand d'art déjà très connu des deux côtés de l'Atlantique : Domenico Gnoli. Il est envoûté par le caractère maniériste de son travail, mais son intérêt est encore avivé lorsqu'il apprend que l'artiste est mort prématurément à New York, en 1970. Il envisage même d'écrire un livre sur Gnoli, ainsi qu'il le déclare dans une interview donnée à *Mystère-Magazine* en juin 1973. « J'ai trouvé intéressant de raconter comment on pouvait attraper un coup de foudre pour un peintre aussi insolite. Le titre en sera : *Sous le regard de Gnoli.* C'est une extravagance que je m'offre ! » Il n'y aura pas de livre sur Domenico Gnoli, mais la fascination exercée sur Frédéric par ce génie foudroyé le conduira bientôt en Italie, où il rend visite avec émotion à la mère du jeune peintre…

À la même époque explose sa passion pour Magritte. Il fait l'acquisition d'une toile, *Le poète récompensé*, ainsi que de dessins au trait. Les constructions oniriques du maître belge lui paraissent parfaitement en accord avec l'architecture de son propre univers, qui assemble avec une fausse naïveté les éléments triviaux du monde environnant et d'audacieuses figures. Son exploration du Surréalisme se poursuit dans le domaine de l'écriture avec la découverte de l'œuvre de Louis Scutenaire et, toujours épris de pèlerinages, il se rend à Bruxelles pour y rencontrer Georgette Magritte… La curiosité le pousse bien davantage que le besoin de poser en écrivain parvenu, dans tous les sens du terme, même s'il s'enthousiasme de façon peut-être un peu convenue, à la même époque, pour le marchand de cigares Davidoff. Le fait de vivre à Genève impose évidemment des rencontres

auxquelles ne le prédisposait guère sa vie antérieure.

Un long entretien sollicité par *L'Express* lui permet de soumettre à un nécessaire état des lieux le phénomène éditorial qu'il représente. En septembre 1972, il a passé le cap des 114 millions de livres vendus. Chaque nouveau petit format est tiré à huit cent mille exemplaires, battant tous les records en matière de littérature policière française. À la question « Comment se fabrique un San-Antonio ? », il répond modestement :

> « À la machine. Ça se passe tôt le matin. J'enroule et je démarre. Moi, une page blanche, ça me rend dingue. Je suis un type empêtré dans la vie. Je me prends les pieds en moi-même, mais une feuille blanche, j'entre en transe. Je commence à écrire une phrase comme un peintre qui prend la couleur au hasard. »

On lui demande s'il écrit vite. « Oui, ça se sent. Je ne me relis pas, ou à peine, sur l'instant, un passage, la page que je viens de commettre. Je corrige, çà et là, quelques bricoles, et puis ça fiche le camp. Si je me relisais, je mettrais tout à la poubelle. »

Au registre de l'inspiration, il confie : « Il m'arrive, quand je suis avec des amis, d'avoir des idées de calembours et de les noter. Toutes mes poches sont pleines de petits bouts de papier. J'en utilise à peine un pour cent. Les seuls cas où j'utilise mes notes, c'est quelquefois le matin, pour commencer un chapitre, quand je suis un peu froid. Ça me sert de détonateur. Mais les métaphores, c'est comme les agressions, ça vient tout seul. » Son interlocuteur lui demande s'il ne se répète pas un peu. « Évidemment, on ne peut pas écrire cent cinquante bouquins sans se répéter. Jean-Jacques Dupeyroux m'assure : "Tu te répètes, mais toujours autrement. Magritte a peint cinquante portes qui ne donnent sur rien, mais les cinquante toiles sont différentes." Enfin, j'espère qu'il a raison. »

Ayant évoqué ses débuts difficiles, laissant dans l'ombre ses vrais débuts littéraires, Frédéric se lance soudain dans un éloge du genre qu'il honore à sa façon depuis plus de vingt ans : « Je ne comprends pas que le roman policier ne séduise pas davantage l'écrivain tout court. C'est un véhicule idéal. Vous trouvez ça plus mal, vous, de faire passer vos idées en distrayant ? Moi, le roman littéraire, je le trouve gris, ennuyeux, sclérosé. J'ai l'impression de relire toujours le même, avec les mêmes personnages. Et leur façon de moderniser, elle est puérile. Maintenant, on fait un peu de sexe, un peu de pute, un peu de pédérastie, pour faire à la mode. (…) La vie, ce n'est pas ça. »

Il en vient tout naturellement à évoquer ses propres créations, et notamment le duo qui l'a rendu célèbre : « San-Antonio, c'est un personnage artificiel, conventionnel, dégoulinant encore de ses

prédécesseurs, les Supermen qui m'ont inspiré. Il lui fallait un folklore. Et, surprise, les gens se sont mis à me parler de Bérurier : "Quel type ! Ce qu'il est drôle !" » Bérurier, qu'il compare à Falstafif, pour la première (et la dernière) fois. Au passage, il clame avec force — un couplet désormais rituel — son admiration pour Céline, puis prend la peine de se dire homme de gauche, tout en s'étonnant de ce que Pauwels et Audiard veuillent le persuader qu'il est « des leurs » ! Naïveté ou rouerie ? Un peu des deux, sans doute, mais surtout le désir de lever toute équivoque sur une attitude qu'il veut humaine, et profondément libertaire.

La presse littéraire, quant à elle, ne lui demande pas son avis. En cette ère de règne absolu de l'université sur l'analyse des textes — ce qui n'est pas nouveau — mais aussi — ce qui l'est davantage — sur la pratique de l'écriture, l'œuvre de San-Antonio étonne, dérange et fait parler. La très sérieuse *Quinzaine littéraire* de Maurice Nadeau confie à Richard Zrehen, auteur d'une thèse sur San-Antonio, le soin d'affiner l'analyse du phénomène naguère épinglé par Escarpit et ses amis sorbonnards. « Marchandise avenante, coulée au moule d'une forme éprouvée par quelque bon maître, illustre devancier ? San-Antonio, création alimentaire de Frédéric Dard journaliste », écrit Zrehen. Ça commence bien, comme disait Frédéric à Bordeaux. « Héros, bien sûr. Mi-jeune cadre, mi-aventurier. Agressif, dynamique (…), flic jusqu'au bout des ongles, la fatuité et l'outrance d'un play-boy de plage ; phallocrate avantageux et beau parleur, envahissant les digressions d'une philosophie navrante : au mieux naturaliste-kitsch. » La charge est lourde. L'analyste s'attache aux digressions, « destinées à gonfler le lignage, prétention dégonflée quand l'éditeur est contraint de resserrer la typographie jusqu'à rendre le texte difficile à lire ». Il se fait tout de même plus subtil en supposant qu'en matière d'érotisme, « San-Antonio, dénonçant le réalisme, en acte, dissimule, exhibe les postures et les sensations sous des appellations hautement fantaisistes, parfaitement propres à interdire toute mise en représentation du corps sous prétexte de possible censure ». Soit. Mais c'est tout de même faire peu de cas du talent d'un conteur soupçonné de lâcheté — au nom de quoi ? Notre thésard oublierait-il que Frédéric ne publie pas aux Éditions de Minuit ? Il se rachète, en tout cas, en évoquant Béru : « Bérurier est une boule, à la surface de qui court une foule de flux débondés : boulimie, saleté, bestialité, sensualité, charriées par cette langue étrange, perpétuellement en mouvement, qu'est l'argot. Langage défait, à peine constitué, déjà ébranlé par la parole à venir. » Le mot de la fin vaut quant à lui son pesant d'or : « San-Antonio est le Trigano du voyage intensif. » À cette formule assez oiseuse, on préférera ce mot du philosophe François Chatelet, lancé au même moment : « San-Antonio est l'anti-Simenon. Ouf ! » qui nous aide à

redescendre sur Terre.

Quelques semaines avant la sortie du nouveau gros roman signé San-Antonio, les Éditions Fleuve Noir font parvenir aux libraires une plaquette intitulée *Conorama, par San-Antonio*, présentée ainsi par l'auteur : « Chers amis libraires, vous qui tant avez travaillé pour moi, veuillez accepter ce petit travail exécuté pour vous. (…) Vous y trouverez quelques dessins impertinents de trois dessinateurs complices qui ont fait un numéro de jonglerie avec l'un des mots les plus courts et les plus éloquents de cette langue française que je malmène à plaisir. (…) Mon seul vœu est qu'après l'avoir feuilleté, vous soupiriez : "Quel con, ce San-Antonio !" » Suivent, en effet, les élucubrations graphiques de quatre (et non trois) dessinateurs : Mose, Lassalvy, Roger Sam et Rik Cursat, qui ne donnent cependant pas la mesure du livre qu'ils sont censés « annoncer » : *Les Con.* L'exergue de Louis Scutenaire, « Je vous parle d'un autre monde, le nôtre », dit bien, en revanche, à quoi s'est attelé l'auteur. Au travers d'une fiction très digressive, entrelardée d'extraits d'un surréaliste *Con-Magazine* imprimé sur papier jaune, Frédéric nous raconte les hauts faits de la famille Con, sur fond d'intrigue policière, elle-même truffée des libidineuses pensées d'un certain La Rochefoucon. Bérurier et Marie-Marie ont un peu de mal à surnager parmi ce flot impétueux, peut-être un peu brouillon, mais qui permet à son auteur de venir provisoirement à bout de sa rage à l'égard d'un mal qu'il s'ingénie à cerner, comme avant lui Flaubert s'en était pris à la bêtise dans *Bouvard et Pécuchet.*

28.
Bizarre, bizarre

Frédéric et son épouse ont à présent l'habitude de passer chaque année quelques semaines de vacances à La Baule. C'est là que seront écrites les premières pages d'un roman de facture classique. *Le maître de plaisir,* destiné — aux dires de son éditeur — à « rompre » avec un trop long silence de l'auteur Frédéric Dard, « débordé par l'immense succès de ses San-Antonio ».

Le héros, Abel, un comédien dans la mouise, vient de vivre au Maroc une expérience tragique — d'ordre criminel, on le pressent — dont il tente symboliquement de dissimuler les « traces » contenues dans une valise à la consigne automatique de l'aéroport de Genève. Pris en main de façon énergique par une jeune femme qui se dit antiquaire, Abel se retrouve dans un luxueux palace de Gaatenbach parmi la faune de riches retraités auprès desquels il va, sans transition, faire office de « maître de plaisir », c'est-à-dire de danseur-gigolo. Le comédien est un homme avili.

« À ses débuts, quand il courait le cacheton, il avait appris à user de l'amour comme d'un argument, nous dit l'auteur. Il savait vaincre la répulsion aussi bien qu'une putain. Une cohorte de sales moments déferla en désordre dans sa mémoire. De très sales moments et des moments très sales (…) qui lui avaient asséché l'âme et mis en bouche un vilain goût de gueule de bois. »

Il tombe sous la coupe de l'épouse d'un milliardaire libanais, véritable monstre de lubricité qui l'entraîne dans un tourbillon dangereux, tandis que nous est peu à peu révélée l'infamie commise par Abel dans un autre palace, à Marrakech. C'est à Beyrouth que le roman prend un tour cauchemardesque, sous la forme d'un rodéo criminel et sexuel orchestré par le couple richissime dont le héros est devenu le prisonnier…

Un autre roman, *Les séquestrées*, écrit l'année suivante, met en scène Élisabeth, une jeune femme solitaire qui tombe dans le piège que lui a tendu un marchand de tableaux niçois. Prisonnière, elle aussi, des turpitudes sexuelles de cet homme horrible, la malheureuse découvrira finalement la vérité de l'aventure qu'elle vient de vivre en aveugle « marchant au néant ».

Dans ces deux livres d'une infinie noirceur de fond, mais d'une forme curieusement détachée, laconique, s'exprime un désespoir que la vie présente de Frédéric rend quelque peu intriguant. À l'exception d'Élisabeth — dont le prénom n'a évidemment pas été choisi par hasard —, tous les personnages nous sont antipathiques. Ils semblent

se complaire dans leur veulerie, l'assumer tant bien que mal, obstinés dans la recherche du pire qu'ils finissent d'ailleurs par atteindre. L'argument policier n'est plus ici qu'un artifice permettant au récit de s'achever sur un effet de vertige qui apparente ces livres à ceux de Patricia Highsmith, un écrivain pour lequel Frédéric n'a jamais caché son admiration.

Mais la critique n'essaiera pas de décrypter ces fables prenantes, qui semblent pourtant vouloir faire écho à ce mot de Barbey d'Aurevilly : « Les peintres puissants peuvent tout peindre, et leur peinture est toujours assez morale quand elle est tragique et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle retrace. »

D'un point de vue plus terre à terre, les signes abondent d'un incoercible besoin du romancier de plonger encore et encore dans le noir lagon de sa vie passée, ramenant dans ses filets, avec obstination, les figurants hallucinés d'une littérature de peur qu'il assume en contrepoint de la déferlante San-Antonio. Et ce qu'il convient de noter, outre sa détermination intacte, c'est la hardiesse avec laquelle les figures du grand-guignol intime des Mureaux, passant d'un décor à l'autre, ont envahi la Suisse… Bien sûr, ces constructions romanesques n'hypothèquent pas l'existence nouvelle de Frédéric, mais elles laissent tout de même entendre que les démons sont toujours là, le harcelant, le secouant sans répit d'irrépressibles convulsions.

Sous ses airs délurés, le créateur s'inquiète à l'évidence pour son âme. Le Dieu de sa petite enfance n'a pas cessé de murmurer à son oreille la liste des blasphèmes exprimés dans son œuvre. Ses flirts réguliers avec des hommes d'Église n'y feront rien, parades roublardes et sincères à la fois. C'est ainsi qu'il a récemment fait la connaissance du révérend père Bruckberger, lui aussi exilé en Suisse où il mène une vie peu conventionnelle au regard de son état de dominicain.

La première visite du flamboyant réalisateur de *Dialogues des carmélites,* arrivé au volant d'une superbe Ford Mustang blanche, a débouché sur une réelle complicité. Frédéric a tenu à manifester publiquement son adhésion aux largeurs de vue du religieux en dédiant le dernier « gros » San-Antonio, *La sexualité, «* à Léopold Bruckberger, ce survol en rase-mottes des îles du péché ». Le père Bruck' ne boudera pas son plaisir à la lecture d'une enquête menant San-Antonio et Bérurier dans toutes les capitales d'Europe afin d'y découvrir les origines de l'impuissance qui frappe un club très fermé d'érotomanes patentés…

Les deux amis se revoient régulièrement jusqu'à ce matin de janvier 1974 qu'évoquera plus tard le religieux dans ses mémoires. « Ce jour-là, nous sommes invités à déjeuner chez Frédéric et Françoise… » Très fatigué, Bruck, perd soudain le contrôle de son cabriolet et fonce dans le décor. Plus tard, veillé par son amie Simone

Fabien dans une chambre de l'hôpital cantonal de Genève, il découvre dans son champ de vision : « tel l'Ange de la libération, la bonne bouille de Frédéric Dard, bizarrement déformée par l'anxiété. Dard a la tête d'un clown mais, depuis Rouault, on sait qu'un clown peut exprimer dans le dérisoire — comme il convient à l'espèce humaine — le condensé de l'angoisse. Dard est un personnage tragique qui camoufle sous les gaudrioles de San-Antonio son sens du pathétique de la destinée humaine. Chacun de ses livres n'est rien d'autre qu'une espèce de glissement de pitié envers l'homme qui, comme ne cessait de le répéter Kœstler, est un animal terriblement "mal foutu". Frédéric Dard perçoit d'instinct ce détraquement congénital d'une nature humaine qui porte en elle la nostalgie d'un ailleurs pur. Mais il n'a pas la pleine conscience de ça : il le subit plutôt comme la cire fond au voisinage d'un brasier… Il attrape l'angoisse des autres comme certains attrapent le virus de la grippe. Il n'a aucune défense immunitaire contre elle. Son dévouement est d'autant plus émouvant qu'il n'hésite pas une seconde à se jeter à l'eau, au secours de qui se noie, et seulement après avoir plongé, il se rappelle que lui-même ne sait pas nager… »

Bruckberger, mal en point, est en effet recueilli au *Paradou*, soigné, chouchouté par celui dont il trace un portrait pertinent et inspiré. Il ira même plus loin, en affirmant : « Frédéric Dard est un médium à la manière des chiens et des chats qui sentent venir le tremblement de terre. Avant le moment où eut lieu l'accident, il en a eu le pressentiment et l'a dit à Françoise. »

En vérité, s'il n'a jamais manifesté ouvertement une quelconque inclination vers le paranormal, Frédéric n'a cessé d'éprouver dans sa vie une foule de pressentiments, allant jusqu'à créer le détective psychique *d'initiation au meurtre*, personnage inhabituel dans une galerie plutôt rationaliste. Mais lui-même a été sujet, au cours d'un long périple automobile qui le menait vers Helsinki, à une troublante expérience. Il a soudain eu la vision tangible, dans le rétroviseur, de son ami Jean-Jacques Vital, décédé quelque temps auparavant, lui indiquant par signes de téléphoner. Ce qu'il s'est empressé de faire aussitôt que possible, apprenant de sa sœur Jeanine que leur père venait d'être hospitalisé…

Mais la notion même de fantastique ne lui est pas totalement familière. Dans son œuvre, les situations insolites abondent, mais elles ne sont que le fait pour ses héros d'une psychologie détraquée, d'une exagération de la réalité soumise à une douleur exceptionnelle ou à un sentiment dévoyé. Pourtant, son goût pour le surréalisme en peinture l'a mené sur de nouveaux sentiers de l'invention, pour lui voisins d'une spiritualité embryonnaire qui s'accorde à son goût de plus en plus prononcé pour la solitude. Ce désir de « retraite » a d'ailleurs

orienté la recherche d'une maison susceptible de concilier le silence propice au travail et un retour affectif, très nostalgique, au décor rupestre des merveilleuses années de son enfance auprès de Bonne-Maman. L'acquisition, près de Fribourg, d'une ferme du XVIIe siècle, lui permet de réaliser ce rêve de paix.

Autre voyage dans le passé : la publication sous forme de livre d'une série d'entretiens prolongeant ceux accordés à *L'Express*. Il confie à la journaliste Sophie Lannes le récit désordonné de ses souvenirs, évoquant ainsi pour la première fois ses origines modestes, le rôle éminent joué par sa grand-mère dans son éducation, ses débuts difficiles, sa tentative de suicide… Publié chez Stock avec l'accord d'Armand de Caro, *Je le jure* suscite auprès du public un « effet d'intérêt » que *C'est mourir un peu,* sorti trop discrètement, n'avait pas réussi à provoquer à une époque où la personnalité de Frédéric restait embusquée derrière le seul phénomène de ses livres. Ce nouvel ouvrage n'est d'ailleurs pas par hasard signé San-Antonio, contribuant ainsi à parfaire l'image du « montreur dévoré par sa marionnette ». Le texte de la quatrième de couverture est à cet égard explicite : « Frédéric Dard a inventé San-Antonio, le plus grand succès de librairie de l'après-guerre. (…) Sa confession publique est une espèce de grande lessive intime. (…) Un auteur célèbre — mais qui se moque de sa célébrité — se déshabille… » L'éditeur n'hésite visiblement pas à racoler pour mieux vendre.

Ce livre au titre singulier — on se demande bien pourquoi Frédéric ne dirait pas la *vérité* ? — serait-il la success-story du petit gars de Bourgoin-Jallieu promu gloire nationale ? Dans *Le Figaro,* Pierre Ripert estime que « *Je le jure* n'apporte rien à la gloire de son auteur. Ses admirateurs risquent de ne pas pardonner à cette statue d'être descendue de son piédestal. » Voire. Les lecteurs assidus des San-Antonio ne manqueront certainement pas de prêter attention aux considérations de leur auteur-fétiche sur la langue, exposées avec une bonhomie et une clarté qui devraient servir de leçon aux spécialistes qui se sont si souvent, et de manière si pédante, exprimés sur son œuvre.

« C'est finalement une rébellion contre tout ce qu'on m'a enseigné. Et, en particulier, ma langue, cette langue calibrée qu'on emploie dans les livres mais pas dans la rue. Puisqu'elle ne se parle plus de la même façon qu'on l'écrit, pourquoi alors s'éreinter à la maintenir dans le corset du classicisme ? J'enfonce des portes ouvertes parce que je n'ai pas été le premier à faire péter les charnières : Céline, Queneau, Giono même et beaucoup d'autres l'ont fait avant moi. Bien sûr, on peut imaginer, à partir de cette prise de position (…), le risque que la langue parte en diarrhée… Peut-être. Mais je pense qu'il y aura toujours des gens constipés pour brandir le code et

les règles de grammaire. Des garde-fous, quoi ! (…) Il y a des quantités de mots à créer. (…) Puisqu'il devient nécessaire de communiquer sa pensée le plus rapidement possible, il faut la condenser. (…) Mes néologismes ne sont pas gratuits. Ils sont, en réalité, de deux ordres. Certains dérivent d'un aménagement de mots existants pour ramasser la pensée, la simplifier. C'est le vocabulaire du dérapage contrôlé :

— Des gosses *turbulent* dans la rue.

— Il y a des soirées où il est difficile de *bouter en train.*

— Ma pensée se *biscorne.*

— Je me sens flou, mou, *barbapapesque.*

(…) Facile. Et puis il y a des mots ou expressions inventées de toutes pièces dont le saugrenu est fait pour déranger, pour contraindre le lecteur à traduire. "Je tords la grosse chaîne à m'en décamouiller les bagoules". "Décamouiller les bagoules" ne correspond à aucune expression argotique. C'est une espèce de tachisme littéraire, un superlatif poussé jusqu'à l'absurde, une mise en demeure du lecteur. Je remplace les mots par des sons. » Frédéric prône ce qu'il nomme « l'indépendance absolue des San-Antonio, ce champ où (il) gambade à sa guise et où (il) peut non seulement tout dire, mais tout faire ». Il conclut par une confidence amusante : « Il m'est arrivé de taper plusieurs lignes de signes sur ma machine sans regarder cette langue informulée, vaguement polonomarsienne, qui naissait du hasard, puis d'enchaîner et de retomber sur mes mots comme un chat sur ses pattes, après avoir fait un instant dérailler mes lecteurs en pays d'Absurdie ! »

La journaliste Gabrielle Rollin analyse conjointement, dans *Le Monde,* le livre d'entretiens et le dernier San-Antonio paru. « Ceux qu'enchantent les à-peu-près du baladin à la langue merveilleuse seront comblés par *Maman, les petits bateaux,* dont l'époustouflant vocabulaire jette un voile pudique sur les innombrables passages scabreux… Ceux qui voudraient surprendre l'acrobate au repos, à l'heure un peu mélancolique de faire le point, de tirer les leçons de son enfance, de ses frasques, de ses espoirs déçus, de son écrasante gloire, découvriront dans *Je le jure* un semblable, un frère, un ami. »

Un beau matin de l'année suivante, Frédéric trouve dans sa boîte aux lettres une lettre à en-tête de l'hôtel Matignon, signée d'un chargé de mission auprès du Premier ministre Jacques Chirac. On lui demande respectueusement de bien vouloir honorer de sa présence le Haut Comité de la langue française. Une telle promotion ne se refuse pas, surtout au moment où paraît, sous le nom de San-Antonio, un épais roman intitulé *Si Queue-d'âne m 'était conté ou la vie sexuelle de Bérurier* !

Frédéric vient d'y accomplir un prodige : si le fond du récit est

celui d'un suspense policier — Béru est prisonnier de malfrats et attend d'être rayé du monde des vivants —, la forme est entièrement soumise à la langue du personnage, à son lyrisme libidineux et libératoire. *Queue-d'âne* est un monument d'invention langagière et syntaxique portant à incandescence le vécu de l'immonde créature qui nous fait parcourir au pas de charge un *Kâma Sûtra* totalement revisité. Cette prouesse stylistique marque l'apparition d'un souffle nouveau, d'une ambition désormais plus vaste, encore plus débridée, qui double avec originalité le cours normal du feuilleton san-antonien.

En réponse, quelques mois plus tard, aux questions de Pierre Desgraupes dans *Le Point,* Frédéric confirme sans ambages qu'il entend faire de son œuvre « quelque chose d'énorme, de gras, de violent, d'agressif, qui heurte les gens délibérément, dans le but de se faire remarquer et de leur crier certains thèmes qui (lui) gâchent la vie depuis qu' (il est) au monde : la sottise de (ses) contemporains. » La sienne comprise, s'empresse-t-il d'ajouter pour ne pas avoir l'air impudent.

Le fait est que, depuis quelque temps, une sourde colère gronde en lui et se fait entendre dans ses livres. Le commissaire San-Antonio rue dans les brancards. Ne supportant plus les rodomontades du Vieux, il a décidé de créer sa propre officine de police, la Paris Detective Agency, en compagnie de Bérurier, de Pinaud et du fidèle Mathias. L'une de leurs premières affaires, narrée dans *Concerto pour porte-jarretelles*, les confronte aux agissements d'un savant fou qui pratique des expériences peu orthodoxes sur des jeunes gens prisonniers d'une clinique suisse. Mais, dès le roman suivant, *Remets ton slip, gondolier,* dédié à Alix Karol (pseudonyme sous lequel Patrice Dard publie à présent au Fleuve Noir), le franc-tireur, en mission à Venise, semble pris de remords. Puis, à nouveau fringant, dans *Chérie, passe-moi tes microbes,* il s'éprend de Marie-Marie, la nièce de Béru, métamorphosée en bombe sexuelle.

C'est dire que la saga n'en finit pas de se régénérer de l'intérieur, avec une santé d'invention et de style née, précisément, de la colère qui habite son auteur. Celui-ci est conscient de la difficulté de poursuivre indéfiniment le récit des aventures de ses personnages, de celle, aussi, consistant à leur faire subir des métamorphoses successives qui risquent d'avoir un jour raison de leur crédibilité et de ses forces. En dépit de déclarations de Frédéric aux journalistes qui s'étonnent de sa verve intarissable, la fatigue doit certainement se faire sentir en lui le matin, lorsqu'il se met courageusement aux commandes de son I.B.M. à boule. On ne s'étonnera pas qu'il ait, durant trois ans, suspendu la mise au monde des « gros » ouvrages qui n'ont, d'ailleurs, plus besoin d'amplifier la rumeur d'une entreprise littéraire connue et reconnue de tous. Les huit cent mille lecteurs qui

se précipitent, tous les trois mois, chez leur libraire ou dans les kiosques des gares, garantissent le succès de San-Antonio. Quant à l'auteur, il peut être fier d'avoir su magistralement apprivoiser les médias ainsi qu'en témoigne, par exemple, sa participation, le 18 avril 1975, au magazine *Apostrophes,* la première d'une longue série d'apparitions remarquées.

Une fois assumée la contrainte éditoriale des quatre San-Antonio annuels, Frédéric peut se libérer entre les pages des romans signés de son nom dont les tirages restent largement inférieurs à ceux de son pseudonyme. En 1976, dans *La dame qu'on allait voir chez elle,* il plonge un personnage dont la ressemblance avec Théo Sarapo ne nous a pas échappé dans le cauchemar d'une relation amoureuse scellée une fois de plus par le crime.

C'est à Berne, cadre austère mais où s'opère *a contrario* l'apparition du vice, qu'il met en scène cliniquement, cyniquement aussi, le fantasme qui l'obsède encore et toujours : les noces de l'insolente beauté d'un homme et de la laideur fascinante d'une femme. L'atmosphère du roman est de bout en bout délétère, à la limite de l'insoutenable, jouant parfois, comme d'une soupape de sûreté, des ingrédients du fantastique. La technique romanesque est proche de l'hypnose, comme dans un précédent livre, *Initiation au meurtre,* que Claude Chabrol vient de mettre en scène sous un titre éloquent : *Les magiciens. La dame* est une fable crue, larmoyante, qui se retient à peine de tomber dans la fantasmagorie ou n'y succombe que par une chute grinçante. Frédéric tourne autour du fantastique auquel il a toujours préféré ce qu'il nommait ingénieusement, dans un texte accompagnant la publication du roman tiré du film *Les yeux sans visage*, de Georges Franju, le « roman rouge ».

Un tragique événement survenu au cours d'un séjour en Afrique du Nord va sérieusement ébranler sa sensibilité toujours à vif. Son beau-frère Roger Sam, qui l'accompagne, est subitement victime d'un malaise cardiaque et meurt dans sa chambre d'hôtel, obligeant Frédéric à une suite de démarches déprimantes. La mort dans l'âme, il doit abandonner, provisoirement, la dépouille de son beau-frère, ainsi qu'il le relatera peu après dans un hommage publié à Lyon sous le titre *Il était une fois Roger Sam :*

> « À l'instant où s'est arraché du sol l'avion qui nous emportait loin de la terre d'Afrique (…), j'étais assis près de ma sœur et je lui tenais la main. Comme c'était le temps du ramadan, la phonie de l'avion diffusait une musique religieuse arabe que nous avions déjà écoutée en ta compagnie, quelques jours auparavant, sur une placette d'Houmt Souk. Le paysage que nous apercevions par le

> hublot était biblique, avec ses étendues de sable ocre, ses pauvres maisons blanches, ses palmiers gris de chaleur, ses dromadaires languides, fugitivement assombris par l'ombre du Boeing. Oui, je voudrais dédier ce livre à l'instant barbare entre tous où nous t'abandonnions, pelotonné dans ton destin avec un visage d'ailleurs, mon vieux copain-du-fond-de-l'âme. »

À la douleur d'avoir perdu un être cher, complice de longue date de ses débuts lyonnais comme de la mise au monde de son œuvre, s'ajoute ce sentiment, proche de l'épouvante, lié depuis toujours pour lui au dépaysement. Frédéric est un indécrottable Français qui se sent en péril dès qu'il aborde une terre étrangère. Il n'y a guère qu'à Londres, New York ou Venise que, pour des raisons esthétiques, il ne se sent pas soumis à un désagréable vertige d'isolement. Aussi, lorsqu'il se rend en Irlande en compagnie de son épouse et de Joséphine, en 1977, est-il surpris d'éprouver soudain une impression toute différente — exception faite du dégoût profond que lui inspire la cuisine locale !

La verte Érin, avec ses autochtones étranges, ses rites non moins curieux, l'enthousiasme au point de l'inciter à plonger lui-même voluptueusement dans l'irrationnel. D'une main fébrile — car il n'a pas cru bon d'emporter avec lui de machine à écrire —, il se lance dans l'écriture d'un conte d'inspiration fantastique, puis d'un autre, et ainsi de suite jusqu'à se retrouver à la tête d'un recueil de vingt récits de fiction qu'il publiera peu après sous le titre *d'Histoires déconcertantes.*

Dire qu'un nouveau Frédéric Dard vient d'émerger de cette expérience serait exagéré, puisque *La mort des autres* témoignait déjà, trente ans plus tôt, d'un sens inné de la nouvelle, confirmé au cours des années suivantes par d'innombrables collaborations à des revues. Mais la facture de ces *short-stories* proches, parfois, de celles de l'Anglais Roald Dahl, l'auteur de *Bizarre, bizarre,* ou de sa consœur américaine Patricia Highsmith (*L'amateur d'escargots),* témoigne d'un intéressant sursaut de son imaginaire. On y trouve un brillant catalogue des terreurs et des phobies de l'écrivain, passant de la coquetterie — son incapacité à parler un anglais convenable — à l'extrapolation la plus délirante. Le souvenir cuisant de son insolation en Grèce, au cours de l'été 1965, voisine avec sa crainte permanente, engendrée par l'accident survenu à Élisabeth, de voir un être aimé périr dans un crash automobile. Mais, surtout, apparaît sans cesse, en filigrane de ces histoires à chutes, une crainte de vieillir et de perdre ses repères familiers qui confine à la folie, une folie mâtinée d'humour noir, bien sûr…

Cet envoûtant recueil, publié à l'automne 1977, trop discrètement, dans la collection de poche où sont à présent réédités les Frédéric Dard des années cinquante-soixante, passera pour ainsi dire inaperçu et n'a été, à ce jour, réimprimé qu'une seule fois dans un volume où il figure heureusement aux côtés de *La mort des autres*.

L'année 1977 a été marquée par le retour de Frédéric à ses amours théâtrales, puisque Robert Hossein l'a convaincu d'adapter pour lui *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, le roman de Hadley Chase, auteur dont ils avaient monté ensemble, au Grand-Guignol, *La chair de l'orchidée*, en 1955. La pièce est d'abord produite à Genève, au Théâtre de la Comédie, avec une distribution d'où émerge le malicieux Jean-Marie Proslier dans le rôle de Ma Grisson, personnage de virago indomptable qui oscille entre le comique et le tragique.

29.
Tumelat fait homme

Le succès de *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, bientôt joué au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris, incite le duo à se lancer dans une nouvelle aventure. Hossein soumet à Frédéric *Angel Street,* un classique du théâtre policier anglais de 1939, dû à Patrick Hamilton, l'auteur de *La corde.* Le choix est judicieux, la pièce ayant souvent été comparée par les critiques anglo-saxons aux plus belles réussites du Grand-Guignol… Une première lecture du texte fait cependant apparaître celui-ci « plutôt exsangue et d'une simplicité linéaire » au regard de son adaptateur. Mais bientôt surgit l'action de ce qui deviendra *Le cauchemar de Bella Manningham*, un spectacle d'atmosphère prenant, ambigu.

« Ce couple surprenant des Manningham m'obsédait — écrira Dard en préface au programme de la pièce —, l'ambiance mystérieuse de leur grande, trop grande maison également. Et puis, il y avait ce Londres de la fin du siècle dernier qui venait sans cesse buter comme un frelon contre les baies de l'angoissant salon de Bella. »

Simone Valère, Jean Desailly, Patrick Préjean et Jean-Marie Proslier forment la distribution de ce drame en costumes d'époque, mis en scène par Hossein dans un décor surprenant, pourvu de sept portes. Le public et la critique apprécient la pièce qui sera souvent reprise par la suite et figure encore aujourd'hui au répertoire, au demeurant assez pauvre, du théâtre policier français.

Le journaliste Claude Richoz lui propose un jour de rencontrer à Genève l'écrivain Albert Cohen. L'auteur de *Belle du Seigneur* y mène une vie recluse et, lui dit son ami, se fera une joie de passer un moment avec lui. Frédéric, d'abord hésitant, intimidé par un personnage qu'il imagine froid et distant, finit par accepter, poussé par le désir qu'il a de rendre hommage à un aussi noble représentant de la grande littérature.

Cohen le reçoit en robe de chambre, le monocle vissé à son œil scrutateur. La première réaction du vieillard est de s'écrier, à la vue de Frédéric : « Mais c'est un gamin ! » Son examen se poursuit quelques secondes et il ajoute : « Mais avec un côté vieux crocodile ! » La glace est rompue. Cohen fait asseoir Frédéric près de lui dans un profond canapé pour lui lire quelques-unes des lettres que Pagnol, inquiet de l'exil de cet incurable Marseillais, lui écrivit jusqu'à sa mort, notamment celle où il qualifie la Suisse de « pays vertical et glacé ».

Ils se tutoient sans délai et, dès la deuxième visite de Frédéric, son hôte le supplie d'aller lui acheter des cigarettes turques à bout doré. À

son retour, Frédéric observe le vieillard s'emparant avec des mines de collégien fautif d'une enveloppe qu'il transforme en cendrier, puis se livrer à un acte jugé hautement délictueux par l'épouse acariâtre du grand homme. Cette complicité de petits garçons les entraîne plus avant dans les confidences.

Une autre fois, Cohen demandera d'un air suppliant à ce nouvel ami : « Accepterais-tu de m'emmener un jour à Marseille ? » Ce projet, longuement différé, ne prendra jamais forme, Albert Cohen n'ayant plus la force de quitter sa luxueuse retraite.

La fréquentation d'un écrivain certes comblé d'honneurs mais solitaire et oisif n'a rien d'encourageant pour celui qui voit la soixantaine approcher à grands pas. Il a conscience que le moment est venu d'aborder, enfin, aux rivages du grand œuvre, si souvent invoqué mais toujours remis à plus tard, faute peut-être d'un véritable déclic. Son âge, celui de la maturité, la disponibilité d'esprit dans laquelle il se trouve, sans doute aussi l'inanité qu'il éprouve à présent de son extrême aisance financière, vécue naguère de manière flamboyante à Gstaad, vont contribuer à le convaincre de faire un pas en avant décisif.

Un rapide bilan de l'œuvre aide à mieux cerner les raisons qui pourraient lancer Frédéric dans une nouvelle aventure littéraire. La saga San-Antonio ne s'est jamais aussi bien portée, eu égard au soin constant qu'il apporte à sa régénérescence. Elle est devenue son roman familial — et Dieu sait que la notion de famille lui est essentielle, depuis toujours. Elle canalise toutes ses préoccupations, philosophiques, langagières, et fait exploser à jet continu toutes ses colères et ses rancœurs.

Paradoxalement, la fiction de plus en plus discrète qu'il publie sous son nom est caractérisée par l'oubli d'une véritable recherche stylistique, un renoncement masochiste aux prétentions du jeune romancier lyonnais. Cette prose en creux, pourtant si peu innocente, puisqu'elle charrie les figures contrariées de son amour-répulsion du classicisme, commence à lui paraître surannée. Il va donc faire monter en lui la pression de cette colère diffuse qui l'habite mais ne circule dans son travail que sous la forme contraignante — si peu, diront certains — des aventures de San-Antonio. Cette colère a récemment pris pour cible le monde de la littérature, comme pour mieux l'aider à fourbir ses armes. Ainsi dans *Vol au-dessus d'un nid de cocu* (1978) :

> « Les littéraires, hormis leur vie de con, ils ne trouvent rien à te causer sinon de ce qui les environne : les gens, les baraques, le ronron… Ils y mettent du style pour faire passer la merde au chat, mais ce qui leur manquera au tout grand jamais, c'est l'imagination. En littérature, l'acte

essentiellement créateur, c'est l'imagination, plus le style, j'en conviens. Mais le style sans l'imagination, c'est une plante grimpante sans support. »

Autre sujet du mécontentement de San-Antonio : la presse.

« Dans les journaux, tu trouves de tout sauf la vraie vérité. Leur vérité, aux canards, elle poisse toujours un peu les doigts, tout comme l'encre qu'ils sont imprimés. Ça provient, tu sais quoi ? de ce qu'on les achète, tout culment. Du fait qu'ils doivent être vendus, ils ne peuvent pas garder la liberté de leurs arbitres, les pauvres ! Y a toujours Pierre, Paul ou Jacques qu'ils doivent penser, ménager, tenir compte. La chierie humaine, c'est qu'il te faut, à peine sorti de la coquille, songer à te rendre achetable. »

Ainsi s'exprimait Bérurier dans *Queue-d'âne.* Son troisième grief, plus ample, nourri d'une verve intarissable, concerne le monde politique. En 1974, dans *Mets ton doigt où j'ai mon doigt,* San-A. nous livrait le portrait d'un politicien très en vue doté d'une épouse nymphomane bien encombrante pour ce faux parangon de vertu.

« Tout est contre-vérité chez ce mec impersonnalisé par la politique. Ces gens, n'importe leur appartenance, quand tu les approches, tu tombes toujours sur le même. Depuis longtemps, ils sont vidés d'eux-mêmes et ressemblent à des coquilles d'escargot pleines de terre. Sauf qu'ils ne contiennent, eux, que du vent déjà pété. Ils se suffisent de leur suffisance, preuve que ces ambitieux se contentent de peu. Tous, je le jure, ont la pareille redondance glorieuse, cette même manière d'être convaincus qu'ils convainquent, qu'ils sont moralement importants et détenteurs d'idées. »

Le gros roman auquel Frédéric consacre le plus clair de son temps, fin 1978, a pour ambition de nous révéler l'intimité d'un de ces personnages que le *vulgum pecus* ne connaît généralement que de l'extérieur, un géant de la politique française auréolé de mystère et de soufre. Son auteur ne ménage pas ses efforts, ouvrant les vannes à sa fantaisie coutumière sans pour autant perdre de vue le but qu'il s'est fixé : peindre le monde tel qu'il le voit et tel qu'il le juge, en exilé que le sort de son pays ne laisse nullement indifférent. D'ou le titre, explicite : *Y a-t-il un Français dans la salle ?* qui aurait pu être celui du pamphlet au vitriol que des éditeurs lui ont parfois demandé, mais sans succès.

Le portrait magistral d'Horace Tumelat, président du groupe

R.A.S. à l'Assemblée, ne nous épargne aucun stigmate de ce personnage odieux et touchant à la fois, gagné à l'orée de la soixantaine par le démon de midi… Les détails scatologiques abondent, suscités par la veine san-antonienne ici à l'œuvre, mais aussitôt contrecarrée, endiguée par un autre flux d'écriture. Frédéric avouera plus tard s'être « fait peur » en commençant ce livre, puis s'être rassuré en constatant que la convergence de deux courants lui permettait de nourrir au mieux son projet, d'en assurer l'exact processus.

Autour de Tumelat surgissent l'un après l'autre des personnages secondaires bien campés : Ginette Alcazar, sa secrétaire frustrée, le policier Pauley qui vit en couple avec un travesti amateur de cuisine lyonnaise. Mais, surtout, l'objet même du désir complexe de l'homme politique, l'innocente et lumineuse Noëlle, fille unique d'un couple de militants communistes, les Réglisson. Le roman s'attache à nous faire vivre les tourments de Tumelat, amoureux fou de cette adolescente que le destin a jetée devant lui comme une offrande à la misère sexuelle née, peut-être, de son glorieux destin. Le symbolisme de ce long récit truffé de trouvailles et de scènes délirantes assume à merveille le dessein que Frédéric s'est fixé en tressant habilement toutes les composantes de son talent de romancier. Il s'y avance, débarrassé des maniérismes de la saga, intégrant à sa démarche des éléments d'intrigue prenants, nés de sa veine douce-amère. Un ton nouveau surgit, s'impose, qui l'autorise à indiquer, en quatrième page de couverture de l'épais volume sorti des presses à l'automne 1979, cette petite phrase : « San-Antonio et Frédéric Dard ont opéré leur jonction. »

La réaction des critiques est unanime : l'essai a été transformé. On lui reconnaît un don balzacien, une faconde célinienne, certains découvrent même à ce San-Antonio si peu san-antonien un côté fleur bleue. Toutes choses dont ces lecteurs ne devraient pas s'étonner s'ils avaient découvert, en leur temps, *Les derniers mystères de Paris* et quelques autres Frédéric Dard baignés de larmes… Mais le regard de la plupart des commentateurs se porte ailleurs. Les « retrouvailles » de Dard et de son double littéraire sont montées en épingle. Françoise Xénakis, dans le Matin, cite la phrase du poète Maïakowski : « Et ce soir, à tout hasard, je donne mon concert d'adieu. » C'est trop d'honneur. Pourtant, Frédéric jubile : il a réussi ! *Y a-t-il un Français dans la salle* ? vient de donner à sa notoriété un tour moins artificiel, clouant le bec à certains de ses détracteurs qui le jugeaient jusque-là seulement vulgaire et vaniteux. Alors, pourquoi ne pas donner l'impression (fallacieuse) qu'on vient de produire un livre tellement définitif qu'il prend l'allure d'un testament ?

Les journalistes qui, à cette occasion, se rendent à Genève pour y

rencontrer le romancier rebelle, sont tout étonnés de surprendre celui-ci dans le décor familial et cossu du Paradou, entouré de ses enfants et chouchouté par une épouse aimée. Frédéric vient de recevoir un exemplaire du dernier essai d'Alfred Sauvy, *Humour et politique*, dans lequel il est commenté longuement par ce déjà vieil admirateur de ses œuvres. Les ventes de *Y a-t-il un Français* ? 180.000 exemplaires en quelques semaines, confortent l'auteur dans l'idée que le tournant qu'il vient de prendre était le bon et il décide d'écrire un second volet à l'aventure politico-amoureuse d'Horace Tumelat.

Ce personnage lui plaît. Il est le parfait exutoire à sa colère, aventurier lancé dans l'action publique et le fracas d'une vie sentimentale scandaleuse, entouré de créatures arrogantes ou soumises à ses moindres caprices de déviant. Tout le contraire de lui, en somme et du chemin qu'il s'est tracé à l'écart des voies encombrées de ce Paris qu'il a renié… Il préfère la contemplation des cîmes enneigées ou celle de ses toiles favorites — Magritte, Botero, Gnoli, Mathieu, Sandorfi — aux dîners de têtes qui l'effraient et le contrarient. Sa famille lui suffit.

Fabrice, qu'il a élevé comme un père, est à présent un adolescent sérieux. Abdel a dix-huit ans et ne ressemble plus à l'enfant souffreteux qu'il était à son arrivée à Genève. Quant à Joséphine, ses neuf printemps font l'émerveillement de son papa-gâteau. La tribu de Caro et la tribu Dard ont fusionné, si l'on peut dire, de manière hautement symbolique lorsque Francisque, à nouveau solitaire après le décès de sa compagne, en 1972, s'est rendu à l'idée d'épouser en secondes noces Aglaé Janin, la grand-mère maternelle de Françoise ! Le couple formé par ces deux robustes septuagénaires s'est établi à la Varenne où, dans l'aisance créée par leur rapprochement, il coule des jours heureux.

Françoise Dard n'est pas seulement l'épouse comblée d'un romancier à succès. En digne fille de son père, elle veille de près à la mise au monde de l'œuvre de son époux. Première lectrice des San-Antonio, elle en repère les répétitions, les étourderies et autres minimes défauts de fabrication, Frédéric refusant de s'appesantir sur un manuscrit une fois son travail achevé. Elle passe ensuite le relais à Suzanne Beaufils, engagée aux éditions Fleuve Noir par leur directeur littéraire, Patrick Siry.

En 1980, Françoise a l'idée de se livrer à un petit jeu d'érudition consistant à collationner les adages disséminés au fil de la saga. Sous le titre *Les mots en épingle de San-Antonio,* elle publie un recueil de ces perles qui témoignent de l'inspiration tragi-comique de leur auteur. Dans une note liminaire, celui-ci qualifie cet ouvrage de « devoir de vacances conjugal », précisant que « pendant six mois », (sa) femme n'a pas lu autre chose que (ses) œuvres, la pauvre veinarde, restant ensevelie dans (sa) prose comme un spéléologue dans les entrailles du

sol ».

Pendant de temps, Frédéric s'est consacré presque exclusivement à la suite de *Y a-t-il un Français dans la salle* ? ayant apparemment renoncé à toute nouvelle production signée de son nom. *Les clefs du pouvoir sont dans la boîte à gants* paraît en 1981 sous une couverture saisissante, puisqu'on y voit une Marianne pendue à une corde, sur fond de drapeau tricolore. Dans un court préambule, l'auteur précise qu'il se considère comme « un saltimbanque de la littérature », ce qui l'autorise à signer ce livre San-Antonio. Faire grincer les dents de ses lecteurs, telle est, dit-il, l'une de ses prérogatives.

Il y réussit plutôt dans cette histoire où se mêlent très habilement le ton Frédéric Dard du *Maître de plaisir* et de *La dame qu'on allait voir chez elle* et la faconde de San-Antonio. Deux protagonistes, issus de l'entourage du président Tumelat, prennent ici un relief saisissant : Éric Plante, un homosexuel à l'ambition diabolique, et Ève Mirale, une journaliste cynique et intrigante. L'un et l'autre ne seront pas épargnés par le sort, dans ce maelström parisien qui, sous la plume de Frédéric, revêt des allures de cauchemar. Notre auteur réglerait-il encore des comptes avec cette ville qui, pendant des années, ne lui a inspiré que méfiance tout en assurant sa réussite ? Sous sa plume, les manœuvres les plus basses apparaissent dans toute leur puérilité mais aussi dans toute leur force destructrice. À l'issue de cette nouvelle envolée lyrique sur fond de pouvoir, de stupre et d'espoirs déçus, Tumelat s'écrie :

> « J'écrirai mes Mémoires. Quarante ans de luttes ! Beau, hein ? Quarante ans de coups fourrés, de coups foireux, de basses combines ! Et tous ces grands illustres cons que j'ai à raconter ! Ça se vendra ! Ils aiment qu'on soulève le couvercle de l'Histoire. » — « Tu es plus jeune que Mitterrand », suggère son interlocuteur. « Et alors ? — Tu décroches au moment où pour lui tout commence vraiment. »

Un propos nullement innocent car le romancier a déjà dans son collimateur la personnalité fascinante de celui qui briguera, peu après, la magistrature suprême…

L'académicien Jean Dutourd, qu'il a quelquefois croisé à La Baule et dont il partage les coups de gueule et le regard moqueur sur la vie et les choses, lui dédie son petit livre *Un ami qui vous veut du bien.* Frédéric en reçoit même un exemplaire spécialement relié à son intention par un Dutourd admiratif « de sa patte breughelienne » et qui le verrait sans déplaisir faire une entrée remarquée sous la Coupole. Ce n'est bien sûr qu'un vœu pieux, plus tard réitéré mais devant lequel Frédéric se cabre avec orgueil et lucidité. Au cours des

années à venir, il ne ménagera pas ses sarcasmes à l'encontre de l'illustre aréopage.

De la même façon, il ne supporte pas les décorations et regrette publiquement que Michel Audiard, qu'il apprécie, ait accepté la Légion d'honneur. Il affirme en décembre à Philippe Bouvard : « J'estime tous les honneurs imbéciles. » Et, dans la foulée de cette saine colère, ajoute : « Mes héros mourront avec moi. Pas question de les tuer au détour d'un chapitre. L'exemple d'Agatha Christie m'a beaucoup donné à réfléchir. Elle avait quatre-vingt-cinq ans lorsqu'elle décida de faire passer son Hercule Poirot de vie à trépas. Six mois plus tard, elle mourait aussi ! »

30.
Prémonition ?

Le 27 janvier 1982, Frédéric est l'hôte de l'émission télévisée *Le Grand Échiquier*, animée par Jacques Chancel. Ce même jour, dans *Le Figaro*, Guy Lagorce rend un vibrant hommage à celui qui incarne à ses yeux « le rayonnement, la vie et l'irremplaçable parfum de la liberté » : Frédéric Dard.

> « Tant pis pour les cuistres, les cafards, les cagots et autres vestales de l'Hécriture qui croient que l'essentiel, en littérature, consiste non pas à participer à l'élan d'une époque mais à accorder ses participes. Tant pis pour tous les penseurs modèle Mai 68 réformés Mai 81 plus dégourdis et finauds que véritablement agités du bocal, snobs comme des fous, recyclés dans le dîner en ville avec gros mots autorisés, histoire de faire peuple. (…) S'il jure, lui, au moins, c'est d'un mouvement naturel qui n'est jamais bas. »

La reconnaissance, décidément, arrive de tous les horizons politiques et ce n'est pas Frédéric, plus libre que jamais, qui s'en plaindrait.

Il vient de passer quelques semaines à travailler en compagnie du cinéaste excentrique et rebelle Jean-Pierre Mocky, très excité à l'idée de porter à l'écran *Y a-t-il un Français dans la salle ?* et avoue s'être bien diverti. Peut-être regrette-t-il déjà d'avoir prêté main forte à un autre réalisateur, Joël Séria, en l'aidant à adapter son roman *La vie privée de Walter Klozett,* sorti en salles en mai 1981, dans l'indifférence générale. Il a compris que San-Antonio n'était pas transposable, pas plus à l'écran qu'à la scène où deux adaptateurs, Michel Baumann et Philippe Ferran, ont eu bien du mal à faire vivre le commissaire dans *On l'appelle San-Antonio*, offrant aux publics lyonnais et parisien une vision peu flatteuse de l'œuvre qui les a inspirés.

Cette intransmissibilité de sa création par tout autre truchement que lui-même doit ravir secrètement Frédéric, même s'il ne l'avoue pas encore. N'est-ce pas la preuve que ses personnages ne sont pas des stéréotypes, mais simplement l'émanation de son âme tourmentée ? De cette âme, il est question dans une chronique donnée, le 30 août, au journal *Le Monde*, sous le titre étrange *Si j'étais Frédéric Dard, par Frédéric Dard.* Il tente d'y exprimer le malaise qu'il éprouve à ne pas se sentir « lui-même ».

« Ne pas se sentir soi-même, c'est avoir la certitude absolue de ne

pas correspondre à l'idée que les autres se font de vous. Quand je les regarde regarder Frédéric Dard, quand je les écoute parler de lui, quand je lis ce qu'ils écrivent de lui (en bien ou en mal), j'ai le sentiment désagréable qu'il est question d'un personnage absolument étranger à moi. » Il parle en outre d'une « force maligne » qui le contraint à ne pas s'exprimer comme il le voudrait. Serait-ce de la timidité ? « J'ai pourtant cru que l'âge m'en avait guéri. (…) Mais guérit-on d'être mal né ? Je n'osais pas vivre et j'ai vécu quand même, là est probablement mon drame secret, mon humble et infinie misère. » Une humilité quand même un peu suspecte, difficile à croire. À l'issue de cet épanchement quelque peu contourné, Frédéric trouve la formule qui résume et dit tout : « Et je suis là sur ma branche, effaré comme un hibou qui n'a pas entendu chanter les coqs. »

S'il est un organe de presse avec lequel Frédéric semble entretenir les meilleures relations, c'est bien *Le Matin de Paris,* né à l'ombre du nouveau pouvoir politique. La pourtant très féministe Françoise Xénakis n'y tarit pas d'éloges pour le nouveau San-A, *Du bois dont on fait les pipes.*

> « Nous, les fanatiques, on reconnaît en un regard si ça va être un San-A. au saucisson à l'ail ou un San-A. à l'érection permanente. *Du bois…,* c'est du San-A. violent, mais c'est surtout un magnifique roman sur la tendresse. (…) Quant à la gent humaine, il l'a encore une fois déculottée, démaquillée. Ils sont tous là, les bipèdes tels que les subodore notre plus grand philosophe vivant. J'ai nommé M. Dard. »

Sensible à cette accolade, Frédéric donne au *Matin,* quelques mois plus tard, une nouvelle intitulée *L'état de grâce,* sans aucun rapport avec l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement socialiste. Il y fait le portrait d'un couple de détraqués qui s'entretuent à propos d'une planche à voile gagnée dans un jeu radiophonique.

Le 21 avril est sorti sur les écrans le film tiré par Jean-Pierre Mocky de *Y a-t-il un Français dans la salle ?* L'excellente distribution — Jacqueline Maillan, Victor Lanoux, Jacques Dufilho, Michel Galabru — parachève la non moins judicieuse adaptation du livre. C'est, avec *Le dos au mur* de Molinaro et *Le monte-charge* de Marcel Bluwal, l'une des meilleurs transpositions cinématographiques de l'œuvre de Frédéric, ravi d'avoir trouvé un réalisateur à la mesure de sa fantaisie. Il faut convenir que ce San-Antonio-là, réaliste, n'offre pas la même résistance que la saga béruréenne sur laquelle, dorénavant, tous les adaptateurs postulants se casseront les dents. Pendant ce temps, la plupart des romans de Frédéric Dard passent avec un bonheur inégal de l'écrit au petit écran. Abder Isker vient notamment de réaliser pour

la chaîne TF1 une version du *Bourreau pleure* très convaincante, tandis que Nicholas Gessner se prépare à tourner une mouture du *Tueur triste* (1958) vu sous l'angle de la comédie, avec Edwige Feuillère.

Francisque Dard s'éteint dans les derniers jours de l'année 1982, à l'âge vénérable de quatre-vingt-sept ans.

Le 29 janvier 1983 a lieu à Genève un événement qui restera marqué dans la mémoire de Frédéric. C'est la Confirmation de Joséphine, célébrée dans la chapelle de l'école qu'elle fréquente. Au cours de l'homélie qu'il prononce, Monseigneur Pierre Mamie, évêque de Fribourg, subjugué peut-être par la présence dans l'assistance de Sophia Loren dont les deux fils font également leur profession de foi, se compare au vieux clown de *Limelight,* le film de Chaplin. Ses paroles élèvent l'âme — toujours elle ! — du romancier qui, à l'issue de la cérémonie, s'entretient avec l'évêque. Les deux hommes sympathisent et décident de se revoir. C'est Michel Colliard, un éditeur catholique fribourgeois, qui précipite ces retrouvailles de Frédéric et Pierre Mamie, à la faveur d'un projet qui a germé en lui. Il offre à ces deux personnages si dissemblables de s'entretenir longuement, leur promettant de publier le fruit de leurs conversations. L'évêque hésite, mais certainement moins que le père de Joséphine qui se demande si ce projet n'est pas un tantinet présomptueux.

Il a commencé un nouveau long roman au sujet audacieux. Le héros, qu'il a baptisé de façon transparente Charles Dejallieu, lui ressemble comme un frère siamois. Sans peut-être se l'avouer vraiment, Frédéric, imbu de ses échecs comme de ses réussites, a retenu la leçon de *C'est mourir un peu.* Cette fois, la part de fiction submergera le contenu autobiographique du livre sans nuire à sa lisibilité. L'histoire est donc celle d'un romancier populaire à succès « bien admis des critiques parce que foncièrement marginal et honnête ». Il a choisi de vivre en Suisse, dans un chalet de Gstaad qu'il partage avec son épouse, Mélancolia, une femme au tumultueux passé dont la fille du premier lit, la petite Dora, est la rescapée.

Parallèlement à la description de sa vie présente, tour à tour exaltée, morose et truculente, Dejallieu se replonge à intervalles réguliers dans l'existence de celui qu'il nomme le Petit Garçon, un enfant d'origine modeste dont le lecteur, même ignorant du passé de Frédéric, comprend aussitôt qu'il s'agit de lui. Le récit a quelque chose de fellinien, par la façon dont les scènes s'enchaînent, au gré d'un flux habilement endigué. Le ton général est proche de celui des deux volets de l'épopée Tumelat, quoiqu'une certaine douceur du propos tempère la fresque intime déroulée par intermittences.

Mais voici que, dans la fiction, le décor paisible de Gstaad résonne soudain d'un coup de cymbales : deux odieux personnages mettent à exécution un plan soigneusement ourdi. Ils enlèvent Dora,

plongeant Dejallieu et son épouse dans les affres du plus inattendu des drames…

Dans la vie réelle, un individu répondant au nom peu commun d'Edouard Bois-de-Chesne poursuit une carrière d'aigrefin spécialisé dans le cambriolage de villas, manoirs et autres riches demeures du canton de Vaud. Cet homme de quarante-sept ans, marié et père de famille, écoule paisiblement le fruit de ses vols par le truchement d'une antiquaire genevoise. Il a récemment obtenu un entretien avec un milliardaire, Georges Ortiz-Patino, dit « le roi de l'étain », dont la fille Graziella a été enlevée en 1977, en prétextant la préparation d'un documentaire télévisé sur ce triste événement. Bois-de-Chesne, il est vrai, travaille régulièrement pour la chaîne suisse romande, et c'est en tant que cameraman qu'il pénètre la première fois au domicile des Dard, à Vandœuvres, début 1983, pour y tourner des images de la collection de peinture de Frédéric. Celui-ci, évoquant avec sa verve coutumière la passion que lui inspire l'œuvre de Domenico Gnoli, n'a prêté qu'une attention distraite à l'homme qui le filmait, ignorant que Bois-de-Chesne se livrait en vérité à un minutieux repérage des lieux…

Le 23 mars, Frédéric est, comme à l'ordinaire, le premier levé au *Paradou*. Les deux employées de maison sont logées à l'extérieur et c'est lui qui dresse la table pour le petit déjeuner puis fait bouillir l'eau pour le thé qu'il partage avec Françoise et Joséphine. Cette dernière tardant à descendre, son père s'inquiète. Il monte à l'étage qu'elle occupe et pénètre dans la chambre. Il comprend immédiatement que la pièce a été le théâtre d'un drame, suivi de la disparition de Joséphine. Les draps du petit lit de l'adolescente sont tachés de sang et un billet a été placé en évidence sur le coffre à jouets. On peut y lire : « Prépare deux mille billets de mille francs. Des francs suisses en coupures usagées. Si tu veux revoir ta fille vivante, pas un mot à la presse, pas un mot à la police. »

À la vue de ce terrible message, Frédéric et Françoise tombent à genoux au pied du lit de leur enfant et se mettent à prier. Puis, se ressaisissant, Frédéric envisage d'appeler la police. Son épouse l'en dissuade. Dans un premier temps, le montant de la rançon leur semble peu élevé. Mais ils se sont trompés dans leur calcul. Les ravisseurs exigent huit millions de francs français. Par chance, ils viennent récemment de se séparer du chalet de Gstaad dont le produit de la vente est sensiblement égal à la somme exigée. C'est une bien pâle consolation.

Par l'intermédiaire d'un ami journaliste, Frédéric parvient à prévenir discrètement la police et *Le Paradou* est bientôt envahi par un essaim d'agents tandis qu'il est lui-même interrogé par Gustave Grémaud, le chef de la brigade criminelle. Son carnet d'adresses est longuement examiné, les deux lignes téléphoniques sont mises sur

écoute.

Le romancier croit vivre le scénario d'un des romans d'espionnage qu'il publiait dans les années cinquante. Pourtant, les heures qui passent le plongent peu à peu dans une angoisse qu'il vit dans un état de torpeur. Profondément abattue, Françoise ne réagit pas. Son énergie habituelle semble s'être volatilisée. Impavides, les policiers admettent, au vu de l'analyse des taches de sang trouvées dans le lit, que Joséphine a bien été enlevée.

Tard dans l'après-midi, Gremaud suggère à Frédéric de réunir la somme demandée par les ravisseurs. Puis il met en condition psychologique le père de l'enfant dans l'hypothèse probable où il lui faudra aller remettre la rançon. Une terrible veillée commence. Un autre policier, l'inspecteur Vouillamoz, s'efforce d'atténuer la tension psychologique régnant dans la maison.

À 21 h 45, le téléphone sonne. Un policier met en marche le magnétophone. Frédéric décroche. Une voix d'homme lui dit : « C'est toi, Frédéric Dard ? Je viens te donner des nouvelles de ta fille. » Un dialogue s'engage, qui n'a rien de littéraire. Au terme de cet échange, le correspondant apprend à Frédéric qu'il recevra le lendemain matin une lettre écrite par Joséphine, puis il raccroche.

La tension monte d'un cran au *Paradou,* tandis que les policiers s'activent : bientôt se fait jour la certitude que l'appel provenait d'Annemasse ou de ses environs, c'est-à-dire de France. La nuit s'écoule. Au matin, on guette le facteur. Insouciante du drame qui se déroule, une camarade d'école de Joséphine sonne à la porte, tenant à la main une boîte contenant un œuf de Pâques…

Ce jour-là, Frédéric doit participer par téléphone à une émission de radio. La gorge nouée, il s'exécute courageusement. Peu après, Armand de Caro appelle de Guadeloupe où il séjourne. L'éditeur met le trouble de son gendre sur le compte d'un retard dans son San-Antonio en cours…

Mais la journée se passe sans que la fameuse lettre ne soit distribuée. Vers 22 heures, le ravisseur téléphone. Il prétend avoir oublié de poster la lettre, puis il passe le combiné à Joséphine qui s'exprime d'une voix calme, posée, apparemment indifférente. Le kidnappeur signale enfin qu'il ne tardera plus à indiquer par téléphone la procédure à suivre pour la remise de la rançon. Et raccroche.

Sur ces entrefaites, on apprend que des fuites ont eu lieu auprès d'un quotidien de Lausanne. L'angoisse monte encore. L'homme rappelle à 2 heures du matin pour dicter l'itinéraire que Frédéric devra suivre… Peu après, la Maserati du romancier démarre dans la nuit, se dirige vers la banque genevoise où la somme exigée lui est remise puis continue sa route vers le petit village de Russin. Il doit y repérer une cabine téléphonique à l'intérieur de laquelle une lettre est

censée se trouver. Celle-ci contient un nouvel itinéraire qui l'entraîne à présent vers les bords du Rhône dans une atmosphère propice au tournage du plus éprouvant des films policiers. Frédéric se gare au bas d'un talus, sort de sa voiture. Il aperçoit une petite auto stationnée un peu plus loin, s'en approche et dépose à l'intérieur le sac contenant les billets. Il reprend le volant, terrassé par l'émotion. Il est 3 heures du matin lorsqu'il regagne *Le Paradou,* sa mission accomplie. Le ravisseur ne se manifestera pas avant 7 heures, complimentant Frédéric pour son efficacité et lui enjoignant de se rendre à nouveau à la cabine de Russin où une lettre lui indiquera où se trouve sa fille. Les policiers assurent qu'ils se chargeront d'aller chercher Joséphine.

Pendant ce temps, les Dard sont emmenés dans les locaux de la Sûreté où ils sont reçus par un juge d'instruction au physique impressionnant mais affable que ses collègues surnomment Béru — ces choses-là ne s'inventent pas. On leur signale peu après qu'un « léger contretemps » est survenu pendant l'opération menée à Russin par Gremaud. Affolement. Mais un autre appel téléphonique apporte la nouvelle d'une heureuse conclusion : la fillette a été retrouvée saine et sauve. Frédéric et Françoise la rejoignent dans la chambre d'hôpital où elle vient d'être mise en observation. Le cauchemar est terminé.

À l'issue de cette épreuve, courte dans le temps mais d'une effroyable intensité, Frédéric est hébété. De bout en bout, il a tenu bon, inconscient du contrecoup à venir. Quant à la mère de Joséphine, après s'être sentie broyée par l'événement, elle renaît à la vie et son sens de l'organisation se remet à fonctionner. À présent, il reste pour la police à retrouver le ravisseur. Le 25 mars, la Radio suisse romande lance le signalement fourni par un témoin ayant aperçu la veille un individu, le visage recouvert d'un masque à l'effigie du président Mitterrand, entrant dans une cabine téléphonique puis montant dans un fourgon dont il a retenu le numéro minéralogique. L'homme est rapidement identifié comme étant Édouard Bois-de-Chesne. Le 30 mars, il est appréhendé au port de Rolle, au bord du lac de Genève. Bois-de-Chesne avouera d'abord deux escroqueries à l'assurance avant de convenir qu'il est l'auteur du rapt de Joséphine Dard.

De retour au *Paradou,* la victime du machiavélique cameraman souffre de cauchemars répétés. Ses parents font l'acquisition d'un chien de garde pour tenter d'apaiser son incessante appréhension de voir surgir devant elle celui qui vient d'être écroué à la prison de Champ-Dollon, à Genève. Quelque temps plus tard, la famille Dard s'envole pour Marbella, dans le Sud espagnol, où les de Caro possèdent un appartement. Joséphine n'a cependant pas fini de revivre le drame dont elle vient d'être l'innocente protagoniste, pas plus que son père qui va devoir subir la pénible épreuve de l'instruction. Il est bientôt confronté à Bois-de-Chesne au fil d'interminables

interrogatoires dont il ressort meurtri. À la surprise d'un des avocats de la défense qui lui demande de préciser ses sentiments face au ravisseur de sa fille, il a ces mots : « Je suis sans haine. C'est déjà pas mal… »

Sans haine, mais pas sans états d'âme. Un sentiment prévaut alors en lui, fait d'un mélange de fatalisme et de culpabilité. Il craint d'avoir attiré sur lui, comme un paratonnerre attire le feu du ciel, la vengeance du sort attisée par le roman auquel il travaillait quelques heures encore avant le drame. Ce livre dans lequel il imaginait en toute innocence le rapt d'une fillette, la propre belle-fille d'un sosie de lui-même. Avouons, en effet, qu'il y a là de quoi troubler un être comme Frédéric, sujet aux pressentiments et aux signes du destin. Il n'est bien sûr plus question pour lui de reprendre son manuscrit, qu'il enferme dans un placard et s'efforce d'oublier.

31.
Mitterrand guest-star

La cent-quinzième enquête du commissaire San-Antonio paraît en septembre 1983 sous le titre *Remouille-moi la compresse.* Au détour du premier chapitre survient un personnage aisément reconnaissable, « si beau, si romain, si pareil à Thierry Le Luron » : le président François Mitterrand lui-même. Il y a sûrement quelque malice de l'auteur à introduire dans la fiction le chef de l'État français alors en pleine crise d'impopularité.

> « Le Président fait quelques pas glissants dans le bureau, car sa démarche est adaptée aux tapis roulants. (…) Il y a du matou somnolent et du rapace aux aguets dans ce regard qui se réserve. (…) C'est pas le genre d'homme qui se marre tellement, quand il lui arrive de sourire, on dirait la pub des pilules Trucmuche pour les maux d'estom', la photo illustrant "avant" la prise du remède. En comparaison, Buster Keaton a l'air d'un joyeux drille. »

La peinture est sévère, mais assez juste, bien qu'il ne s'agisse que d'un croquis préparatoire. Le Commissaire San-Antonio devient bientôt le confident du président, qu'il ne parvient pas à prendre au sérieux tellement celui-ci lui fait songer à Tino Rossi. Il apprend ainsi « à quel point son environnement de gauche le fait cruellement chier, ces gens se croyant obligés de s'appuyer sur la pureté. Il envie, m'avoue-t-il, son prédécesseur auquel ses idées libérales, son sang réputé bleu et son parler irréversiblement XVIe permettaient de pratiquer une politique de gauche sans avoir l'air de tout chambarder. » L'analyse s'affine encore, un peu plus loin : « Il y a je ne sais quoi de pathétique chez cet homme et qui m'a toujours remué profondément, c'est ce divorce profond qu'on devine entre ses actes et ses sentiments. »

Quinze ans plus tard, les biographes les plus avisés du Grand Cachottier ne diront pas autre chose. L'estime du commissaire procédera donc d'une complicité un peu louche pour l'homme d'État décalé, atypique. « L'illustre sympathie du personnage me chauffait la tripe comme un vin capiteux. Bref, je l'aimais. »

L'irruption du président dans la saga provoque d'immédiats et profonds chamboulements. Bérurier, remarqué par le grand homme, remplace illico le Vieux à la tête de la police ! Un peu plus tard, dans *Bacchanale chez la Mère Tatzi*, il sera bombardé ministre de l'Intérieur.

On imagine la réaction de son ancien supérieur qui doit subir sans broncher les initiatives les plus incongrues du Gravos, quand bien même le Vieux a réintégré son bureau directorial et San-Antonio sa place « à la droite du Dieu retrouvé ». *Dégustez, gourmandes !* (1985) renoue avec l'ordonnancement durablement éprouvé de la série et les lecteurs s'y retrouvent enfin. La *guest star* prestigieuse et irrésistible s'imposera enfin dans *Après vous s'il en reste, monsieur le Président* (1986), quelques mois seulement avant la première invitation officielle de Frédéric Dard à l'Élysée.

Mais revenons-en à l'œuvre brutalement interrompue par l'enlèvement de Joséphine et dont les personnages, comme le dira Frédéric, se sont mis soudain « à gémir et à appeler » du placard où ils sont retenus prisonniers. Reprenant le manuscrit nimbé du profond mystère de la prémonition, son auteur inscrit au bas de la page où il avait abandonné Charles Dejallieu et le Petit Garçon :

> « C'est à ce point précis de mon livre que l'impensable s'est jeté sur ma vie et que ma propre fille a été kidnappée, comme si le sort voulait me faire mesurer l'horreur d'une situation que j'inventais. »

Stoïquement, il reprend le cours de son récit, alternant l'intrigue policière et les tranches de la vie de l'enfant au bras meurtri dont la fin de l'histoire nous apprendra qu'il est bien Charles Dejallieu. Curieusement, un seul, et non le moindre, des souvenirs évoqués au fil du roman ne correspond pas à la réalité de la vie de Frédéric. Le Petit Garçon évoque en effet un court séjour en solitaire à Venise, quelques semaines seulement après son mariage. Là, dans un petit hôtel donnant sur le Grand Canal, il aurait fait la connaissance d'un « Italien blond » parlant le français et qui, un soir, profitant de sa visible inexpérience, lui aurait fait des avances. Le narrateur précise qu'au moment où l'homme tente de la séduire, il est lui-même en train de lire *La Peste* de Camus (« La couverture N.R.F. veille au cœur d'une Venise conquise par le graillon. ») Terrorisé, le Petit Garçon repousse l'individu et décide de fuir sur-le-champ. « C'est un être traqué qui attend l'aube, prépare son bagage, règle sa note furtivement et se sauve en coltinant sa petite valise en carton. »

Cet épisode fictif n'est pas amené par hasard à un détour capital de la vie de l'auteur. Il pourrait bien symboliser, de façon audacieuse, réverbérée à plusieurs reprises dans l'œuvre, la tentation parfois vécue de succomber à ce qui lui semble alors comme une terrible déviance. Son jugement se teintera plus tard de doute, passant de la condamnation sévère et paillarde véhiculée dans les San-Antonio — rappelons-nous la réponse cinglante de Frédéric au professeur Aguilar, lors du colloque de Bordeaux — à une tolérance de plus en plus

affirmée dans un certain nombre de romans signés Frédéric Dard. Le malaise de l'écrivain n'a rien d'étonnant au regard de l'image profondément machiste qu'il a, dès le début de la saga, donnée à San-Antonio. Par la suite, c'est par le biais d'intrigues souvent retorses et ambiguës qu'il a jugé opportun de mettre un bémol au jugement scandalisé de ses propres débuts dans l'existence.

Parallèlement à l'écriture de la seconde partie du roman finalement intitulé *Faut-il tuer les petits garçons qui ont les mains sur les hanches ?* Frédéric accepte la proposition de l'éditeur Michel Colliard, et se livre à une longue série d'entretiens avec Monseigneur Mamie.

D'homme à homme consistera en une interview de l'évêque de Fribourg par l'auteur de romans policiers, lequel fait d'abord preuve d'une excessive humilité. « Vous croyez, demande-t-il, que Dieu est indulgent avec les saltimbanques ? » L'ecclésiastique ne lui fait pas la part facile, en précisant : « En ce qui vous concerne, soyons clairs. Je pense que les gens qui ont l'expérience de l'amour humain sont moins choqués par certaines pages de San-Antonio que ceux qui ont choisi le célibat et qui le vivent. (…) Les images trop crues et trop violentes encombrent les rêves et l'imagination. » Mais, peu à peu, leurs deux voix s'accordent sur l'idée de la vocation, Pierre Mamie concédant : « Vous n'avez pas de retenue, si ce n'est dans l'orthographe, le style et les règles de la syntaxe, de la poésie et de la création littéraire. Mais nous, nous sommes ministres d'un Autre. »

Frédéric s'enhardit : « Moi, ce qui m'intéresse dans la littérature policière, c'est la possibilité de défoulement qu'elle représente. Elle me permet d'être torrentiel et d'aller aux limites du langage. (…) Je paie ma part de complaisance au public. Moyennant quoi, je suis libre, ou plus exactement, je suis un homme de libertés. Je peux gambader, je peux tout dire. » Il profite de l'élan de cette confession publique pour avouer : « Je suis un homme qui gagne passablement d'argent avec les gauloiseries que vous savez, figurez-vous que j'ai quelquefois une espèce de fringale de n'en pas gagner. La première des puretés qu'on puisse connaître en ce monde, c'est de se débarrasser de l'argent. »

En octobre 1984 a lieu le procès du ravisseur de Joséphine devant la cour d'assises de Genève. Édouard Bois-de-Chesne exprime tardivement ses regrets pour l'acte odieux qu'il a commis, mais il n'empêchera pas les huit jurés de le condamner à huit ans de réclusion. Frédéric affirme au sortir de l'audience : « Je n'ai pas de haine, que du mépris. Je n'étais pas venu au procès dans un esprit de vengeance. »

À quelque temps de là, Frédéric reçoit le journaliste Jean-Louis Remilleux dans sa ferme de Fribourg. Il lui fait part de l'état de fragilité de Joséphine qui ne fait plus un pas sans être accompagnée de son gros berger allemand. Sa propre blessure a du mal à se

refermer. Pas question pour lui de sombrer dans une méfiance de tous les instants, ni d'exprimer un illusoire ressentiment à l'égard de celui que le destin a transformé en acteur d'une fiction d'horreur, mais dont il se demande s'il n'aurait pas lui-même, de manière inconsciente, dicté la conduite, par le truchement de son roman prémonitoire.

Frédéric aura maintes fois l'occasion d'en revenir à ce sujet troublant au cours d'entretiens avec des journalistes, ou lors de son nouveau passage à l'émission *Apostrophes*, fin novembre. Il se livre à d'autres confessions, lorsque Raphaël Sorin, dans *Le Monde*, l'amène à faire un rapide bilan de sa carrière. Pour la première fois, Frédéric évoque sans réticences la période de sa collaboration avec Marcel Grancher.

> « Il écrivait des bouquins truculents. J'ai compris que la veine comique avait une clientèle énorme. Ce fut une formation par osmose. Le point commun entre Grancher et moi, c'est l'énorme. On ne recule devant rien pour faire rigoler. À Lyon, j'ai préparé ma petite tambouille. Je ramassais aussi de sacrées cuites… »

De tels propos n'ont rien de surprenant pour celui qui a suivi la gestation de l'œuvre de Frédéric Dard. Il n'en reste pas moins que c'est peut-être la première et la dernière fois que le romancier reconnaît à l'auteur à présent disparu du *Charcutier de Mâchonville* un rôle aussi éminent dans sa propre éclosion.

En 1985, se produit un événement considérable : San-Antonio fait son entrée dans le Petit Larousse. Le manuel favori de Bonne-Maman — celle que les habitants d'Aillat nommaient joliment « M^me^ Larousse » — accueille non pas Frédéric Dard l'écrivain, mais « le personnage truculent et peu conformiste » de ses romans. Un peu chiffonné par cette dichotomie malencontreuse, Frédéric reste cependant beau joueur. « C'est ma créature, dit-il, je suis derrière, comme les marionnettistes. D'ailleurs, Guignol est célèbre, mais qui connaît son père ? » Il ajoute même : « C'est une espèce d'objectif qui n'en était pas un et que j'ai atteint sans le vouloir. San-Antonio, c'est moi, la gueule et les exploits mis à part. » Il évoque à cette occasion ses débuts difficiles et précise pour ceux que les chiffres intéressent que son éditeur a vendu jusque-là près de 200 millions d'exemplaires de ses livres…

Armand de Caro, précisément, abandonnera la direction du Fleuve Noir en mars de l'année suivante, se consacrant exclusivement à la gestion de l'œuvre de son gendre.

En juillet 1988, la mort de Michel Audiard lui inspire un hommage que *Libération* publie sous le titre : « C'est quoi un homme en vie ? » Ému par la fin rapide de cet homme qui lui ressemblait

comme un frère, bien qu'ils n'aient jamais été amis, il se fait l'avocat de leur différence. « On faisait un peu semblant, juste pour dire : semblant d'écouter, semblant d'écrire, semblant de compter en banque, de voter aussi, parfois, semblant d'être Michel Audiard et Frédéric Dard. Ils nous faisaient honte et grandement chier, tous, mais on s'efforçait de les amuser un peu pour leur apprendre à vivre. Abeilles désœuvrées, nous tentions de transformer leurs turpitudes en rigolade. On leur montrait notre cul, notre nez rouge qui s'allume (…), on agitait leurs draps sanieux pour qu'ils en respirent bien l'odeur. (…) C'est quoi, un homme en vie ? C'est un homme qui comprend tout et qui devine ce qu'il ignore. C'est un homme qui transforme sa misère en chanson de salle de garde. »

Cette fanfaronnade devant la mort d'un autre ressemble fort à l'affirmation de sa propre peur devant l'inéluctable. Traumatisé par sa commotion familiale, Frédéric exhibe son angoisse de l'âge sans honte et sans pudeur.

L'amitié indéfectible de Hossein lui est d'un précieux secours, au début de l'année suivante. Ensemble, ils travaillent sur un film d'espionnage, *Le caviar rouge,* avec Genève pour décor. Dans la foulée, Frédéric en écrit la version romancée qu'il publie sous leurs deux noms, selon une tradition amorcée des années auparavant avec *Le sang est plus épais que l'eau.* Il se consacre ensuite à la rédaction d'une pièce que son complice aimerait monter à Paris. Le metteur en scène n'a exprimé qu'un seul désir : que l'action se déroule à proximité d'une gare. Frédéric décide de situer sa trame policière en 1925, dans une ville anglaise triste et brumeuse. Ainsi naîtront *Les brumes de Manchester*, drame de mystère classique, parfaitement structuré, dont la particularité est justement d'apporter à la rigueur de sa construction une humanité inquiète, douloureuse.

L'inspecteur Byrne, qui mène l'enquête sur la mort de William Collins, est troublé par la présence dans la grande maison d'un jeune débile mental, entouré d'une famille plutôt ravagée. Françoise Brion, George Marchal et Paul Le Person accompagnent le succès de la pièce, créée le 12 septembre 1986 au Théâtre Marigny. *Les brumes de Manchester* reste à ce jour la dernière production théâtrale de Frédéric représentative de son habileté à sonder la noirceur des êtres en transcendant les recettes du Grand-Guignol. Elle fait de lui l'égal des grands auteurs anglo-saxons du genre, comme Patrick Hamilton (déjà adapté par ses soins), d'Emlyn Williams ou d'Ira Levin, l'auteur de *Piège mortel.* D'autres drames policiers — à l'exception de *Baby-meurtre* (1988), une pièce plus brève, ou de *Le bruit de la mer empêche les poissons de dormir* (1990), également embryonnaire, montées l'une et l'autre de manière confidentielle — gisent dans les tiroirs de l'auteur victime de sa fidélité peut-être exagérée au seul Robert Hossein.

En cette fin des années quatre-vingt, une nouvelle génération de lecteurs découvre San-Antonio. Dans le mensuel de bandes dessinées *Fluide glacial,* créé par le dessinateur Marcel Gotlib, le chroniqueur Yves Frémion le salue au nom de ceux qui « ne savent pas qui il est ». « San-A. et Dard semblent n'avoir que des amis, ou bien des adversaires nuls… Le lecteur qui découvre fera mieux de se plonger dans les grands San-A. de la fin des années cinquante. Là est le meilleur, le plus brillant, le plus dingue. Il s'apercevra que cela ne saurait vieillir. C'est pur et net, et fulgurant. De surcroît, c'est de l'humour français de qualité. »

Auteur-culte, tel est le brevet décerné à celui qui, paradoxalement, n'a jamais autant désiré se régénérer. Le rythme de publication des « petits formats » ne fléchit pas : dix romans voient le jour entre 1985 et 1986, sous des couvertures photographiques jugées plus modernes, au nombre desquels *Fais pas dans le porno,* paru d'abord en feuilleton dans *Le Matin* et d'ailleurs interrompu après que des lecteurs se sont indignés de son contenu scatologique ! Ce qui n'a pas empêché l'auteur de dédier son livre à l'épouse de Jean Dutourd, de l'Académie française…

Comme de juste, en 1987, un éphémère prix de l'Insolence est décerné à *Galantine de volaille pour dames frivoles*, dédié « aux oubliés et aux trop seuls afin de les réchauffer au feu de mes conneries ». San-Antonio — personnage et auteur — est de plus en plus attentif à la misère du monde, considérée comme l'un des effets pervers de cette « connerie » qu'il pourfend depuis des années.

Il prône également, sans façons, l'amitié entre les races après sa rencontre avec un nouveau personnage, au détour de *La fête des paires* (1986). Jérémie Blanc est un balayeur sénégalais dont l'intelligence et la fougue ont séduit le commissaire. L'intolérant Bérurier se retrouve alors écarté de l'équipe pour quelque temps…

Le sociologue Alfred Sauvy manifeste son adhésion dans une lettre du 1er juin 1987 : « Une belle création, inattendue dans son déroulement, que celle de Jérémie Blanc. J'y vois instamment une manifestation combien plus séduisante que le pauvre antiracisme qui nous est servi quotidiennement. C'est du *pro* et non de *l'anti* qu'il nous faut. »

32.
La Vieille

Frédéric, malgré l'infernale cadence d'écriture à laquelle il se soumet, est animé d'une véritable bougeotte. Au calme mais toujours trop bref séjour dans sa ferme fribourgeoise, succèdent croisières et périples lointains.

« Mais, avoue-t-il en 1988 à un journaliste, mes voyages, c'est surtout dans ma tête que ça se passe. C'est vrai qu'avec mes bouquins j'emmène en voyage des millions de personnes. Je fais partie de leur univers de détente, de loisirs, de temps libre. Ils se retrouvent dans des pays exotiques (s'ils ne le sont pas, je m'arrange pour qu'ils le deviennent), des situations extravagantes, dans un monde de délire. Je ne sais comment je suis fabriqué, mais ça m'emmerde, et tout de suite ! Tous ces lieux, je les avais imaginés tels qu'ils sont. En ce domaine — c'est bien le seul — je sais tout d'avance. C'est tuant. Je n'aurais pas pu être reporter parce que j'ai trop d'imagination. Si je devais me contenter d'écrire ce que j'ai vu ou entendu, la machine me tomberait des mains. Un exemple : l'été dernier, j'étais en famille en Indonésie, chez un ami. J'écrivais un San-Antonio intitulé *Le cri du morpion,* et j'avais pensé me servir du cadre, de l'ambiance du pays, de tout ce que je voyais. À l'arrivée, il n'en reste rien, ou pas grand-chose, tout est réinventé et je trouve que c'est mieux que le réel. »

L'année précédente, il a séjourné avec Françoise et les de Caro en Guadeloupe. Tôt le matin, il quittait le luxueux bungalow de leur hôtel pour aller faire une promenade hygiénique sur l'immense plage de Saint-François, avant de s'enfermer pour de longues heures de travail.

Un jour, il aperçoit une très vieille femme qui marche le long de la grève, appuyée d'un côté sur une canne anglaise et de l'autre au bras d'un jeune homme en maillot de bain. Son imaginaire ne fait qu'un tour. « Lady M. est très âgée. Ses rides profondes font partie d'elle désormais. Elle ne se souvient plus de son corps d'avant. » Un personnage s'ébauche en lui.

De retour au bungalow, il reprend le cours du San-Antonio qu'il doit remettre quelques semaines plus tard à son éditeur, sous le contrôle toujours aussi pointilleux de son imprésario de beau-père, Armand de Caro. Mais les jours passent et la silhouette aperçue sur la plage ne cesse de la hanter. À présent, il n'a plus besoin de la voir, elle vit en lui, il échafaudé son passé tumultueux, s'intéresse au garçon qui accompagne chaque jour la vieille femme dans sa promenade au bord de la mer — dans la mer, détail captivant, symbolique d'une recherche

éperdue de jouvence…

Ainsi va s'élaborer peu à peu, sous le soleil des Antilles, l'intrigue et le matériau d'un roman d'abord conçu « comme une histoire cocasse, haute en couleur, celle d'une vieille aventurière qui se donne un dauphin avant de raccrocher, et le forme à l'arnaque. Il ne me restait plus qu'à imaginer sa vie, à en remonter le cours comme on remonte celui d'une rivière. »

De retour à Genève, Frédéric aborde la rédaction de *La vieille qui marchait dans la mer*, immédiatement happé par un fantasme ancien, soudain réapparu, et qui l'emporte vers le rivage encore incertain d'une forme nouvelle. La parenthèse douloureuse que représentait *Faut-il tuer les petits garçons… ?* n'avait fait que raviver une plaie jamais refermée qu'il va tenter de calmer au moyen d'une romance étrange, lui donnant l'apparence d'un véritable thriller.

« Je ne me doutais pas que j'allais commettre l'ouvrage le plus grinçant de ma carrière, m'enfoncer dans un conte de fées noir à vous en flanquer le vertige, et peut-être même dépasser certaines limites », écrira-t-il un peu plus tard, à la sortie du roman.

Pour l'instant, Frédéric découvre sa vraie maturité de romancier dans l'abandon à un canevas qu'il portait depuis longtemps en lui et qui se déroule avec une évidence presque inquiétante. C'est au creuset de sa dramaturgie la plus ancienne que s'opère la transmutation de thèmes naguère effleurés dans d'autres œuvres — l'argument de *Monsieur Carnaval* ou celui de *La dame de Chicago* —, mais c'est encore plus profondément que s'ancre la mise au monde faussement légère de cette canaille odyssée criminelle.

Le trio composé de Lady M., Lambert, son jeune protégé, et Pompilius, ancien diplomate roumain, complice de toujours de cet Arsène Lupin en jupons, exécute sous nos yeux le lent ballet d'une délivrance. Sous le savant désordre d'une intrigue particulièrement amorale et délurée, apparaissent les signes du projet secret de l'œuvre, son chant morbide et désespéré. Indices :

« J'aimerais que tu dormes avec moi, fit-elle. Je ne dis pas *coucher* mais *dormir*. Ce serait… Comment te dire ? Tu comprends cela, toi qui comprends tout ? — Oui, dit-il, je comprends. Je suis d'accord, Milady. Dormons ensemble. » Plus tard, Lambert, ayant accédé au désir de la vieille excentrique : « La nuit, il arrive que dans mon sommeil mon pied touche le vôtre. Aussitôt ce contact me réveille et je vous fuis à en tomber du lit. Votre chair est froide comme la mort. » Plus loin encore : « Vous êtes la force agissante à laquelle j'aspirais sans savoir qu'elle existait. Nous deux, c'est à la vie, à la mort, et quand vous disparaîtrez, je serai seul à en mourir. Aucune femme, qu'elle soit jeune, belle et ardente, ne saura vous remplacer. »

Autre confidence du garçon, éperdu à présent d'une passion sans

pareille : « Bien que je sois jeune, je sais déjà que notre enfance ne s'éloigne jamais de nous. Il paraît même qu'elle se fait de plus en plus présente et insistante au fur et à mesure qu'on prend de l'âge. » « Leur intimité, insiste le romancier, devenait de jour en jour plus étroite et comme réciproquement consentie. L'odeur de Milady ne l'incommodait plus et si sa jambe touchait la sienne, en cours de nuit, il continuait à dormir sans que son subconscient la lui fasse retirer. » Le fantasme émerge enfin, dans un élan d'insolence et de pureté qu'incarne Lambert.

À l'issue du roman, tandis que l'esprit de Milady bat la campagne à la recherche de l'improbable vérité de sa vie — une vie aux origines troubles, funestes, marquées par l'inceste et la peur —, se précise le cauchemar d'un petit garçon s'efforçant de conjurer l'amour irrépressible de sa grand-mère terrible, enfin plongée dans le dernier combat contre la folie. *La vieille* érige ainsi, sobrement mais avec une obstination latente, le dessein originel d'une vocation d'écrivain longtemps contrariée mais décidé peut-être à en finir avec son tourment le plus émouvant, le plus sincère.

D'autres lectures du livre s'offrent pourtant au regard d'une critique particulièrement sensible, comme toujours avec la prose de Frédéric, aux assauts langagiers. Dans *Le Monde*, Bertrand Poirot-Delpech se demande avec amusement : « Peut-on prier en argot ? » car tel est l'un des exploits de ce livre ambigu que de présenter un personnage central, tour à tour cinglant et désespéré, qui ne cesse de dialoguer avec « son » Dieu : « Je m'adresse à Lui mentalement (dit Milady), sans châtier mon vocabulaire, parce qu'il sait tout de moi et que si je cherchais mes mots pour Lui parler, Il hausserait Ses augustes épaules. » N'est-ce pas alors l'ami et confident de Monseigneur Mamie qui s'autorise ainsi à réclamer l'indulgence de celui qu'il appelait naguère, dans un texte consacré à l'évocation du Lyon de son enfance, « le Dieu de ma grand-mère » ? Ayons la faiblesse de ne pas en douter.

Ultime lamento à Bonne-Maman, présenté sous la forme d'un roman noir, *La vieille qui marchait dans la mer* pourrait bien constituer le point d'orgue de l'œuvre tout entière, son centre de gravité — dans tous les sens du mot —, certainement.

L'écriture lumineuse de ce récit inspirera bientôt un cinéaste, Laurent Heynemann. Les producteurs ont bien saisi le parti qu'ils pouvaient tirer du « rôle » de la sublime et tragique arnaqueuse en confiant au talent de Jeanne Moreau le soin d'en faire un personnage hors du commun. Frédéric s'en réjouit car il a toujours été sensible au jeu de celle qui incarna, trente ans plus tôt, l'héroïne du *Dos au mur*. Michel Serrault, en Pompilius, donne la réplique à une Lady M. sublimée qui remporte, en 1992, le César du premier rôle féminin. Frédéric restera cependant chagriné d'avoir vu la fin du roman

modifiée assez malencontreusement dans ce film auquel il ne fut d'ailleurs pas associé.

« Mais — précise-t-il alors dans une interview donnée au *Journal du Dimanche* — je n'écrirai pas la suite. J'ai emmené Lady M. trop loin. Je l'ai jetée dans le gouffre. Elle est définitivement morte et enterrée. Comme mes propres angoisses. Aujourd'hui je suis guéri. Je m'en fous. La vieillesse ne me fait plus peur. Je ne redoute plus que la mort des êtres qui me sont chers, ma femme, mes enfants, mes amis. Moi ? J'accepte. Je suis résigné, bon gré, mal gré. »

Entretemps, quelques événements d'ordre romanesque ou privé ont eu lieu. En décembre 1987, François Mitterrand a convié le romancier à sa table. L'invitation a été lancée, à n'en pas douter, après que les conseillers du chef de l'État se sont alarmés des allusions souvent perfides proférées à son égard dans la série San-Antonio. Frédéric s'est donc retrouvé en tête à tête avec le « mystérieux commanditaire » de plusieurs enquêtes du beau commissaire.

Le président l'a salué en ces termes : « Je suis bien aise de vous rencontrer. Ce que vous avez écrit sur moi est plein de bon sens et drôle, mais si nous nous étions mieux connus, vous auriez resserré le trait ! » Ce dont son invité, un peu lâchement, a aussitôt convenu. L'entretien a créé entre ces deux hommes épris d'humour vache une complicité certaine et ils se sont quittés bons amis. À la fin du repas, Mitterrand a conduit son hôte jusqu'au petit salon où mourut un autre séducteur élyséen, Félix Faure, lui murmurant à l'oreille de sa voix de prélat : « Rien que pour finir comme lui, j'envisage un second septennat ! »

Dans un élan patriotique n'ayant rien à voir avec ce qui précède, Frédéric est séduit par le projet que lui soumet Hossein de reprendre sous une forme plus solennelle le sujet de leur pièce *Les six hommes en question*, née elle-même de leur premier roman « écrit » en commun, *Le sang est plus épais que Veau.* Alain Decaux a déjà accepté d'écrire un dialogue et un épilogue historique au spectacle baptisé par Hossein *Dans la nuit, la liberté.* Il est monté au Palais des Sports de Paris à l'automne 1989 — année du bicentenaire de la Révolution française —, donnant au journaliste Jacques Chancel l'occasion d'exprimer son admiration pour le romancier qu'il n'a jamais cessé d'encourager, à la radio comme à la télévision.

« Frédéric Dard, écrit-il dans le programme du spectacle, est d'abord homme de fraternité (…) au plus difficile du terrain, dans l'aventure quotidienne, au plus près des paumés et des fous, un peu Villon, un peu Rimbaud. Nous nous sommes souvent amusés tous les deux des coquetteries de l'intelligentsia à son égard, du respect qu'aujourd'hui il inspire, du prolongement universitaire donné à ses propos. On l'avait fait un temps enfant de Rabelais, de Cervantès et de

Céline, on le veut maintenant maître d'école alors qu'il est d'évidence du fond de la classe. À la vérité, Dard est un malentendu qui s'est vu obligé de croire à tout le bien que l'on disait de lui pour ne pas déplaire. »

Par fidélité à son ami de toujours, Frédéric abandonne à Hossein le succès d'une dramaturgie qui ne lui doit finalement plus grand-chose. *Dans la nuit, la liberté* est bien loin du projet qu'ils formaient jadis de créer une scène parisienne entièrement vouée au théâtre policier, ainsi qu'en témoigne un texte de Frédéric, saluant en 1963 une reprise *d'Arsenic et vieilles dentelles* au Théâtre Daunou dirigé par René Havard. « Un autre que nous a réalisé ce projet, écrivait-il alors, ce qui nous incite à croire qu'il était bon. »

En septembre, il commente à sa façon la disparition de Georges Simenon, dans *L'Evénement du jeudi :* « La radio annonce que Simenon est mort. Cela faisait plus de dix ans que je connaissais la nouvelle. Simenon se sera donc suicidé avant de mourir. Voilà plus de dix ans que je le pleure. » Ne seraient-ce pas les larmes du vieux crocodile dont parlait Albert Cohen ? Frédéric n'a, semble-t-il, toujours pas digéré l'affront que lui fit, trente-sept ans plus tôt, l'auteur de *La neige était sale.* Il poursuit cependant son éloge funèbre en des termes moins narquois : « Simenon nous a laissé davantage qu'une œuvre. Il n'a pas réinventé la vie, il nous l'a simplement — très simplement — montrée. (…) Il n'avait pas inventé Dieu qui m'est si confortable. Il l'avait remplacé par Maigret, mais Dieu fume peut-être la pipe. »

La nostalgie des êtres, des rencontres et des lieux qui y sont associés, forme pour une bonne part l'humeur de l'année 1990, pour le romancier. Il inaugure au Fleuve Noir une « Bibliothèque San-Antonio » qui ne comportera malheureusement qu'un unique titre, dédié à la réédition des trois romans de la série du *Hotu,* publiés naguère par Albert Simonin dans la Série Noire. Frédéric s'arroge ainsi le droit d'annexer une œuvre où apparaît selon lui « un Paris pittoresque pour collectionneur de cartes postales anciennes. On y voit grouiller une faune inoubliable, criante de vérité, car Albert a côtoyé, tutoyé et aimé tous ces forbans à la sauvette. » C'est le Paris de ses propres frasques du temps où Hossein et lui hantaient les bureaux des directeurs de théâtre et ceux des producteurs de cinéma.

Cette époque remonte à la surface de sa fiction dans *Le mari de Léon*, le gros San-Antonio qu'il publie cette année-là. Boris Lassef, un célèbre et très excentrique metteur en scène, et Léon, son secrétaire très particulier, y forment un duo à la fois terrifiant et pathétique. Les origines russes du premier ne sont sans doute pas la seule clef du personnage, mais la critique — au grand dam de Frédéric — ne se prive pas de voir en Lassef une version débridée de Robert Hossein. Le recoupement est en effet un peu hâtif.

Le « monstre sacré » de la scène parisienne et le Scapin amoureux transi qui le suit comme un chien fidèle tout au long de ce livre très noir apparaissent comme des fantômes recomposés du passé de l'auteur, « empêtrés dans leur sexualité comme des petits garçons dans leurs cerceaux ». *Le mari de Léon* est un carrousel funèbre dont les masques pourraient très bien s'adapter aux visages de ses amis, proches ou moins proches, de l'époque des Mureaux. Peu importe l'inélégant jeu des portraits que le livre peut susciter, ce qui compte avant tout, c'est le désenchantement qui suinte de pages aux accents grinçants, venus d'un temps où Frédéric ne s'autorisait pas encore une pareille mise en scène. Seul, jusqu'ici, *À San Pedro ou ailleurs,* né dans l'élan du nouveau départ de son existence, montre une ressemblance de ton et d'ambiance avec ce roman écorché.

La presse reproche seulement à Frédéric sa misogynie rampante et le goût d'amertume que laisse une approche imparfaite de l'homosexualité. N'est-ce pas cependant là que tout se passe, en effet, dans le portrait de Lassef et de Boris, que leur hétérosexualité encombre jusqu'à l'abîme et qui, de manière sulfureuse, dévoilent leur profond désarroi… Plus d'un représentant du sexe dit fort, semble nous dire Frédéric Dard, pourrait se mesurer à cette peinture d'un troublant réalisme.

Par un contraste frappant, le roman suivant, *Les soupers du prince* (1992) affirme une liberté totale, joyeuse, débridée. « Je suis guéri — reprend Frédéric en écho à son refus d'écrire la suite de *La Vieille* —, au point que mon nouveau livre dévoile une fresque à la Steinbeck, une *Rue des Sardines*-bis. » Cette fois encore, c'est du stock de sensations et d'images des années cinquante que le romancier son comme d'un foulard de magicien les personnages de son histoire.

Au cœur d'une banlieue parisienne qui rappelle des souvenirs au lecteur des *Derniers mystères de Paris,* mais repeinte aux couleurs d'une feinte naïveté, fleurit Édouard Blanvin, dit Doudou, un beau gars de trente-trois ans qui se passionne pour la restauration de « vieilles demoiselles », entendez par là des automobiles d'autrefois, mais aussi pour la lecture des romans d'Alexandre Dumas. Il est inséparable d'un jeune garçon, Selim, dit Banane — hommage lointain au chauffeur intrépide des « amis » du commissaire Alexinski de Lyon — et courtise gentiment M^me^ Lavageol, son ancienne institutrice. Le décor dans lequel évoluent Doudou, sa maman et sa grand-mère — hôtesses dépenaillées et gouailleuses d'un ancien wagon reconverti en habitation folklorique — n'est pas seulement prétexte à une peinture sordide, émouvante. L'ambiance générale est celle de l'opérette qui aurait tout aussi bien pu surgir à la place du roman.

Doudou apprend un beau matin qu'il est l'héritier du trône d'une principauté des bords du lac Léman et devient Edouard Ier. En

parallèle à cette intronisation pleine de surprises pour le jeune faubourien au grand cœur, le récit est gravement parasité par une jeune donzelle, Marie-Charlotte, cruelle et dépravée, qui incarne la malice en ce pays des merveilles.

Fable tour à tour délurée, primesautière et grinçante, *Les soupers du prince* ouvre une brèche dans l'humeur d'ordinaire plutôt sombre des grands romans de Frédéric. Le mélange des genres affirme une liberté souveraine. Comme le souligne Jérôme Garcin dans *L'Evénement*, « saint Antonio peut, cette année, se mettre entre toutes les mains, avec la bénédiction de l'évêque de Fribourg ».

Une ère de grand optimisme s'ouvrirait-elle sous les pas du romancier, heureux en famille, encensé par la critique et qui se pavane aux côtés d'écrivains bon chic — Daniel Boulanger, Patrick Modiano, Régis Debray ou Jean-Marc Roberts — dans un « roman collectif » dont il a écrit le premier chapitre ? L'heure de gloire arrivée lui donnerait-elle enfin confiance en lui-même ? La réponse, comme toujours, est : non. Frédéric tient à sa différence, à sa condition, revendiquée, de romancier forain et c'est ce que la saga ne cesse d'affirmer contre vents et marées. Son exil doré ressemble au fond assez à la principauté d'opérette de Doudou Blanvin, elle l'autorise à vitupérer contre un *establishment* parisien qu'il entend bien tenir à distance, encore et toujours… Ses éditeurs lui rendent néanmoins l'hommage qu'il mérite en rééditant certains textes oubliés, ceux de ses débuts lyonnais, dans un volume-omnibus intitulé *En voilà des histoires.* Y figure en bonne place *La mort des autres*, aux côtés des deux nouvelles parues avec *Monsieur Joos,* roman qui leur fut peut-être redevable du prix Lugdunum ayant lancé la carrière de Frédéric.

Jean-Baptiste Baronian, alors directeur littéraire du Fleuve Noir, précise dans sa préface, à propos de la récurrence de la mort dans les titres de ses œuvres, que « chez Frédéric Dard elle n'est pas seulement un argument du récit, elle est aussi ce qui définit l'être humain, une pétrifiante absurdité, le démon des démons ».

33.
Un mariage et quelques enterrements

Frédéric accorde en avril 1993 un long entretien, pour la revue *Lire*, à Pierre Assouline. Celui-ci, d'entrée de jeu, s'étonne : « À chaque fois que vous vous épanchez, notamment dans des émissions de radio, à la fin vous êtes au bord des larmes et vous embrassez vos interlocuteurs. » Le romancier invoque « un profond sentiment de solitude », ajoutant que « cela crée des liens mystérieux mais puissants que de se laisser fouiller l'âme, même brièvement ». Il explique ses larmes par le fait qu'il se sent « bourré d'émotions… Quand je regarde les informations à la télévision, ça n'arrête pas. Je sais que je suis un cyclothymique et que j'ai tendance à m'embaumer dans ma mélancolie. »

Voici donc venu le temps de l'émotion. Frédéric accepte d'inaugurer, en compagnie de son ami d'enfance Pierre Grataloup, une plaque apposée sur le mur de l'école communale de Saint-Chef. Il en profite pour renouer avec un autre compagnon d'autrefois, Henri Revellin — le fils de la Peuchère — et vient lui rendre visite au hameau d'Aillat que son ancien compagnon de jeux n'a pas quitté… Ils se retrouveront encore, un peu plus tard, lors du tournage d'un portrait de Frédéric pour la série télévisée *Un siècle d'écrivains*, parcourant ensemble, longuement, la campagne environnante.

Cependant, rien ne saurait entamer le souci qui reste le sien de poursuivre une activité d'écriture nullement nostalgique. L'exemple de Simenon décidant, à soixante-dix ans, de se mettre « en retraite de romancier » lui fait horreur. Les trois machines à écrire électriques disposées en permanence sur ses tables de travail, à Genève, Fribourg et Marbella demeurent le signe tangible d'un appétit féroce. Un journaliste qui, peu après la sortie des *Soupers du prince*, lui demande ingénument : « Quand recommencez-vous un roman ? », est surpris de l'entendre répondre : « Après-demain ! » Et Frédéric de préciser qu'il s'agit d'un petit San-Antonio déjà baptisé *La Madone des sleepinges*. « Comment faites-vous pour avoir déjà le titre ? » s'étonne le malheureux. « Parce que j'ai pris l'autre jour l'Orient-Express pour Budapest et que ces sleepings m'ont fasciné. Je me suis dit : je vais en faire un bouquin. »

Qu'on puisse encore douter de l'importance que représente à ses yeux la poursuite acharnée de l'interminable feuilleton san-« antoniesque l'accable et le met en furie. Il évoque, à l'intention de Pierre Assouline, le fâcheux qui s'est permis de faire allusion à *Faites chauffer la colle* en ces termes :

> « Celui-ci, je ne vous en parle pas, c'est un de vos livres écrits à la va-vite. — Mais il ne sait pas ce que j'en ch… pour écrire ça ! Il n'a pas compris que c'est plus difficile à faire que *Les soupers du prince* ! Celui-là, tout le monde en est capable, à condition de savoir écrire un roman. Mais des San-Antonio, je vous jure que c'est dur. C'est quelque chose qui me mobilise entièrement. Ça me fait suer qu'on traite ça par-dessus la jambe. »

L'artisan blessé dans son amour-propre ne supporte pas qu'on bafoue ainsi la matière de ses rêves. Cette attitude à son égard, née sans doute de la familiarité que, paradoxalement, suscite le succès de son œuvre, le renvoie à une solitude rédemptrice et à l'affection de son cercle familial.

Autour de lui, la forêt humaine s'éclaircit d'année en année. À la mort de Marcel Prêtre, revu inopinément dans un hôpital suisse où Frédéric était venu visiter un autre de ses amis, il reçoit un étrange faire-part comportant la liste complète des œuvres publiées par celui qui, quarante ans plus tôt, l'avait engagé comme « nègre ». Le fougueux Helvète ne s'est en vérité jamais remis de la gloire de Frédéric, auquel il fournira peut-être un jour prochain la matière d'une fiction au vitriol.

Dans sa vie intime, un séisme de première grandeur s'annonce : Joséphine va se marier… Joséphine, l'enfant meurtrie par le terrible événement de 1983, sur laquelle Frédéric a veillé avec une attention de tous les instants, la couvant peut-être de manière excessive, mais si compréhensible.

Par un de ces prodiges dont le clan Dard-de Caro a le secret, le fiancé de la jeune fille se trouve être le frère d'Ilaria Frigerio Bonvicino que Fabrice — le fils de Françoise — a épousée quelque temps auparavant. Alberto n'est donc pas un inconnu pour son futur beau-père. Il est le descendant d'une antique famille vénitienne dont le romancier goûte particulièrement le raffinement et l'excentricité, au point, peut-être, d'y songer lorsqu'il entame un nouveau roman, *Ces dames du palais Rizzi*.

Le moins qu'on puisse dire est que ce livre reflète, à sa façon, l'humeur plutôt sombre du père bientôt dépossédé de sa fille chérie et qui, malgré tout ce qu'il peut en dire, s'y résout mal. Le héros du roman se nomme Jérôme Deuilh, ce qui nous éclaire déjà. Cet écrivain français débarque un beau jour dans un petit village italien pour y étudier l'architecture mussolinienne. Il y fait bientôt la connaissance, dans une atmosphère hautement libidineuse, des deux occupantes d'un sombre *palazzo*. Ces dames sont mère et fille, et Jérôme apprend peu après qu'elles se livrent à la prostitution de haut vol. Ces créatures

diaboliques transforment celui qui vient de tomber entre leurs griffes en une victime consentante.

Sur fond de ballet gothique, sulfureux, traversé d'éclairs et de moments d'intense délire érotique et littéraire, Frédéric se laisse lui-même happer, douloureusement, dans le maelström qui aura finalement raison de son personnage.

Loin de cette lourde symbolique, il tente d'élever son âme paternelle, à la veille des noces de Joséphine et Alberto, célébrées à Fribourg. Il rédige un *lamente* aux accents uniques, nous faisant regretter une vocation poétique longtemps escamotée :

Je viens ici chanter sans musique
L'infini que je te dois
Je viens gémir le mal irréparable
De n'être à tout jamais que moi-même
Pour toi
O mon enfant
Tu grandis et je meurs

(…)

O ma fille
Ma lumière
Mon étoile du soir
Mon fruit de la passion
Sauras-tu combien je t'aime
Et comme j'aime l'amour que j'ai de toi
Le sauras-tu dis
Le sauras-tu un jour ?

Dans *Ces Dames du palais Rizzi*, le cheminement du héros à travers un labyrinthe balisé par ses hantises et ses désirs les plus violents s'achève dans « une monstrueuse caverne ». Comme toujours avec la fiction, Frédéric ne cesse de recourir à la plus noire fantasmatique, dressée entre le monde et lui comme un rempart magique. La vie lui est infiniment plus douce, même s'il s'évertue, par caprice, à la peupler d'irrépressibles foucades. Sa peur de la mort s'est peu à peu changée en fatalisme, ce qu'indique d'ailleurs la trajectoire de Jérôme Deuilh, véritable chevalier au blason noir surgi si lucidement de sa plume.

Toutefois, c'est à la reconnaissance de son génie de l'invention que répond la publication d'un volumineux *Dictionnaire San-Antonio*, dû aux efforts conjugués de trois universitaires incollables en matière

de néologismes, calembours et autres facéties langagières accumulées au fil des cent soixante-neuf romans signés San-Antonio. Il ne lui déplaît pas de voir reconnue sa propre contribution à la langue verte, dont il n'a jamais cessé de célébrer la puissance libératrice. Les pages roses de cet ouvrage montrent à quel point San-Antonio surpasse ses prédécesseurs dans le registre de la sexualité, une inflation terminologique exemplaire du temps passé par Frédéric à s'épancher sur un domaine particulièrement délicat. On en viendrait à se demander si cette marque de fabrique indéniable n'est pas à l'origine du plus profond malentendu concernant son œuvre, si elle n'est pas en vérité la forêt dissimulant l'arbre de sa sensibilité si souvent inhibée, contrariée en tout cas en raison même de l'hyperactivité de sa plume…

Le nain priapique et meurtrier qui s'ébat entre les pages de *La nurse anglaise*, son roman suivant, pourrait bien, quant à lui, manifester un beau clin d'œil rétrospectif au pourvoyeur, jadis, de tant de fascicules égrillards et facétieux composés dans la fièvre et l'urgence de nourrir sa famille, aux temps difficiles des Mureaux. Ce personnage radicalement monstrueux brandit haut et fort l'image qu'une nouvelle génération de lecteurs, voire simplement de téléspectateurs des émissions où se produit avec bonne humeur l'écrivain, au cours des années quatre-vingt-dix, reçoit « cinq sur cinq ».

Les temps ont changé, la société française se décrispe et accepte de voir en Frédéric Dard, nullement gommé par son double d'écriture, le repère emblématique d'une conscience gauloise qui, paradoxalement, commence à faire défaut au spectacle hexagonal depuis la mort de Coluche. Dès lors, qui oserait faire grief au romancier français le plus populaire — au sens fort du mot — de se produire sur le plateau d'une émission de télévision résolument « vulgaire », aux côtés de son ami Philippe Bouvard ?

Il n'en perd pas de vue pour autant l'admiration sans faille qu'il porte au premier des Français, volant courageusement à son secours dans une très remarquée *Lettre à François Mitterrand sur les rats qui quittent le navire*, publiée dans *L'Evénement du Jeudi* en 1995.

> « Les tartuffes. Monsieur le Président ! Les lèche-cul de profession, j'en ai vu quelques-uns à l'ouvrage au cours des repas auxquels vous m'avez convié ; avec toujours le même sourire miséricordieux, la même bouche en chemin d'œuf, les mêmes battements de paupières éperdus. (…) Ah, Monsieur le Président, quelle étude humaine enrichissante vous avez permise au saltimbanque des lettres que je suis ! (…) Et voilà que ces campeurs de l'opportunisme plient

> bagage. Voilà que ce troupeau de lécheurs commence sa transhumance. (…) Ils ramassent les graviers de la cour pour vous les lancer lorsque vous partirez. (…) L'ingratitude est une œuvre d'art dont je n'arrive pas à me rassasier. Je vous en conjure : ne cédez pas à l'amertume ! Ne leur fournissez pas cette joie supplémentaire. Mourez un peu pour vous, que diable ! »

Notre bon Samaritain est en vérité inquiet de voir Mitterrand, « un pied dans la tombe et l'autre sur une peau de banane », ainsi qu'il l'exprimera ailleurs sur un mode plus ironique, et enclin à lui prouver une sollicitude très… chrétienne. À la mort du président, il évoque leur multiples rencontres :

> « Un jour, ma femme m'a fait remarquer que j'avais coupé trois fois la parole à Mitterrand… La dernière fois que je l'ai vu, il était assis dans un fauteuil garni de coussins, comme un homme qui souffre. Il y avait un plateau de fruits de mer. Il a pris un crabe. Le dernier truc à prendre, même quand on est en forme : il faut un démonte-pneu. Il en avait partout. C'est le crabe qui l'a bouffé. »

Exit le partenaire épisodique du commissaire San-Antonio, lequel, dans la série, adopte un nouveau compagnon : Salami, un chien « qui pense »…

À la fin de l'année 1996, Frédéric honore de sa présence l'inauguration du cinéma des Mureaux auquel on a donné son nom. Nouvel accès de nostalgie, contrebalancé, peut-être, par ses vraies retrouvailles avec Patrice. Le père et le fils ont décidé de travailler ensemble sur un projet de série pour la télévision. Cet adoubement par l'écriture constitue certainement le plus beau cadeau que pouvaient se faire mutuellement ces deux hommes à la relation souvent malaisée.

La rédaction du *Dragon de Cracovie,* le dernier « gros » San-Antonio en date, l'amène à passer quelques jours à Naples pour y « enquêter » sur la Camorra que fréquente le héros du livre, le propre petit-fils d'Hitler.

> « La Mafia intervenant dans le récit, je voulais m'imprégner de la manière dont elle est implantée dans cette ville. Un chauffeur de taxi m'a conduit dans un quartier modeste en me précisant qu'il ne fallait pas s'attarder sous peine d'être remarqué. Il m'en a donné la preuve en repassant quelques minutes plus tard dans la même avenue. Nous avons entendu des petits coups de sifflet : un signal discret annonçant qu'un véhicule non identifié restait trop

longtemps en zone interdite. Le lendemain, en sortant de mon hôtel, j'ai remarqué un attroupement. À la suite d'un règlement de comptes, un homme venait d'être abattu d'une balle, dans sa voiture, par la Camorra. J'ai noté les réactions des gens en me disant qu'il y avait un Bon Dieu pour les romanciers. »

Mais la véracité n'est sans doute pas l'élément le plus important du récit né de l'imagination en surchauffe de Frédéric : la frénésie mortelle dans laquelle baigne son histoire, avant de déboucher sur une chute cocasse, ressemble à s'y méprendre à la cavalcade tragique de Kaput, le tueur sinistre imaginé à l'époque où le succès de San-Antonio était loin d'être acquis. La juvénile ardeur que le romancier déploie au fil des pages du *Dragon de Cracovie* a quelque chose de rassurant.

En 1997, au lendemain de la mort de Georges Marchais, Frédéric décide sur un coup de tête de se rendre au siège du parti communiste, afin d'y signer le registre des condoléances.

Il convient de prendre au second degré le « Bonne nuit, monsieur Marchais » qu'il appose distraitement sur la page blanche, concluant ainsi la série de mots d'auteur administrés, au fil de la saga, au pittoresque premier secrétaire du Parti…

En revanche, lorsqu'il salue, quelques mois plus tard, dans les colonnes d'un quotidien suisse, le décès de son grand ami le père Bruckberger, c'est avec la douleur de voir s'éloigner de ce bas monde un « moine chevalier » dont « la statue d'airain est rendue à l'argile ». Il souhaite à Bruck une « bonne éternité », ajoutant dans un élan fraternel, certainement plus fanfaron que prémonitoire : « À bientôt. »

L'exigeante fiction reprend ses droits, chaque matin de sa vie. Le crépitement discret de l'I.B.M. à boule — un modèle périmé dont il a heureusement fait provision ! — emplit la pénombre lambrissée de sa chambre-bureau de la ferme proche de Fribourg où il se plaît davantage. Le cent soixante et onzième San-Antonio est déjà derrière lui… Frédéric entame avec un enthousiasme mesuré un nouveau tour de piste « promotionnel » à Paris. Cet exil ne dépasse jamais trois jours, au terme desquels la dépression née de son inactivité d'écriture montre le nez… Pour réfréner son angoisse, le fauve en cage de l'hôtel Royal Monceau écrit à Françoise des lettres enflammées, comme au premier jour… Il téléphone à Odette, remariée dix ans après leur séparation, et qui vit à présent dans une jolie maison ancienne, à quelques kilomètres seulement des Mureaux. Il se repaît de l'existence de ses sept petits-enfants, sans s'accepter tout à fait dans ce rôle de patriarche que la vie aimerait lui faire jouer.

Le dur à cuire du roman français confesse parfois, avec un aimable sourire, qu'il n'a jamais atteint dans ses livres le degré de

violence dont il a si souvent rêvé. Mais, dit-il, « toutes mes violences, tous mes désirs, toutes mes pensées filent dans ma machine à écrire… » Comme pour témoigner des tempêtes qui s'élèvent encore, de loin en loin, sous son crâne.

De plus en plus souvent, pourtant, lorsqu'il séjourne à Marbella, Frédéric s'isole sur sa terrasse, s'allonge paisiblement sous le ciel nocturne, retrouvant la position qu'il occupait jadis à Jallieu, sur la couverture à repasser de Bonne-Maman. Alors, le regard perdu dans les étoiles, il songe à la vanité des hommes et à l'amour de celle qui l'attend là-haut.

Un jour, il le sait, tout au bout de la route menant au céleste hameau, elle agitera la main…

Novembre 1998

Bibliographie

1. Ouvrages publiés, sauf autre mention, à Lyon sous le nom de Frédéric Dard.

La Peuchère, préface de Max-André Dazergues, Lugdunum, 1940 *Monsieur Joos*, suivi de *Vie à louer* et *Plaque tournante,* Lugdunum, 1941

Équipe de l'ombre, préface d'André Warnod, Lugdunum, 1941 *Le norvégien manchot,* illustré par Roger Samard, éditions de Savoie, 1943

Georges et la dame seule, Gap, Éditions Ophrys, 1944

Croquelune, Éditions de Savoie, 1944. Une édition de luxe en 1946

Saint-Gengoul, Éditions Cartier, 1945

Les pèlerins de l'Enfer, Éditions de Savoie, 1945

La mort des autres, Editions Optic, 1945

Quelques bêtes parmi celles qu'on appelle sauvages, en collaboration avec François Monnet, Éditions Volumétrix, 1945 *Des animaux petits et gros pour les enfants,* Éditions Volumétrix, 1945 *Cacou, l'œuf qui n'en faisait qu'à sa tête,* Éditions Volumétrix, 1945.

Réédition chez Nathan, Paris, 1996 *La Crève,* Confluences, 1946. Réédition au Fleuve Noir, 1989 *Le cirque Grancher,* Editions de Savoie, 1947

Au massacre mondain, préface de Georges Simenon, Editions Chatelet, Paris, 1948

Batailles sur la route, Editions Dumas, Saint-Etienne, 1949 *Le tueur en pantoufles,* S.E.P. O, Paris, 1951. Ouvrage non distribué.

Quand la mort vient, Jacquier, 1954 *Anna Soleil,* Jacquier, Col. Tourterelle, 1954

2. Ouvrages publiés sous divers pseudonymes, à l'exception de San-Antonio et des romans « masqués » du Fleuve Noir.

Le mystère du cube blanc (F.D. Ricard) Editions de Savoie, 1945

La mort silencieuse (Sydeney) Éditions de Savoie, 1945

L'agence S.O. S (Frédéric Charles) Jacquier, 1949

La police est prévenue (Frédéric Antony) Jacquier, 1950

On demande un cadavre (Maxell Beeting) Jacquier, 1951

Le tueur aux gants blancs (Comel Milk) Jacquier, 1951

28 minutes d'angoisse (Verne Goody) Jacquier, 1951

Monsieur 34 (Wel Norton) Jacquier, 1951

Signé tête de mort (Max Beeting) Jacquier, 1951

Réglez-lui son compte (Kill Him) Jacquier, 1952

Une tonne de cadavres (Kill Him) Jacquier, 1952 (Ces deux ouvrages sont la réédition du premier San-Antonio paru en 1949 chez le même éditeur. Dans le second, figure en outre une nouvelle intitulée *Bien chaud, bien parisien.)*

La maison de l'horreur (Frédéric Charles) Jacquier, 1952

L'horrible Monsieur Smith (Frédéric Charles) Jacquier, 1952

Le Disque mystérieux (Cornel Milk) Jacquier, 1952

Boulevard des allongés (L'Ange Noir) La Pensée Moderne, 1952

Le ventre en l'air (L'Ange Noir) La Pensée Moderne, 1952

« N'ouvrez pas ce cercueil ! » (Frédéric Charles) Jacquier, 1953

La main morte (Frédéric Charles) Jacquier, 1953

Vengeance ! (Frédéric Charles) Jacquier, 1953

Le bouillon d'onze heures (L'Ange Noir) La Pensée Moderne, 1953

Un Cinzano pour l'Ange Noir (L'Ange Noir) La Pensée Moderne, 1953

La grande friture (Frédéric Charles) Jacquier, 1954

3. Ouvrages publiés sous le nom de Frédéric Dard aux éditions Fleuve Noir.

Du plomb pour ces demoiselles, Spécial-Police, 1951

Les salauds vont en Enfer, S.-P., 1956

Délivrez-nous du mal, S.-P., 1956

Les bras de la nuit, S.-P., 1956

Le bourreau pleure, S.-P., 1956. Grand Prix de Littérature Policière 1957

Cette mort dont tu parlais, S.-P., 1957

On n'en meurt pas, S.-P., 1957

Le pain des fossoyeurs, S.-P., 1957

C'est toi le venin, S.-P., 1957

Des yeux pour pleurer, S.-P., 1957

Ma sale peau blanche, S.-P., 1958

Une gueule comme la mienne, S.-P., 1958

Le tueur triste, S.-P., 1958

Toi qui vivais, S.-P., 1958

Les derniers mystères de Paris (grand format), 1958

Coma, S.-P., 1959

Les scélérats, S.-P., 1959

Rendez-vous chez un lâche, S.-P., 1959

La dynamite est bonne à boire, S.-P., 1959

Les mariolles, S.-P., 1960

Puisque les oiseaux meurent, S.-P., 1960

L'accident, S.-P., 1961
Le monte-charge, S.-P., 1961
Le cauchemar de l'aube, S.-P., 1961
Le cahier d'absence, S.-P., 1962
L'homme de l'avenue, S.-P., 1962
La pelouse, S.-P., 1962
Le sang est plus épais que l'eau, en collaboration avec Robert Hossein, Espionnage, 1962
Quelqu'un marchait sur ma tombe, S.-P., 1963
Refaire sa vie, S.-P., 1965
Une seconde de toute beauté, S.-P., 1966
À San Pedro ou ailleurs, (grand format), 1968
Initiation au meurtre, (grand format), 1971
Mausolée pour une garce, réédition des *Derniers mystères de Paris,* (grand format), 1972
Le maître de plaisir, (grand format), 1973
Les séquestrées, (grand format), 1974
La dame qu'on allait voir chez elle, (grand format), 1976
Histoires déconcertantes, Hors Série, 1977
Le caviar rouge, en collaboration avec Robert Hossein, (grand format), 1985

4. Récit, théâtre, témoignages, publiés sous le nom de Frédéric Dard chez divers éditeurs.

C'est mourir un peu, Pion, 1967
La dame de Chicago, Julliard, 1968
Il était une fois Roger Sam, éditions E.G.E., Lyon, 1978
D'homme à homme, entretiens avec Mgr Mamie, éditions Martin Michel, Fribourg, 1984
Les brumes de Manchester, éditions Actes/Sud-Papiers, 1986
Baby-meurtre, éditions Favre, 1988
Le bruit de la mer empêche les poissons de dormir, Actes/Sud-Papiers, 1990

5. Romans publiés au Fleuve Noir sous pseudonyme

Dernière mission, (Frédéric Charles), Espionnage, 1950
La mort est leur affaire (Frédéric Charles), E., 1955
La foire aux asticots (Kaput), Spécial-Police, 1955
La dragée haute (Kaput), S.P., 1955
Pas tant de salades (Kaput), S.P., 1956

Mise à mort (Kaput), S.P., 1956

(Ces quatre titres seront réédités en 1971 sous l'unique titre : *Un Tueur* en grand format.)

La personne en question, (Frédéric Charles), Espionnage, 1958

Brigade de la peur (Frédéric Charles), E., 1959

Les figurants de la peur (Frédéric Charles), E., 1960

L'image de la mort (Frédéric Charles), E., 1961

La mort en laisse (Frédéric Charles), E., 1963 (Les sept romans signés Frédéric Charles, ainsi que *Le sang est plus épais que l'eau* seront réédités en 1976, puis en 1992, en deux volumes sous le titre *Mes Espionnages*, sous le nom de Frédéric Dard.)

6. Roman publié sous le nom d'André Berthomieu

En légitime défense, Spécial-Police, 1958

7. Roman publié à Lyon sous le pseudonyme de San Antonio.

Réglez-lui son compte ! ou les révélations de San Antonio, Jacquier, 1949. Réédition dans la collection San-Antonio du Fleuve Noir en 1981. Réédition à tirage limité et en fac-similé en 1992

8. Romans publiés aux éditions Fleuve Noir sous le pseudonyme de San-Antonio.

Laissez tomber la fille, Spécial-Police, 1950
Les souris ont la peau tendre, S.-P., 1951
Mes hommages à la donzelle, S.-P., 1952
Du plomb dans les tripes, S.-P., 1953
Des dragées sans baptême, S.-P., 1953
Des clientes pour la morgue, S.-P., 1953
Descendez-le à la prochaine, S.-P., 1953
Passez-moi la Joconde, S.-P., 1954
Sérénade pour une souris défunte, S.-P., 1954
Rue des macchabées, S.-P., 1954
Bas les pattes, S.-P., 1954
Deuil express, S.-P., 1954
J'ai bien l'honneur de vous buter, S.-P., 1955
C'est mort et ça ne sait pas, S.-P., 1955
Messieurs les hommes, S.-P., 1955
Du mouron à se faire, S.-P., 1955

Le fil à couper le beurre, S.-P., 1955
Fais gaffe à tes os, Commissaire San-Antonio, 1956
À tue… et à toi, C.S.-A., 1956
Ça tourne au vinaigre, C.S.-A., 1956
Les doigts dans le nez, C.S.-A., 1956
Au suivant de ces messieurs, C.S.-A., 1957
Des gueules d'enterrement, C.S.-A., 1957
Les anges se font plumer, C.S.-A., 1957
La tombola des voyous, C.S.-A., 1957
J'ai peur des mouches, C.S.-A., 1957
Le secret de Polichinelle, C.S.-A., 1958
Du poulet au menu, C.S.-A., 1958
Tu vas trinquer, San-Antonio, C.S.-A., 1958
En long, en large et en travers, C.S.-A., 1958
La vérité en salade, C.S.-A., 1958
Prenez-en de la graine, C.S.-A., 1959
On t'enverra du monde, C.S.-A., 1959
San-Antonio met le paquet, C.S.-A., 1959
Entre la vie et la morgue, C.S.-A., 1959
Tout le plaisir est pour moi, C.S.-A., 1959
Du sirop pour les guêpes, C.S.-A., 1960
Du brut pour les brutes, C.S.-A., 1960
J'suis comme ça, C.S.-A., 1960
San-Antonio renvoie la balle, C.S.-A., 1960
Berceuse pour Bérurier, C.S.-A., 1960
Ne mangez pas la consigne, C.S.-A., 1961
La fin des haricots, C.S.-A., 1961
Y a bon, San-Antonio, C.S.-A., 1961
De « À » jusqu'à « Z », C.S.-A., 1961
San-Antonio chez les mac, C.S.-A., 1961
Fleur de nave vinaigrette, C.S.-A., 1962
Ménage tes méninges, C.S.-A., 1962
Le loup habillé en grand-mère, C.S.-A., 1962
San-Antonio chez les gones, C.S.-A., 1962
San-Antonio polka, C.S.-A., 1963
En peignant la girafe, C.S.-A., 1963
Le coup du père François, C.S.-A., 1963
Le gala des emplumés, C.S.-A., 1963
Votez Bérurier, C.S.-A., 1964
Bérurier au sérail, C.S.-A., 1964
La rate au court-bouillon, C.S.-A., 1965
Vas-y Béru ! C.S.-A., 1965
Tango chinetoque, S.-A., 1966
Salut, mon pope ! S.-A., 1966

Mange et tais-toi, S.-A., 1966
Faut être logique, S.-A., 1967
Y a de l'action, S.-A., 1967
Béru contre San-Antonio, S.-A., 1967
L'archipel des Malotrus, S.-A., 1967
Zéro pour la question, S.-A., 1968
Bravo, docteur Béru, S.-A., 1968
Viva Bertaga, S.-A., 1968
Un éléphant, ça trompe, S.-A., 1968
Faut-il vous l'envelopper ? S.-A., 1969
En avant la moujik, S.-A., 1969
Ma langue au Chah, S.-A., 1970
Ça mange pas de pain, S.-A., 1970
N'en jetez plus, S.-A., 1971
Moi, vous me connaissez ? S.-A., 1971
Emballage cadeau, S.-A., 1972
Appelez-moi chérie, S.-A., 1972
Tes beau, tu sais, S.-A., 1972
Ça ne s'invente pas, S.-A., 1973
J'ai essayé : on peut ! S.-A., 1973
Un os dans la noce, S.-A., 1974
Les prédictions de Nostrabérus, S.-A., 1974
Mets ton doigt où j'ai mon doigt, S.-A., 1974
Si, Signore, S.-A., 1974
Maman, les petits bateaux, S.-A., 1975
La vie privée de Walter Klozett, S.-A., 1975
Dis bonjour à la dame, S.-A., 1975
Certaines l'aiment chauve, S.-A., 1975
Concerto pour porte-jarretelles, S.-A., 1976
Sucette boulevard, S.-A., 1976
Remets ton slip, gondolier, S.-A., 1977
Chérie, passe-moi tes microbes, S.-A., 1877
Une banane dans l'oreille, S.-A., 1977
Hue, dada ! S.-A., 1977
Vol au-dessus d'un nid de cocu, S.-A., 1978
Si ma tante en avait, S.-A., 1978
Fais-moi des choses, S.-A., 1978
Viens avec ton cierge, S.-A., 1978
Mon culte sur la commode, S.-A., 1979
Tire m'en-deux, c'est pour offrir, S.-A., 1979
À prendre ou à lécher, S.-A., 1980
Baise-ball à La Baule, S.-A., 1980
Meurs pas, on a du monde, S.-A., 1980
Tarte à la crème story, S.-A., 1980

On liquide et on s'en va, S.-A., 1981
Champagne pour tout le monde ! S.-A., 1981
La pute enchantée, S.-A., 1982
Bouge ton pied que je voie la mer, S.-A., 1982
L'année de la moule, S.-A., 1982
Du bois dont on fait les pipes, S.-A., 1982
Va donc m'attendre chez Plumeau, S.-A., 1983
Morpion circus, S.-A., 1983
Remouille-moi la compresse, S.-A., 1983
Si maman me voyait ! S.-A., 1983
Des gonzesses comme s'il en pleuvait, S.-A., 1984
Les deux oreilles et la queue, S.-A., 1984
Pleins feux sur le tutu, S.-A., 1984
Laissez pousser les asperges, S.-A., 1985
Poison d'Avril, ou la vie sexuelle de Lili Pute, S.-A., 1985
Bacchanale chez la mère Tatzi, S.-A., 1985
Dégustez, gourmandes ! S.-A., 1985
Plein les moustaches, S.-A., 1985
Après vous s'il en reste, Monsieur le Président, S.-A., 1986
Chauds, les lapins ! S.-A., 1986
Alice au pays des merguez, S.-A., 1986
Fais pas dans le porno…, S.-A., 1986
La fête des paires, S.-A., 1986
Le casse de l'oncle Tom, S.-A., 1987
Bons baisers où tu sais, S.-A., 1987
Le trouillomètre à zéro, S.-A., 1987
Circulez, y a rien à voir, S.-A., 1987
Galantine de volaille pour dames frivoles, S.-A., 1987 (Prix de l'Insolence 1987)
Les morues se dessalent, S.-A., 1988
Ça baigne dans le béton, S.-A., 1988
Baisse la pression, tu me les gonfles ! S.-A., 1988
Renifle, c'est de la vraie, S.-A., 1988
Le cri du morpion, S.-A., 1989
Papa, achète-moi une pute, S.-A., 1989
Ma cavale au Canada, S.-A., 1989
Valsez, pouffiasses, S.-A., 1989
Tarte aux poils sur commande, S.-A., 1989
Cocottes-minute, S.-A., 1990
Princesse Patte-en-l'air, S.-A., 1990
Au bal des rombières, S.-A., 1990
Buffalo Bide, S.-A., 1991
Bosphore et fais reluire, S.-A., 1991
Les cochons sont lâchés, S.-A., 1991

Le hareng perd ses plumes, S.-A., 1991
Têtes et sacs de nœuds, S.-A., 1991
Le silence des homards, S.-A., 1992
Y en avait dans les pâtes, S.-A., 1992
Al Capote, S.-A., 1992
Faites chauffer la colle, S.-A., 1993
La matrone des sleepinges, S.-A., 1993
Foiridon à Morbac City, S.-A., 1993
Allez donc faire ça plus loin, S.-A., 1993
Aux frais de la princesse, S.-A., 1993
Sauce tomate sur canapé, S.-A., 1994
Mesdames, vous aimez « ça », S.-A., 1994
Maman, la dame fait rien qu'à me faire des choses, S.-A., 1994
Les huîtres me font bâiller, S.-A., 1995
Turlute gratos les jours fériés, S.-A., 1995
Les eunuques ne sont jamais chauves, S.-A., 1995
Le pétomane ne répond plus, S.-A., 1995
T'assieds pas sur le compte-gouttes, S.-A., 1996
De l'antigel dans le calbute, S.-A., 1996
La queue en trompette, S.-A., 1997
Grimpe-la en danseuse, S.-A., 1997
Ne soldez pas grand-mère, elle brosse encore, S.-A., 1997
Du sable dans la vaseline, S.-A., 1998
Ceci est bien une pipe, S.-A., 1999

9. Ouvrages en grand format publiés au Fleuve Noir sous le pseudonyme de San-Antonio.

L'Histoire de France vue par San-Antonio, illustré par Dubout, 1964. Réédité en 1997 sous le titre *Histoire de France.*

Le Standinge selon Bérurier, illustré par Dubout, 1965. Réédité en 1999 sous le titre *Le Standinge.*

Béru et ces dames, illustré par Roger Sam, 1967

Les vacances de Bérurier, ou La Croisière du « Mer d'alors », illustré par Dubout, 1969

Béru-Béru, illustré par Dubout, 1970

La sexualité, illustré par Roger Sam, 1971

Les con, 1973

Si Queue-d'âne m'était conté, ou La vie sexuelle de Bérurier, 1973. Réédité en 1998 sous le titre *Queue-d'âne.*

Y a-t-il un Français dans la salle ? 1979

Les clefs du pouvoir sont dans la boîte à gants, 1981

Faut-il tuer les petits garçons qui ont les mains sur les hanches ? 1984

La vieille qui marchait dans la mer, 1988
Le mari de Léon, 1990
Les soupers du prince, 1992
Ces dames du palais Rizzi, 1994
La nurse anglaise, 1996
Le dragon de Cracovie, 1998

10. Anthologies, souvenirs, spectacles orchestrés autour de San-Antonio.

Tout San-Antonio, anthologie de Dupeyroux et Soyer, Julliard, 1970

Je le jure, entretiens, San-Antonio, Stock, 1975

Les mots en épingle de San-Antonio, présentés par Françoise Dard, Fleuve Noir, 1980

Les aventures galantes de Bérurier, textes sélectionnés par Françoise Dard, Fleuve Noir, 1982

San-Antoniaiseries, morceaux choisis par Daniel Démangé. Illustrations de Georges Wolinski, Fleuve Noir, 1989

San-Antonio entre en scène, monologue, adaptation d'Alain Chevallier, éditions du Rocher, 1991

Dictionnaire San-Antonio, Le Doran, Pelloud et Rosé, Fleuve Noir, 1993

Les Pensées de San-Antonio, le Cherche Midi éditeur, 1996

11. Bandes dessinées mettant en scène San-Antonio (scénario de Patrice Dard, dessins studios Desclez), aux éditions Fleuve Noir.

Olé, San-Antonio, 1972
San-Antonio en Ecosse, 1972
San-Antonio fait un tour, 1973
San-Antonio chez les Grecs, 1973
L'Histoire de France de Marie-Marie, 1974
Marie-Marie en Tyrannie, 1974 *San-Antonio Crusoé,* 1975

12. Principaux textes brefs ou préfaces signés Frédéric Dard (F.D.) ou San-Antonio (S.-A.)

À l'oreille de l'amour, de Maurice Cesbron, (F.D.), Lugdunum, Lyon, 1944

S.T. O, de Paul Philibert-Charrin, (F.D.), éditions de Savoie, 1946

À l'ombre des mûriers, de Francisque Dard, (F.D.) éditions E.G.E., 1978

Dubout, de Michel Melot, (F.D.), Trinckvel, 1979

Lyon, ville lumière (F.D.), photographies de Jean-Marie Chourgnoz, Stock, 1979

Les hasards fabuleux, de Georges Guétary (F.D.), La Table Ronde, 1981

Bloody Many, de Vautrin et Teulé (S.-A.), Glénat, 1983

Dubout, l'œuvre secret (F.D.), Pauvert, 1982

La Nouvelle cuisine à l'ancienne de Patrice Dard (S.-A.), Solar, 1984

Yquem, (F.D.), Flammarion, 1985

Mistral gagnant, de Renaud (S.-A.), Seuil, 1986

Lunes rôtisses, de Louis Scutenaire (F.D.), Le Dilettante, 1987

Robert Hossein, de Cécile Barthélémy, (F.D.), Favre, 1987

Journal secret d'un célibataire gourmand, de Patrice Dard, (F.D.), Acropole, 1989

Le Hotu, d'Albert Simonin (S.-A.), Fleuve Noir, 1990

Vous permettez que je vous appelle Raymond ? d'Antoine de Caunes, (S.A.), Seuil, 1990

Chroniques de mauvaise compagnie, d'Alphonse Boudard, (F.D.) Presses de la Cité, 1991

Les restaurants du cœur, d'Antoine Agoudjian, (F.D.) Calmann-Lévy, 1992

Guignol, le roman d'un saltimbanque, de Bernard Frangin, (F.D.) Le Progrès, 1993

Le dictionnaire analphabétique, de Bruno Masure (F.D.), Orban, 1994

Sur les pas de Frédéric Dard, de Jean-Pierre Rémon, (F.D.) Les Créations du Pélican, 1996

Dico des maux, Tome I, de Claude Serre (S.-A.), Glénat, 1997

13. Principaux ouvrages, essais, articles, pastiches, entretiens écrits ou audiovisuels consacrés à Frédéric Dard/San-Antonio.

Le phénomène San-Antonio, Centre de Sociologie des Faits Littéraires de Bordeaux, 1965. Actes du colloque dirigé par Robert Escarpit

La prise de la Bastoche, in *D'Achille à Astérix* de René Sédillot, pastiche, Flammarion, 1968

L'invité du dimanche, présenté par Georges de Caunes, Première Chaîne de Télévision, juin 1969

D'Arsène Lupin à San-Antonio, de Jean-Jacques Tourteau, Marne, 1970

L'Express va plus loin avec Frédéric Dard, L'Express, août 1972

Pierre Desgraupes fait le point avec Frédéric Dard, Le Point, février 1977

San-Antonio, par Jacques Cellard, in Le Français dans le monde, août 1984

L'humanisme de San-Antonio, de Renée Boviatsis, La Pensée Universelle, 1979

Frédéric Dard — Qui suis-je ? de Louis Bourgeois, Lyon, La Manufacture, 1985

Tonton chez San-Antonio, article et entretien de Jean-Michel Helvig, Libération, juillet 1985

San-Antonio, du plomb dans les pigeons, pastiche de Goossens, in Fluide Glacial, mai 1985

Spécial San-Antonio, Boîte aux lettres de Jérôme Garcin, FR3, octobre 1985

Portrait de Frédéric Dard, in L'Homme en question, de P.A. Boutang, FR3, février 1987

Entretiens de Frédéric Dard avec Jean-Louis Ezine, France-Culture, juin 1988

San-Antonio, cinquante millions d'amis, Le Figaro littéraire, avril 1989

Frédéric Dard, sur Le Divan d'Henry Chapier, FR3, février 1989

Frédéric Dard, dit San-Antonio, de Jean Durieux, éditions Renaudot, 1990

Bibliographie illustrée Frédéric Dard-San-Antonio, de Christian Dombret, préface de Jérôme Garcin, Liège, Action-Media, 1990

Lettre à un raseur (Frédéric Dard), présentée par Thierry Gautier, À l'écart, 1991

Lettre à Frédéric Dard (Georges Simenon), présentée par Thierry Gautier, À l'écart, 1991

Frédéric Dard se raconte, entretiens avec Pierre Assouline, Lire, avril 1993

Moi, vous me connaissez ? de Pierre Grand-Dewyse, chez l'auteur, Paris, 1994

Lettre à San-Antonio (Jean Cocteau), présentée par Thierry Gautier, À l'écart, 1994

Frédéric Dard à Genève et à Fribourg, in Littérature vagabonde de Jérôme Garcin, Flammarion, 1995. Réédition Pocket, 1998

Portrait de Frédéric Dard, de François Rivière et Francis Gillery, série Un Siècle d'écrivains, France 3,1995

San-Antonio, premier flic de France, de Raymond Milési, DLM éditions, 1996

Daniel Sirach publie la revue « Le Monde de San-Antonio » (1, rue des Moissons, 04000 Digne-les-Bains). Six numéros sont déjà parus

depuis l’été 1997

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement Mmes Odette Cuene-Grandidier, Françoise Dard et Jeanine Samard, pour le temps qu'elles ont bien voulu me consacrer, et les documents qu'elles m'ont aimablement fournis. De même, je sais gré à Élisabeth Dard de m'avoir laissé consulter la correspondance reçue de son père, ainsi qu'à Patrice Dard de m'avoir donné un peu de son temps.

Merci aussi à Marie-France Dayot et à Suzanne Beaufils pour les souvenirs et les précisions que j'ai pu recueillir auprès d'elles.

Merci encore à Thierry Gautier pour son érudition sans faille et à Jean-Paul Vérine pour son aide appréciable.

Je n'oublie pas Francis Gillery, dont les encouragements m'ont été précieux.

Je n'oublie pas non plus la contribution à mes recherches de Bertrand Puard, François Angelier, Claire Martin du Gard, Benoît Mouchart et Guy-Alban de Rougemont.

Enfin, j'aimerais remercier du fond du cœur celui qui, le 14 novembre 1967, répondit si gentiment à une lettre où je lui faisais part de mon intention d'écrire sur son œuvre un bref article destiné à une modeste revue amateur. Son courrier s'achevait en ces termes :

> « Si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à m'écrire.
> Des deux mains vôtre,
>
> *Frédéric Dard.* »

L'article projeté ne vit jamais le jour. Il a seulement mûri durant trente et un ans.